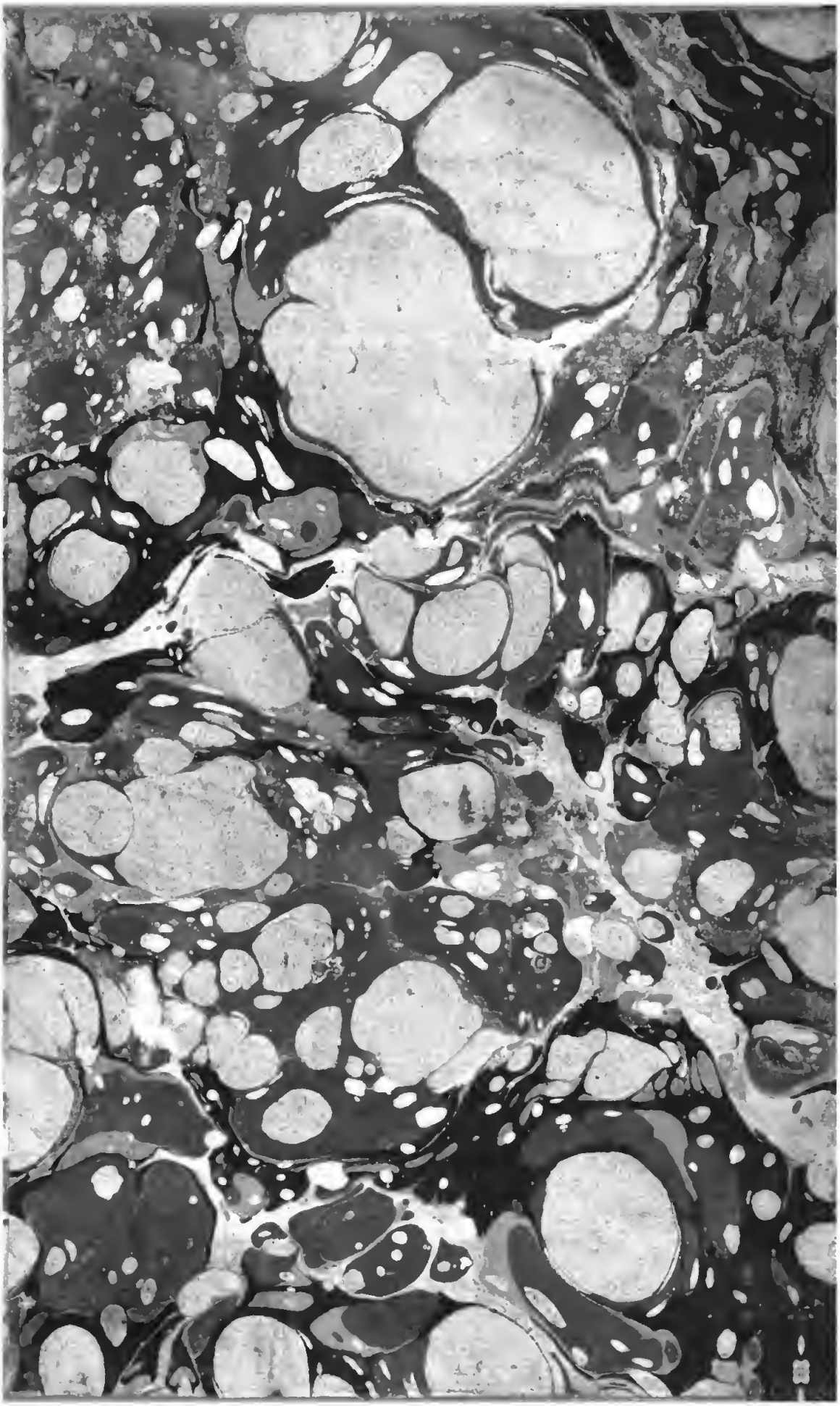
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
339
NAPOLI



762 TX

II Suppl. Palat. B 339

Digitized by Google

ŒUVRES

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME NEUVIEME.

150626

CORPS D'EXTRAITS

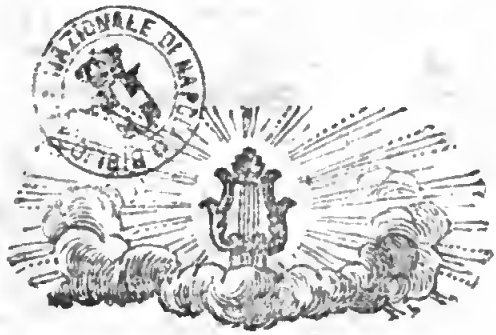
DE ROMANS

DE

CHEVALERIE,

AVEC FIGURES.

TOME NEUVIEME.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

CORPS D'EXTRAITS DE ROMANS DE CHEVALERIE.

DOM URSINO LE NAVARIN, ET DONA INÈS D'OVIEDO.

Je ne peux certifier que l'original d'Urſino le Navarin exiſte en entier, tel qu'il devroit être pour m'avoir mis en état de faire cet Extrait.

Quarante-ſix ans effacent bien des idées, ſur-tout lorſque celles qu'on reçoit d'un Roman ne ſont pas de nature à mériter d'être claſſées & rangées dans l'entendement, dans un ordre philoſophique. Si je ne dois pas cet Extrait à ma mémoire, j'ai du moins le petit mérite d'avoir lié les faits avec l'Hiſtoire contemporaine; & les anciens Romans écrits avant le quatorzième ſiècle nous ſeroient d'une grande utilité, ſi leurs Auteurs euſſent eu la même attention, s'ils ne les euſſent pas remplis d'anachroniſmes, s'ils euſſent été plus fidèles à la géographie, & du moins aux faits mémorables des ſiècles reculés.

Pendant un ſéjour de quatre mois que l'Auteur de cet Extrait fit à Rome, ſon éminence Monſeigneur le cardinal Querini l'honora de ſon amitié, & la bibliothèque du Vatican lui fut ouverte. A l'extrémité de l'immenſe & double galerie portant le nom de Sixte-Quint qui la fit conſtruire, on en trouve une ſeconde moins étendue, qu'on a fait bâtir depuis. La partie gauche de cette galerie contient la bibliothèque des ducs d'Urbin, très-riche en livres, en manuſcrits italiens, & pluſieurs grands volumes de miniatures très-précieuſes. La partie droite renferme la bibliothèque de la célèbre reine Chriſtine, qui ſortit de France, après s'être fait une juſtice cruelle de Monadelsky, qu'elle fit poignarder preſque ſous ſes yeux dans la galerie des cerfs à Fontainebleau, après lui avoir elle-même repro-

ché ſon infidélité. Cette reine altière & ſavante avoit raſſemblé, pendant ſon ſéjour en France, une prodigieuſe quantité d'anciennes éditions & de manuſcrits françois.

Pendant près de quatre mois, l'Auteur de cet Extrait fit une étude ſuivie, dans cette bibliothèque, de tout ce qui avoit trait à la langue Romance, (berceau de la Littérature Françoiſe) & à la Chevalerie. C'eſt dans cette même bibliothèque que M. de Sainte-Palaye a ſaiſi, d'une main sûre, tout ce qui pouvoit nous donner des notions inſtructives, agréables & lumineuſes ſur tout ce qui tient à la Chevalerie. L'Auteur, encore fort jeune alors, partagea ſon travail entre cette même étude & celle de nos anciens Romanciers François. C'eſt ainſi que, ſe familiariſant avec leur langage, il acquit la facilité de les entendre, & de pouvoir en donner un jour quelques Extraits. C'eſt là qu'il ſe rappelle d'avoir vu l'Amadis de Gaule écrit dans un très-vieux langage, que d'Herberay caractériſe en le nommant *langue Picarde*, fondé ſur ce que le jargon du payſan Picard eſt préciſément encore le même que celui dans lequel les Romanciers de la fin du règne de Philippe Auguſte, & des règnes de Louis VIII & de Saint Louis ont écrit; c'eſt ce qui lui fait préſumer, avec bien de la vraiſemblance, que l'original de l'Amadis de Gaule eſt de la main de nos anciens Romanciers François; & que les Auteurs Eſpagnols n'ont été que les Traducteurs de cette première partie des Amadis, & les Continuateurs de ce célèbre Roman, dans ceux qu'ils ont compoſés ſur les nombreux ſucceſſeurs qu'ils lui donnent.

L'Auteur regrette vivement de n'avoir plus ſous ſes yeux un Roman de la même antiquité, qu'il a lu dans cette bibliothèque; Roman d'autant plus intéreſſant, que c'eſt l'un de ceux qui ſe rapprochent le plus de la vérité

de l'hiſtoire contemporaine. Ce Roman, hiſtoire mémorable des proueſſes & des amours de Dom Urſino le Navarin, & de Dona Inès d'Oviedo, lui fit alors une impreſſion aſſez forte pour qu'il oſe en raſſembler aujourd'hui les faits, que quarante-ſix ans n'ont point abſolument effacés de ſa mémoire : il eſpère que cet Extrait pourra du moins intéreſſer les Lecteurs, par la deſcription exacte qu'ils y trouveront de tout ce qui tient aux mœurs & aux coutumes de l'ancienne Chevalerie : c'eſt preſque le dernier Roman qui mérite qu'on s'en occupe, en ſuivant ceux que l'on a claſſés ſous le nom de Romans du tems de Charlemagne ; & tous les événemens militaires rapportés dans ce Roman, ſont arrivés ſous Charles le Chauve.

LES Goths s'étant emparés des royaumes qui compoſent l'Eſpagne, régnoient paiſiblement depuis quelques ſiècles ſur ces belles & riches contrées. Roderic, le dernier roi de cette nation, ayant aliéné le cœur de ſes ſujets par la dépravation de ſes mœurs & par ſa férocité, pluſieurs grands ſeigneurs étoient déja prêts à ſecouer un joug qui leur étoit odieux, lorſque Roderic mit le comble à ſes crimes, en enlevant & en déshonorant la fille du comte Julien. Ce prince indigné, n'écouta que ſa fureur & ſon déſeſpoir. Ses états étoient ſitués le long du détroit ; maître de Malgue & de Gibraltar, il ap-

pella les Maures pour venger ſon injure; il leur ouvrit ſes ports; & ces peuples belliqueux firent une invaſion en Eſpagne, à laquelle Roderic voulut en vain s'oppoſer : il perdit la grande bataille de la Guadelette, & la vie : les Maures s'emparèrent des royaumes de Murcie, de Grenade, des Algarves; ils ſubjuguèrent de même l'Andalouſie & la nouvelle Caſtille, & fondèrent en Europe un empire redoutable, qu'ils poſſédèrent pendant pluſieurs ſiècles.

Le comte Julien ſe repentit trop tard de n'avoir écouté que ſon reſſentiment : ſes ports étoient trop importans aux nouveaux conquérans, par la communication qu'ils leur donnoient avec l'Afrique, pour que les Maures y laiſſaſſent règner un prince chrétien. Le comte Julien voulut en vain tenter quelques efforts: il fut pris; il mourut en priſon, & ſa poſtérité fut éteinte.

Son neveu dom Pélage, plus heureux que lui, raſſembla les débris de ſon armée. Pélage étoit ſouverain en partie de la Caſtille vieille : c'eſt-là qu'il ſoutint pendant quelque tems les attaques des Maures; mais ne pouvant réſiſter au grand nombre, il ſe battit en retraite juſques dans les montagnes de la Biſcaye & des Aſturies; & ſe fortifiant dans les gorges par où les Maures pouvoient pénétrer, les Eſpagnols, revenus de leur première terreur, ſentirent renaître cette haute valeur &

cette grandeur d'ame qui leur étoit ſi naturelle: non-ſeulement les Maures n'osèrent plus s'engager dans les défilés pour les attaquer; mais ſouvent ils reçurent des échecs conſidérables, & virent leurs poſſeſſions ravagées par les détachemens qui deſcendoient des montagnes, où les braves compagnons de Pélage fondèrent un nouvel empire: & c'eſt du centre de ces montagnes que les deſcendans de Pélage vinrent attaquer les Maures & s'emparèrent de la Caſtille vieille, & peu-à-peu du reſte de l'Eſpagne. La dynaſtie de Pélage régna juſqu'à la mort de Ferdinand le Catholique; & c'eſt en mémoire de la valeur de Pélage, & de celle des montagnards Biſcayens & Aſturiens, que le fils aîné du roi d'Eſpagne porte encore le titre de Prince des Aſturies.

Les forces des princes chrétiens Eſpagnols augmentèrent dans la partie ſeptentrionale de l'Eſpagne, par les alliances que les ſucceſſeurs de Pélage firent avec la famille des rois de Navarre & d'Aragon. Ces deux royaumes, ſecourus par Charles Martel, Pépin & Charlemagne, s'étoient ſouſtraits au joug des Africains: mais, abandonnés par le foible empereur fils de Charlemagne, ils n'avoient plus de reſſource que celle de combattre juſqu'au dernier ſoupir pour défendre leurs foyers, leurs familles & leur liberté. Ils s'élurent un ſouverain dans ces circonſtances mal-

heureuſes; & le valeureux prince Navarrois dom Inigo, dont l'épée redoutable étoit la terreur des Maures, fut proclamé roi de Navarre & d'Aragon. Il établit ſa réſidence à Pampelune; & bientôt la cour militaire qui l'entouroit, devint célèbre par les Chevaliers renommés qui la compoſoient.

Elevé ſur le trône, comblé de gloire, époux fortuné d'une princeſſe charmante, il ne manquoit au bonheur du roi de Navarre que d'avoir des enfans. Dès ces tems-là, nul Eſpagnol n'eût oſé élever ſes vœux au ciel & lui demander une grace, ſans l'interceſſion du grand apôtre ſaint Jacques de Compoſtelle; & le tombeau du ſaint étoit révéré comme un ſanctuaire d'où les graces du ciel émanoient. On avoit regardé le ſuccès de Pélage comme un effet marqué de la protection de ce grand ſaint: c'eſt par ſon ſecours, diſoient les Eſpagnols, que l'Aſturie s'eſt défendue, qu'elle ſert de barrière aux Sarraſins, & qu'elle couvre la Galice de leurs incurſions.

Le roi & la reine de Navarre adreſsèrent donc leurs prières à ſaint Jacques; &, ſelon l'uſage du tems, ils firent le vœu d'envoyer à ſon tombeau de riches offrandes, & le fils qu'ils obtiendroient. Leurs vœux furent exaucés: la reine de Navarre mit au jour un fils; toutes les égliſes de Pampelune retentirent d'actions de graces. On

baptiſoit encore alors par immerſion ; & lorſqu'on préſenta l'enfant ſur les fonts, l'archevêque & toute la cour remarquèrent une petite coquille bien marquée ſur ſa poitrine : cette coquille étoit ſemblable à celles que les pélerins portoient ſur leurs chaperons, lorſqu'ils alloient à Compoſtelle. Cette marque parut à tous les ſpectateurs être imprimée par le ſaint que le roi & la reine avoient invoqué, & leur rappela ſi vivement le vœu qu'ils avoient fait, qu'ils ne différèrent pas à l'accomplir.

Le roi de Navarre, allié du ſouverain de la Biſcaye & des Aſturies, ne pouvoit craindre que le jeune prince traversât ſes états ; une ſuite peu nombreuſe parut ſuffire pour le conduire avec sûreté : un chariot fut chargé des offrandes ; un char commode porta le jeune prince, ſa nourrice & ſes gouvernantes ; un ancien & brave Chevalier, & quelques cavaliers dont il étoit ſuivi, lui ſervirent d'eſcorte.

Le départ d'un fils ſi cher coûta bien des larmes à la reine de Navarre. Elle le ſerra tendrement dans ſes bras ; elle attacha ſon reliquaire le plus précieux à ſon cou. L'auteur Eſpagnol dit qu'elle y joignit une amuſette que ſon brave époux avoit arrachée à un Chevalier Maure expirant ſous ſes coups, & dont la puiſſance étoit d'adoucir la fureur des bêtes les plus

cruelles. Il eſt difficile à bien des femmes de mettre des bornes à leur crédulité; & l'amulette ne put être négligée par une mère craintive & tendre.

On part; & le cortége ſuit tranquillement les bords & les belles prairies de l'Ebre, en remontant vers ſa ſource. Il traverſe la Biſcaye ſans accident; il pénètre dans les montagnes des Aſturies, & parvient juſqu'à Penaflor. Ce qui reſtoit à traverſer des montagnes qui ſéparent les Aſturies de la Galice, étoit le paſſage le plus difficile à franchir. Le tombeau de ſaint Jacques rendoit aux Eſpagnols la Galice trop chère à conſerver, pour qu'ils euſſent oſé faciliter ſon accès, en applaniſſant les gorges des montagnes. Le char qui portoit le jeune prince ſe briſe, verſe entre des rochers: heureuſement l'enfant ne reçoit aucune bleſſure; mais ce char briſé fermant le paſſage à celui qui le ſuivoit, le Chévalier conducteur du cortège, courut, avec ſa ſuite, vers la ville la plus voiſine, pour amener un autre char & du ſecours. Pendant ce tems, les gouvernantes du jeune prince le portent dans un petit vallon voiſin, où des arbres touffus le mettoient à l'abri du ſoleil; mais, grand Dieu! quel eſt leur effroi, en voyant une ourſe monſtrueuſe ſortir d'entre les rochers, courir ſur elles, &, malgré leurs cris perçans, arracher l'enfant

de leurs bras, l'emporter, s'enfoncer entre des précipices escarpés, & disparoître à leurs yeux! Le Chevalier commis à la garde du jeune prince, revient, & trouve toutes ces femmes éperdues; il s'enfonce dans la forêt avec sa suite; toutes les recherches sont vaines. Désespéré de cette perte, il n'ose retourner à Pampelune, pour y porter la mort dans le cœur de ses souverains; il poursuit son chemin vers Compostelle, suivi du chariot qui porte les offrandes; il les dépose au pied du tombeau du saint: *Toutesfois, bien qu'il le prîât*, dit l'Auteur, *moult aigrement l'argüoit-il de reproches, d'avoir delaissé tant doulce & royalle créature à la dent cruelle & felone de la male beste.* Saint Jacques cependant ne méritoit pas un pareil reproche, & le saint patron veilloit sur les jours du jeune prince de Navarre. L'ourse avoit des petits; elle avoit saisi cet enfant pour le leur porter, & pour en faire leur proie; mais, en arrivant dans sa tanière, elle ne trouve plus ses oursons, que des chasseurs montagnards avoient enlevés pendant son absence.

L'ourse fait retentir la forêt de ses mugissemens; elle la parcourt long-tems, & ses recherches sont vaines. Accablée de lassitude, incommodée par l'abondance du lait qui gonfle ses mamelles, elle revient à sa tanière, & se jette, haletant de fatigue & de douleur, sur un lit d'herbes & de

feuilles où repoſoit tranquillement l'enfant qu'elle y avoit abandonné. Cet enfant ſe réveille ; il eſt preſſé par le beſoin; il ſent de la chaleur; il étend ſes petits bras qui rencontrent une des mamelles de l'ourſe; il y applique auſſitôt ſa petite bouche, & la ſuce avec avidité. L'ourſe que la diminution de ſon lait ſoulage, ſe calme par degrés, lèche l'enfant & le laiſſe téter. Il s'endort entre ſes pattes: dès qu'il ſe réveille, elle le provoque à la téter encore; elle le careſſe; elle paroît l'adopter: dès ce moment, il remplace les petits qu'elle a perdus; & peu de jours après, elle paroît les avoir oubliés.

Le lait nourriſſant & abondant de l'ourſe fut utile au jeune prince : non-ſeulement il le fit croître exceſſivement en l'eſpace d'un an, mais il diſpoſa ſes nerfs & ſes muſcles à le rendre d'une force ſurnaturelle. L'ourſe voyant que, loin de la quitter à cet âge, comme avoient fait les premiers ourſons qu'elle avoit eus, il ne s'en écartoit jamais, redoubla de tendreſſe pour lui: ſouvent elle le prenoit ſur ſon dos, & le menoit dans la forêt; elle grimpoit ſur des arbres chargés de fruits, & ſembloit ſe plaire à les lui voir cueillir; elle lui apportoit des rayons de miel; &, dès l'âge de trois ans, il ſut les chercher & les recueillir lui-même. Bientôt, devenu plus fort & plus agile, il montoit juſqu'à la cîme des

arbres les plus hauts, pour dénicher des oiſeaux qu'il apportoit d'un air ſatisfait à ſa nourrice: il s'eſſayoit à lutter avec elle, & l'ourſe ne lui oppoſoit que la réſiſtance néceſſaire pour faire déployer ſes forces & l'accoutumer à s'en ſervir. Souvent elle alloit à la chaſſe, & rapportoit des faons de biches & de chevreuils égorgés; mais voyant la répugnance que ſon nourriſſon avoit à s'en repaître, & jugeant qu'il étoit en état de chercher lui-même l'eſpèce de nourriture qui lui convenoit le mieux, elle n'avoit plus d'inquiétude quand il s'écartoit, & le voyoit toujours revenir avec empreſſement auprès d'elle.

Le jeune prince avoit déja près de ſept ans, lorſque, s'étant éloigné un jour plus qu'à l'ordinaire, il apperçoit un petit jardin entouré d'une haie vive, rempli d'arbres chargés des plus beaux fruits: il ſe ſert bientôt du moyen avec lequel il s'étoit appris à franchir les rochers & les ravins; il arrache une longue branche, il prend ſon élan, &, à l'aide de cette branche, il franchit la haie, & ſe met à cueillir des fruits.

Ce jardin étoit celui d'un hermite; & cet hermite étoit un ancien & brave Chevalier qui, ſuivant l'exemple de Lancelot du Lac & du célèbre Galleſſaut, avoit conſacré le reſte de ſes jours à la pénitence, après s'être acquis la plus brillante réputation. L'hermite avoit apperçu l'en-

ſant ſauter pardeſſus ſa haie : il eſt étonné de la hardieſſe avec laquelle il cueille ſes fruits ; il s'en approche, & l'enfant eſt bien plus ſurpris encore en voyant une eſpèce de créature dont juſqu'alors il n'avoit pu ſe former aucune idée. La longue barbe, le long habit brun de l'hermite, le lui font prendre pour une bête dangereuſe ; mais, quoique dans un âge ſi tendre, la peur ne put déja plus avoir d'accès dans ſon ame, il ſaute promptement à terre, reprend ſon hâton, & ſe met en défenſe. Le bon hermite admire la beauté de cet enfant, quoique ſa peau paroiſſe halée & endurcie par le ſoleil ; il l'appelle d'une voix douce, & lui fait ſigne d'approcher. L'enfant n'avoit jamais entendu de voix humaine, & croit entendre le cri de quelque animal féroce ; il continue de ſe tenir en défenſe : l'hermite étonné rentre dans ſa cabane, & revient avec une jatte de lait & un rayon de miel. A cet aſpect, l'enfant s'adoucit ; &, ſans quitter ſon bâton, il fait quelques pas au devant de l'hermite qui lui tend les mains chargées des mets qu'il lui préſente. L'enfant lui ſourit, &, devenu plus hardi par degrés, il boit le lait, reçoit le miel ; & conſidérant les mains de l'hermite avec ſurpriſe, les examine, & les compare aux ſiennes. Cet examen eſt ſuivi de celui de ſes habits ; & l'on croira ſans peine qu'une eſpèce de

capucin dut paroître un être bien extraordinaire à cet enfant, qui ne connoiſſoit que des chamois, des daims & des ours.

Il eſt encore bien plus étonné lorſqu'il voit que ce qu'il touche ne tient point à ſon corps. L'hermite à ſon tour le flatte, le careſſe d'un air doux, & lui demande par quel haſard il ſe trouve abandonné dans ce lieu ſauvage? L'enfant qui ne l'entend point, ſe met à rire & à grommeler entre ſes dents, mais d'un ton qui ne tenoit point de la colère. Bientôt il commence à s'accoutumer avec l'hermite; il laiſſe tomber ſon bâton; il le careſſe à ſon tour, le prend par la barbe, &, le tirant à lui, il lui enlève ſon capuchon, ſe jette comme un trait ſur ſon bâton, & s'en ſert pour s'élancer par-deſſus la haie avec ſa proie. L'hermite entend les éclats de rire qu'il fait en s'éloignant, & retourne dans ſa cabane, très ſurpris de cette aventure.

Quelques jours après, l'enfant n'ayant pu trouver facilement ſa nourriture ordinaire, il ſe ſouvient du verger & de l'eſpèce d'animal qui lui a paru ſi doux: il ſaute la haie, comme la première fois; il cherche dans le verger, &, n'y trouvant pas ſa nouvelle connoiſſance, il ſe haſarde à pénétrer juſques dans ce qu'il prend pour ſa tanière. L'hermite alors étoit en prières, vis-à-vis une image de ſaint Jacques: il n'avoit

point entendu l'enfant; il eſt très-ſurpris, lorſqu'il le voit tout-à-coup à côté de lui; il lui tend les bras; & l'enfant, accoutumé à ſe trouver dans ceux de l'ourſe ſa nourrice, ſe livre de bonne grace à cet embraſſement. L'hermite, plein de foi, l'élève vers l'image du ſaint patron, implore ſes ſecours pour lui: l'enfant paroît dès-lors moins farouche; il imite l'hermite, & tend ſes bras vers le protecteur de l'Eſpagne.

Cette ſeconde viſite fut beaucoup plus longue que la première. L'hermite lui préſenta ce qu'il crut lui pouvoir plaire le plus; il y joignit un verre d'hydromel, que l'enfant parut trouver délicieux; alors il s'efforce de s'en faire entendre; mais l'enfant qui n'a que très-peu d'idées acquiſes, ne conçoit rien à ſes ſignes, qu'à meſure qu'ils ſont accompagnés de ce qui peut flatter ſes ſens. Cependant l'hermite s'étoit apperçu que l'enfant avoit une légère bleſſure à l'épaule, & qu'il s'étoit frotté ſur de la terre mouillée pour étancher ſon ſang: il l'examine; l'épaule étoit enflée. La petite créature ſe laiſſe faire; il lave la plaie avec de l'hydromel, & le ſang recommence à couler: auſſitôt l'hermite ouvre une armoire; il en tire une fiole d'un baume exquis; il en mouille une compreſſe qu'il applique ſur la bleſſure. L'enfant alors, plus attentif que jamais, & ſouffrant beaucoup moins, conçoit qu'il doit

ce ſoulagement au ſecours de l'hermite : il l'accable de careſſes, avec le petit ton grommelant le plus doux; il examine de nouveau ſes mains, encore parfumées par l'odeur du baume; il les lui baiſe : l'hermite eſt attendri, & ſe précipite au pied d'un petit autel, en demandant au ciel, avec des larmes & la foi la plus vive, d'avoir pitié de cette innocente créature. Il ſe relève; & l'enfant le ſuit lorſqu'il renferme ſon baume dans l'armoire, que l'hermite lui laiſſe examiner.

Un moment après, ils paſſent dans le jardin pour cueillir des fruits; mais l'enfant voyant au ſoleil que le jour eſt ſur ſon déclin, tout-à-coup il ſaute au cou de l'hermite; il lui montre la haie; il lui fait ſigne qu'il va la ſauter pour ſe retirer, mais qu'il la ſautera bientôt de nouveau pour revenir le voir. L'hermite ne l'arrête point; il invoque encore pour lui l'aſſiſtance de ſaint Jacques, & lui donne ſa bénédiction. L'enfant ſaute la haie, & diſparoît à ſes yeux.

Le petit prince de Navarre étoit né doué de beaucoup d'eſprit naturel : aucune des nouvelles idées qu'il venoit de recevoir, n'échappa de ſa mémoire; ſon intelligence commença même, dès-lors, à ſe former des réſultats de tout ce qu'il venoit d'éprouver. C'eſt en s'occupant fortement de ces nouvelles idées qu'il arriva preſque à nuit fermée

fermée à la tanière de l'ourſe: il fut ſurpris & inquiet de ne la point trouver: il ſort, il court autour de la tanière, il l'appelle vainement; il rentre, & paſſe une nuit agitée par l'inquiétude & la douleur. Dès que le jour paroît, il ſe lève pour la chercher de nouveau; mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'il entendit des mugiſſemens plaintifs, & qu'il vit celle qu'il croyoit encore être ſa mère, ſe traîner avec peine vers lui, ayant le haut du bras traverſé par une flèche! Il court à elle en faiſant des cris; & l'ourſe, dont les douleurs paroiſſent ſe ſuſpendre en le voyant, arrive enfin avec lui dans ſa tanière.

Elle ſe couche, & ſe plaint douloureuſement: l'enfant court d'abord lui chercher un rayon de miel, & les fruits qui faiſoient ſa petite proviſion. Il examine la flèche qui lui perçoit de part en part le haut du bras: il ſe haſarde à caſſer adroitement le plus grand bout du fût, & il réuſſit ainſi à tirer la flèche. Il eſt bientôt effrayé de l'abondance du ſang qui coule des deux ouvertures: il n'héſite pas à s'arracher l'emplâtre dont l'hermite avoit couvert ſon épaule; il s'en ſert pour fermer l'une des deux bleſſures; mais il ne peut étancher le ſang qui coule de l'autre en plus grande abondance. L'ourſe, pendant ce tems, léchoit doucement le dos & le cou de ſon nourriſſon, & elle recevoit ſes ſoins avec

tendreſſe. L'enfant écraſe des herbes au haſard, les pétrit avec de la mouſſe, il arrête le ſang en partie, mais bientôt il voit que cet emplâtre d'herbes n'eſt pas ſuffiſant.

Il ſe ſouvient alors de l'animal bienfaiſant qui l'a ſecouru; &, voyant le capuchon que la première fois il lui avoit enlevé, il le déchire, il s'en ſert pour couvrir le bras bleſſé; & après avoir careſſé l'ourſe, il part comme un trait, & vole à la cabane de l'hermite.

Celui-ci avoit prévu que cet enfant, qui commençoit à lui devenir cher, reviendroit auprès de lui; & ne voulant plus l'expoſer à ſauter une haie élevée, il y avoit fait une ouverture. Il le voit arriver, hors d'haleine, & les yeux gonflés de pleurs: l'enfant le ſerre entre ſes bras; il lui montre du lait, ſa mamelle & ſa bouche; &, par des ſignes expreſſifs & redoublés, il parvient à lui faire entendre que ſa nourrice eſt bleſſée: il achève de l'engager à venir à ſon ſecours, en ſe ſaiſiſſant de la bouteille de baume, d'un rouleau de linge, & le prenant par la main, pour l'entraîner avec lui.

L'hermite, qu'une charité ardente auroit pu ſeule déterminer à voler au ſecours des malheureux, s'y porte encore plus vivement, par le deſir d'apprendre quel eſt cet enfant, & par quelle raiſon ſes premières notions paroiſſent ſi négli-

Digitized by Google

VITT. EMANUELE III° · BIBLIOTECA NAZ. NAPOLI

Con 9 pag 19.

Il n'en fallut pas davantage à l'Hermite
pour lui faire donner quelque entrée à tendre
attachant ce bel Enfant à cette Ourse.

C. F. Marillier del. N. De Launay Sc.

gées & si sauvages. Il suit l'enfant qui marche à grands pas, & qui le conduit, par des routes peu frayées, dans un fond hérissé de roches. Il est saisi de quelque terreur, en entrant avec lui dans une caverne dont l'abord ne ressemble en rien à celui d'une habitation; il résiste à suivre son conducteur, dont les larmes coulent, & qui redouble d'efforts pour l'entraîner au fond de la caverne. Il se détermine enfin à marcher: mais quelle est sa surprise, en voyant une grande ourse, au lieu d'une femme qu'il s'attendoit à trouver! L'ourse, de son côté, se relève, rugit, & paroît prête à s'élancer sur lui; mais l'enfant se jette dans ses bras avec vivacité, la caresse, l'adoucit; & bientôt l'hermite se rassure en voyant la bête se coucher, & l'enfant lever le bras d'où le sang coule encore.

Il n'en fallut pas davantage à l'hermite pour lui faire deviner quel intérêt si tendre attachoit ce bel enfant à cette ourse: il s'approche avec plus de confiance; l'enfant soulève le bras blessé; l'hermite l'examine, lave les deux plaies; il arrête le sang; &, répandant un baume salutaire, il assujettit deux compresses, qui calment en un instant la douleur.

Cette bête, dont la présence de l'enfant avoit adouci déja la férocité, semble recevoir les soins

de l'hermite avec reconnoiſſance: l'enfant, de ſon côté, le careſſe plus tendrement que jamais; il le conduit dans l'étendue de la caverne, vers l'endroit où l'ourſe dépoſoit ordinairement ſa chaſſe; il cherche de tous côtés; & l'hermite eſt bien ſurpris en appercevant dans un coin, des reſtes de langes déchirés, qui paroiſſent avoir été de la plus grande magnificence. Au milieu de leurs débris, il trouve un reliquaire d'or, enrichi de diamans: bientôt il ſe proſterne, en reconnoiſſant que le rubis du milieu couvre une parcelle de bois avec cette légende: *Vera Crux*. Il y trouve auſſi une turquoiſe gravée en caractères Arabes. En rapprochant ces circonſtances, l'hermite ne doute plus, à tous ces indices, que cet enfant, né d'un ſang illuſtre, n'ait été enlevé ou abandonné dans la forêt, & que cette ourſe ne lui ait ſervi de nourrice: il redouble ſes ſoins pour la ſoulager; elle y paroît ſenſible. L'hermite paſſe le reſte du jour & la nuit dans la cabane; &, après avoir panſé l'ourſe le matin, il fait un paquet des langes de l'enfant, & des bijoux précieux qui leur étoient joints.

Il part pour les dépoſer dans ſon hermitage; il y prend des proviſions, & revient ſur le ſoir les partager avec l'enfant. L'ourſe, en le voyant arriver, ſe lève, le flatte à ſa manière, lui tend

d'elle-même ſon bras; & le ſecond appareil que l'hermite applique, achève de fermer la double bleſſure.

Dès ce ſecond jour, l'hermite apprend à l'enfant à répondre au nom d'*Urſino* qu'il lui donne; il ſort avec lui pour rapporter du miel, des fruits & des racines nourriſſantes; il les porte à l'ourſe qui, de ce moment, ſe prend pour lui d'amitié, & ne paroît point inquiète lorſque l'enfant ſort de la caverne pour le ſuivre. L'hermite en profite pour le mener dans ſa retraite: quelques linges & quelques reſtes d'habillement ſervent à le couvrir. En peu de tems, il lui apprend à répéter le nom de tout ce qui peut ſervir à ſon uſage; & bientôt il parvient à lui donner des notions plus compliquées, comme à lui apprendre les mots qui s'y rapportent & peuvent les exprimer.

Lorſque le jeune Urſino fut en état de l'entendre & de lui répondre, l'hermite lui fit des queſtions: il n'en put rien ſavoir, ſinon que, juſqu'au premier moment de leur connoiſſance, il n'avoit rien connu que l'ourſe & les bêtes qui couroient dans la forêt.

Dès que l'ourſe fut guérie, elle reprit tous ſes anciens erremens: elle ſuivit quelquefois le jeune Urſino à la cabane de l'hermite; l'un & l'autre lui donnoient du miel & des fruits, & bientôt elle ne s'inquiéta plus de voir ſon nourriſſon s'abſenter

pluſieurs jours d'auprès d'elle. C'eſt ainſi que le prince paſſa pluſieurs années, pendant leſquelles l'hermite l'inſtruiſit, lui apprit les grandes vérités de la religion, & lui donna les principes qui éclairent & élèvent l'ame à la vertu.

Urſino atteignit ainſi l'âge de douze ans. Un air noble & aſſuré, ſa force prodigieuſe, ſa taille élevée au deſſus de celle des enfans de ſon âge, & ſur-tout ſon eſprit pénétrant & ſon intrépidité, faiſoient l'admiration de l'hermite : tout annonçoit en lui une origine illuſtre. Un jour qu'il revenoit de voir l'ourſe ſa nourrice, qu'il aimoit tendrement, quoiqu'il sût déja qu'elle ne pouvoit lui avoir donné le jour, il arriva dans l'hermitage, au moment où l'hermite étoit allé couper du bois dans la forêt. Depuis long-tems il avoit la curioſité d'entrer dans un petit cabinet que l'hermite fermoit toujours avec ſoin : il voit que la porte en eſt entr'ouverte ; il entre : le premier objet qui s'offre à ſa vue, eſt un petit autel qui porte un crucifix ; & ſon premier mouvement eſt de ſe mettre à genoux. Il lit, au pied de cette croix : *O mon Dieu, pardonne-moi le ſang que j'ai verſé* ! Au pied de l'autel, il voit des armes complettes dont il ignore l'uſage, une épée de bataille & des éperons dorés. C'étoit l'armure que l'hermite avoit dépoſée au pied de la croix, le jour qu'il s'étoit conſacré à la pénitence ; & il

alloit ſouvent, dans ce cabinet, pleurer la mort d'un de ſes compagnons, que, dans ſa jeuneſſe, il avoit ſacrifié trop légèrement à ſa jalouſie & à ſa vengeance.

Urſino prend tour-à-tour chaque pièce de ces armes; il en admire la forme; il cherche quel eſt l'uſage qu'il eſt poſſible d'en faire. Après bien des eſſais, il parvient à s'en couvrir; &, fier de ſa nouvelle parure, il tire l'épée, & ſort dans le jardin pour éprouver s'il pourra marcher ſous leur poids. A ce moment l'hermite revient chargé du bois qu'il a coupé.

Son premier mouvement fut d'être effrayé de voir un homme armé dans ſa retraite, Urſino n'ayant pu baiſſer la viſière du caſque; bientôt il reconnoît ſon élève, & il rit, en voyant qu'il avoit attaché comme des bracelets à ſes bras les éperons dorés dont il ignoroit l'uſage. Il embraſſe Urſino; il met les éperons à leur place; il redreſſe & rajuſte les armes mal attachées. Urſino, plus à ſon aiſe, marche dès-lors avec plus de liberté, paroît glorieux de ſa nouvelle parure; & voyant un gros pieu qui ſervoit d'arcboutant à la haie, il le frappe de ſon épée avec tant de vigueur, qu'il le tranche par la moitié.

L'hermite, enchanté de la force de ſon élève, croit voir dans le haſard qui l'a mis à portée de ſe revêtir de ſes armes, les décrets de la providence

qui le deſtine à devenir utile à ſa patrie, & à parvenir à la gloire d'un preux Chevalier. De ce moment, il commence à l'exercer; & les progrès d'Urſino ſurpaſſant ſon eſpérance, il a recours à des beſans d'or qu'il avoit apportés dans ſa retraite, & que juſqu'alors il avoit mépriſés. Il prévient ſon élève qu'il va s'abſenter pendant quelques jours, ſans lui communiquer ſes projets; & il part pour Oviedo, dans l'intention d'acheter un bon & vigoureux cheval pour former ſon jeune ami. Il étoit prêt d'arriver, lorſqu'Urſino, qui ſe promenoit dans la forêt, l'apperçoit de loin, & croit voir un monſtre emporter ſon bienfaiteur. Voler vers lui, s'élancer au cou du cheval, l'arrêter & s'efforcer de le terraſſer, fut pour lui l'ouvrage d'un inſtant. Cependant la voix & l'air riant de l'hermite ſuſpendent ſes efforts & ſa colère: *Biou fils, lui dit adonques l'hermite, de pieçà ne viſtes beſte plus gente & que deviez mieux aimer; or ſus careſſez la beſte, en brief temps bon beſoin vous fera-t'elle.* Urſino careſſe & admire ce bel animal: l'hermite, qui ſe ſouvient encore des leçons de ſon ancien état, fait paſſager & lever des courbettes au cheval obéiſſant à ſa main & à ſes aides; il enchante ſon élève, en lui diſant: Mon enfant, ce bel animal eſt à vous.

Urſino conduit le cheval dans l'hermitage. L'hermite lui montre quel eſt l'uſage de la bride

& du harnois : ſon élève ſaiſit promptement ces nouvelles idées ; il court chercher de l'herbe & des fruits ; il les préſente au cheval, il le flatte avec la main, & deſire déja impatiemment que l'hermite lui permette de le monter.

Cet ancien guerrier, expert dans tous les exercices de la Chevalerie, enſeigna ſans peine à Urſino l'art de monter à cheval avec grace, & de ſe ſervir avec adreſſe de celui qu'il avoit deſtiné pour lui : bientôt l'hermite forme une lance, & aſſurant en terre un gros & ferme poteau, il l'inſtruit à courir rapidement, à frapper tour-à-tour de ſa lance les différentes marques qu'il trace ſur cette quintaine (1) ; & il eſt ſurpris de voir Urſino

(1) Dans les exercices des damoiſeaux & des nobles Varlets deſtinés à recevoir l'ordre de la Chevalerie, on les accoutumoit à courir, la lance en arrêt, contre un poteau, que ſouvent on couvroit d'un bouclier, ou qu'on ſurmontoit d'un caſque ; & cela s'appeloit *courir la Quintaine*, dont ce poteau portoit le nom. Il s'eſt conſervé un ancien uſage au Mans, qui rappelle cet exercice : tous les ſamedis-ſaints, les douze plus anciens bouchers de la ville eſcortent un crucifix très-antique dans une proceſſion ; ils reviennent de-là dans la grande place des halles, où ils ſont obligés de courir contre un poteau, nommé *la Quintaine*, & de briſer leurs lances : ils peuvent courir juſqu'à trois fois ; mais s'ils manquent le poteau, ou s'ils ne briſent pas leurs lances, qu'ils ont

briſer, preſque ſans effort, les plus fortes branches qu'il ait façonnées en guiſe de lances.

Bientôt Urſino ſait frapper également à cheval, d'une lance ou d'une épée; ſouvent il parcourt la forêt; &, muni de quelques dards qu'il s'eſt faits lui-même, il pourſuit, il atteint & perce de ces dards, les cerfs & les daims qu'il a lancés. Son plus grand plaiſir étoit de les porter à ſon ancienne nourrice, pour laquelle il avoit toujours une tendre reconnoiſſance.

L'hermite avoit conſervé, parmi pluſieurs ouvrages de dévotion, quelques livres de Chevalerie; & le naturel d'Urſino perçant au milieu de ſes études, il avoit appris bien plus facilement à lire dans l'hiſtoire d'Artus, de Lancelot & de Triſtan, que dans les légendes de Saint Jacques & de Saint Pacôme. Il embarraſſoit ſouvent le bon hermite par ſes queſtions ſur la belle Genièvre, la tendre Yſeult, & ſur l'amour.

Urſino n'étoit déja plus enfant: il étoit dans ſa quinzième année. Une intelligence rapide, une ame ſenſible, un génie obſervateur qui n'avoit point encore été troublé par le grand ſpectacle du monde, tout contribuoit à le rendre attentif, & à lui donner des idées nouvelles. Depuis plus

---

ſoin de choiſir fragiles, ils paient deux écus d'or, évalués dix francs; & très-ſouvent ils les paient.

d'un an, les chants, les careſſes, les nids des oiſeaux, leurs petits qu'il avoit vus naître, tout excitoit ſa curioſité. Ce n'étoit plus qu'avec une eſpèce d'émotion qu'il multiplioit les queſtions auxquelles l'hermite ne répondoit que d'une manière obſcure, embarraſſée, qui ſouvent donnoit du dépit à l'écolier, en augmentant ſon incertitude que le maître eût deſiré d'entretenir toujours; mais il n'étoit plus tems.

Urſino n'avoit d'abord été frappé, dans les romans de la Table Ronde, que des actions héroïques d'Artus, de Gauvain, de Lancelot & de Triſtan; & ſon ame courageuſe ſe ſentoit capable de les imiter: mais depuis un an, ces beautés auxquelles ces fameux Paladins conſacroient leur épée & leur vie, lui paroiſſoient devoir être des créatures bien extraordinaires & bien parfaites, puiſqu'elles avoient ſi facilement ſoumis des Chevaliers auxquels rien ne pouvoit réſiſter. Son cœur palpitoit alors du deſir ardent de connoître ces êtres ſi beaux & ſi puiſſans. Une certaine crainte cependant, & le déſeſpoir où les Chevaliers, les plus fameux & les plus fidèles, étoient ſouvent réduits, lui faiſoient croire dans certains momens que ces êtres pouvoient être un peu malfaiſans de leur nature; mais dans d'autres, il les trouvoit ſi doux, une ſeule de leurs careſſes rendoit leurs Chevaliers ſi fortunés, que ſes incer-

titudes se terminoient toujours par le desir & le projet de chercher à les connoître par lui-même.

Bientôt, comparant son état présent à celui des Chevaliers dont il avoit lu l'histoire, il commence à s'affliger de la solitude & de l'inaction où l'hermite le retient; & il lui fait les plaintes les plus tendres. Le sage hermite juge qu'il n'est plus tems de le retenir. » Mon fils, lui dit-il tendre-» ment, j'approuve l'ardeur qui vous entraîne à » chercher des occasions d'acquérir de la gloire; » mais, hélas! quelle peut être votre destinée? » Un sort cruel vous a livré, presqu'au moment » de votre naissance, à la dent cruelle des bêtes » féroces; il n'a paru s'adoucir qu'en vous jetant » entre mes bras. Je ne peux vous cacher que » votre naissance est inconnue, & que vous ne » pouvez prétendre à rien que d'illustrer le nom » que vous tenez de l'antre qui fut votre berceau, » & de l'espèce de nourrice qui vous allaita. «

L'hermite continue alors à lui donner toutes les leçons qui peuvent lui être utiles dans les premiers tems où leur séparation le privera de ses conseils. C'est en s'attendrissant sur son sort, qu'il attache à son cou le reliquaire qui renferme le bois sacré de la vraie croix: il lui montre l'amulette & les débris des riches langes qu'il a trouvés dans la caverne. » Puissent ces signes, dit-il, que je vais » garder avec soin, & qui annoncent que votre

» naiſſance eſt illuſtre, ſervir un jour à la faire » reconnoître ! & puiſſiez-vous vous annoncer » ſans ceſſe pour en être digne par vos exploits » & par vos vertus ! «

L'hermite le trouvant ſuffiſamment inſtruit & exercé pour recevoir l'ordre de Chevalerie, lui fait faire la veille des armes, pendant une nuit qu'il paſſe en prière; & le lendemain matin, après avoir intercédé le Patron de l'Eſpagne, & demandé les ſecours du ciel pour ſon élève, il lui donne l'accolade, & l'arme Chevalier. Il ſembla que ce nouveau grade rempliſſoit le cœur d'Urſino d'une flamme nouvelle: il baiſe la main de l'hermite avec tranſport, & lui demande, avec vivacité, de ne plus différer le moment où il doit entrer dans la carrière de la gloire. L'hermite l'embraſſe & prépare tout pour ſon départ. Il a recours au reſte de beſans d'or qu'il avoit encore: Urſino les reçoit de ſa main; il en apprend l'uſage; & celui qui le frappe le plus, c'eſt le ſecours dont cet or peut être aux malheureux.

Depuis près de dix-ſept ans que l'hermite avoit dépoſé ſes armes au pied de la croix, il ignoroit ce qui ſe paſſoit dans les Eſpagnes; mais jugeant, en ancien homme de guerre, que les abords de la Galice & des Aſturies rendoient ces deux royaumes inacceſſibles aux efforts des Maures, il crut qu'Urſino emploieroit plus uti-

lement ſa valeur, en ſe portant vers la Navarre & l'Aragon, dont les frontières étoient plus ouvertes & moins fortes : il avoit appris à ſon élève à connoître le cours du ſoleil & la poſition des étoiles. « Dirigez votre route vers le nord-» eſt, lui dit-il, vous vous rapprocherez des » pays qui ſont ſous la domination du brave » dom Inigo ; il ne peut les défendre qu'en ſou-» tenant une guerre preſque perpétuelle contre » les Maures également ennemis des Eſpagnols » & de notre ſainte loi : c'eſt à ſa cour & dans ſes » armées, que vous trouverez à vous ſignaler ; » & vous y verrez auſſi l'exemple de toutes les » vertus. »

Urſino lui jure de ſe conformer à ſes ordres. Le lendemain matin, l'hermite l'arme lui-même ; il lui ceint une épée qu'il avoit toujours portée avec honneur ; il lui attache ſes éperons dorés ; il lui donne une forte lance, que juſqu'alors il avoit tenue cachée ; un écu qu'il avoit eu ſoin de polir aſſez pour le rendre auſſi blanc que devoit l'être celui d'un nouveau Chevalier, dont il couvre ſon bras gauche ; il l'embraſſe, en mêlant ſes larmes avec les ſiennes, avant de lui lacer ſon caſque, & lui donne ſa bénédiction, en élevant ſes bras au ciel. Urſino monte à cheval, baiſſe ſa lance à ſes pieds, & part.

Il s'éloigne, avec regret, de l'hermite : ſa re-

connoiſſance pour lui, rappelle auſſi dans ſon cœur ce qu'il doit à l'ourſe qui lui ſauva la vie: il ne peut la quitter, ſans aller encore une fois à ſon antre ſauvage. Il y arrive ſur la fin du jour; il a ſoin, en y entrant, d'ôter ſon caſque & ſes gantelets, & d'appeler l'ourſe, qui le reconnoît, & le laiſſe approcher du repaire où elle nourriſſoit alors deux ourſons. Urſino partage avec elle des proviſions qu'il avoit apportées, & paſſe la nuit ſur le même lit de feuilles qui lui avoit ſervi de berceau.

Le jour commençoit à peine à paroître, lorſqu'il fut réveillé par le mugiſſement de la bête: il la voit inquiète, agitée; elle court vers la porte de ſon antre; il paroît qu'elle n'oſe, ou ne peut la franchir; elle prend ſes ourſons dans ſes bras, & les porte dans l'endroit le plus profond de ſa retraite. Urſino inquiet, à ſon tour, court à l'entrée de la caverne, s'apperçoit qu'elle eſt fermée par des filets formés avec des eſpèces de cables: il n'héſite pas ſur ce qu'il doit faire, il reprend ſon caſque & ſes gantelets; il tire ſon épée; il coupe les filets; il ſort, & bientôt il voit qu'une ſeconde enceinte de filets, plus élevés que les premiers, entoure de toutes parts les accès de l'antre.

Il ſe préparoit à briſer ces filets, comme les premiers, lorſque des chaſſeurs, armés de dards

& de forts épieux, ſe lèvent de tous côtés & paroiſſent vouloir s'oppoſer à ſes efforts. Urſino qui voit, pour la première fois, un grand nombre de créatures qu'il juge être ſemblables à lui, reſte immobile, & dans une admiration qui tient de la ſtupidité. Il ne répond point à pluſieurs voix qui s'élèvent pour lui demander par quel haſard il ſe trouve renfermé dans cette enceinte.

Le plus apparent de cette troupe fait lever un des pans du filet, & ſuivi de pluſieurs hommes armés, il s'avance vers le prince. L'ourſe, en ce moment, ſort de la caverne, pouſſe un mugiſſement affreux, s'élance ſur les chaſſeurs, briſe leurs dards & leurs pieux, & ſaiſit le chef de la troupe dans ſes bras. Elle étoit prête à l'étouffer, lorſque Urſino ſe jette à ſon cou, & ſe ſert de ſa force prodigieuſe pour deſſerrer les bras de l'ourſe, qui n'oſe employer ſes efforts contre lui. Le chaſſeur tombe preſque ſans connoiſſance. » Arrêtez! s'écrie alors Urſino, aux autres chaſ- » ſeurs qui vouloient venir à ſon ſecours; retirez- » vous, ou craignez ma vengeance. « A ces mots, il tire ſon épée, & voyant l'ourſe ſe retirer dans la caverne, il y entre un inſtant avec elle; il bride ſon cheval ſur lequel il s'élance, ſe ſaiſit de ſa lance, & reparoît aux yeux des chaſſeurs étonnés, prêt à défendre l'entrée de la caverne.

Pendant

Pendant ce tems, le chef de la troupe avoit repris la connoiſſance & ſes forces; il arrête lui-même ſa ſuite, & s'avance, en baiſſant ſon chaperon vers Urſino. » Qui que vous ſoyez, lui » dit-il, je vous dois la vie, & je ſuis prêt à vous » obéir avec tous ceux qui ſont à mes ordres; » mais, Seigneur, ajouta-t-il, que dois-je pen» ſer de cette étrange aventure? « Urſino n'eut garde de ſe faire connoître: » Seigneur, lui dit-il, » qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que cette ourſe » m'eſt chère depuis long-tems, & que je répan» drois tout mon ſang pour la défendre; mais » éloignons-nous de ce lieu ſauvage; faites em» porter ces filets, & jurez-moi d'ordonner » qu'à l'avenir cette caverne ſera reſpectée. « Le jeune chaſſeur, ſelon l'uſage de la Chevalerie, en fait le ſerment en portant la main ſur ſon cœur.

Urſino, dont la courtoiſie égaloit déja le courage, deſcend de cheval, délace ſon caſque, ôte ſon gantelet, approche de celui qu'à ſon eſpèce de ſerment il a reconnu pour être Chevalier, & il lui tend la main. Le jeune chaſſeur répond avec grace à cette prévenance: tous deux ſe regardent, s'admirent réciproquement, s'embraſſent, & de ce premier moment une forte & douce ſympathie unit leurs ames, & forme les nœuds d'une amitié

qui, de jour en jour, devint plus étroite & plus durable.

Ce jeune chaſſeur étoit le fils unique du duc de Santillane, l'un des plus puiſſans princes des Aſturies. Une figure charmante, une ame ſenſible, une valeur qu'il avoit déja ſignalée contre les Sarraſins, qui venoient de tenter une deſcente ſur les côtes des états de ſon père, tout le rendoit digne de l'amour & de l'admiration des Aſturies. Dom Pèdre (c'eſt ainſi qu'il s'appeloit) ſe fait connoître, & obtient facilement d'Urſino de le conduire à la cour de ſon père. Chemin faiſant, il lui raconte qu'ayant des raiſons ſecrètes pour s'abſenter quelquefois de Santillane pendant pluſieurs jours, il prend le prétexte d'aller à la chaſſe des ours & des loups cerviers qui deſcendent ſouvent des montagnes, & ravagent les bergeries & les haras de la plaine, & que le repaire de l'ourſe ayant été reconnu la veille par ſes piqueurs, il l'avoit fait entourer de filets pendant la nuit. Urſino, qui croit que le projet qu'il a de marcher vers la Navarre, ne ſera retardé que de quelques jours, n'héſite plus à ſe livrer au penchant qui l'entraîne à ne pas ſe ſéparer ſitôt de l'aimable dom Pèdre. Ils marchent enſemble; mais ne pouvant arriver que le ſecond jour à Santillane, ils s'arrêtent le ſoir au château d'un

ancien Chevalier qui tenoit un fief conſidérable du duc de Santillane, ſon ſuzerain.

Le vieux Chevalier reçoit dom Pèdre & ſon compagnon avec empreſſement: bientôt ſa famille partage ſes ſoins, & c'eſt pour la première fois que la femme & les deux jeunes filles du ſeigneur châtelain, préſentent aux yeux d'Urſino des êtres que la lecture des romans & ſon imagination lui peignoient comme auſſi charmans que dangereux.

Le maintien d'Urſino, noble & libre juſqu'alors, devint bien timide & bien embarraſſé lorſqu'il les vit paroître. Les dames reconnurent à ſes éperons dorés, que, quoiqu'il parût encore dans l'âge de l'adoleſcence, il avoit déja reçu l'ordre de la Chevalerie; &, ſelon l'uſage de ces tems, après avoir ſalué dom Pèdre par un baiſer, elles s'avancèrent l'une après l'autre pour rendre le même honneur à ſon compagnon. Urſino rougit un peu lorſqu'il reçut le baiſer de la mère. Mais de quelle vive émotion ne fut-il pas agité, lorſque des lèvres de roſes imprimèrent une douce chaleur ſur les ſiennes? Il eſt encore incertain s'il rendit ce ſalut ſi doux en le recevant; mais le trouble & le plaiſir divin qu'il ſentit alors ne purent l'être; les deux ſœurs rougirent; dom Pèdre ſourit, & voyant l'embarras de ſon ami, *Certes*, dit-il, *belles & nobles pucelles, onc meil-*

leur Chevalier ne pourriez-vous conqueſter; moult chevaleureuſement ſoutiendroit votre honneur & votre beauté iceluy que tant fièrement ai-je vu combattre hyer pour t'elle mie qui ne vous vaut pas. Urſino, rappelant ſes ſens éperdus, ſe mit à rire; les jeunes demoiſelles ſe ſervirent du même moyen pour cacher leur embarras, & peut-être quelque impreſſion plus douce; car Urſino les égaloit par ſa jeuneſſe & par ſa beauté. Dans ce moment, on avertit que la table étoit couverte. Dom Pèdre préſente la main à la dame châtelaine; Urſino l'imite & offre la ſienne à l'aînée des deux ſœurs: en tenant ſa main, il ſent encore l'impreſſion d'une chaleur, qui, quoique moins vive que la première, ſemble pénétrer juſqu'à ſon ame. Son premier trouble commence à renaître; mais bientôt il eſt diſſipé par le commencement du feſtin, & les ſoins attentifs du maître du château.

Ce feſtin fut auſſi magnifique qu'agréable; les jeunes ſœurs y firent briller leur voix, en s'accompagnant avec une harpe. Urſino commença, de ce jour, à connoître les charmes enchanteurs d'un ſexe, dont il n'avoit eu juſqu'alors qu'une idée confuſe. Sa première réflexion fut de le trouver bien digne d'être aimé, & d'être ſurpris que dans les hiſtoires de Lancelot & de Triſtan on l'eût peint ſi redoutable. Il n'avoit encore

éprouvé que cette émotion agréable que la nature inſpire; ſes yeux ſatisfaits, tous ſes ſens enchantés le faiſoient jouir d'un état délicieux & dont aucun ſentiment plus profond ne troubloit le charme; mais il ne connut, ce jour-là, que ce qui peut faire naître les deſirs; le moment de connoître l'amour & ſa puiſſance n'étoit pas encore arrivé pour lui.

Dom Pèdre ſe retira, ſelon l'uſage, à la fin du repas: Urſino le ſuivit. Ils s'entretinrent longtems enſemble; & la candeur d'Urſino, la tendre amitié qu'il ſe ſentoit déja pour le prince de Santillane, ne lui permirent pas de lui cacher plus long-tems ce qu'il ſavoit de l'hiſtoire ſingulière de ſon enfance, & l'eſpèce d'éducation qu'il avoit reçue de l'hermite.

Ce récit attendrit dom Pèdre; & ſa ſurpriſe fut extrême, en trouvant un Chevalier auſſi parfait dans le nourriſſon d'une ourſe, & dans l'élève d'un ſimple hermite. Il ne l'en aima que plus tendrement: l'eſtime même dont il ſe prit pour lui, en découvrant à quel point ſon ame étoit noble & ſenſible, & en admirant la lumière naturelle qui brilloit dans ſon eſprit, devint ſi forte, qu'il lui tendit la main; & Urſino tomba l'inſtant d'après à ſes genoux, lorſque le jeune prince lui propoſa de l'accepter pour frère & compagnon d'armes. Tous deux prononcèrent le

ſerment ſi ſacré dans l'ordre de la Chevalerie, & s'aimer & de ſe ſecourir mutuellement dans tous les périls, & (comme portoit le ſerment ordinaire) *en tout encombre & bone ou malé fortune.*

Après avoir fait & reçu ce ſerment ſi reſpecté, dom Pèdre n'héſita plus à montrer ſon ame toute entière à ſon nouveau compagnon : il lui apprit que peu de jours après avoir reçu l'ordre de Chevalerie, s'étant rendu couvert d'armes blanches à la cour du duc de Miranda, il avoit combattu dans un tournoi, auquel ce duc avoit appelé les Chevaliers des Aſturies; & que le juge du camp lui ayant décerné le prix, il n'avoit pu le recevoir de la main de la charmante Félicie, fille du duc, ſans devenir éperdu d'amour pour elle : il ajouta, qu'après avoir été couronné de la main de Félicie, il s'étoit fait connoître à cette cour ſous ſon nom; & que dans les fêtes qui ſuivirent le tournoi, il avoit trouvé un moment favorable pour déclarer ſon amour à Félicie, pour lui jurer qu'il ſeroit éternel, & pour obtenir d'elle qu'il devînt à jamais ſon Chevalier. Il lui dit de plus que, de retour à Santillane, il avoit ſouvent pris le prétexte d'aller chaſſer dans la montagne; & que, ſuivi d'un domeſtique fidèle, & déguiſé ſous des habits ſimples, il s'étoit quelquefois rendu à Miranda, où il avoit ſouvent joui de la vue de la charmante Félicie,

à travers la grille d'une fenêtre : il termina ſa confidence en lui montrant l'embarras mortel & la douleur qui pénétroit ſon ame malgré le bonheur de plaire. Le duc de Santillane, ancien ennemi de celui de Miranda, ne devoit écouter qu'avec horreur toute propoſition d'alliance entre Félicie & ſon malheureux amant. Fier de ſa naiſſance & de ſon pouvoir, le père de dom Pèdre portoit ſes vues plus haut pour ce fils ſi cher : le roi des Aſturies n'avoit qu'une fille d'une rare beauté : la jeune Inès devoit lui ſuccéder ; & le duc de Santillane croyoit que, de tous les princes chrétiens des Eſpagnes, ſon fils étoit le ſeul qui fût digne de recevoir ſa main ; il avoit ſouvent entretenu dom Pèdre de ce projet : tout ſe réuniſſoit enfin pour empêcher le jeune prince de lui parler de ſon amour pour ſa chère Félicie.

Urſino promit un ſecret impénétrable à ſon compagnon ; & s'offrit à le ſervir en toute occaſion, ſelon leurs engagemens mutuels.

Le lendemain matin, les deux frères d'armes prennent congé du ſeigneur châtelain & de ſa charmante famille, qui les virent partir avec regret : le baiſer d'adieu fut reçu ; l'impreſſion en fut bien vive pour le jeune Urſino, qui, déja inſtruit par la nature, ſut le rendre avec un air auſſi tendre & auſſi galant que reſpectueux. Ils partent ; & chemin faiſant, dom Pèdre achève

de le prévenir ſur tout ce qui tient aux uſages de la cour de ſon père, & aux caractères différens de ceux qui la compoſent.

Ils arrivent ſur le ſoir à Santillane. Le duc, qui ne pouvoit s'empêcher d'être inquiet, lorſque ſon fils s'expoſoit dans les montagnes à des chaſſes ſouvent dangereuſes, accourt au devant de lui, le reçoit dans ſes bras, & lui demande s'il a fait une chaſſe heureuſe. *Ah!* s'écria dom Pèdre, *oncques ne fits chaſſe tant belle & prouſitable, puiſqu'ay conqueſté cil qui m'a ſaulvé la vie, qui tollue m'eſtoit par une ourſe, & que tant brave & gentil Chevalier ay-je acquis à frère & compagnon d'armes.* A ces mots, il lui préſente Urſino qui venoit d'ôter ſon caſque. Le duc admire ſa beauté, & la force & le courage dont il a donné des preuves dans un âge ſi tendre encore: il l'embraſſe, & ſes Chevaliers lui rendent les honneurs que mérite le défenſeur & le compagnon de leur prince.

Il étoit difficile que les diſtinctions honorables, & la faveur dont Urſino jouiſſoit dès-lors à cette cour, n'excitaſſent pas la jalouſie. Drogador, fils d'un des comtes de la Biſcaye, avoit prétendu vainement à l'honneur d'être le frère d'armes de dom Pèdre. Quoique la naiſſance, la valeur & la force lui donnaſſent la réputation d'être l'un des plus redoutables Chevaliers des

Aſturies, & l'appelaſſent au titre qu'il deſiroit, une humeur ſombre, un air de férocité répandu dans ſes regards, & plus marqué par ſes actions, en avoit éloigné dom Pèdre; & l'inſupportable préſomption de Drogador lui déplaiſoit au point qu'il avoit été prêt pluſieurs fois à le mortifier.

Drogador joignoit aux défauts qui choquoient dom Pèdre, tous ceux dont les ames baſſes ſont ſuſceptibles; l'envie, la curioſité, la médiſance l'aviliſſoient tour-à-tour. Drogador étonné de la haute faveur d'un inconnu, ne fit point en vain des efforts pour ſavoir qu'elle pouvoit en être la première cauſe: en rapprochant tout ce qu'il put apprendre des chaſſeurs qui ſuivoient le prince, le jour de l'aventure de l'ourſe, il raſſembla des notions ſuffiſantes pour en conclure que le Chevalier préféré n'étoit qu'un homme obſcur qu'une ourſe avoit alaité, & qui, peut-être, uſurpoit le titre de Chevalier.

Dès ce moment, Drogador chercha ſans ceſſe l'occaſion de faire une inſulte publique au jeune Urſino: il crut l'avoir trouvée un jour que dom Pèdre s'exerçoit, avec les jeunes Chevaliers de ſa cour, à ces jeux militaires dont les Grecs, les Romains & les Gaulois connurent ſi bien l'utilité, & qui, de nos jours, ſont trop abandonnés. Dom Pèdre venoit de remporter le prix de la courſe. Un Chevalier Béarnois avoit franchi

d'un ſaut un ravin profond, où perſonne n'avoit oſé s'eſſayer; le préſomptueux Drogador ſe préſenta pour diſputer le prix de la lutte. Je connois vos forces, dit-il d'un air arrogant; & je doute qu'aucun de vous ſoit tenté d'éprouver les miennes. A ces mots, il jette ſes habits, retrouſſe les manches de ſa chemiſe, & fait voir ſes bras nerveux. » Il n'y a que le fils d'une » ourſe, ajouta-t-il, qui puiſſe haſarder de com» battre contre moi; mais je doute qu'Urſino » en ait le courage. «

Tous les jeunes Chevaliers regardent avec ſurpriſe Urſino, qui tour-à-tour rougit & pâlit de fureur. A l'inſtant, il jette ſes habits; il prend la main de dom Pèdre, la lui ſerre & la lui baiſe; & animé par les regards de ſon compagnon & par le deſir de la vengeance, il s'avance. » Viens, Drogador, lui dit-il; l'ourſe qui con» ſerva mes jours fut plus généreuſe que toi; » & je tiens du moins de ſon lait de quoi punir » ta baſſe envie & ton inſolence. « A ces mots, il s'élance pour l'attaquer.

Rien ne paroiſſoit plus diſproportionné que cette lutte entre Drogador dans la force de l'âge, & toujours vainqueur dans cette eſpèce de combat, & le jeune Urſino dont à peine un léger duvet commençoit à cotonner les joues: il eſt cependant le premier à ſaiſir ſon adverſaire qui

croit pouvoir l'étouffer facilement dans ſes bras. Drogador emploie vainement tout l'art d'un combat où depuis long-tems il eſt exercé; toutes ſes ruſes ſont inutiles; il ne peut ébranler ſon adverſaire qui ſouvent lui fait plier les reins & perdre terre. A la fin, Urſino appuie ſa tête ſur la poitrine de Drogador; il lui ſerre les flancs, lui fait perdre haleine; il l'enlève, & le ſerrant toujours de plus en plus dans ſes bras victorieux, il le porte, & le couche, privé de toute connoiſſance, aux pieds du prince de Santillane.

Pendant qu'on donne les ſecours néceſſaires à Drogador, dom Pèdre & toute ſa cour applaudiſſent à la victoire d'Urſino. Le jeune Leſparos, entr'autres, (ce Chevalier Béarnois qui venoit de remporter le prix du ſaut) s'empreſſe, plus que les autres & lui demande ſon amitié, en l'aſſurant pour toujours de la ſienne.

Dès que Drogador eut repris ſes ſens, Urſino ſatisfait d'avoir humilié ſon orgueil, s'avança d'un air doux & riant, & lui tendit la main; mais Drogador, furieux d'avoir ſuccombé ſous les efforts d'un jeune Chevalier dont il ſe croyoit en droit de mépriſer la naiſſance, repouſſe ſa main avec dédain: » Va, lui répondit-il, garde » ton amitié pour ceux qui ne craignent point » qu'elle les aviliſſe; je ſaurai bientôt trouver

» l'occaſion de te punir & de me venger.... » Inſolent, s'écria dom Pèdre, ce ne ſera pas » du moins dans cette cour : fuis promptement » de ces lieux où les loix de la Chevalerie te » donnent une ſûreté dont tu viens d'abuſer ; » & par-tout ailleurs je te défie. « Urſino voulut en vain modérer la colère de ſon frère d'armes ; mais Drogador lui-même étoit trop préſomptueux pour rien réparer : il oſe répondre au prince de Santillane qu'il regarde d'un air furieux. Urſino, n'écoutant plus alors que ſon indignation, demande le combat à outrance contre Drogador ; mais le duc, averti de cette querelle, s'avance ſuivi de pluſieurs anciens Chevaliers de ſa cour. Sa préſence en impoſe ; il s'informe de tout ce qui s'eſt paſſé. Sur le rapport fidèle qu'on s'empreſſe à lui faire, il condamne hautement l'agreſſeur, & confirme l'ordre que dom Pèdre lui a donné de quitter ſa cour & ſes états. Drogador ſe retire la rage dans le cœur, & fait un geſte menaçant au jeune Urſino qui ne peut plus retenir ſa colère. *Vaſſal*, s'écrie-t il, *moult tiens-je à mépris & tes menaces & ton ire impuiſſante. Or ſus à mortel ennemi tiens ores en avant l'enfant de l'ourſe, qui lui te tient à félon & menſongier.*

Le grand ſénéchal de la cour s'avance, les ſépare ; & tandis que quelques Chevaliers em-

mènent Drogador à ſon hôtel, & le gardent juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti de Santillane & des états du duc, dom Pèdre ramène Urſino, & ſe déclare encore pour ſon frère d'armes & ſon défenſeur : ſon père & toute la cour applaudiſſent à la conduite que ce jeune & brave Chevalier a tenue dans cette querelle.

Quelques jours après cet événement, un héraut d'armes de dom Pélagos, roi des Aſturies, vint de la part de ce prince, qui tenoit ſa cour à Oviedo, pour inviter le duc de Santillane, & les Chevaliers de ſa famille & de ſes états, aux fêtes qu'on préparoit pour le jour de ſa naiſſance : cette fête n'avoit jamais été célébrée avec tant de magnificence & d'éclat qu'on en préparoit. Dom Pélagos, veuf depuis pluſieurs années, avoit confié l'éducation d'Inès, ſa fille unique, à des vierges vouées à la ſolitude, & conſacrées au Seigneur ; la jeune & belle Inès venoit d'entrer, depuis deux mois, dans ſa ſeizième année, & le roi des Aſturies avoit ſaiſi l'occaſion de la fête pour la retirer de ſa retraite, & la faire paroître, pour la première fois, aux yeux de ſes ſujets & des princes & ſeigneurs voiſins, avec tout l'éclat digne d'une princeſſe deſtinée à régner un jour ſur le royaume que dom Pélage, ſon grand-père, avoit fondé. Des prières publiques, une proceſſion ſolemnelle alloient com-

mencer cette fête, qui devoit être ſuivie d'un grand feſtin, après lequel on verroit ce qu'on nommoit alors la *Veſprée* d'un tournoi qui devoit durer pendant les deux jours ſuivans; & c'eſt des mains de la belle Inès qu'il étoit décidé que les vainqueurs recevroient le prix. Dom Pélagos, en ordonnant les apprêts de cette fête, & le grand tournoi qu'il avoit fait publier dans toutes les Eſpagnes, avoit autant en vue de faire paroître Inès comme ſon héritière, que d'examiner avec ſoin, parmi les princes Eſpagnols, quels ſeroient ceux qui lui paroîtroient le plus dignes de prétendre à ſa main.

Depuis ſix mois, le roi des Aſturies, le roi de Saragoce & les princes Maures voiſins, avoient juré une trève de trois ans; & les hérauts d'armes de la cour de dom Pélage avoient offert de ſa part, non-ſeulement une pleine ſûreté dans ſes états, mais un accueil digne de la naiſſance & de la valeur des Chevaliers Maures qui voudroient aſſiſter à ces fêtes, & combattre dans le tournoi. Les hérauts, en le proclamant, avoient déclaré (ſuivant l'uſage) que les Chevaliers ne pouvoient combattre qu'avec l'eſpèce d'armes qu'on nommoit alors *armes courtoiſes:* le fer des lances étoit arrondi par le bout, au lieu d'être coupant & aigu; l'épée, de même, n'étoit ni pointue ni tranchante; & les coups

de ces armes étant bien moins dangereux que ceux des armes employées dans les combats à outrance & à fer émoulu, les Chevaliers avoient l'avantage de pouvoir porter dans ces tournois des boucliers, des hauberts (1), des armes défensives que leur légéreté empêchoit d'être fatigantes, n'ayant pas besoin qu'elles fussent à l'épreuve.

Le duc Santillane fut charmé de cette occasion de faire paroître dom Pèdre avec éclat à la cour d'Oviedo. Les plus habiles ouvriers furent employés à lui préparer des armes légères & brillantes pour le tournoi. La galanterie qui régnoit dans ces fêtes militaires, permettoit aux Chevaliers de ne se faire connoître que du sénéchal: c'étoit à ce grand-officier (qui se tenoit dans une tente à portée de la lice) que les Chevaliers étoient obligés de déclarer leur nom en levant la visière de leurs casques; c'étoit lui qui leur fourniſſoit la lance *courtoise* avec laquelle ils devoient combattre: il visitoit

(1) Le haubert étoit une espèce de chemise faite de mailles d'acier très-serrées ; une plaque d'acier doubloit le haubert sur la poitrine. Cette armure fut remplacée par la cuirasse, & la cotte de mailles ne fut plus que d'une riche étoffe qui couvroit la cuirasse, & sur laquelle les armes ou les devises des Chevaliers étoient brodées.

auſſi leurs épées; & le tournoi devant durer pluſieurs jours, comme il étoit permis aux combattans de changer d'armes quand ils ne vouloient pas ſe faire connoître, ils étoient aſſujettis à l'examen du ſénéchal, chaque fois qu'ils ſe couvroient d'armes nouvelles; & ce Chevalier, toujours choiſi parmi les plus illuſtres & les plus anciens de la cour, étoit tenu de leur garder un ſecret impénétable. Dom Pèdre ne voulut point être diſtingué d'Urſino, ſon frère d'armes, par des armes plus recherchés que les ſiennes; & le tournoi devant durer trois jours, trois armures damaſquinées, enrichies de diamans & parfaitement égales entr'elles, furent préparées pour les deux jeunes Chevaliers.

Le duc de Santillane ſe propoſoit de les conduire lui-même à la cour d'Oviedo; mais une chute de cheval qu'il fit à la chaſſe, la veille du jour qu'il devoit partir, l'obligeant à garder le lit, il embraſſa ſon fils, & lui parla plus vivement que jamais du deſir qu'il avoit qu'il pût réuſſir à plaire à la jeune princeſſe des Aſturies.

La fleur des Chevaliers de la cour de Santillanne ſuivit dom Pèdre: un cortège nombreux, des équipages magnifiques annonçoient ſa puiſſance. Pendant la marche, chaque ſoir de riches tentes étoient tendues; & dom Pèdre

ne

ne voulut entrer dans aucune ville ni habiter aucun château jusqu'au jour où des tours élevées, & des lices immenses qu'on préparoit dans une plaine, lui firent connoître qu'il étoit près d'Oviedo. Sur le champ, dom Pèdre ordonna que l'on dressât ses tentes dans une prairie; & sa suite étoit assez nombreuse pour former une espèce de petit camp, dont les toits dorés & les banderoles annoncèrent à la cour des Asturies, que quelque seigneur puissant arrivoit pour les fêtes.

Pendant trois jours d'intervalle entre l'arrivée de dom Pèdre & le moment des fêtes, ce prince, uniquement occupé de son amour pour la belle Félicie de Miranda, n'eut point la curiosité d'aller à Oviedo, & défendit à sa suite de sortir de son camp & de le faire connoître: il permit seulement à l'un de ses pages, fils d'un Chevalier Asturien, d'aller voir son père; mais il lui fit jurer auparavant de garder le secret sur son arrivée. Le jeune page part, passe vingt-quatre heures avec son père, se tait, & revient la veille de la première fête auprès de dom Pèdre, qui lui fait des questions sur tout ce qu'il a vu dans Oviedo. Il satisfait sa curiosité, & s'étend sur la magnificence des préparatifs: mais quel trouble, quelle agitation ne porte-t-il pas dans son ame, lorsqu'il lui apprend que dom Péla-

gos, desirant que la jeune Inès paroisse dans les fêtes avec une compagne digne d'elle, ce prince a prié le duc de Miranda, son voisin & son allié, de venir à sa cour partager avec lui les honneurs de ces trois jours, d'amener avec lui la belle Félicie pour y tenir un rang égal à celui de sa propre fille! Le page ajoute que le duc de Miranda & sa fille étant arrivés depuis plusieurs jours; ils sont traités avec tous les honneurs imaginables dans la cour d'Oviedo; & qu'Inès & Félicie s'étant prises de la plus vive amitié l'une pour l'autre, Inès a voulu, par la distinction la plus éclatante, lui céder les honneurs de la première journée, en déclarant que ce seroit de la main de Félicie que le vainqueur de la *vesprée* du tournoi recevroit le prix.

Dom Pèdre, enchanté & hors de lui, donne une riche épée au page; il fait appeler Ursino dans sa tente, & s'enferme seul avec lui. » Ah! » mon ami, s'écrie-t-il, ma chère Félicie est » dans Oviedo; c'est la main de Félicie qui » donnera la première couronne! Non, mon » cher Ursino ne me disputera point la gloire » de la mériter; ah! puissé je l'obtenir & la » recevoir aux genoux de celle que j'adore! & » puisse mon compagnon remporter celle que » la belle Inès doit donner de sa main! «

A peine Urſino a-t-il le tems de l'aſſurer qu'il n'eſt occupé que du deſir de le ſervir; dom Pèdre pourſuit avec impétuoſité, & répète le récit que vient de faire le page; & ce n'eſt qu'après avoir calmé le tranſport de ſon ami, qu'Urſino peut convenir avec lui des meſures qu'ils ont à prendre.

Dom Pèdre paſſa la nuit dans cette agitation délicieuſe que ſent un amant aimé, prêt à revoir l'objet de ſa tendreſſe. L'aube du jour paroiſſoit à peine, qu'il ſe couvre, ainſi que ſon compagnon, d'habits de pénitens blancs, pour aſſiſter, ſans être connus, aux cérémonies religieuſes qui doivent commencer cette fête. Une calèche unie, attelée de chevaux très-vîtes, les conduit dans un des fauxbourgs d'Oviedo; ils deſcendent & ſe mêlent dans la foule des pénitens, qui, ſelon l'uſage du pays, ſe raſſemblent de toutes parts; ils ont ſoin de ne ſe point quitter; & tous deux cherchent à pénétrer dans le chœur de la grande égliſe, où la cour étoit déja raſſemblée. Leurs efforts ſont inutiles; ils prennent le parti d'en ſortir, & de ſe poſter aſſez avantageuſement pour voir paſſer dom Pélagos & les jeunes princeſſes, lorſque la proceſſion commencera.

Bientôt un nombreux clergé défile, couvert d'ornemens ſomptueux: la marche eſt terminée

par l'archevêque ; dom Pélagos le ſuit au milieu d'Inès & de Félicie, qui tiennent ſuſpendue ſur ſa tête la couronne de fer de dom Pélage, ſon aïeul : des palmes entrelacées de fleurs ſoutiennent cette couronne ſi ſimple, mais ſi glorieuſe, dont chaque fleuron eſt formé du fer d'une lance arrachée aux Chevaliers Maures que ce héros avoit fait tomber ſous ces coups.

Dom Pèdre ſerre la main de ſon compagnon en voyant paſſer Félicie ; mais il ſent celle d'Urſino plus tremblante encore que la ſienne. Le trait le plus vif & le plus perçant que l'amour ait jamais lancé, pénétroit déja le cœur ſenſible du jeune Urſino ; & ce trait étoit parti des yeux de la charmante Inès. Mille voix crient en même tems : *Vive le glorieux ſang de Pélage ! ô grand S. Jacques, veillez du haut du ciel ſur les enfans de notre libérateur !* Les fleurs, les parfums qu'on jette ſur leur paſſage, ce tumulte agréable qu'excite en des ſujets fidèles l'amour & la préſence de leurs ſouverains, tout concourut à cacher le trouble dont les deux pénitens blancs furent agités. Aucun des deux ne peut en expliquer la cauſe à ſon compagnon ; ils reſtent immobiles tant qu'ils peuvent voir encore la couronne ſoutenue par les jeunes princeſſes. » Retirons-nous, Seigneur, dit le » premier Urſino : ah ! cher prince, livrez-vous

» à la paſſion qui vous entraîne; mais moi, » malheureux, que puis-je eſpérer de celle qu'I- » nès vient de faire naître en mon cœur? « Dom Pèdre aima mieux ne rien répondre à ſon ami, que de lui donner une eſpérance trop vaine; & tant d'obſtacles s'oppoſoient encore à celle qu'il oſoit ſe permettre lui-même, que l'état de ſon ame différoit peu de celui qui faiſoit le déſeſpoir de ſon ami.

Abſorbés dans ces triſtes réflexions, ils percent la foule, s'en éloignent, regagnent leur calèche, & retournent à toutes jambes à leur camp.

Tous deux profitent du tems que leur laiſſent la fin des cérémonies religieuſes & le feſtin; ils s'habillent, &, couverts d'armes blanches & enrichies de diamans, ils choiſiſſent quatre jeunes Chevaliers de la cour de Santillanne, qui prennent des armes auſſi blanches que les leurs, quoique moins brillantes: ils montent tous ſur des chevaux Arabes dont la blancheur égale celle de la neige; & les deux compagnons, à la tête de ce quadrille, ſe rendent à la tente du ſénéchal qui s'avance & les reçoit avec honneur.

Dom Pèdre eſt le ſeul qui porte la parole; & pénétrant avec le ſénéchal un réduit ménagé dans l'intérieur de cette tente, il lève la viſière

de ſon caſque, lui dit ſon nom, lui montre le ſceau du duc de Santillane ſon père ; & le ſénéchal, pénétré de reſpect pour lui, revient & déclare aux juges du camp, *qu'oncques Chevalier plus idoine* (1), *voire de plus noble meignée* (2), *ne peut comparoir & los aquérir au tournoi.*

Après cette déclaration, il va lui même choiſir une lance aſſortie à ſon armure ; il la lui préſente avec reſpect ; il en donne une à peu près pareille au Chevalier Urſino, que dom Pèdre avoit reconnu pour ſon frère d'armes : les quatre Chevaliers de ſa ſuite ſont armés de lances courtoiſes, & le ſénéchal les met ſous la garde d'un des juges du camp, qui les conduit à la grande lice, dont il leur fait ouvrir les barrières ; il les place au premier rang des Chevaliers qui doivent commencer les joutes ; & bientôt des cris d'acclamation annoncent que le roi des Aſturies, ſa famille & ſa cour viennent occuper le balcon magnifique qui domine ſur le milieu de la lice, & qui leur eſt deſtiné.

Dom Pèdre voit arriver Félicie, qu'Inès fait placer à ſa droite. Enflammé par ſa préſence & par le deſir de remporter le prix de cette première journée, il s'avance près du balcon, en

(1) Recevable.

(2) Maiſon.

maniant ſon cheval avec grace ; il s'incline profondément, baiſſe le fer de la lance juſqu'à terre, &, faiſant une demi-volte les yeux attachés ſur les princeſſes, il revient occuper la place que les juges du camp ont marquée pour la première joute. Un Chevalier Aſturien court contre lui, briſe ſa lance ſur ſon écu ſans l'ébranler, & dom Pèdre l'atteignant à la viſière du caſque, le renverſe ſur la pouſſière. Il arrête auſſitôt le cheval qui bondiſſoit dans la lice ; il le ramène au Chevalier encore étourdi de ſa chute, & fait admirer ſa courtoiſie par le peu d'avantage qu'il tire de cette première victoire. Dom Pèdre ſe maintient tout le reſte de la veſprée, en remportant de nouvelles victoires : ceux des Chevaliers qui crurent mieux ſe défendre contre ſa force & ſon adreſſe, en combattant avec l'épée, ſe la virent enlever de leurs mains, ou ne purent réſiſter à la peſanteur des coups de la ſienne.

Dès que le ſoleil ſe fut plongé ſous l'horizon, le ſon éclatant des trompettes & des clairons annonça la fin de la veſprée. Les juges du camp, placés aux extrémités ou dans le milieu de la lice, ſe réunirent, & le Chevalier aux armes blanches fut proclamé vainqueur : ils entourent dom Pèdre, & le conduiſent en triomphe au balcon du roi des Aſturies. Dom Pèdre alors eſt obligé d'ôter ſon caſque. L'agitation de tant

de différens combats, anime les couleurs brillantes de ſon teint; de longs cheveux blonds bouclés, tombent & flottent ſur ſes épaules. En cet état, il eſt conduit aux genoux de Félicie, pour recevoir de ſa main le prix de ſon adreſſe & de ſa valeur.

La jeune & ſenſible Félicie rougit & ſoupire en voyant ſon amant; c'eſt d'une main tremblante qu'elle couvre ſon front d'une couronne de lauriers, & qu'elle lui préſente une écharpe dont l'art & le travail ſurpaſſent l'or & les perles dont elle eſt tiſſue. Son trouble & ſon embarras lui laiſſent à peine appercevoir qu'un des rubans de ſon corſet, entraîné par l'écharpe, eſt un nouveau prix, plus précieux encore, qu'elle lui préſente. Dom Pèdre s'en empare; &, feignant d'attacher l'écharpe, il cache ce ruban dans ſon ſein: *Dame*, lui dit-il tout bas, *j'eus payé de tout mon ſang le guerdon que je reçois, & votre Chevalier ne pouvoit combattre que pour en conqueſter un de votre main.*

Le roi des Aſturies s'empreſſe à lui marquer la plus haute eſtime: ce ſentiment augmente encore, lorſque dom Pèdre obligé de dire ſon nom, ſe déclare pour être le fils du duc de Santillane.

Pendant le tems des joutes, & celui du triomphe de dom Pèdre, Urſino, les yeux attachés ſans

ceſſe ſur la jeune Inès, ne put en être diſtrait un inſtant, que pour prendre part aux acclamations qui retentiſſoient à chaque nouveau triomphe de ſon ami; il eſt dans le plus grand embarras, lorſqu'un des Chevaliers de la cour de dom Pélagos vient l'inviter, de la part de ce monarque, à ſuivre au palais le prince de Santillane, qui s'eſt déclaré pour ſon frère d'armes: *Sire, répond adoncques moult humblement Urſino, point n'ay-je encore deſſervi pareil honneur; ores me convient retourner à mes tentes juſqu'à l'heure où palme d'honneur conqueſtée par mon bras m'exhauſſe à point de m'enhardir à venir la depoſer aux pieds de ſi grand monarque, voire de ſi belle & haute princeſſe; partant, Sire, tenez-moi dans votre grace, & dites-leur que depiéçà n'eus deſir ſi chauld que de me voir en brief tems digne de me voir à leurs genouils.* A ces mots, Urſino ſort de la lice, ſuivi de ſon quadrille, s'éloigne, & rentre, à nuit fermée, ſous les tentes de dom Pèdre.

Ce jeune prince fut conduit dans un des plus beaux appartemens du palais: on le déſarme, on lui prépare un bain, & pendant le tems qu'il donne à prendre quelque repos, après une journée auſſi fatigante, Urſino lui envoie quelques domeſtiques & des habits ſuperbes ſous

lesquels il reparoît bientôt avec un nouvel éclat. Ursino, dans un billet, le félicitoit de son triomphe, & le prévenoit qu'il se présenteroit le lendemain au tournoi, couvert d'une armure dorée, émaillée de vert; & le prioit d'en prévenir le grand sénéchal.

Le premier soin de dom Pèdre fut d'exécuter la commission de son ami: le grand sénéchal lui promit le secret, & de faire conduire avec honneur son compagnon lorsqu'il se présenteroit pour entrer dans la lice. Non-seulement dom Pèdre n'eût pas voulu disputer à son ami l'honneur de la seconde journée, mais il n'auroit pu se résoudre à combattre pour un prix qu'il ne pouvoit plus espérer de la main de Félicie. Prévenu par la passion dont il étoit pénétré, la belle Inès n'excitoit en lui que le respect, & cette espèce d'admiration tranquille qu'on ne peut refuser à la beauté. De ce moment, il se promit bien de trouver quelque moyen pour se dispenser de combattre de nouveau. Déja toute la cour étoit rassemblée dans une des salles du palais; Inès & Félicie, accompagnées des dames & des demoiselles les plus qualifiées des Asturies, avoient fait appeler les menestrels & les joueurs de harpe les plus habiles. Tout étoit préparé pour un bal qui pouvoit être regardé

comme un ſecond triomphe pour le vainqueur, puiſqu'il devoit l'ouvrir avec celle qui l'avoit couronné.

Quels tranſports dom Pèdre ne fut-il pas obligé de cacher, lorſque la belle Inès prit elle-même la main de Félicie, & la remit à dom Pèdre qui s'avança d'un air timide & reſpectueux pour la recevoir! les graces naturelles & l'air noble qui régnoient dans la danſe de ce couple charmant, firent l'admiration de toute la cour. Quelque prévenu que fût le duc de Miranda contre le fils d'un ancien ennemi, il ne put s'empêcher de lui donner quelques louanges. Félicie, attentive à tous les mouvemens de ſon père, les entendit; ces louanges retentirent dans ſon cœur; c'étoit le premier rayon d'eſpérance auquel elle oſoit l'ouvrir, & il ſuffit pour la déterminer à ſe livrer avec moins de crainte au bonheur d'aimer & d'être aimée.

Ces premiers pas finis, Félicie conduiſit dom Pèdre à la belle Inès. Moins troublé qu'en figurant avec Félicie, il fut encore plus admiré que la première fois. Ces deux premières danſes terminèrent l'eſpèce de cérémonie qui régnoit encore dans cette fête. Des danſes vives & légères unirent à-la-fois pluſieurs troupes de la jeuneſſe brillante de cette cour; & la gaieté des mouvemens Baſques & Catalans l'emporta bientôt

bientôt ſur la gravité des danſes Eſpagnoles. Dom Pèdre excelloit dans tous les exercices où la grace & la légéreté peuvent briller. Il étoit animé par le deſir de plaire à ſa chère Félicie: la gaieté, l'eſpèce de liberté qui, dans les bals, rend la modeſtie moins attentive & moins ſévère, l'autoriſoit à tenir ſouvent ſes mains qu'il ſerroit alors tendrement; la danſe Baſque lui permettoit même de la ſoulever quelquefois, & de s'approcher aſſez près de ſa bouche pour en ſentir la douce chaleur. Ah! que dom Pèdre parut digne à Félicie des légères faveurs que, ſans crainte, elle pouvoit alors accorder à ſon amour!

Dom Pèdre ſut bien jouir de ces momens fortunés. Il eût déſiré vivement de pouvoir les prolonger; mais le grand rond qui terminoit le bal étant déja commencé, il prévint adroitement Félicie de n'être pas inquiète: alors il fait un faux pas; il tombe ſur ſon bras droit & ſe plaint de ſe l'être foulé. Le bal finit; on prodigue à dom Pèdre tous les ſecours néceſſaires; il ſe retire, & le lendemain matin, il paroît le bras enveloppé & ſoutenu par la riche écharpe qu'il tient de la main de ſon amante, & qu'il doit à ſon triomphe de la veille. Il ſe plaint. avec un air reſpectueux & galant, d'être hors d'état de mettre une lance en arrêt, & de

diſputer un prix que la belle princeſſe des Aſturies doit donner au vainqueur. Dom Pélagos le conſole, & lui dit qu'il en a aſſez fait pour ſa gloire. Lorſque l'heure eſt arrivée d'aller voir le grand ſpectacle du ſecond jour: il donne à dom Pèdre une place dans ſon char; & lui en fait prendre une bien agréable pour lui, derrière les deux princeſſes dans le balcon royal.

Pendant ce tems, Urſino, couvert des armes convenues avec ſon compagnon, monte un fier cheval d'Andalouſie, ſe préſente au ſénéchal, qui le reconnoît pour le frère d'armes de dom Pèdre, & qui le fait conduire dans les lices.

Le tournoi commence. Le nombre des Chevaliers ſurpaſſe de beaucoup celui des combattans de la veille. Les juges du camp ſéparent les Chevaliers en deux troupes, les mettent en ordre, ſans aucune préférence, les placent aux deux extrémités de la lice; ils décident que deux de chaque côté jouteront à-la-fois, & ménagent la diſtance d'où les chevaux s'élanceront, de façon que la rencontre des combattans ſe trouve vis-à-vis le balcon royal.

Les trompettes donnent le ſignal de la première joute: les quatre Chevaliers courent, briſent leurs lances ſur leurs boucliers ſans être ébranlés; ils paſſent, font une demi-volte, ſaluent profondément les princeſſes,

qui les applaudiſſent: ils vont reprendre leur rang, ſont place à quatre autres Chevaliers, qui s'avancent au petit pas; & ferrant dans les jarrets leurs chevaux, qui montrent leur ardeur par des courbettes, ils s'arrêtent à la place d'où les quatre premiers ſe ſont élancés, pour y attendre le ſignal de courir.

Dom Pèdre reconnut facilement Urſino pour être l'un de ces quatre Chevaliers. Il en avertit tout bas Félicie; mais la jeune Inès, déja frappée par l'air noble d'Urſino, comme par la beauté de ſon cheval & la richeſſe de ſes armes, ne perdit rien de ce que dit dom Pèdre: bientôt elle ſe ſentit un intérêt ſecret pour le frère d'armes d'un prince qu'elle eſtimoit trop, pour croire qu'il n'eût pas fait le meilleur choix.

Le haſard de ces eſpèces de combats avoit donné pour adverſaire à dom Urſino, le Chevalier dont l'aſpect paroiſſoit être le plus redoutable; une taille épaiſſe & preſque giganteſque, que le grand deſtrier qu'il montoit faiſoit paroître encore plus élevée, des mouvemens bruſques, un air peu courtois avec les autres Chevaliers, ſembloient annoncer dans celui-ci une force ſurnaturelle & beaucoup d'orgueil.

Urſino, prévenu que la lance qu'il tient eſt plus fragile que celles qu'on porte en toute autre occaſion, cherche à réparer par ſon adreſſe,

le peu d'effet qu'il doit attendre du coup qu'il eſt prêt à porter: accoutumé, chez l'hermite, à frapper ſur la quintaine un point déſigné, il reçoit ſur ſon écu le coup de ſon adverſaire dont la lance vole en éclats; & portant la pointe émouſſée de la ſienne au milieu de la viſière du grand Chevalier, il le renverſe preſque ſans effort ſur la pouſſière, & ſans briſer ſa lance.

Selon l'uſage des tournois, le Chevalier qui conſervoit ſa lance entière, après avoir remporté l'avantage d'une joute, n'étoit point obligé de céder ſa place: Urſino court & ſaiſit les rênes du cheval de ſon adverſaire, échappé dans la lice; il le ramène avec courtoiſie au Chevalier qui venoit de ſe relever, mais qui, loin de paroître ſenſible à cette politeſſe, ſemble n'en profiter qu'à regret, & ne la recevoir qu'en murmurant. Urſino dédaigne d'en paroître offenſé; il paſſe ſous le balcon en ſaluant avec reſpect les princeſſes; il retourne à ſa première place, & ſe prépare à la ſeconde joute. Connoiſſant toute l'importance de conſerver ſa lance entière, il emploie toute ſon adreſſe à la tenir de droit fil, comme à frapper ſon adverſaire à la viſière. Cette ſeconde courſe & toutes celles qui la ſuivirent, eurent le même ſort que la première: aucun de ceux qui coururent contre lui, ne purent garder les arçons; & l'honneur des joutes,

qui durèrent pendant trois heures, lui fut accordé tout d'une voix.

Les juges du camp arrêtent alors les nouveaux combattans qui ſe préſentent; ils les partagent en quatre troupes de chaque côté; &, faiſant enlever les tronçons amoncelés des lances briſées, ils annoncent qu'il eſt tems que ce qu'on nommoit alors *l'étour* ou le *béhourdis* commence.

L'étour, ou le béhourdis, repréſentoit une vraie bataille. Les Chevaliers, après s'être remis en eſcadron, ſe chargeoient la lance en arrêt. Ceux dont la lance étoit briſée dans ce premier choc, combattoient l'épée à la main, cherchoient à renverſer leurs adverſaires, à leur arracher leurs écus, leurs caſques ou leurs épées, & même à les faire priſonniers.

La troupe à laquelle Urſino, vainqueur, vint ſe joindre, lui rendit l'eſpèce d'hommage de le choiſir pour la commander; & le Chevalier (ſi remarquable par ſa taille) qu'Urſino avoit déja renverſé, obtint de marcher à la tête de l'eſcadron qui devoit l'attaquer. Il la devance de quelques pas, armé d'une nouvelle lance, & il défie Urſino. Tous deux courent l'un ſur l'autre avec impétuoſité; leurs lances ſe briſent, ſans qu'ils en ſoient ébranlés: ils reviennent dans la même direction, l'épée à la main; mais

ils

ils ſont ſéparés par le choc violent des deux eſcadrons qui ſe mêlent, & qui cherchent mutuellement à faire des priſonniers. Les autres troupes ſe chargent à leur tour, & la lice paroît alors être un vrai champ de bataille.

Urſino ſe fait bientôt remarquer par les coups terribles qu'il porte; &, quoiqu'il ſoit attentif à ne frapper que du plat de ſon épée, il eſt peu de Chevaliers qui puiſſent en ſupporter la peſanteur. Il avoit déja fait un grand nombre de priſonniers qu'il avoit conduits au juge du camp, lequel ſe tenoit ſous le balcon royal, lorſque ce même Chevalier qui paroiſſoit vouloir ſe venger d'avoir été abattu par ſa lance, le joint, le défie, & l'attaque avec fureur.

A chaque priſonnier qu'Urſino conduiſoit ſous le balcon royal, il regardoit la belle Inès, & cette vue redoubloit ſon courage. C'eſt au moment où ſes yeux liſoient dans ceux de cette princeſſe, qui voyoit avec intérêt ſes nouveaux triomphes, qu'il fut interrompu par les coups redoublés du Chevalier, qu'il commençoit à regarder comme un ennemi ſecret. Animé par la préſence d'Inès & de dom Pèdre, il s'élance contre cet ennemi, le fait reculer juſques ſous le balcon, où, le ſaiſiſſant d'une main victorieuſe, il lui arrache ſon caſque qui roule ſur la pouſſière; & le vainqueur & dom Pèdre reconnoiſſent

dans le Chevalier vaincu, l'arrogant & préſomptueux Drogador.

Urſino, loin d'abuſer de cette ſeconde victoire, eut même la généroſité de ne vouloir point ſe faire connoître à l'ennemi qu'il venoit d'humilier : il ſe rejette dans la foule des combattans dont aucun ne peut lui réſiſter. Bientôt les Chevaliers s'arrêtent d'eux-mêmes, & joignent leurs voix à celles des juges du camp, pour le proclamer vainqueur. Ces juges le conduiſent au balcon; dom Pèdre court, délace ſon caſque, l'embraſſe, & le conduit au roi des Aſturies.

La beauté, la jeuneſſe & la valeur d'Urſino, frappent toute l'aſſemblée d'admiration & de ſurpriſe; mais Drogador, qui venoit de reprendre ſon caſque, jette un cri de fureur, s'éloigne & ſort de la lice, pour ne plus reparoître. Dom Pélagos retient Urſino qui vouloit embraſſer ſes genoux: » Venez, brave Chevalier, lui dit-il » en le prenant par la main, venez recevoir le » prix de votre victoire. « Il le conduit lui-même à ſa fille. La belle Inès tenoit d'une main une couronne de laurier, & de l'autre une chaîne d'or enrichie de diamans, où le portrait du grand & victorieux Pélage étoit attaché.

Urſino ſe précipite aux pieds d'Inès; ce n'eſt qu'en tremblant qu'il oſe lever les yeux ſur elle : ceux d'Inès ſe fixent un inſtant ſur les ſiens;

elle les baiſſe auſſitôt: elle poſe la couronne ſur ſa tête, d'une main mal aſſurée; & ſon trouble augmente lorſqu'elle eſt obligée de ſoulever & d'écarter ſes beaux cheveux noirs, pour paſſer la chaîne de diamans autour de ſon cou. Les mains tremblantes de la jeune Inès laiſſent échapper quelques boucles de cheveux qu'elle eſt obligée de relever encore. Emporté par ſon amour, Urſino ſaiſit cet inſtant pour lui dire tout bas: *Haa! Dame, fleur de toute beauté! moult perdurablement enchaînés-vous votre Chevalier.* Ce peu de mots achève de troubler Inès. Il falloit aſſujettir cette chaîne avec une agraffe; Urſino pénétré de reſpect, de crainte & d'amour, avoit baiſſé la tête, après avoir oſé lui parler; Inès ne peut réunir les attaches de la chaîne, ſans ſoulever la tête du Chevalier; & l'amoureux Urſino ne peut réſiſter au tranſport qui l'agite, lorſqu'il ſent la douce chaleur des mains d'Inès. Tous ſes ſens à-la fois ſont ſuſpendus par l'excès de ſon amour; ſa tête retombe; il reſte évanoui, la bouche & le front appuyés ſur les belles mains d'Inès.

Félicie aimoit trop pour ne pas connoître la cauſe du trouble de ſon amie, & de l'état d'Urſino: ſous prétexte de donner du ſecours à ce dernier, elle vole au ſecours d'Inès; elle ſoulève la tête d'Urſino, ferme l'agraffe, & s'é-

crie qu'épuiſé par la fatigue d'un long combat, le Chevalier eſt évanoui.

Dom Pèdre, qui juge de la cauſe de cet accident, comme Félicie, vole au ſecours de ſon ami; dom Pélagos lui même s'empreſſe à faire revenir Urſino, & la jeune Inès eſt aſſez heureuſe pour que dans ce moment on s'occupe uniquement à le ſecourir. La ſeule Félicie s'apperçoit du trouble de ſon amie, dont les yeux s'obſcurciſſent déja par les larmes: elle s'approche d'elle, prend ſon bras tremblant, lui parle, la raſſure; lorſqu'elle s'apperçoit qu'Urſino reprend connoiſſance, elle amène Inès, la fait remonter ſur ſon char, & retourne au palais avec elle.

Urſino, honteux & ſurpris en revenant à lui, reconnoît que c'eſt au roi même qu'il doit les ſecours qu'il a reçus; il lui baiſe tendrement la main: *Ah! chier Sire*, lui dit-il, *bien vous eſt due la vie que m'avez rappellée; recevez ma foi; pour votre homme à vie & à mort tenez-moi, tant que mon bras pourra ferir* (1) *de glaive ou d'épée.*

Dom Pelagos l'embraſſe, lui dit qu'il ſe fait honneur de le recevoir comme ſon Chevalier; &, le voyant bien remis de ſa foibleſſe, il le

(1) Frapper.

ramène en triomphe à ſon palais, & le conduit lui-même à l'appartement de dom Pèdre.

Urſino ſe déſarme, reſte peu de tems dans le bain; & dom Pèdre ſaiſit ce moment pour tirer l'aveu de ſon amour & pour l'enchanter, en lui diſant qu'il croit que la belle Inès le partage: mais il étoit trop ſon ami, pour ne lui pas rappeler auſſi toute la diſtance qui ſépare un Chevalier d'une naiſſance inconnue, d'avec l'héritière d'un grand royaume. Urſino ſoupire, remercie dom Pèdre, & lui avoue qu'il ne peut renoncer à ſon amour; il lui dit que, s'abandonnant à ſa deſtinée, il ne ſe ſoucie plus de conſerver la vie qu'autant qu'il pourra la rendre chère à la belle Inès, & glorieuſe aux yeux de l'Univers.

Dom Pèdre le plaint, le conſole, l'exhorte à ſe conduire avec prudence: il ſe plaît à le parer lui même, pour le conduire dans la ſalle du bal où la cour commençoit à ſe raſſembler.

Ils arrivent enſemble: un murmure flatteur d'applaudiſſemens s'élève; toute la cour des Aſturies admire le vainqueur de la ſeconde journée, & ne trouve que celui de la première qui puiſſe lui être comparé.

Dom Pélagos paroît avec Inès & Félicie: les deux jeunes Chevaliers s'avancent d'un air reſpectueux; Urſino fléchit un genou devant

Inès: *Princeſſe*; lui dit-il, *ores ſuis en la ſaiſine du roi votre père, puiſque par ſa grace à ſien & Chevalier il m'a retenu. Or ſus permettez donc que pour le mien premier hommage, je mette à vos pieds la courone que j'ai par armes conqueſtee; bien ſuffit pour m'exhauſſer en renomée & prudhomie, cette chaine qui m'eſt tant chiere & glorieuſe à porter, quand je la tiens de votre main.*

Toute la cour applaudit à la galanterie d'Urſino. *Point ne devez*, dit-alors dom Pélagos à ſa fille, *refuſer telle couronne; ains au contraire, belle & chiere fille, ores devez-vous adonques en aorner vos cheveux; mais bien eſt juſte que le Chevalier en reçoive le guerdon, trop gentement l'a-t-il deſſervi.* Auſſitôt il tire un riche diamant de ſon doigt, & le préſente à ſa fille, en lui ordonnant de le mettre à celui de ſon Chevalier. Inès obéit en rougiſſant, relève promptement Urſino prêt à laiſſer paroître le tranſport qui l'agite; elle lui donne la main; & les meneſtrels annonçant le commencement du bal, tous deux font admirer leur grace & leur légéreté.

Ce bal qui fut très-brillant, fut ſuivi d'un magnifique feſtin. Les dames de la cour ſe placèrent ſeules à la table des princeſſes, avec dom Pélagos & le vieux duc ſouverain de Mi-

randa; les jeunes Chevaliers qu'elles avoient vus combattre, furent chargés du ſoin de les ſervir.

Dom Pèdre, couronné la veille par la belle Félicie, s'empara du dos de ſon fauteuil; & ce ne fut pas ſans une bien douce émotion qu'Inès vit Urſino jouir du même droit auprès d'elle. Les différens ſervices du feſtin furent marqués, ſelon l'uſage, par quelques inventions galantes qu'on nommoit alors *entremets*: dans le premier, une troupe de bergères, ayant Palès à leur tête, vint chanter des virelais, des tençons, & préſenter des fleurs & des fruits: dans le ſecond, des Maures couverts de chaînes, vinrent chanter un chant royal à l'honneur des Chevaliers vainqueurs: ils frappèrent la terre de leur front aux pieds des princeſſes, en les ſuppliant de briſer leurs fers, & de ne leur faire porter que ceux de l'amour. Le troiſième entremets fut annoncé par le ſon des trompettes: le grand queux de la cour, accompagné de quatre hérauts d'armes, parut, en élevant à la hauteur de ſa tête un grand plat d'or ſur lequel on voyoit un faiſan rôti, mais auquel on avoit rejoint ſes ailes, ſa queue, & ſa tête brillante des couleurs les plus vives: il le poſa ſur la table. Dom Pélagos étendit le premier la main vers le faiſan; les dames en firent autant; & tous les Chevaliers qui les ſervoient les imitèrent. Alors dom Pé-

lagos prononça le ſerment que, ſelon l'uſage de ce tems, on nommoit le ſerment du faiſan, & tous les aſſiſtans le répétèrent après lui. Il jura *d'octroyer le premier don qui requis luy ſeroit par une noble pucelle.*

Les dames ſeules avoient la permiſſion de requérir tout bas celui qu'elles deſireroient d'obtenir de leur Chevalier. Félicie requit, d'un air tendre, à dom Pèdre un don bien facile & bien doux, celui d'être à jamais fidèle. Inès n'oſa rien demander au jeune Urſino; incertaine, embarraſſée, ſes lèvres doucement agitées ne purent rien prononcer; mais elle étoit ſi belle en ce moment, ſes yeux étoit ſi touchans, ils exprimoient ſi bien le ſecret de ſon ame, que ſon amant crut lui répondre, & ſentit qu'il lui promettoit tout par un ſeul ſoupir.

Le feſtin ceſſe: dom Pèdre a l'attention de porter toujours ſon bras enveloppé de ſon écharpe, & renouvelle ſes plaintes de n'être pas en état de porter les armes le dernier jour du tournoi.

La fête du ſecond jour étant finie, les deux frères d'armes ſe retirèrent enſemble. Tous les deux, pleins de leur amour, ne peuvent ſe parler que de celles qu'ils adorent: un rayon d'eſpérance flatte dom Pèdre dans quelques inſtans; mais il retombe bientôt dans la douleur la plus

profonde, lorſqu'il penſe que, loin de ſeconder les vues de ſon pére en s'attachant à la belle Félicie, c'eſt à la fille de ſon ennemi qu'il a conſacré ſon amour & ſa vie.

Urſino, plus malheureux, ne penſe pas ſans frémir, qu'il ne doit qu'aux haſards d'un tournoi la faveur momentanée dont le roi des Aſturies l'honore; mais, entraîné par une paſſion qu'il ne peut plus vaincre, il oſe quelquefois ſe flatter qu'il eſt né d'un ſang aſſez illuſtre, ou que ſa valeur pourra rendre ſon nom aſſez glorieux pour prétendre ſans témérité à la main d'Inès. C'eſt dans l'eſpérance de lui plaire, c'eſt avec l'émulation de ſe montrer ſupérieur à tous ceux qui combattront ſous ſes yeux, qu'il ſe propoſe de remporter le prix de la dernière journée. A peine le ſommeil peut-il fermer ſa paupière; il attend le jour avec impatience, ou plutôt il attend & déſire le moment de revoir la belle Inès.

Le ſon des clairons, des trompettes & le bruit des cimbales d'airain s'élèvent juſqu'aux nues, dès que les premiers rayons du ſoleil commencent à les colorer. Urſino ſe couvre des mêmes armes ſous leſquelles il a combattu la veille: il entre le premier dans la lice; & dans ce jour, aucun Chevalier n'eſt admis à combattre à côté de lui. Placé ſeul à l'une des extrémités de la

lice, comme vainqueur dans la journée précédente, il doit reſter le tenant du dernier tournoi, à moins que quelque Chevalier n'ait le bonheur de le vaincre, & d'obtenir, par cette victoire, l'honneur d'occuper cette place.

Un grand nombre de Chevaliers ſe préſentèrent contre lui, pendant les trois premières heures que les joutes devoient durer; mais que pouvoient-ils faire contre la force ſurnaturelle, l'adreſſe & la valeur d'Urſino? Chaque fois qu'il s'ébranloit pour une nouvelle joute, Urſino penſoit qu'il alloit ſe rapprocher d'Inès, & que les beaux yeux de cette princeſſe ſeroient attachés ſur le fer de ſa lance, au moment que ſes adverſaires en eſſuieroient l'atteinte. Aucun d'eux ne put y réſiſter, & les joutes de cette journée furent bien moins nombreuſes que celles de la précédente.

Ce n'étoit qu'à regret, & pour ſe conformer aux anciens uſages, que dom Pélagos avoit promis la veille, *l'étour ou béhourdis*, dont les joutes avoient été ſuivies. Cette eſpèce de combat étoit trop dangereuſe; ſouvent de braves Chevaliers y perdoient la vie par les grandes bleſſures qu'ils recevoient, ou étoient froiſſés ſous les pieds des chevaux après avoir été renverſés. Les juges du camp y ſubſtituèrent le combat à la barrière: des épées émouſſées, ou

des haches d'armes polies & ſans tranchant, étoient les ſeules armes dont il étoit permis de ſe ſervir.

Les juges du camp étoient prépoſés pour fournir ces armes (dites *courtoiſes*) aux combattans.

On dreſſe la barrière où les Chevaliers devoient combattre, de pied ferme, vis-à-vis le balcon royal. L'uſage étoit que tout combattant que l'on forçoit à s'éloigner de plus d'une toiſe de la barrière, étoit cenſé vaincu; & l'adreſſe de cette eſpèce de combat étoit de mettre ſon adverſaire en déſordre, & de ſaiſir ce tems pour lui porter une eſtocade très-forte, & le faire reculer au-delà de la ligne tracée à la diſtance d'une toiſe.

Urſino, proclamé pour la ſeconde fois vainqueur de la joute, deſcend de cheval; & de l'air le plus noble & le plus audacieux, il ſe préſente à la barrière, tenant une épée d'une main, une hache d'armes de l'autre, & prêt à combattre avec celle de ces deux armes dont ſon adverſaire fera choix.

La force prodigieuſe d'Urſino, ſon adreſſe & ſa légéreté, lui donnoient encore une plus grande ſupériorité dans cette eſpèce de combat, & faiſoient admirer de même & ſon air noble & ſa grace; mais quelles alarmes cruelles pour

Inès, lorſqu'elle lui voyoit recevoir des coups furieux, quoiqu'il n'eût pas l'air d'en être ébranlé! Déja quatre des Chevaliers qui l'avoient attaqué, n'avoient pu réſiſter à l'impétuoſité de ſes coups; &, repouſſés au-delà des limites, ils avoient été forcés de lui céder la victoire, lorſqu'un Chevalier couvert d'armes brunies, ſans deviſe & ſans panache, s'élance à la barrière, l'épée à la main. Les juges du camp ſe demandoient déja l'un à l'autre, lequel d'entre eux avoit admis ce Chevalier au combat; il ne fut avoué par aucun d'eux: mais, le voyant en apparence armé ſelon l'uſage établi dans ces circonſtances, & ne pouvant d'ailleurs ſoupçonner que, dans une fête pareille, on osât commettre une trahiſon, ils n'interrompirent point un combat où bientôt on reconnut une animoſité qu'on n'avoit point obſervée dans ceux qui avoient précédé.

On remarqua d'abord que l'adverſaire du vainqueur du tournoi paroiſſoit bien moins attentif à parer ſes coups, qu'à chercher l'inſtant de lui en porter: mais pendant long-tems l'adreſſe d'Urſino rendit ſes efforts inutiles; peu s'en étoit fallu même que, par deux fois, Urſino ne l'eût fait reculer au-delà des limites. La fureur de ſon adverſaire parut alors redoubler; il ſe porta de nouveau juſqu'à la barrière,

pour frapper ſon ennemi de plus près: bientôt on jette un cri de ſurpriſe & d'indignation, lorſqu'on le voit, par un coup violent du tranchant de ſon épée, fendre en deux parts le léger bouclier d'Urſino, le bleſſer au bras gauche, & ſaiſir ce tems pour lui porter dans le côté un coup d'eſtoc qui briſe facilement les mailles d'un haubert qui n'étoit point à l'épreuve, & qui lui fait une large bleſſure d'où le ſang ſort à gros bouillons. Qui pourroit exprimer la fureur d'Urſino, lorſqu'il ſe ſent bleſſé par des armes inégales, à la vue de ſa charmante princeſſe? Il s'élance, & frappe ſon lâche ennemi ſur ſon caſqué; & quoique ſon épée ne puiſſe avoir d'autre effet que celui de la force de ſon bras, le caſque de ſon adverſaire eſt briſé par celle de ce coup terrible; & le traître puni, tombe ſans connoiſſance à ſes pieds.

Les deux coups que ce Chevalier félon avoit portés, celui qui l'avoit terraſſé, les cris qui s'élevèrent de toutes parts, le mouvement des juges du camp qui volent à la barrière, l'évanouiſſement des deux princeſſes, la promptitude de dom Pèdre s'élançant du balcon dans la lice, pour voler à ſon ami qui chancelle & qui tombe noyé dans ſon ſang; tout parut être l'ouvrage du même inſtant,

Dom Pèdre ſe jette à ſon ami qu'il relève &

qu'il baigne de ſes larmes ; il ſe ſert de ſa brillante écharpe pour arrêter ſon ſang : bientôt le roi des Aſturies vient partager ſes ſoins; il eſt ſuivi d'un Mire célèbre par ſon ſavoir : ce Mire lui donne les premiers ſecours, arrête ſon ſang ; & le brave Urſino, aidé par ſon ami, par les Chevaliers du camp, & par dom Pélagos lui-même qui ſoutient ſa tête, eſt promptement porté dans le palais.

Pendant ce tems, les juges du camp entourent le Chevalier étendu ſur la pouſſière; ils voient avec horreur qu'il porte un ſecond caſque, d'une trempe fine, ſous celui dont les débris ſont tombés ; ils viſitent ſes armes défenſives qui ſe trouvent être à l'épreuve : leur indignation redouble, en voyant que ſon épée, couverte d'un léger vernis que les coups frappés ont fait diſparoître, eſt non-ſeulement très-tranchante, mais que ſa pointe acérée n'a paru ſemblable à celle des épées de tournois, que par un enduit qui ne pouvoit empêcher qu'elle ne fît des bleſſures mortelles. On s'apperçoit ſans peine, que, ne pouvant être bleſſé par l'épée d'Urſino, la ſeule force du coup l'a renverſé; il inſpire trop d'horreur pour qu'on s'occupe à le ſecourir. Le grand ſénéchal fait avancer ſes licteurs pour s'en ſaiſir. Dans ce moment, le traître revient à lui, ſe voit entouré, & juge que

ſon crime eſt découvert; il tire un poignard pour s'en frapper: le ſénéchal lui-même le lui arrache, le fait couvrir de fers, & le fait conduire dans une priſon où quatre ſoldats le gardent à vue, & répondent de ſa perſonne & de ſa vie, juſqu'à ce que la Chevalerie aſſemblée ait décidé de ſon ſort.

Malgré la douleur & l'effroi des dames de la cour, elles s'étoient occupées des jeunes princeſſes, les avoient fait revenir de leur évanouiſſement, & les avoient conduites à l'appartement qu'elles occupoient enſemble. A peine y furent-elles en liberté, que la tendre Inès ſe jetta entre les bras de ſon amie: Ah! ma chère Félicie, s'écria-t-elle en verſant un torrent de larmes, que je ſuis malheureuſe! à quel déſeſpoir affreux ſuis-je réduite!... Oui, chère amie, je te l'avoue, je ſens que la mort d'Urſino ſera ſuivie de la mienne; & s'il revient de ſes bleſſures, l'honneur, mon rang, ce que je dois à mon père, exigent que je m'en ſépare à jamais.... — Ah! ma chère Inès, lui répond Félicie, ne nous occupons que du moment préſent; peut-être ſuis-je auſſi près que vous d'être ſéparée de dom Pèdre: mais attendons les événemens; il n'en eſt aucun que le courage ne puiſſe ſurmonter, hors la mort ou l'infidélité de ce qu'on aime. Nous ſommes sûres d'être adorées par les

plus parfaits Chevaliers de l'univers, & peut-être la bleſſure de l'aimable Urſino n'eſt elle pas mortelle.... — Non, divine Félicie, elle ne l'eſt pas, s'écria, de la porte, dom Pèdre qui avoit entendu ces derniers mots, & qui, connoiſſant déja les ſentimens d'Inès, n'avoit pas voulu perdre un inſtant à la raſſurer.

En effet, dès qu'Urſino fut déſarmé & en état d'être plus efficacement ſecouru, le Mire viſita ſa bleſſure; il connut que l'épée pointue & tranchante du traître Chevalier ayant pénétré entre les côtes, avoit été rabattue ſur les inférieures, & en avoit coupé deux; mais qu'elle n'étoit point entrée dans l'intérieur au point d'offenſer les parties nobles. Le Mire répondit des jours d'Urſino: il fit connoître en même tems à dom Pélagos, que ce n'étoit que des ſoins les plus aſſidus & les plus conſtans, qu'on pouvoit eſpérer la guériſon d'une ſi grande bleſſure; ce ne fut même qu'après avoir fortement aſſujetti le premier appareil, qu'il oſa donner un élixir au Chevalier pour rappeller ſes eſprits, de peur qu'alors le ſang ne ſortît avec aſſez d'impétuoſité pour achever d'épuiſer les ſources de la vie. Ce fut en mettant ce premier appareil, que dom Pélagos remarqua le riche reliquaire qu'Urſino portoit à ſon cou. Les premiers objets qui frappèrent les yeux du bleſſé, lorſqu'il les rouvrit

vrit à la lumière, ce furent le roi des Aſturies, & dom Pèdre qui tenoient chacun l'une de ſes mains, qu'ils ſerroient avec tendreſſe. La première penſée fut pour Inès; mais il n'oſa parler d'elle: & dom Pélagos lui défendit de proférer un mot en ces premiers momens.

Inès remercioit dom Pèdre avec une reconnoiſſance qu'elle n'avoit pu cacher; des larmes abondantes, mais moins amères que les premières, avoient coulé ſur ſes belles joues, & elle s'étoit écriée: Ah! chère Félicie, c'eſt à vous de donner à l'aimable dom Pèdre le prix de tout ce que votre amie lui doit en ce moment.

Dès que le roi des Aſturies eut été raſſuré ſur les jours de dom Urſino, ſon premier ſoin fut de faire appeller le grand-ſénéchal, & de lui commander, comme au chef des armes, par ſa charge, & comme à celui qui devoit maintenir l'honneur & les loix de la Chevalerie, de prendre les informations néceſſaires, & de convoquer pour le lendemain matin une aſſemblée générale des Chevaliers qui ſe trouvoient alors dans ſa cour. Dom Pèdre, comme frère d'armes du bleſſé, fut exclu du nombre des juges; mais il lui fut enjoint de ſe porter comme accuſateur.

Le crime étoit trop public, la trahiſon la

plus lâche & la plus noire étoit trop prouvée, pour que le coupable ne fût pas déja convaincu *d'être traîtiſtre, felon, & recru Chevalier au premier chef.*

Le lendemain matin, le ſénéchal, à la tête de toute la Chevalerie, ſe rendit à la chapelle du palais, où l'on célébra (mais à voix baſſe) la meſſe du Saint-Eſprit, ſelon l'uſage qui, dans les affaires criminelles, interdiſoit les chants uſités.

Dom Pélagos voulut aſſiſter à ce conſeil extraordinaire, placé ſur un trône; & les Chevaliers s'aſſirent des deux côtés, ſelon leur ancienneté: le ſénéchal ſe plaça vis-à-vis du trône, près d'une table; & deux hérauts d'armes appelèrent dom Pédre, & le conduiſirent honorablement aux pieds du trône, où, comme frère d'armes de dom Urſino, il porta ſa plainte contre l'attentat aux lois des tournois, & contre la trahiſon exercée ſur ſon ami.

Les hérauts le reconduiſirent avec les mêmes honneurs dans un appartement voiſin, pour y attendre que les Chevaliers euſſent porté leur jugement.

Le ſénéchal lut alors les informations. Preſque tous les Chevaliers de ce conſeil pouvoient en atteſter la vérité: le ſénéchal voulut ſe lever pour recueillir les voix; mais dom Pelagos & tous

les Chevaliers s'écrièrent unanimement, *que le Chevalier accuſé, ſuffiſamment eſtoit atteint & convaincu d'eſtre faux, trahiſtre, couard, felon & foy-mentie; que comme tel en brief temps ſeroit-il dégradé des armes & rejeté de l'ordre de Chevalerie; que ſes armes ſeroient dépiecées, honnies & foulées, que ſes éperons dorez lui ſeroient tranchez par le bourreau; que prières des morts & vigiles, & notamment le pſeaume cent-huitième, ſeroient chantés, lui vivant encore, ſur ſon corps par moines & clercs, comme ſur cil qui mort étoit à Chevalerie, honneur & prud'homie; que les vigiles finies, il ſeroit lié, la hard au cou, ſur une claye, pour eſtre ainſi traîné à la queue d'une cavale dans la lice que polluë il avoit, & de là miſérablement conduit au gibet élevé en dehors des lices, pour y eſtre attaché, & ſon corps mort abandonné aux vautours.*

Après avoir prononcé cette ſentence terrible, mais conforme aux uſages de la Chevalerie, le ſénéchal envoya chercher le coupable, pour écouter ce qu'il pourroit dire pour ſa défenſe, & pour lui lire la ſentence que le haut-conſeil venoit de prononcer contre lui. Les ſoupçons de dom Pèdre furent confirmés dès que le coupable parut; il reconnut Drogador, & le fit connoître à l'aſſemblée.

Le ſénéchal, tous les Chevaliers, & ſur-tout

le roi des Aſturies, furent encore plus indignés lorſqu'ils virent que celui qui déshonoroit l'ordre de chevalerie, ſe rendoit en même tems indigne du ſang illuſtre dont il étoit né: « Malheureux, » lui dit dom Pélagos, quel motif a pu te por- » ter à commettre une trahiſon auſſi atroce? — » Le deſir de me venger, répondit-il avec fureur: » je n'ai pu ſupporter que le vil nourriſſon d'une » ourſe me fût préféré; furieux de l'avantage » qu'il a remporté contre moi dans trois com- » bats différens, j'ai voulu le ſacrifier à ma » vengeance. » *Et toi, dom Pélagos, ajouta-t-il (par mal engin & par moult grande cautelle* (1), *bienheureux ſerois-tu que fuſſe venu à chief de mon entreprinſe, ores ſerois-tu fors du dangier de te voir honnir dans ta cour, voire dans ton lignage, par la blandice* (2) *du vilain qui de père ne de mère que d'une beſte féroce réclamer ne ſe peut.*

Tous les Juges indignés de l'audace de Drogador, ordonnèrent qu'on le ramenât dans la priſon, & confirmèrent la ſentence qu'ils avoient prononcée. Cependant les dernières paroles de ce traître leur avoient fait aſſez d'impreſſion pour en demander l'explication à dom Pèdre. Quelque ſacrés que fuſſent les liens de la fraternité d'armes,

(1) Méchanceté faite avec art.

(2) Tromperie.

la candeur de dom Pèdre ne lui permit pas de diſſimuler la vérité : dans le récit fidèle qu'il fit en portant la main droite ſur ſon cœur, il convint que la naiſſance de ſon frère d'armes étoit inconnue, & qu'une ourſe l'avoit alaité ; mais, ajouta-t-il, la richeſſe du reliquaire qu'il porte à ſon cou, les autres enſeignes qu'un hermite qui l'éleva, tient en ſa garde, & ſur-tout l'élévation de ſon ame & ſa haute valeur, ſont des preuves qu'il ne peut être né que du ſang le plus illuſtre. Dom Pélagos & les Chevaliers furent ſatisfaits du récit de dom Pèdre, & convinrent qu'Urſino devoit jouir de tous les honneurs de la Chevalerie, dont il ſe montroit auſſi digne ; & qu'on ne devoit rien négliger de tous les moyens poſſibles pour parvenir à connoître ceux dont il avoit reçu le jour. L'auteur du roman ajoute même, que c'eſt depuis le tems de cette ſingulière aventure, que s'eſt établie en Eſpagne la loi qui ſubſiſte encore, ſelon laquelle, tout enfant dont la naiſſance eſt inconnue, jouit des privilèges de la nobleſſe ; *car*, dit la loi, *moult mieux vault que cent vilains nés jouiſſent des droits de gentilleſſe, que ſi un ſeul noble homme, par male aventure & décognoiſſance, en étoit privé.*

Le conſeil s'étant ſéparé, le ſénéchal donna ſes ordres aux hérauts d'armes, qui s'occupèrent

à tout préparer pour que, dès le lendemain, la ſentence portée contre Drogador fût exécutée.

Pendant le tems que le conſeil avoit duré, le Mire avoit levé le premier appareil de la bleſſure d'Urſino; le ſang n'interrompit point ſes nouveaux ſoins; il fut ſurpris lui-même du bon état du bleſſé, dont les forces commençoient à renaître : il répondit alors encore plus affirmativement de ſa vie à dom Pèdre, qui venoit d'accourir, à la ſortie du conſeil, pour ſavoir des nouvelles de ſon ami.

Dom Pèdre l'embraſſe tendrement, & lui rend un compte fidèle de tout ce qui vient de ſe paſſer. Urſino frémit en penſant que la belle Inès en ſera bientôt informée. Ah! cher dom Pèdre, s'écrie-t-il, que les ſoins qu'on prend de ma vie ſont cruels! La mort me ſeroit mille fois plus douce, que le mépris de la belle Inès. Hélas! comment un inconnu, comment le malheureux nourriſſon d'une ourſe oſe-t-il porter ſes vœux juſqu'à la plus illuſtre & la plus charmante princeſſe de l'univers?

Dom Pèdre commençoit à le calmer, lorſque l'arrivée du roi des Aſturies vint porter un nouveau trouble dans ſon ame. Dom Pélagos eut ſoin de le prévenir & de le raſſurer par les propos les plus tendres & les plus flatteurs. Urſino, pénétré de reconnoiſſance & de reſpect pour le

père de la belle Inès, ſe ranime, & ſe relevant ſur ſon ſéant, lui fait un récit fidèle de toute l'hiſtoire de ſa vie, depuis le premier inſtant que ſa mémoire peut lui rappeler; il s'étend avec chaleur ſur tout ce qu'il doit aux ſoins généreux de l'hermite, & ſur l'éducation qu'il en a reçue. Pendant ce récit, dom Pélagos attendri croit reconnoitre dans les aventures d'Urſino, la protection du ſaint patron de l'Eſpagne, & les décrets de la Providence, qui conduiſent le Chevalier, à la plus brillante deſtinée: il l'embraſſe avec tendreſſe; mais bientôt il le voit perdre connoiſſance dans ſes bras. La vive émotion que ce Chevalier venoit d'éprouver, avoit fait couler ſon ſang avec aſſez d'impétuoſité pour rouvrir ſa bleſſure; on s'en apperçoit; mais le Mire, qui connoiſſoit le danger de ſon état, ſe trouve heureuſement à portée d'y remédier, & d'arrêter ſon ſang par un nouvel appareil.

Pendant qu'il étoit évanoui, dom Pélagos avoit ſaiſi ce moment pour examiner le riche reliquaire qu'il portoit à ſon cou: à peine l'a-t-il ouvert, qu'il ſe proſterne pour adorer le bois ſacré qu'il renferme; il remarque que l'or du deſſous du reliquaire eſt cizelé en forme d'une roue dont les rais & les jentes ſont ornés de quelques fleurons; il ſe ſouvient que le célèbre Inigo de Navarre en portoit une ſemblable ſur

un écu vermeil, dans une victoire qu'il avoit remportée ſur les Maures, & dans laquelle lui-même avoit combattu à la tête des Aſturiens.

Dom Pélagos baiſe avec reſpect le reliquaire, ne fait part à perſonne de l'obſervation qu'il vient de faire, redouble les marques de ſon attachement pour ce Chevalier, & prend une ferme réſolution d'employer tous les moyens poſſibles pour découvrir de quel ſang il a reçu le jour.

Le Mire ayant jugé néceſſaire de laiſſer le Chevalier bleſſé dans un état tranquille, le roi des Aſturies étoit prêt à ſe retirer, lorſque Urſino, revenu de ſa foibleſſe, lui prend les mains, les lui baiſe, & lui requiert un don. Le roi des Aſturies, attendri par ſon état, autant qu'il eſt ému par la découverte qu'il vient de faire, lui répond, *que bien eſt juſte qu'il octroye à cil qu'il a retenu ſon Chevalier, le premier don qu'il lui requiert.* Urſino lui demande la grace de Drogador, *& de ne pas entacher en lui le ſang illuſtre dont il eſt iſſu.* Dom Pélagos admire ſa généroſité. Je n'ai plus que ma voix, lui répondit-il, je vous l'accorde autant que je le peux; mais cette grace ne peut avoir lieu qu'autant qu'elle ſera confirmée par le haut-conſeil de Chevalerie qui l'a condamné. Dom Pèdre, auſſi généreux que ſon ami, joint ſa prière à la ſienne, & ſe charge de ſolliciter cette grace, le lende-

main matin, lorſque les Chevaliers ſeront raſſemblés.

On eut ſoin de laiſſer ignorer au Chevalier coupable, ce que les deux frères d'armes faiſoient en ſa faveur. Il paſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante dans l'horreur de ſa ſituation; le remords enfin s'éleva dans une ame qui juſqu'alors n'étoit acceſſible qu'à la fureur: il ſentit toute l'horreur de ſon action; & ſes gardes rapportèrent le lendemain, que le priſonnier avoit paſſé la plus grande partie de la nuit la face contre terre, & élevant au ciel ſes gémiſſemens & les actes de ſon repentir. Dom Pèdre fit confirmer ce rapport au grand ſénéchal, qu'il ſupplia, les larmes aux yeux, de ſe joindre à lui pour obtenir la grace de Drogador.

Déja la grande cité d'Oviédo retentiſſoit du ſon des cloches; déja l'échafaud étoit dreſſé dans l'égliſe cathédrale, pour les cérémonies cruelles de la dégradation d'armes & de Chevalerie, lorſque les Chevaliers s'aſſemblèrent dans la même ſalle où le coupable devoit être conduit une ſeconde fois, pour y entendre confirmer ſa ſentence.

Dom Pèdre y parut ſans manteau, ſans éperons & ſans mortier (1); & ce fut ſous les habits d'un

(1) Le mortier, tel que le portent meſſieurs les préſidens à mortier, étoit alors la coëffure diſtinctive des

ſuppliant qu'il demanda, au nom d'Urſino comme au ſien, la grace de Drogador. Cette demande excita le plus violent murmure dans cette auguſte aſſemblée, mais bientôt elle excita de même ſon admiration. Le ſénéchal ſe leva pour opiner le premier; ſon avis fut de ne point ôter aux deux frères d'armes la gloire d'un pardon auſſi généreux. Dom Pélagos fut du même avis, & ces deux ſuffrages entraînèrent ceux de tous les autres Chevaliers. On fit reprendre à dom Pèdre les marques de ſa dignité, & le ſénéchal, ſuivi de quatre anciens Chevaliers, alla lui-même à la priſon, pour annoncer au coupable que ſa grace étoit accordée, & que c'étoit à la prière d'Urſino même qu'elle l'étoit. « J'en ſuis indigne, s'écria Drogador, la voix étouffée par les ſanglots; » mais l'humiliation & la mort ſeroient » encore trop douces pour expier mon crime, » puiſque quelques heures me délivroient pour » toujours des remords affreux qui me déchirent. » O vous, dignes Chevaliers que je n'oſe plus » appeler mes frères, écoutez-moi! J'accepte la

Chevaliers; & comme ſous Philippe le Bel les quatre préſidens étoient tous Chevaliers, & que leurs ſucceſſeurs le furent encore pendant deux ſiècles, ceux qui poſsèdent aujourd'hui ces grandes charges ont conſervé le titre de Chevalier, & le mortier dont ils ſurmontent leurs armoiries.

» grace que je dois à deux des plus généreux
» Chevaliers des Eſpagnes; mais je jure à vos
» pieds de ne plus porter les armes, & de paſſer,
» couvert d'un cilice, le reſte de mes jours dans
» la pénitence. »

Les Chevaliers, touchés de ſon repentir, approuvèrent ſa réſolution. Drogador les pria de le faire conduire au monaſtère des Hiéronimites; là, ſe jetant aux pieds du ſupérieur, il fit l'aveu de ſes forfaits; il fit vœu de paſſer ſes jours dans la retraite; & (dit l'auteur) *ores préſenta-t-il lui-même les ciſeaux pour être tondu, & quitta ſon mortier de Chevalier pour une couronne de moine.*

Le roi des Aſturies fut très-touché du bon parti que Drogador avoit pris; & dans la ſuite, devenu ſon protecteur, il le nomma à l'évêché d'Oviédo, & le remit dans un rang égal à celui pour lequel il étoit né, en obtenant pour lui la pourpre romaine. Le lendemain de cette aventure, le Mire, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu, vint au lever du roi lui rendre compte du bon état de la bleſſure du Chevalier; les artères ouvertes étoient conſolidées; l'hémorrhagie n'étoit plus à craindre; mais la réunion des deux côtes coupées, exigeoit un tems dont il ne pouvoit encore prévoir la durée.

Dès que dom Pélagos fut raſſuré pour la vie

du Chevalier, auquel la plus forte ſympathie l'attachoit, il appela dans ſon cabinet dom Pèdre & le grand ſénéchal. Ce vieux Chevalier, reſpectable par une réputation brillante, & dont la ſageſſe & les lumières étoient utiles à l'état, autant que ſon bras l'avoit été pendant ſes belles années, fut vivement frappé de tout ce qu'il apprit de la bouche de dom Pélagos & de celle de dom Pèdre. Il fit comprendre ſans peine à l'un & à l'autre, de quelle importance il étoit de tirer de nouvelles notions de l'hermite, d'examiner & de mettre en ſûreté les langes & la turquoiſe qui lui reſtoient, & de ne les pas laiſſer plus long-tems en riſque d'être enlevés ou perdus.

Il fut décidé que dom Pèdre iroit promptement les chercher, & engager l'hermite à venir paſſer quelques jours à la cour. Le ſénéchal, tout vieux qu'il étoit, voulut accompagner dom Pèdre; & l'état préſent d'Urſino n'ayant plus rien qui pût faire craindre encore pour ſa vie, ils ſe mirent en route dès le lendemain, pour ſe rendre dans la retraite de l'hermite.

Ils marchent enſemble: ils arrivent le ſoir à ce château dont la famille aimable avoit fait une ſi douce impreſſion ſur Urſino. Le lendemain, ils partent à la pointe du jour; & le ſoleil n'étoit pas encore au milieu de ſa courſe, lorſqu'ils

arrivèrent à l'hermitage. Ils entrent ſeuls, & ſont ſurpris du ſilence profond qui règne dans cette ſolitude; ils pénètrent dans l'intérieur, & trouvent l'hermite couché ſur une natte, tenant un crucifix entre ſes bras & touchant preſque à ſa dernière heure. Ce ſpectacle les attendrit; ils s'approchent de lui: leur préſence paroît le ranimer; & le ſénéchal tirant de ſa poche un flacon d'un élixir précieux, il en remplit un petit vaſe, ſoulève la tête du ſaint vieillard, qui reprend ſes eſprits & l'uſage de la parole, après avoir reçu de cet élixir dans ſa bouche.

Dom Pèdre raconte à l'hermite tous les événemens qui ſont arrivés à ſon élève, depuis leur ſéparation. Le vif intérêt avec lequel il l'écoute, ranime ſon ſang glacé dans ſes veines; il ſe relève ſur ſon ſéant; ſon viſage même ſe colore; & baiſant les pieds du crucifix avec tranſport, il rend grace au Dieu rédempteur, dont la bonté a garanti ſon élève de la trahiſon de Drogador. Pendant le récit de dom Pèdre, le ſénéchal, les yeux attachés fixément ſur l'hermite, ſent palpiter ſon cœur; une voix ſecrète lui dit qu'il ne ſe trompe pas; & tout-à-coup il s'écrie: Ah dom Juan! ah cher & malheureux Livaros! eſt-ce donc vous que je revois? A ces mots, l'hermite lève les yeux, en frémiſſant, ſur le ſénéchal; mais tout-à-coup il penche la tête

ſur le crucifix, & s'écrie: *Ah! mon Dieu, pardonnez-moi le ſang que j'ai verſé.* Cette exclamation achève de convaincre le ſénéchal qu'il ne s'eſt point trompé. Ah! mon cher Livaros, s'écrie-t-il à ſon tour, ouvrez-moi les bras! Non, le Dieu que nous ſervons n'a pas permis que votre main m'arrachât la vie; non, vous n'êtes point coupable..... Des apparences trompeuſes me l'ont fait paroître à vos yeux: hélas! je vous aimois trop tendrement, pour partager l'affreuſe perfidie de Telados. Dans un premier mouvement, vous avez cru nous ſacrifier tous deux à votre vengeance, mais ſa mort ſeule expia le crime dont je n'étois point complice; j'aimai mieux fuir vos coups, que d'en porter à mon ami: la nuit étoit obſcure; je tombai; & votre épée teinte du ſang du traître Telados, vous fit croire qu'elle l'étoit du mien.

L'hermite éperdu ſe jette entre les bras du ſénéchal: Ah! mon cher dom Gaſpard, lui dit-il, adorons les décrets de la Providence; le traître Télados méritoit la mort, après avoir enlevé la jeune Elvire qui m'étoit deſtinée: vous parûtes à mes yeux près de lui, dans l'inſtant même que je le pourſuivois; je crus qu'épris de ſa ſœur, vous le ſerviez dans cet enlèvement; & n'écoutant que ma fureur, je vous attaquai tous deux: portant mes coups au haſard dans

l'obſcurité de la nuit, je vous vis tomber l'un après l'autre; alors courant éperdu, je ſortis d'Oviédo; & déſeſpéré d'avoir trempé mes mains dans votre ſang, je réſolus de m'éloigner pour toujours de ma patrie, &, ſous le nom de Chevalier au cœur navré, j'allai chercher la mort dans les combats. Quoi! ſeigneur, s'écria dom Pèdre, vous êtes ce Chevalier illuſtre qui tua le célèbre émir Moulhadin, lorſqu'à la tête de cinquante mille Maures cet émir, entré par la bouche de l'Ebre, étoit prêt à ſe rendre maître de Tortoſe? Ah! ſeigneur, ajouta-t-il, en baiſant les mains de l'hermite avant qu'il pût l'en empêcher, qu'il m'eſt doux de vous voir, & de rendre hommage à celui qui ſauva les jours de mon père! Quoi! s'écria l'hermite, vous êtes donc le fils du duc de Santillane, que j'arrachai, percé de coups, des mains du barbare Moulhadin, prêt à lui faire trancher la tête? Oui, ſeigneur, je le ſuis; & le plus heureux jour de la vie du duc mon père, ſera.... Mon fils, interrompit l'hermite, n'exigez point de moi que je ſorte de cette retraite.... Ah! mon ami, s'écria le grand ſénéchal, vous ne pouvez refuſer de venir au ſecours de votre élève, & de revoir une cour où je vous ai ſi ſouvent entendu regretter.

L'hermite ſe défendit long-tems encore; mais

croyant devoir obéir aux décrets de la Providence, qui venoit de ramener dans ſes bras un ami qu'il croyoit avoir tué, & dont il avoit ſi long-tems pleuré la mort, il leur promit enfin de les ſuivre dès que ſes forces le lui permettroient. Il rendit compte au ſénéchal du reſte de ſes aventures; & il lui apprit comment, après avoir repouſſé juſqu'à la mer les Maures réduits à moins de dix mille, il étoit revenu, ſon écu couvert d'une houſſe, pour n'être point connu, juſqu'à Pénaflor, où bientôt il avoit appris que la belle & triſte Elvire, après ſon enlèvement, n'avoit pu ſurvivre aux outrages qu'elle avoit reçus de Télados; qu'elle s'étoit renfermée dans un couvent, où, pleurant ſes malheurs & l'abſence de ſon amant, elle étoit morte dans l'année de ſon noviciat. Il ajouta, en pouſſant un profond ſoupir: Déſeſpéré de la mort d'Elvire, me croyant coupable de celle de dom Gaſpard, je m'enfonçai dans les montagnes les plus ſauvages, où je marchai deux jours & deux nuits ſans prendre de nourriture, & ſans laiſſer paître mon cheval qui tomba mort près de cet hermitage: moi-même, après m'être dégagé des arçons, je reſtai ſans connoiſſance; & la mort m'eût bientôt fermé les yeux, ſans le ſecours d'un ſaint hermite très-âgé, dont les ſoins charitables me rappelèrent à la vie. M'ayant conduit dans ſon hermitage,

hermitage, il me preſſa de lui faire le récit de mes malheurs: Quelque terribles, me dit-il, quelque cruels qu'ils ſoient, le Dieu qui vous a conſervé la vie au milieu de tant de périls, ce Dieu dont la Providence a conduit vos pas dans cette ſolitude, ſera votre conſolation ſi vous vous conſacrez à ſon ſervice, & ſi vous pleurez le ſang que vous avez verſé. Ces paroles de l'hermite portèrent la lumière dans mon ame, & par degrés elles calmèrent mon deſeſpoir. Je paſſai ſix mois près de lui, dans le travail, dans la prière; & tous les jours mon état devenoit plus heureux & plus tranquille. Un matin je dormois encore, étant fatigué du travail de la veille, j'entendis l'hermite s'écrier d'une voix foible: *O mon Dieu! je vous adore, & j'eſpère en vous.* Je me lève à la hâte, je cours à lui; je le vois les bras étendus & la face contre terre au pied d'une croix; je vole vainement à ſon ſecours: il n'étoit déja plus. Je donnai des larmes à ſa mort; mais ces larmes ne furent point amères comme celles que je donnois tous les jours à celle de dom Gaſpard. Après l'avoir enſeveli, je réſolus de ſuivre ſon exemple; je me revêtis de ſes habits; je dépoſai mes armes dans cette chapelle; & je vivois ſeul depuis un an, lorſque le jeune Urſino parut à mes yeux, pour la première fois. Lui-même vous a raconté

tout ce qui ſuivit cette première entrevue... A ces mots, l'hermite parut retomber dans ſon premier état; une nouvelle foibleſſe ferma ſes yeux; mais bientôt il fait un effort, & la nature ſe dégagea d'elle-même d'un abcès prêt à l'étouffer. La préſence de dom Gaſpard avoit cauſé cette criſe heureuſe : en moins de trois jours, il eût repris aſſez de forces pour être en état de partir avec dom Gaſpard & dom Pèdre, ſur une haquenée qu'ils avoient amenée avec eux.

Dom Pèdre eût deſiré pouvoir conduire dom Juan de Livaros chez le duc de Santillane; mais l'inquiétude où il étoit de la bleſſure de ſon ami, le deſir de revoir la belle Félicie, le preſsèrent de retourner à la cour du roi des Aſturies, & bientôt ils arrivèrent à Oviédo.

Dom Pèdre trouva ſon ami dans un auſſi bon état qu'on le pouvoit eſpérer: il le prévint de l'arrivée de l'hermite, dont il lui raconta l'hiſtoire. Le roi des Aſturies, prévenu de même par le ſénéchal, que c'étoit dom Juan de Livaros qui bientôt paroîtroit à ſes yeux, ce prince ſe rappela non-ſeulement combien ce Chevalier s'étoit illuſtré par les armes, mais auſſi les ſervices & les marques d'attachement qu'il en avoit reçus dans les premières campagnes qu'il avoit faites contre les Maures. Il

alla ſur le champ chez Urſino, pour jouir du plaiſir d'aſſiſter à l'entrevue de l'hermite avec ſon élève. On imaginera ſans peine à quel point elle fut tendre & touchante. Au moment où dom Pélagos entra, l'hermite voulut ſe jeter à ſes genoux: Seigneur, lui dit-il, coupable du meurtre de dom Télados, je viens vous rapporter ma tête. Ah! mon cher Livaros, répondit le monarque, ſa punition fut juſte; & ſa mémoire m'eſt doublement en horreur, & par ſon crime, & pour m'avoir privé ſi long-tems d'un Chevalier tel que vous.

Le duc de Miranda, & pluſieurs anciens Chevaliers contemporains de dom Juan de Livaros, s'empreſsèrent à lui donner les marques les plus honorables de leur eſtime & de leur amitié. Ils le preſsèrent vainement de reprendre la profeſſion & les armes de la Chevalerie, qu'il avoit honorées par ſes exploits; il s'en défendit avec une humilité qui ne leur laiſſa nulle eſpérance de le voir ſe rendre à leurs prières.

Cependant dix-huit ans de pénitence & de ſolitude n'avoient point affoibli dans Livaros un génie ſupérieur, ni le don qu'il avoit de pénétrer les plus ſecrets ſentimens de ceux qui l'intéreſſoient aſſez pour qu'il s'appliquât à les connoître. Il ne fut point alarmé de l'amour de dom Pèdre pour la belle Félicie, mais il ne put voir qu'en

frémiſſant ſon élève ſe livrer à l'amour le plus téméraire pour la jeune Inès: Quelle eſpérance pouvoit-il avoir que ſa naiſſance fût enfin découverte; & que cette naiſſance fût aſſez illuſtre pour qu'il pût prétendre à la main de l'héritière d'une longue ſuite de rois?

Dom Pélagos avoit fait les mêmes obſervations que l'hermite dom Juan. Les ſentimens de dom Pèdre pour Félicie l'occupoient auſſi; mais, ſuzerain des ducs de Santillane & de Miranda, l'amour de dom Pèdre pour la belle Félicie, lui parut un moyen de réunir deux grands ſeigneurs, dont la querelle n'étoit née que des prétentions que tous deux avoient ſur un arrière-fief auquel ils ſe croyoient en droit de nommer. A l'égard d'Urſino, dom Pélagos ſe ſentoit une ſecrette ſympathie pour ce jeune Chevalier. Il admiroit ſon courage, il avoit été vivement frappé de la richeſſe des langes trouvés dans la caverne de l'ourſe; il l'étoit ſur-tout de la forme qu'il avoit remarquée dans ce reliquaire précieux qu'Urſino portoit à ſon cou; &, ſe rappelant la perte que le roi de Navarre avoit faite de ſon fils dans les montagnes de la Galice, il oſoit penſer que cet enfant ſi cher, dont la mort avoit paru certaine, pouvoit avoir été miraculeuſement conſervé par le protecteur de l'Eſpagne, auquel il avoit été voué. Le tems

de cette perte & l'âge du jeune Urſino, ſe rapportoient; & toutes ces circonſtances rapprochées, déterminoient le roi des Aſturies à voir ſans peine l'hommage qu'Urſino rendoit aux charmes de la belle Inès. Maître d'arrêter les progrès de cet amour, il ne s'occupa que de la guériſon du Chevalier qu'il avoit adopté, bien déterminé d'ailleurs à faire toutes les perquiſitions néceſſaires pour découvrir ſi les eſpérances qu'il avoit ſur ſa haute naiſſance, étoient fondées.

Dom Pélagos ſe garda bien d'inſtruire Urſino ni dom Pèdre, de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame; il craignoit la vivacité de leur âge; il craignoit encore plus qu'un eſpoir auſſi léger ne ſervît qu'à mettre le poignard dans le cœur du jeune Chevalier, ſi cet eſpoir venoit à ſe détruire. Il ſerra précieuſement les langes & la turquoiſe; & animé par le tendre intérêt qu'il prenoit à ſon Chevalier, il ſe trouva le même jour près de ſon lit, au moment où le Mire mettoit un nouvel appareil à ſa bleſſure. Il examina plus attentivement que jamais le reliquaire qu'il portoit à ſon cou; & ce nouvel examen lui fit découvrir l'empreinte de la coquille qu'Urſino portoit ſur ſon ſein. Le monarque, avec l'idée récente qu'il avoit de ces deux objets, les deſſina ſans peine, dès qu'il fut dans ſon

cabinet. Il y fit ſur le champ appeler le grand ſénéchal & dom Juan de Livaros ; il leur fit part de ſa préſomption : l'un & l'autre la trouvèrent aſſez fondée pour l'adopter : ils conclurent, comme dom Pélagos, qu'il falloit tout eſpérer de la Providence, & de l'interceſſion de ſaint Jacques dont la protection ſur les jours de ce jeune Chevalier avoit paru ſi marquée. Ils réſolurent entre eux que, dès qu'Urſino ſeroit abſolument hors de tout péril, le grand ſénéchal partiroit pour aller à Pampelune, ſous le prétexte de former une nouvelle alliance entre dom Pélagos & dom Inigo; que dom Juan l'accompagneroit ſous les habits d'hermite, comme ſon chapelain, & qu'ils porteroient les deſſins de tous les ſignes de reconnoiſſance qui, de ce moment, furent dérobés aux regards de toute la cour.

Dom Pèdre & ſon ami n'apprirent de cette converſation, que ce qu'il étoit néceſſaire qu'ils en ſuſſent. Le départ prochain de l'hermite affligea ſon élève ; il fit au contraire naître l'eſpérance dans l'ame de dom Pèdre, qui connoiſſoit trop le cœur de ſon père, pour n'être pas perſuadé qu'il rendroit à cet hermite tout ce qu'il devoit à dom Juan de Livaros. Dom Pèdre n'héſita point à lui confier l'amour qui l'enflammoit pour Félicie; &, les larmes aux

yeux, il le ſupplia de s'arrêter quelques jours à Santillane, de prévenir ſon père, & d'obtenir ſon aveu pour une union qui pouvoit ſeule faire ſon bonheur. L'hermite le lui promit, & le preſſa de donner la même marque de confiance au roi des Aſturies. Dom Pélagos, approuvant ſon amour, promit à dom Pèdre de ménager l'eſprit du duc de Miranda.

On imaginera ſans peine à quel point les ſentimens de la jeune Inès pour Urſino, ſerrèrent encore les nœuds de l'amitié qui l'uniſſoit avec Félicie. Elles étoient inſéparables, & à chaque inſtant s'entretenoient d'un amour dont les progrès augmentoient ſans ceſſe le beſoin des confidences.

Inès envioit bien le bonheur de ſon amie, qui tous les jours pouvoit voir dom Pèdre, tandis que ſon rang & la décence ne lui permettoient pas de s'aſſurer elle-même de l'état de l'aimable Urſino. Dom Pèdre, attentif & galant, ne craignit pas de la prévenir à cet égard; il ſe ſouvenoit que peu de jours auparavant il l'avoit vu rougir, comme forcée à lui demander de ſes nouvelles. Il oſa même lui dire, en préſence de Félicie, que ſon ami ſouffroit bien moins de ſa bleſſure, que de la douleur d'être privé de la voir. Un regard naïf, quoique plein de décence, lui apprit qu'il pouvoit en chercher les moyens:

ſouvent l'amitié bien tendre eſt preſqu'auſſi ingénieuſe que l'amour. La bleſſure d'Urſino commençoit à ſe refermer; dom Pèdre ſaiſit le moment où le Mire s'applaudiſſoit du progrès de la cure, pour lui perſuader qu'il ſeroit utile au bleſſé qu'on le portât quelquefois dans les jardins du palais, où l'air doux du printems contribueroit à lui redonner des forces. Le mire y conſentit, & dom Pèdre, après avoir volé pour en avertir Félicie, fit tout préparer pour faire porter ſon ami dans un boſquet, voiſin d'un petit jardin de fleurs que la belle Inès cultivoit de ſes mains. L'appartement de la princeſſe dominoit ſur le jardin, dont ce boſquet formoit la perſpective. Inès accompagnée de Félicie, parut bientôt à ſon balcon, qu'Urſino regardoit en ſoupirant; mais la diſtance étoit trop grande pour que ces tendres amans puſſent lire dans leurs yeux le plaiſir qu'ils reſſentoient à ſe revoir: tout ce qu'Urſino put faire, fut de ſaiſir un moment, où, ſans crainte d'être obſervé, il put tendre ſes bras vers Inès: heureuſement dom Pélagos, ſuivi de toute ſa cour, arriva pour voir le Chevalier bleſſé, ſachant qu'on l'avoit tranſporté dans les jardins; & cherchant à pénétrer quels étoient les ſentimens d'Inès pour ce Chevalier, qui, de jour en jour, lui devenoit plus cher, il la fit appeler avec ſa compagne.

Dom Pèdre courut au devant d'elles pour leur donner la main. Approchez, Inès, dit Pélagos à ſa fille; venez vous réjouir avec moi de la convaleſcence de mon Chevalier. La jeune Inès obéit en rougiſſant : Vous n'avez pu, continua-t-il, donner à mon Chevalier le prix du tournoi qu'il a remporté; mais ce n'eſt plus un laurier, qu'il a baigné de ſon ſang, que je lui deſtine pour prix de ſa victoire; j'eſpère que celui qu'il va recevoir de votre main lui ſera plus agréable & plus cher. A ces mots, il remet dans les mains d'Inès une double boîte enrichie de diamans : cette boîte renfermoit les portraits de dom Pélagos & d'Inès; & c'eſt dans le moment où dom Urſino la reçut de la main tremblante d'Inès, qu'il fut facile au roi des Aſturies de lire dans l'ame de ces tendres amans.

La crainte qu'une émotion auſſi vive ne fît du tort à la bleſſure, abrégea le plus heureux moment de leur vie. En vain Urſino chercha-t-il des expreſſions aſſez vives pour remercier dom Pélagos qui le regardoit avec l'intérêt le plus tendre; il ne put parler, & ne ſut cacher le trouble qui l'agitoit, qu'en courbant la tête pour baiſer reſpectueuſement les portraits.

Dom Pélagos ne tarda pas à faire part à l'hermite dom Juan & au grand ſénéchal, de l'obſervation qu'il venoit de faire; & leur départ

pour la Navarre ne fut différé que de peu de jours.

Le bonheur d'avoir revu Inès, la douce eſpérance d'en être aimé, portèrent un baume ſi ſalutaire dans le ſang d'Urſino, que ſa bleſſure fut bientôt refermée, & que même il put, ſans danger, ſe lever pendant quelques heures du jour.

Il commençoit même à pouvoir ſe promener à cheval, mais ſans porter des armes; & le grand ſénéchal & l'hermite étoient prêts à partir pour la Navarre, lorſqu'un Chevalier de la cour du duc de Santillane vint répandre le trouble & les alarmes dans celle d'Oviédo, par les plus fâcheuſes nouvelles.

Les ſucceſſeurs de Pélage, & les princes Eſpagnols qui poſſédoient en ſouveraineté les provinces les plus voiſines de la France, ayant entretenu toujours l'alliance la plus étroite avec cette puiſſance, dont ſans ceſſe ils avoient reçu des ſecours, ces princes avoient toujours cru n'avoir à ſe défendre que des entrepriſes des Sarraſins; & ces derniers n'ayant jamais fait de tentatives que du côté de l'Aragon, ils regardoient le royaume & la puiſſance d'Inigo, comme une barrière impénétrable, ou du moins comme un obſtacle aſſez puiſſant pour arrêter long-tems les efforts des ſeuls ennemis qu'ils cruſſent avoir à craindre; mais de nouveaux barbares dont ils

ſgnoroient juſqu'au nom, & preſqu'auſſi dangereux & plus féroces encore que les Africains, vinrent tout-à-coup fondre ſur leurs provinces maritimes, & y porter le ravage & la déſolation.

Les deſcendans du fameux Godefrid, roi de Danemarck, étant animés par l'eſpoir d'un nouveau butin, & par le deſir de ſe venger de la protection que la France avoit accordée en vain à Hériolte, qu'elle avoit voulu mettre ſur le trône; Sigefrid, un des plus redoutables des princes Normands, s'étoit porté ſur les côtes de France avec une armée navale formidable. Sigefrid, après avoir ravagé les côtes de la Neuſtrie & de la petite-Bretagne, avoit longé les côtes de France, & s'étoit emparé du Bordelois, où, le fer & la flamme à la main, il eut bientôt ſoumis des peuples qui n'étoient point préparés à ſe défendre. La foibleſſe du gouvernement François, ſous le règne du petit-fils de Charlemagne, n'ayant oppoſé qu'une légère réſiſtance à la rapidité des conquêtes de Sigefrid, ce prince, maître du Bordelois & du Béarn, dès les premiers mois de ſon expédition, ſe trouva bientôt en état de faire ſubſiſter ſon armée, & prit la réſolution de ſe porter juſques ſur les côtes d'Eſpagne les plus voiſines, pour les re-

connoître, après avoir laiſſé dans Bordeaux un corps de troupes aſſez fort ponr s'aſſurer d'une retraite. Il ſe rembarqua, ſuivi de l'élite de ſon armée, vint fondre tout à-coup ſur Saint-Ander dont il s'empara, & que ſelon la coutume barbare des Normands, il pilla & réduiſit en cendres.

Sigefrid, animé par ce premier ſuccès, crut trouver la même facilité dans le reſte des Aſturies, & s'avança vers Santillane; mais la défaite de ſon avant-garde lui fit connoître qu'il falloit attaquer avec plus de prudence & plus d'art des troupes belliqueuſes, qui connoiſſoient celui de ſe défendre.

Le duc de Santillane, très-affligé de n'avoir pu ſauver Saint-Ander, & ne ſe trouvant pas des forces ſuffiſantes pour tenir la campagne, forma promptement un camp retranché ſous les murs de ſa capitale: il ſe contenta d'envoyer des partis pour obſerver les Normands, & pour les empêcher de s'étendre loin du gros de leur armée. Ce furent ces partis qui ſe réunirent pour fondre ſur l'avant-garde de Sigefrid, & qui l'empêchèrent de ravager l'intérieur du pays. Ce fut auſſi dans ce tems que le duc de Santillane envoya l'un de ſes Chevaliers pour rappeler ſon fils, & pour demander au roi des Aſturies de

le ſecourir contre ces nouveaux ennemis : un autre Chevalier partit en même tems pour la Navarre.

Le brave, le généreux dom Pélagos ne tarda pas à raſſembler tout ce qui put ſe trouver en état de porter les armes, pour voler au ſecours du duc de Santillane : mais la belle cité d'Oviédo n'étant point fortifiée, il craignit que ſi les Normands avoient quelque avantage, ils ne pénétraſſent juſqu'à ſa capitale ; & pour mettre Inès & Félicie en ſûreté, il les envoya, ſous la garde du duc de Miranda, du grand ſénéchal, à Villa-Vicioſa, ville très-forte de ſes états, ſituée au fond d'un beau port dont quelques vaiſſeaux ſuffiſoient pour défendre l'entrée ; & ces vaiſſeaux pouvoient même ſervir à ſauver les deux princeſſes, au cas que Sigefrid, vainqueur, vînt aſſiéger la ville. Urſino n'étant pas encore en état de porter des armes peſantes & de réſiſter à la fatigue, fut forcé par dom Pélagos à ſuivre les princeſſes, & à s'enfermer avec elles dans Villa-Vicioſa. L'hermite dom Juan de Livaros accompagna ſon élève ; & le roi des Aſturies, tranquille ſur ce qu'il avoit de plus cher, marcha ſur le champ au ſecours du duc ſon allié.

L'amour d'Urſino pour Inès, & le bonheur de ne point s'éloigner d'elle, pouvoient à peine

le conſoler de ne pas ſuivre dom Pèdre, & de perdre cette occaſion d'acquérir de la gloire. Mais dom Pèdre acheva de le déterminer, en lui diſant que ſi le ſort des armes étoit contraire au roi des Aſturies, lui ſeul pouvoit défendre les deux princeſſes. Les deux frères d'armes s'embraſsèrent; & le même jour qu'Urſino ſuivit Inès à Villa-Vicioſa, dom Pèdre ſe mit à la tête de l'avant-garde de l'armée pour aller au ſecours de ſon père.

Sigefrid, dépourvu des machines propres à rompre les premières défenſes du camp retranché qu'il attaquoit, en faiſoit conſtruire, & s'étoit contenté juſqu'alors d'embraſſer l'enceinte de ce camp par des corps de troupes dont les communications étoient faciles, & qui le tenoient bloqué juſqu'à ce qu'il fût en état de l'attaquer de vive force.

Ayant ſu que ces machines ne pouvoient être prêtes avant huit jours, il ſaiſit cet intervalle de tems pour monter ſur le plus léger de ſes vaiſſeaux, & ſuivi de quelques chefs & d'une troupe d'élite, il réſolut de reconnoître une partie des côtes de cette mer juſqu'alors inconnue aux Normands, pour former dans la ſuite le plan de quelque nouvelle expédition. Il laiſſa le commandement de ſon armée au comte Odinſée, ſon parent, l'un des plus cruels & des

plus redoutables Chevaliers du Nord. Ce barbare, glorieux d'être descendu d'Odin & de Fréga, joignoit la férocité de ce dieu des Scandinaves, à l'ardeur qui lui faisoit chercher sans cesse de nouveaux combats. Vainqueur dans tous ceux qu'il avoit livrés seul à seul, c'étoit toujours le crâne du dernier ennemi tombé sous ses coups, qui lui servoit de coupe.

Sigefrid eut à peine fait mettre à la voile, qu'Odinsée essaya de forcer le camp retranché du duc de Santillane. On le vit s'élancer plusieurs fois jusques dans la première enceinte; mais il ne put pénétrer plus avant; & ses plus braves soldats étant tombés à ses pieds, il fut obligé de se retirer en désordre, & de renoncer à son entreprise téméraire. Il espéra de se dédommager de cet échec, en parcourant les campagnes voisines; & chaque jour fut marqué par l'incendie des villages, que la terreur de ses armes faisoit abandonner.

Un seul château, dont la situation étoit avantageuse, résistoit depuis deux jours à ses attaques; mais les fossés profonds qui l'entouroient étoient presque comblés. L'avant-garde commandée par dom Pèdre, parut à tems pour le secourir. Cette avant-garde plus nombreuse, & composée de troupes mieux disciplinées que

le détachement conduit par Odinſée, mit facilement les Normands en déſordre; &, malgré la force & la valeur de ce féroce guerrier, il fut forcé de ſe retirer & de rentrer dans ſon camp. Dom Pèdre, content de ce premier avantage, attendit avec prudence que le roi des Aſturies l'eût rejoint avec ſon armée; alors il s'avança pour reconnoître le camp des Normands. Sur le compte qu'il rendit à dom Pélagos, ils prirent des meſures pour l'attaquer le lendemain; & des ſignaux répétés firent connoître au duc de Santillane, que le ſecours qu'il eſpéroit étoit prêt à le défendre.

Odinſée avoit remarqué dom Pèdre à ſa valeur comme aux armes brillantes qu'il portoit. A peine fut il rentré dans ſon camp, qu'il écrivit ce cartel de défi, & le fit porter au camp du roi des Aſturies. » Qui que tu ſois, toi qui pourrois te » vanter d'avoir vu reculer Odinſée, je te défie, » hors de ton camp, aux premiers rayons du » ſoleil; tu trouveras Odinſée ſeul, & prêt à » laver dans ton ſang la honte d'un avantage » que tu ne dois qu'au grand nombre. «

Dom Pélagos, entouré des principaux Chevaliers de ſon armée, tenoit avec eux un conſeil de guerre ſur les diſpoſitions de l'attaque qu'il préméditoit pour le lendemain matin, lorſque le héraut d'Odinſée entra d'un air farouche dans

ſa

ſa tente. » A qui dois-je remettre ce défi, s'é-» cria-t-il, & quel eſt le téméraire qui ſe ſen-» tira le courage de l'accepter ? « Dom Pélagos eût deſiré vainement de ne pas laiſſer expoſer dom Pèdre au haſard d'un combat particulier, preſque au moment d'une affaire générale, où tout concouroit à l'aſſurer de la victoire; mais dom Pèdre étoit trop généreux pour y conſentir. Ce jeune prince ſe lève, court au héraut d'Odinſée, prend le cartel, ſe fait apporter un riche manteau d'écarlate dont il le revêt, & lui préſentant une bourſe pleine de beſans d'or : » Cours » à ton maître, lui dit-il; apprends-lui que c'eſt » dom Pèdre de Santillane qui, dès le lever du » ſoleil, ſera prêt à le combattre. « Le Scandinave ſurpris, admire la nobleſſe & la beauté de dom Pèdre: il reçoit ſes préſens, & ſort en s'écriant : *Que je te plains !*

A peine le héraut étoit-il ſorti de la tente, qu'on y vit entrer un ſoldat qui, plein d'adreſſe & de courage, avoit traverſé le camp des Normands : il portoit à dom Pélagos une lettre du duc de Santillane, dans laquelle ce prince remercioit le roi des Aſturies, & lui donnoit avis qu'au moment où ſon armée attaqueroit les Normands, il ſortiroit de Santillane à la téte de ſes Chevaliers, pour faire une puiſſante diverſion. Cet avis, qui ne laiſſoit aucun doute ſur une vic-

toire complette, redoubla les regrets de dom Pélagos ſur ce que dom Pèdre avoit accepté le défi d'Odinſée ; mais l'honneur & les lois de la Chevalerie ne lui permettoient plus d'empêcher leur combat.

Dès que l'aurore parut, dom Pèdre, couvert d'armes brillantes, ſortit du camp du roi des Aſturies, & s'avança vers le camp des Normands. Dom Pélagos rangea ſon armée en bataille, crainte de ſurpriſe, & quatre Chevaliers Aſturiens accompagnèrent dom Pèdre. Bientôt ils virent paroître Odinſée, ſuivi d'une troupe nombreuſe ; mais à la vue de dom Pèdre, il la congédia, & ne retint que le même nombre de Chevaliers qui accompagnoient ſon adverſaire.

L'un & l'autre s'élancèrent avec une impétuoſité égale : leurs lances volèrent en éclats, ſans qu'ils fuſſent ébranlés : ils fourniſſent leur carrière, reviennent l'un ſur l'autre l'épée à la main, & ſe chargent avec une égale fureur. Le feu jaillit de leurs armes, & la terre ſe couvre de leurs débris : ils combattent long-tems ſans qu'aucun des deux paroiſſe avoir quelque avantage. Odinſée furieux de trouver, pour la première fois, un ennemi qui puiſſe lui réſiſter, attaque dom Pèdre de plus près, & comptant ſur ſa force prodigieuſe, il laiſſe pendre ſon épée, abandonne la bride, & s'élance pour ſaiſir dom

Pèdre ; mais celui-ci lui porte ſur la viſière un coup terrible du pommeau de ſon épée. Odinſée, étourdi de ce premier coup, en reçoit pluſieurs autres qui lui font perdre la vue & le font chanceler : le prince alors arrache ſon épée, ſaiſit les rênes de ſon cheval, & veut l'amener priſonnier ; mais, contre la loi de ces ſortes de combats, les quatre Chevaliers Normands fondent ſur dom Pèdre, & l'un d'eux tue ſon cheval, avant que les quatre Chevaliers Aſturiens puiſſent s'oppoſer à cette trahiſon. Bientôt ceux-ci font mordre la pouſſière à deux Chevaliers Normands ; & le prince ſe précipitant ſur un de leurs chevaux, s'empare une ſeconde fois des rênes du cheval d'Odinſée, qu'il conduit enfin priſonnier à dom Pélagos.

Cette action s'étant paſſée à la vue des deux armées, les Normands s'avancèrent pour délivrer leur chef, en faiſant des hurlemens affreux. Les Aſturiens s'étant ébranlés pour les recevoir, l'affaire devint générale ; & ce qui ne devoit être qu'un combat particulier, donna bientôt à la cité de Santillane le ſpectacle d'une bataille ſanglante.

Odinſée déſarmé étoit déja ſous la tente de dom Pélagos, tandis que les deux armées combattoient avec le même acharnement, ſans que

la victoire parût ſe déterminer entr'elles ; mais bientôt le ſon aigu des clairons annonça l'attaque du duc de Santillane. Ce duc, à la tête de cinq cents Chevaliers, chargea les Normands, les prit en flanc, & les mit bientôt en déſordre: la déroute alors devint générale ; & les Normands, preſſés de tous côtés, prirent la fuite vers leurs vaiſſeaux. Il en périt un grand nombre ; mais dom Pélagos ne voulant point expoſer ſes ſujets au déſeſpoir de ces barbares, & la nuit commençant à paroître, il fit ſonner la retraite. Ce fut dans le camp même qu'ils occupoient autour de la cité de Santillane, qu'il fit entrer ſon armée, laquelle reſta toute la nuit ſuivante ſous les armes ; & dès l'aurore, les partis envoyés à la découverte, lui rapportèrent que les barbares s'étoient rembarqués.

On imagine ſans peine avec quels tranſports de joie le duc de Santillane embraſſa ſon fils, & quelle fut ſa reconnoiſſance pour le roi des Aſturies. Ces princes s'empreſsèrent également à calmer la fureur & le déſeſpoir d'Odinſée. Ce fier deſcendant d'Odin, malgré ſes vices, étoit né généreux. Frappé de la différence des mœurs Eſpagnoles & de celles des Danois, dont l'uſage cruel étoit de ſacrifier leurs priſonniers, il ne put refuſer ſon eſtime & ſon admiration à ceux

qu'il voyoit occupés à lui faire oublier ſes malheurs, & à lui faire trouver ſes chaînes plus légères.

On jouiſſoit depuis deux jours dans Santillane du bonheur d'être délivré des alarmes que l'attaque imprévue des Normands avoit fait naître, lorſque, ſur la fin du troiſième jour, des tourbillons de pouſſière & le ſon des trompettes annoncèrent l'approche d'une nouvelle armée. C'étoit le roi de Navarre lui-même qui s'avançoit, ſuivi de l'élite de ſes troupes, pour ſecourir les Aſturiens. Dom Pélagos, le duc de Santillane & dom Pèdre, montèrent auſſi-tôt à cheval pour aller recevoir le brave dom Inigo: & il apprit d'eux les événemens qui avoient précédé ſon arrivée.

Ce prince fut reçu dans Santillane avec les plus grands honneurs. Il acheva de prouver au comte Odinſée la préférence que les mœurs de l'Eſpagne méritoient ſur celles du Nord, par l'air affable avec lequel il le reçut. Il fut étonné que, ſi jeune encore, dom Pèdre eût pu vaincre un guerrier ſi redoutable, & ſi renommé dans toute l'Europe par ſes combats, ſa valeur & ſes victoires; il ne put voir le jeune héros ſans être attendri. Que vous êtes heureux, dit-il au duc ſon père, en préſence du roi des Aſturies! Ce fils auſſi chéri que reſpectable, vient de cou-

vrir de gloire votre nom & vos armes; il fera l'honneur & le bonheur de votre vie; il ſera l'appui, la conſolation de votre vieilleſſe. Hélas! un ſort cruel m'a tout ôté!... Je pourrois avoir un fils de ſon âge, je l'ai perdu!... Depuis ce tems, ce fatal ſouvenir empoiſonne ma vie, & rien ne peut me conſoler de cette perte. — Seigneur, lui répondit le roi des Aſturies, vos vertus mériteroient que la Providence fît un miracle en votre faveur. Vainqueur des ennemis de ſon nom, un Dieu juſte n'anéantira pas la race d'un héros qu'il a placé ſur le trône. Je ſais l'hiſtoire de vos malheurs; nulle certitude de la mort de ce fils ne peut vous ôter l'eſpérance. Ah! ſeigneur, prenez confiance dans cette Providence divine qui protégea vos armes; puiſſe-t-elle exaucer les vœux que nous élevons au ciel avec vous!

Dom Pélagos crut ne devoir pas en dire davantage; & la peur de s'être trompé dans ſes conjectures, l'empêcha d'en faire part au roi de Navarre: mais il imagina d'eſſayer quel effet pourroit faire ſur lui les deſſins qu'il avoit fait tracer des ſignes de reconnoiſſance trouvés ſur dom Urſino; il réſolut même de ne les lui pas préſenter, mais de les expoſer ſeulement dans un cabinet de l'appartement qu'il occupoit; &, connoiſſant ſa vénération pour le patron des

Eſpagnes, il plaça ces deſſins au-deſſous d'un tableau qui le repréſentoit.

Le roi des Aſturies dépêcha, dès la nuit, un courier pour ſa capitale. Ce courier eut ordre de ne s'arrêter dans Oviédo, que le tems néceſſaire pour apprendre ſa victoire & le rembarquement des Normands, & d'aller en diligence à Villa-Vicioſa porter la même nouvelle aux deux princeſſes, avec l'ordre de venir le rejoindre, ſuivies de l'hermite & des Chevaliers qui les avoient accompagnées. Hélas! il ne ſavoit pas ce qu'il alloit bientôt éprouver lui-même.

Le roi de Navarre s'étant levé de grand matin, admira la richeſſe de l'appartement qu'il occupoit: l'art de la peinture, conſervé par les Arabes, avoit paſſé déja dans Santillane par un eſclave de cette nation, dont la main ſavante avoit décoré ce palais. Dom Inigo s'amuſe à conſidérer les différens tableaux; &, voyant un cabinet ouvert, il y paſſe dans l'eſpérance d'en trouver encore de plus précieux. Bientôt celui qui repréſentoit ſaint Jacques frappe ſa vue: ſon premier mouvement eſt de ſe mettre à genoux, & d'implorer l'interceſſion de ce grand ſaint: enſuite, portant plus bas ſes regards, le deſſin qu'il remarque les fixe. L'émotion la plus vive agite ſon ame; il n'oſe en croire ſes yeux;

chaque trait qu'il découvre eſt un nouveau trait de feu qui le frappe: il lève les bras au ciel; il détache ce deſſin; il baiſe avec tranſport celui d'un reliquaire qu'il reconnoît.... Il reconnoît de même l'amulette, les langes; & ſerrant le tout ſur ſon cœur, éperdu par les tranſports qu'excitent en lui la crainte & l'eſpérance, il vole à l'appartement du duc de Santillane. Ah! s'écria-t-il en entrant & lui montrant le cadre, qu'ai-je vu? que puis-je eſpérer?

Le trouble extrême du roi de Navarre l'avoit d'abord empêché de reconnoître que le duc, le roi des Aſturies & dom Pèdre avoient les yeux baignés de larmes, & que les principaux Chevaliers des deux cours les entouroient avec un air conſterné. Il s'écrie de nouveau: Ah! vous connoiſſez le ſort de mon fils? ah! daignez en inſtruire un malheureux père.... Un morne ſilence, un cri de douleur que dom Pélagos, le duc & dom Pèdre firent de concert, ſont leur unique réponſe. Ah! cruels, s'écrie-t-il de nouveau, portez-moi le dernier coup, ou prenez pitié de l'état où je ſuis. Dom Pélagos ſe lève enfin; il court au roi de Navarre, il le ſerre entre ſes bras. Ah! lui dit-il, nous ſommes également malheureux. Hélas! vous retrouviez un fils digne de vous; mais un ſort affreux nous l'enlève, & nous perdons nos enfans avec lui.

A ces mots, les ſanglots redoublent, leur coupent la voix; & ce n'eſt qu'après un long intervalle, que le grand référendaire de cette cour préſente au malheureux roi de Navarre la dépêche déſaſtreuſe que dom Pélagos venoit de recevoir du duc de Miranda. Il ne fut pas en état d'en faire lui-même la lecture. Cette dépêche portoit qu'Inès & Félicie étant allées ſe promener ſur le bord de la mer avec Urſino, des pirates abordés pendant la nuit, & dont le vaiſſeau ne pouvoit être apperçu dans une anſe hériſſée de rochers, étoient deſcendus à terre, les avoient ſurpris ſans défenſe, &, les ayant enlevés, les avoient portés couverts de chaînes à leur vaiſſeau, & ſur le champ avoient remis à la voile.

Dom Pélagos & dom Pèdre achevèrent de percer le cœur du roi de Navarre, en lui racontant tout ce qu'ils ſavoient de l'enfance, de l'éducation, des vertus & du courage de dom Urſino; ils le confirmèrent dans la certitude que ce brave Chevalier étoit le fils qu'il avoit perdu, en lui parlant de la coquille qu'il avoit empreinte ſur ſon ſein.

Quelle affreuſe ſituation pour tous ces princes! Dom Pélagos & le roi de Navarre pleuroient des enfans qu'ils adoroient; dom Pèdre gémiſſoit en

frémiſſant ſur le ſort de Félicie & de ſon frère d'armes. Après avoir donné quelque tems à leur douleur, le duc de Santillane, comme étant le moins malheureux, fut le premier à rappeller leur raiſon, & à chercher les moyens sûrs & expéditifs pour avoir des nouvelles de ceux qu'ils regrettoient. On convint d'armer ſans délai ce qui ſe trouveroit de vaiſſeaux propres à tenir la mer, & dom Pèdre ne voulut céder à perſonne l'honneur de les commander.

Il raſſemble au plutôt des Chevaliers choiſis dans les deux armées de Navarre & des Aſturies; & dès le lendemain, ayant fait armer deux vaiſſeaux légers, il étoit prêt à mettre à la voile, lorſqu'on apperçut de loin un canot qui luttoit contre des lames élevées; & l'on vit que ceux qui le montoient faiſoient tous leurs efforts pour aborder. Dom Pèdre envoya promptement une barque à ſon ſecours; & peu de tems après, elle conduiſit le canot dans le port. Dom Pèdre vole au-devant d'un ſeul homme qui ſort, & ſans peine il le reconnoît pour être Jacomo, l'un des plus fidèles domeſtiques de Félicie. Ah! cher Jacomo, s'écria-t-il, m'apportes-tu la mort ou la vie? — Hélas! ſeigneur, ne tremblez point pour les jours d'Inès & de Félicie; mais d'ailleurs je n'ai que des nouvelles effrayantes à vous

annoncer. — Ah! ma Félicie reſpire, dit dom Pèdre; toute eſpérance ne m'eſt donc pas encore ravie.

Pendant le tems qui s'étoit paſſé depuis la découverte du canot, l'on avoit averti les deux rois de cet événement; & la foible eſpérance de recevoir quelques notions ſur l'enlèvement d'Inès & d'Urſino, avoit ſuffi pour les faire accourir au port.

Ce fut en leur préſence que Jacomo raconta que le prince Normand Sigefrid, étoit celui qui leur raviſſoit leurs plus chères eſpérances. Sigefrid, dans le deſſein de reconnoître la côte des Aſturies, s'étoit porté juſqu'au cap d'Ortegal; ſon vaiſſeau, repouſſé par les courans & les vents contraires, avoit été forcé de ſe tenir au large; il manquoit d'eau depuis quelques jours, & profitant d'un vent qui portoit aux côtes des Aſturies, il s'en étoit rapproché pour faire remplir ſes tonneaux. Ce guerrier n'ayant pas des forces ſuffiſantes pour oſer tenter d'entrer dans le port de Villa-Vicioſa, avoit doublé l'une des pointes qui le ferment au nord: découvrant alors une anſe entre des rochers, il s'étoit haſardé d'y entrer à la fin du jour; & tandis que l'équipage s'occupoit à chercher de l'eau, il avoit envoyé un détachement de quelques ſoldats bien armés, qui s'étoit avancé juſqu'à la

vue du fond du port & de la ville. Là, le chef de ce parti faiſant cacher ſa ſuite entre des rochers, il attendit l'occaſion de faire quelques priſonniers qui puſſent l'inſtruire ſur l'état de l'intérieur de ce pays. Il ne fut pas long-tems dans cette retraite ſans appercevoir deux chariots ſuivis de quelques gardes qui ſortoient de la ville & s'avançoient vers le port. Le chef Normand ayant fait retirer ſa troupe un peu plus avant dans les rochers, attendit que les deux chariots les euſſent dépaſſés : alors donnant le ſignal à ſes gens, les gardes furent renverſés & poignardés, & les chariots entourés. Urſino déſarmé voulut en vain faire quelque réſiſtance ; ſon cheval, que les barbares tuèrent entre ſes jambes, l'entraîna dans ſa chûte ; & dans ce moment d'horreur & de confuſion, les deux princeſſes, quelques dames de leur ſuite & le malheureux Urſino, furent ſaiſis, enlevés & portés dans le vaiſſeau de Sigefrid, qui, content de cette capture, fit mettre auſſi-tôt à la voile. Jacomo, continuant ce triſte récit, ajouta qu'ayant jetté des cris pour appeller les habitans de la campagne au ſecours de la princeſſe, les barbares l'avoient entraîné, en l'accablant de coups, juſques dans leur vaiſſeau ; qu'ils avoient dirigé leur marche vers le port de Saint-Ander ; mais qu'après avoir vogué toute la nuit, le

commandant ayant apperçu pluſieurs voiles, & croyant reconnoître les vaiſſeaux qui les portoient, leur avoit fait un ſignal, auquel ces vaiſſeaux avoient obéi ſur le champ, en arrivant à lui; qu'il avoit paru tranſporté de fureur, en écoutant le récit que les capitaines venoient de lui faire; & qu'après avoir tenu conſeil avec eux pendant quelques momens, il avoit ordonné de changer de route, & de porter ſur les côtes de France. Jacomo leur ajouta, qu'à l'entrée de la nuit, ayant apperçu le canot qui s'étoit démarré, flotter à l'arrière du vaiſſeau, il s'étoit jetté ſur le champ à la mer, étoit monté dans ce canot; que malgré le grand nombre de flèches qu'on lui tiroit, il avoit eu le bonheur de ſe ſauver, & qu'alors il avoit fait de nouveaux efforts pour regagner la côte, & venir les avertir de cet événement funeſte.

Rien ne peut exprimer la douleur mortelle dont les deux rois & dom Pèdre furent ſaiſis en écoutant Jacomo. Le récit qu'ils venoient d'entendre, leur fit ſentir la néceſſité de ſuſpendre leur pourſuite; & ne doutant point que Sigefrid, après avoir raſſemblé les débris de ſon armée, ne ſe fût retiré dans Bordeaux, le roi de Navarre & celui des Aſturies ne pouvant former aiſément une armée navale aſſez conſidérable pour attaquer celle des Normands, & ſe porter

dans la Gironde, ils ſe déterminèrent à retourner enſemble à Pampelune, pour y recueillir de nouvelles forces, & de-là marcher le long des côtes & ſe porter ſur Bordeaux, tandis qu'une eſcadre, compoſée de leurs meilleures voiles, iroit bloquer l'embouchure de la Gironde, pour obſerver la flotte Normande, & profiter des occaſions qui pourroient ſe préſenter de la combattre avec quelque avantage. Dom Pèdre dépécha auſſitôt un courier à dom Juan de Livaros, pour le déterminer à venir ſur le champ à Pampelune, avec les marques de reconnoiſſance qu'il avoit trouvées dans la caverne de l'ourſe : il écrivit en même tems la lettre la plus reſpectueuſe & la plus tendre au duc de Miranda, en lui jurant que le duc de Santillane, qui lui demandoit ſon amitié, auroit bientôt à pleurer un fils unique, ſi ce malheureux fils ne pouvoit réuſſir à remettre la charmante Félicie dans ſes bras.

L'armée combinée du roi des Aſturies & du roi de Navarre ſe mit en marche, dès le lendemain, pour retourner à Pampelune ; & dom Pèdre, à la tête des Chevaliers de ſon père, les ſuivit avec trois bannières (1) complettes,

(1) Une bannière complette ne pouvoit avoir moins de quatre-vingts hommes d'armes, dont une partie étoit compoſée de Chevaliers ; & dans l'appel de ces compa-

du nombre de celles qui venoient de combattre avec gloire, ſous les ordres du duc de Santillane.

Tandis que tout ſe préparoit pour aller attaquer les Normands, Sigefrid faiſoit force de voiles pour rentrer dans l'embouchure de la Gironde avec les débris de ſon armée & la riche priſe qu'il venoit de faire.

Sigefrid, l'un des deſcendans du brave Doolin de Mayence, dont le bras victorieux avoit conquis le Danemarck, n'avoit rien des mœurs féroces des anciens Danois. Son courage, ſa loyauté le rendoient digne de ſon illuſtre naiſſance, & d'être le petit-neveu du célèbre Ogier le Danois, que dès ſon adoleſcence il s'étoit propoſé d'imiter. Né cadet d'une des branches de cette illuſtre maiſon, ſans état, & ne pouvant rien eſpérer que de ſon épée, il s'étoit tellement ſignalé ſous le redoutable Éric, dans les entrepriſes que les Normands renouveloient ſans ceſſe ſur les côtes de France, que pluſieurs troupes de ces barbares l'avoient élu pour leur

---

gnies; tous ceux qui ſe trouvoient honorés du titre de Chevaliers, étoient qualifiés du nom de Monſeigneur; une ſeule bannière formoit deux très-gros eſcadrons, par le nombre de gens armés que les hommes d'armes avoient à leur ſuite.

chef. C'étoit à regret qu'il ſe voyoit ſouvent entraîné par une armée, juſqu'alors ſans diſcipline, à porter le ravage & la déſolation dans les provinces malheureuſes où le vent & la fortune conduiſoient ſes vaiſſeaux. Séduit par le traître & redoutable comte Lambert, Sigefrid, à la tête de ſes Normands, avoit ravagé les compagnes des bords de l'embouchure de la Loire; & le cómte Lambert, au moment de la mort d'Hériſpoé, duc de Bretagne, auquel le foible empereur Charles le Chauve avoit laiſſé uſurper le titre de roi; Lambert, dis-je, avoit flatté Sigefrid, de le mettre à même de faire la conquête de l'Armorique, & de dépoſſéder le jeune Salomon, que ſes ſujets venoient de proclamer roi de cette belle province, à la mort d'Hériſpoé ſon père.

L'incurſion de Lambert & de Sigefrid eut d'abord les plus grands ſuccès; ils remontèrent la Loire juſqu'à Nantes, dont ils s'emparèrent: ce fut alors que le perfide Lambert commença à ne plus cacher ſes projets ambitieux. Depuis quelque tems il avoit ſu ſe former un parti parmi les Bretons. Ces peuples qui ſe reſſentoient encore de l'inconſtance de leurs pères, & qui ſe faiſoient une fauſſe idée de la liberté, s'étant trouvés bleſſés de l'autorité monarchique avec laquelle Nomenoé, leur duc, & ſon fils Hériſpoé

les

les avoient gouvernés, ne purent voir, ſans ſe porter à la révolte, que leur état alloit changer de lois, & ſubir le joug de celles que leurs ducs pouvoient leur impoſer, en prenant le titre ſacré de roi. Ils regardèrent le moment où le jeune Salomon montoit ſur ce nouveau trône, comme favorable à leurs deſſeins; & l'artificieux Lambert, leur promettant de confirmer leurs anciens privilèges, & même de leur en accorder de nouveaux, une partie des Bretons prit les armes en ſa faveur; & bientôt Lambert eut des forces ſuffiſantes pour déclarer à Sigefrid & aux chefs Normands qu'il avoit ſous ſes ordres, qu'ils euſſent à ſe retirer de la Bretagne, & à ſe contenter de la part qu'il leur accorderoit du butin qu'ils avoient fait juſqu'alors.

Sigefrid ne reçut ces propoſitions qu'avec indignation, les refuſa, reprocha vivement à Lambert ſa trahiſon & ſon ingratitude, & le défia vainement au combat. Les traîtres peuvent avoir quelquefois une valeur féroce, mais elle n'eſt que momentanée; ils n'ont jamais celle qu'inſpire le véritable honneur, qui eſt permanente, toujours juſte, & ſouvent généreuſe. Lambert refuſa le combat; &, convoquant les chefs des troupes Normandes, l'étalage des richeſſes qu'il leur propoſa de partager entr'eux les éblouit au point, que ces barbares n'écou-

tant plus que le desir de revoir leurs foyers, & de se parer vis-à-vis de leur famille & de leurs voisins, des dépouilles de la France, acceptèrent avec avidité les propositions de Lambert; & la moitié des Normands méme se retirant sur leurs vaisseaux, abandonnèrent Sigefrid, qui ne put retenir auprès de lui que les plus nobles chefs de ces barbares, & quelques troupes d'élite qui leur restoient fidelles.

Sigefrid ne se trouvant pas en état d'attaquer les forces de Lambert, fut obligé de sortir de Nantes, de descendre la Loire, & de regagner l'embouchure de la Seine, & l'isle d'Oissel où les premières armées Normandes avoient commencé à former un établissement. Brûlant du desir de se venger d'un indigne usurpateur, sa réputation & son éloquence martiale engagèrent bientôt ses compatriotes, moins entraînés par l'amour du gain, que par l'espoir d'une solide conquête, à le choisir pour chef; & pendant l'hiver, cette armée, mieux disciplinée que les premières, partit sous les ordres de Sigefrid, après lui avoir prêté serment.

Ce prince engagea facilement sa nouvelle armée à servir son juste ressentiment, & à se porter sur les côtes de la petite Bretagne, dont il lui peignit la conquête comme facile, & comme la plus utile pour s'établir.

Les vents s'opposèrent à ses desseins; ils lui firent dépasser la Bretagne, portèrent le désordre dans sa flotte, qu'il ne put rassembler qu'avec peine; & se trouvant alors à la hauteur de l'embouchure de la Gironde, le manque de vivres le força d'entrer dans ce fleuve célèbre, de porter l'épouvante & le ravage sur ses bords riches & fertiles; & c'est dans cette course qu'il s'empara de Bordeaux.

Ce fut un bonheur pour Sigefrid de n'avoir point attaqué la Bretagne: le jeune roi de ce pays, ce Salomon (1) dont tous les anciens romanciers ont célébré la haute sagesse & le courage, avoit rassemblé les sujets qui lui étoient restés fidèles; & soutenu par le grand Robert le Fort (2), ce héros, aïeul de Hugues Capet, ils avoient attaqué le comte Lambert, l'avoient battu deux fois, l'avoient forcé d'évacuer la

(1) Par un anachronisme commun à tous nos anciens Romanciers, ils ont placé ce Salomon sous Charlemagne. Celui-ci le remet dans la véritable époque, en le plaçant sous le règne de Charles le Chauve.

(2) Ce héros, ce Robert le Fort, aïeul de Hugues Capet, battit les Normands en plusieurs occasions, les chassa de l'Anjou, du Maine & de la Touraine: ce prince, duc de l'Isle de France & de Paris, fut tué d'un coup de flèche près du Mans, dans le dernier combat où les Normands furent défaits.

ville de Nantes, de descendre la Loire en désordre, & de fuir des bords de la Bretagne. Le premier soin de Salomon avoit été de fortifier l'embouchure de la Loire, de mettre les côtes de la Bretagne à l'abri de toute insulte; &, depuis ce tems, l'abord en fut inaccessible aux barbares du nord.

Le comte Lambert, au désespoir, & portant dans son cœur sa rage & les remords, (qui sont toujours la première punition des grandes trahisons inutiles) erra quelque tems sur la mer voisine des côtes de la France; & s'étant expatrié par ses crimes, il les consomma tous en achevant d'oublier qu'il étoit né François, & en se déterminant à porter le fer & la flamme jusques dans la patrie qui l'avoit vu naître. Il convoqua sur son vaisseau les chefs coupables des brigands Bretons & Normands, que la crainte d'une punition certaine avoit attachés à sa fortune: & leur ayant démontré que la seule ressource qui leur restât, étoit d'exercer le métier de pirates, jusqu'à ce qu'ils pussent s'emparer de quelques îles ou d'un cap en partie fortifié par la nature, qui pût leur servir d'asyle, il leur proposa d'entrer dans la Gironde, & d'aller piller Blayes & Bordeaux, ignorant alors que Sigefrid s'en étoit emparé.

Ce fut dans le tems même où le comte Lam-

bert, après s'être emparé de l'île d'Oleron, dont il eſpéroit ſe faire une retraite, s'avançoit vers Cordouan, que Sigefrid revenoit des côtes des Aſturies avec les débris de ſon armée & les priſonniers Eſpagnols qu'il avoit enlevés à Villa-Vicioſa.

C'eſt à regret que nous avons laiſſé ſi long-tems nos lecteurs dans l'inquiétude du ſort qu'éprouvèrent la belle Inès, l'aimable Félicie & le brave Urſino; mais nous avons cru devoir leur faire connoître l'hiſtoire de ce tems, qui, ſe trouvant liée intimement à celle du prince de Navarre & de la princeſſe des Aſturies, nous a paru ne point diminuer l'intérêt, & porter du jour ſur ces tems reculés (1).

Le chef Normand ayant fait paſſer ſes priſonniers ſur le vaiſſeau de Sigefrid, les conduiſit à ce prince comme une riche capture, dont il pourroit exiger une forte rançon. Nous avons déja dit que Sigefrid n'avoit rien des mœurs féroces de ſon pays. Frappé de l'air noble de ſes nouveaux priſonniers, ému par les larmes & la beauté d'Inès & de Félicie, il les aborda de l'air le plus reſpectueux, les conduiſit, avec

(1) Tous les faits rapportés ci-deſſus ſont exactement conformes à l'hiſtoire de ce tems.

Urſino, dans la chambre de pouppe, & débuta par prendre le Ciel à témoin que leur honneur & leur vie étoient en sûreté. Il ſemble que l'honneur & la loyauté de l'ame impriment leur caractère auguſte ſur le front des gens vertueux : les deux jeunes Eſpagnoles osèrent lever les yeux ſur ceux de Sigefrid ; elles n'y lurent que l'attendriſſement que lui cauſoient leurs pleurs ; cependant leurs alarmes & leurs plaintes redoublèrent, lorſqu'elles virent déployer les voiles, & le vaiſſeau s'éloigner de la côte.

Sigefrid étant ſorti pendant quelques momens, pour donner des ordres, Inès & Félicie ſe précipitèrent dans les bras l'une de l'autre ; &, cachant ſous leurs vêtemens le poignard que dans ces tems-là les dames eſpagnoles portoient toujours à leur ceinture, elles jurèrent, en préſence d'Urſino, de ſe donner la mort, ſi ceux dont elles étoient captives oſoient entreprendre quelque violence contre elles.

Urſino étoit reſté juſqu'alors immobile, conſterné, & renfermant dans ſon ſein les tranſports qui l'agitoient. Voyant quelques armes attachées aux parois de la chambre, il ſe ſaiſit d'une cotte de mailles qu'il paſſa promptement ſous ſes habits : & plaçant, à portée de s'en emparer, une épée & un bouclier, il s'approcha d'Inès, &

ſe précipitant à ſes genoux, il lui jura de perdre la vie à ſes yeux, avant qu'on osât lui faire redouter quelque offenſe.

Le généreux Sigefrid s'occupoit alors à prévenir celles que ſes priſonniers pouvoient craindre. Il venoit, en préſence de ſon équipage, de les prendre ſous ſa garde, & de défendre ſous peine de la vie d'oſer pénétrer juſqu'à l'aſyle qu'il venoit de leur donner. Ce ne fut point avec l'air d'un maître qu'il reparut devant elles; ce fut plutôt avec celui d'un ami qui cherchoit à les conſoler. » Mes gens, leur dit-il, ont mal » exécuté mes ordres, & c'eſt avec regret que » je me refuſe à vous remettre dès ce moment » en liberté; forcé moi-même de m'éloigner » de cette côte, ſoyez sûres que dès que je » le pourrai, je vous donnerai les moyens de » retourner dans le pays d'où mes gens vous » ont enlevées. «

L'air de candeur de Sigefrid, & l'air de nobleſſe qui régnoit dans toute ſa perſonne comme dans ſes diſcours, firent renaître l'eſpérance dans le cœur des jeunes Eſpagnoles. Urſino lui-même fut touché de la candeur avec laquelle Sigefrid leur parloit; & comme la communication & l'union ſont toujours faciles entre les ames élevées & vertueuſes, il eut aſſez de confiance en celle de Sigefrid, qu'il

avoit déja jugé devoir être un chef diſtingué des peuples du nord, pour entrer en propos avec lui ſur l'incurſion inutile que ſes gens venoient de faire dans un pays habité par des peuples belliqueux, qui s'étoient refugiés dans les montagnes, pour y défendre leur liberté. Sigefrid répondit à la confiance avec laquelle Urſino venoit de lui parler, en lui racontant les principaux événemens de ſa vie. La ſurpriſe des Eſpagnols fut extrême, lorſqu'ils apprirent par ſon récit, qu'ils étoient en la puiſſance du prince Normand qui s'étoit emparé déja de Sant-Ander, & dont l'armée avoit formé le ſiége de la ville de Santillane. Ils crurent qu'il ſeroit imprudent de lui découvrir leur naiſſance; & Sigefrid crut facilement que ſes gens avoient enlevé ſeulement des filles de qualité des Aſturies, ſans ſoupçonner que l'une des deux fût l'héritière de ce royaume.

Pendant les deux jours ſuivans, Sigefrid ne démentit point la conduite qu'il avoit eue avec ſes priſonniers; & les mêmes promeſſes qu'il leur avoit faites furent renouvellées. Le pilote ayant dirigé ſa route vers le port d'où Sigefrid étoit parti quelques jours auparavant, eſpéroit pouvoir y rentrer inceſſamment, lorſqu'il découvrit une flotte conſidérable qui s'éloignoit de la côte, & qui s'avançoit vers la pleine mer. Le com-

mandant de cette flotte ayant apperçu de loin le vaiſſeau de Sigefrid, détacha les plus légers de ſon armée pour l'aller obſerver ; & Sigefrid les ayant reconnus pour être du nombre des ſiens, il leur fit un ſignal qui les fit promptement arriver à ſon bord : c'eſt par eux que Sigefrid apprit la défaite de ſon armée, & qu'Odinſée avoit été fait priſonnier. Sa colère fut extrême en apprenant l'imprudence d'Odinſée, & la témérité des Normands, d'avoir haſardé, en ſon abſence, une bataille auſſi déciſive ; mais, forcé de cacher ſon reſſentiment vis-à-vis des troupes toujours prêtes à la révolte, il rejoignit le gros de ſon armée ; & reprochant moins aux chefs la fatale défaite qui venoit de détruire l'élite de ſon armée, qu'il ne les plaignit de s'être laiſſés entraîner par le préſomptueux Odinſée, il leur fit connoître que le ſeul parti qui leur reſtoit à prendre, étoit de retourner à Bordeaux & de s'y fortifier, en attendant qu'il eût reçu les renforts qu'il ſe propoſoit d'envoyer demander aux autres princes du Nord.

Cette réſolution ayant été priſe d'une voix unanime, Sigefrid ſe mit à la tête de ſon armée, & dirigea ſa marche vers Bordeaux. Le vent fut aſſez favorable, pour que les ſentinelles puſſent l'avertir ſur la fin de la nuit ſuivante, qu'ils découvroient la lumière du phare élevé ſur la tour

de Cordouan. Alors les vaiſſeaux ne portant plus que leurs baſſes voiles, ſe préparèrent à profiter des premiers rayons du ſoleil; pour entrer dans la vaſte embouchure de la Gironde. Mais quelle fut la ſurpriſe de Sigefrid, lorſque ſe trouvant à la hauteur du cap méridional de cette embouchure, l'aube du jour lui fit reconnoître une flotte égale en force à la ſienne, qui s'avançoit vers cette même embouchure, & qui paroiſſoit venir du côté de l'île d'Oleron! Les deux flottes envoyèrent de part & d'autre quelques vaiſſeaux pour ſe reconnoître; & la fureur avec laquelle ces premiers vaiſſeaux s'attaquèrent dès qu'ils ſe furent parlé, fit connoître aux deux armées qu'elles étoient ennemies, & qu'elles devoient ſe préparer au combat le plus terrible. Un des vaiſſeaux de Sigefrid, après avoir coulé bas le vaiſſeau qu'il avoit attaqué, enleva le capitaine & le pavillon, qu'il vint préſenter à Sigefrid, en lui apprenant que le comte Lambert étoit à la tête de cette armée, avec laquelle il projettoit de conquérir Blayes & Bordeaux.

Le plus juſte reſſentiment animoit trop vivement Sigefrid contre ce comte perfide, pour qu'il balançât à l'attaquer. Lambert ayant appris, de ſon côté, que Sigefrid commandoit cette flotte, vit bien qu'il n'avoit plus d'autres reſſources que de vaincre ou de périr; & les deux

armées pouſſant par trois fois de grands cris, ſelon l'uſage des barbares du Nord, ſe préparent de part & d'autre à la bataille ſanglante que le ſort ſemble leur impoſer de ſe donner.

Sigefrid deſcendit dans la chambre de pouppe, pour faire part de cet événement à ſes priſonniers, & pour leur propoſer d'éviter les périls de ce combat, & de monter ſur un léger eſquif qui pouvoit les faire aborder en ſûreté dans quelque anſe de cette côte. Mais Inès & Félicie, touchées de ſa généroſité, & ne trouvant qu'un nouveau danger dans le projet d'aborder ſur une côte étrangère, lui répondirent qu'elles ne pouvoient ſe croire en ſûreté que ſous la garde d'un auſſi vertueux Chevalier; qu'elles ſubiroient le même ſort que lui, & que, tandis qu'il combattroit, elles éleveroient leurs prières au ciel pour qu'il triomphât du coupable Lambert. Ah! Seigneur, s'écria les yeux pleins de feu le brave Urſino, me refuſerez vous des armes pour combattre & mourir, s'il le faut, auprès de vous? Je ſuis Chevalier; & je vous jure, ajouta-t-il, en mettant la main ſur ſon cœur, que je rapporterai ces armes à vos pieds, après les avoir employées à votre défenſe. Sigefrid, vivement ému par l'action généreuſe d'Urſino, ne lui répondit qu'en l'embraſſant, & en l'aidant à ſe couvrir d'armes pareilles aux ſiennes. Ne

trouvant point alors de bouclier, ce prince fut forcé de lui en préſenter un qui portoit la même armoirie que le ſien. L'un & l'autre, à l'inſtant, après s'être éloignés des princeſſes, s'élancèrent ſur le tillac, où Sigefrid ne put s'empêcher d'admirer l'air héroïque d'Urſino, couvert d'armes brillantes, & brûlant d'impatience d'en venir aux mains avec l'ennemi. Sigefrid & Lambert ayant reconnu, de part & d'autre, le vaiſſeau qu'ils montoient à ſon pavillon, firent diriger leurs vaiſſeaux l'un contre l'autre avec la même ardeur. Les deux armées ſe chargeant en même tems, le premier choc des proues retentit juſqu'au rivage de la mer, qui, dans l'inſtant, fut couverte des débris des vaiſſeaux que ce choc terrible avoit fracaſſés. Ceux de Sigefrid & de Lambert ayant réſiſté, les grapins ſont lancés des deux parts; & des ponts volans jettés entre les bords, ſont bientôt couverts de combattans. Sigefrid, terraſſant tous ceux qui lui réſiſtent, ſaute ſur l'arrière du vaiſſeau de Lambert, qui, dans ce moment, combat à l'avant, & qui, brûlant du deſir d'en venir aux mains avec un ennemi qu'il déteſte, trouve le moment de s'élancer ſur la pouppe du vaiſſeau de Sigefrid.

Quelque ardeur qui animât à combattre dom Urſino, ce tendre amant n'avoit pu ſe réſoudre

à s'éloigner de la chambre qui renfermoit Inès : juſqu'alors il s'étoit contenté d'en défendre l'approche, & ſon épée n'étoit encore rougie que du ſang de quelques ſoldats audacieux. La richeſſe des armes de Lambert, les coups qu'il lui vit porter, lui firent connoître qu'il ſe préſentoit un ennemi digne de lui. Dans ce moment, Lambert, trompé par les armes & le bouclier qu'il reconnoît, ne doute point que ce ne ſoit Sigefrid ; & renverſant ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, il s'élance ſur Urſino, qui pare les premiers coups avec ſon bouclier. L'Eſpagnol combat avec le ſang-froid que donne le vrai courage ; & portant ſes coups d'une main sûre, il fait bientôt couler le ſang de ſon ennemi. La fureur de Lambert en redouble ; mais ſes coups précipités n'ont d'autre effet que de le découvrir, & de lui faire recevoir de nouvelles bleſſures. Semblable enfin à la victime qui préſente la gorge au couteau ſacré, il ſaiſit ſon épée à deux mains, & l'élève vainement encore pour frapper Urſino. Au même inſtant celui-ci lui porte un coup de la ſienne dans la gorge, qui le fait tomber ſans vie à ſes pieds, en verſant un torrent de ſang. Un des officiers du vaiſſeau de Sigefrid lève la viſière du caſque de Lambert, le reconnoît ; & voyant qu'il eſt déja ſans vie, il lui coupe la tête, l'élève au bout d'une lance &

la préſente à ſon armée, à côté du pavillon du vaiſſeau de Sigefrid.

Pendant ce combat, ce prince s'étoit déja rendu le maître du vaiſſeau de Lambert; quelques Bretons ſeulement étoient tombés ſous ſes coups; & les Normands, quelque coupables qu'ils fuſſent, n'osèrent lever leurs armes contre un de leurs princes dont ils avoient ſi ſouvent admiré la valeur, & qui, ſe faiſant alors connoître, leur crioit en langue tunique de mettre les armes bas.

Les cris de victoire qui s'élevèrent en ce moment du vaiſſeau de Sigefrid, l'aſpect de la tête ſanglante de Lambert, conſternèrent le reſte de l'armée de ce traître. Sigefrid, paroiſſant ſur le tillac du vaiſſeau de ſon ennemi, le viſage découvert, & élevant un drapeau blanc, ſuſpendit le carnage; & d'un commun accord, tous les capitaines de la flotte de Lambert amenèrent leur pavillon, & firent lever les rames.

Sigefrid leur fit dire de ſe rendre à ſon bord, ſur lequel il repaſſa dans le même moment. Le premier objet qui frappa ſa vue, fut le corps ſanglant de Lambert aux pieds d'Urſino, qui lui préſentoit l'épée de ce traître. Sigefrid ſe précipita dans ſes bras, lui jura l'amitié d'un frère; & tous deux, deſcendant enſemble dans la chambre où la belle Inès & Félicie élevoient

leurs bras tremblans au ciel, ils leur annoncèrent la victoire qu'ils venoient de remporter. Sigefrid embraſſant une ſeconde fois Urſino en leur préſence, leur apprit qu'il la devoit à ſa valeur.

Inès & Félicie furent prêtes à découvrir à Sigefrid, quelle étoit la naiſſance & le haut rang de celles qu'il tenoit ſous ſa puiſſance; mais la ſenſible Inès fut retenue par un ſentiment qui captivoit ſon cœur; elle aimoit Urſino, ſa naiſſance étoit inconnue; & les reſpects que Sigefrid eût pu lui rendre, comme à l'infante des Aſturies, n'euſſent pu la conſoler de ne pouvoir parler d'Urſino, que comme d'un brave Chevalier dont la naiſſance n'étoit pas connue: elle prit donc le parti d'attendre la ſuite des événemens pour ſe faire connoître; & lorſque Sigefrid lui parla de la néceſſité qui le forçoit à retourner à Bordeaux, elle lui dit qu'elle ſe feroit un plaiſir de le ſuivre; & que, convaincue de ſa généroſité, elle attendroit ſans inquiétude le tems où la ſituation de ſes affaires lui permettroit de la renvoyer, avec ſa compagne, dans le ſein de leurs familles, avec une ſûre eſcorte.

Sigefrid, averti dans ce moment, que les capitaines de la flotte de Lambert étoient raſſemblés ſur le tillac de ſon vaiſſeau, y monta ſuivi d'Urſino. Loin de rien reprocher à ceux qu'il reconnut pour l'avoir abandonné, il les plaignit

d'avoir été séduits au point de soumettre leur réputation & leur fortune à l'homme le moins digne de commander à d'aussi braves Chevaliers : son éloquence simple, un charme répandu sur toute sa personne & jusques dans le son de sa voix, amollirent la férocité du caractère des chefs Bretons, comme celui de ceux du Nord. Tous ces chefs baissant d'une main la pointe de leur épée dans le sang de Lambert qui couloit encore, élevèrent l'autre main vers le ciel, conjurèrent Sigefrid d'oublier leurs torts, & lui jurèrent obéissance & fidélité.

Ces chefs, retournés sur leurs vaisseaux, ne formèrent plus qu'une seule flotte, dont Sigefrid prit la tête; & l'heure de la marée qui montoit, favorisant l'entrée de cette flotte dans la Gironde, elle arriva vers la fin du jour dans Bordeaux, aux acclamations des troupes Normandes qui s'étoient rassemblées pour s'opposer à la descente de Lambert, & qui jouissoient du bonheur de revoir leur prince victorieux, & chef d'une armée plus forte que celle avec laquelle il étoit parti.

Sigefrid, rentré dans Bordeaux, s'occupa les premiers jours d'établir le bon ordre dans cette belle ville, & la discipline dans ses troupes; il s'occupa de même à rendre ses respects assidus aux jeunes Espagnoles; & traita dom Ursino comme

comme un frère d'armès, auquel il devoit la punition de Lambert. Ils n'eurent pas de peine à perſuader aux chefs Normands, qu'ils ne pouvoient former ſur les côtes de France un établiſſement plus agréable & plus ſolide que celui qu'ils avoient alors; mais qu'ils n'y réuſſiroient qu'en gagnant le cœur des peuples belliqueux de ce pays, & en leur conſervant leur religion & leurs lois. Tout fut paiſible après huit jours dans Bordeaux; le commerce s'y ranima, & les Gaſcons ſe portèrent d'eux-mêmes à fortifier l'abord de l'embouchure de la Gironde & le bec d'Ambès, pour garantir ce beau pays des nouvelles incurſions des Normands qui pourroient ſe préſenter pour partager la conquête de Sigefrid.

Urſino jouiſſoit trop délicieuſement du bonheur d'être ſans ceſſe auprès de la belle Inès & de Félicie, pour preſſer Sigefrid de manquer le jour de leur départ. Quoique Inès aimât tendrement ſon père, & qu'elle gémît quelquefois en penſant à la douleur mortelle dont il devoit être accablé, elle n'avoit pas juſqu'alors été plus preſſante que dom Urſino: elle faiſoit tous les matins le projet de parler de ſon départ, mais le charme des ſoins empreſſés d'Urſino le lui faiſoit oublier; & ſi la tendre Félicie n'eût pas ſouvent parlé de dom Pèdre en fondant en larmes,

Inès (il faut l'avouer) auroit eu peine à trouver le moment de demander elle-même à perdre la félicité pure dont elle jouiſſoit à Bordeaux. Les ſoupirs & les regrets de ſon amie l'ayant enfin déterminée à prier Sigefrid de leur tenir la parole qu'il leur avoit donnée, ce généreux prince fit préparer un char ſuperbe; & nommant, pour leur ſervir d'eſcorte, cent braves Chevaliers qui prêtèrent ſerment d'obéir à dom Urſino, le jour de leur départ fut marqué pour le troiſième après celui de leur demande.

Il n'en reſtoit plus qu'un à s'écouler, lorſque Sigefrid apprit avec ſurpriſe, qu'une puiſſante armée ayant déja dépaſſé Bayonne, s'avançoit contre lui des frontières de la Navarre, & paroiſſoit prête à attaquer le Bordelois. Cette nouvelle, qui ſuſpendoit néceſſairement le départ d'Inès, ne porta nulle alarme dans l'ame intrépide de Sigefrid. Plus ſûr que jamais de la fidélité de ſes troupes, connoiſſant toute la nouvelle force qu'elles venoient d'acquérir, par la diſcipline à laquelle elles s'étoient ſoumiſes, & par la nombreuſe nobleſſe Gaſconne que ſes vertus & ſa réputation avoit attachée à ſa fortune, il fit ſans trouble les préparatifs néceſſaires pour s'oppoſer aux efforts de cette armée, au cas qu'elle voulût entrer dans ſes nouveaux états, comme ennemie; mais, voulant éloigner la

guerre de la capitale, il ſortit à la tête de la ſienne, & ſe porta juſqu'aux frontières du Bazadois. Son avant-garde, arrivée ſur le bord d'une rivière qui ſéparoit les deux provinces, apperçut celle de cette armée qui commençoit à s'étendre ſur la rive oppoſée ; & bientôt les deux corps d'armée s'étant reformés dans la même poſition, les deux camps furent aſſis, de part & d'autre, à peu de diſtance de cette rivière, dont la profondeur & la rapidité empêchoient le paſſage. Nos lecteurs apprendront avec plaiſir, que cette armée étoit celle que les rois de Navarre & des Aſturies commandoient en perſonne, pour redemander, à main armée, à Sigefrid, les priſonnières qu'il avoit enlevées de Villa-Vicioſa. Dom Inigo, que ſa haute ſageſſe, autant que ſes grandes actions, avoient élevé à la royauté, calma l'impétuoſité de dom Pélagos & de dom Pèdre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent certains ſi les deux princeſſes étoient dans Bordeaux. L'adroit & fidèle Jacomo s'étant couvert des habits d'un villageois, & s'étant chargé de vivres, eut l'adreſſe de pénétrer dans le camp de Sigefrid, où, ſe mélant avec les vivandiers de ſon armée, il ſut d'eux, que deux jeunes Eſpagnoles d'une rare beauté, dont on ignoroit la naiſſance, étoient reſtées dans Bordeaux, où Sigefrid les avoit conduites lorſqu'il y étoit

rentré victorieux. Jacomo ne put tirer de ces gens grossiers aucune notion sur Ursino : mais son rapport suffit pour déterminer dom Pélagos & dom Inigo à délivrer Inès & Félicie ; & sur le champ ils assemblèrent le conseil, pour y décider des premières démarches qu'ils auroient à faire.

Dom Inigo, connoissant l'importance de conserver une armée composée des plus braves troupes de la Navarre & des Asturies, comme étant le seul boulevard qu'ils pussent opposer aux incursions des Sarrasins, bien plus à craindre encore pour eux que celles des Normands, proposa dans ce conseil d'envoyer des hérauts d'armes à Sigefrid, pour lui redemander les prisonniers qu'il avoit enlevés, & pour lui déclarer la guerre en cas de refus. Cette proposition parut trop dangereuse, & son succès trop incertain à l'impétueux dom Pèdre, qui ne put s'empêcher d'élever la voix. Seigneurs, dit-il aux deux rois, vous ne compromettrez ni votre gloire, ni le sang de vos sujets, si vous voulez me permettre d'écrire seul à Sigefrid, & de lui envoyer un héraut en mon nom ; nous verrons quelle sera sa réponse ; vous ne courrez point le risque d'essuyer un refus dont l'honneur vous forceroit à vous venger, & vous serez toujours à même de prendre le parti le plus sage ou le plus

courageux, ſelon la réponſe que j'en recevrai. Les deux rois conſentirent à ce que dom Pèdre leur demandoit; & le prince Aſturien courut à ſa tente où dom Melchior de Leſparos l'attendoit, pour lui dire qu'étant allé viſiter les poſtes avancés ſur le bord de la rivière, il avoit cru reconnoître Urſino dans une troupe de Chevaliers Normands, qui de leur côté viſitoient les gardes poſtées ſur l'autre rive; mais cependant, ajouta-t-il, comment ſe pourroit-il que nôtre ami ſe trouvât, les armes à la main, au ſervice de Sigefrid, qui, contre le droit des gens, & comme un pirate, l'a fait ſon priſonnier? C'eſt ce qu'il nous eſt important de ſavoir, mon cher Leſparos, répondit dom Pèdre; & l'eſpèce de cartel que je vais envoyer à Sigefrid, nous mettra bientôt à portée d'éclaircir nos doutes. Ah! s'écria dom Leſparos, accordez-moi donc l'honneur de vous ſervir de ſecond, & ne chargez point un héraut de porter la lettre que vous vous propoſez d'écrire; laiſſez-moi la préſenter moi-même; il me ſera bien plus facile de connoître quel eſt le ſort de trois perſonnes qui nous ſont ſi chères, qu'il ne le ſeroit au héraut que vous choiſiriez, lequel ſeroit forcé de ſe borner aux ſimples fonctions de ſa charge. Dom Pèdre, vivement touché de l'attachement de Leſparos, dont il connoiſſoit l'eſprit & la haute

valeur, ne put lui refuſer ſa demande; & de concert avec lui, il écrivit, au nom de tous les deux, cette lettre à Sigefrid.

Dom Pèdre, prince de Santillane, & dom Melchior, comte de Leſparos, au prince Sigefrid.

» Seigneur, la haute réputation de courage » & de généroſité que l'Europe vous accorde, » nous fait préſumer que l'on nous a trompés » en vous attribuant un acte injuſte, & l'en- » lèvement de la princeſſe des Aſturies, de la » jeune comteſſe de Miranda, & d'un Chevalier » déſarmé qui les accompagnoit. Un deſcen- » dant de l'illuſtre Doolin ne peut avoir em- » ployé, contre le droit des gens, une pareille » ſurpriſe; nous vous eſtimons trop, Seigneur, » pour ne pas vous en croire ſur votre parole. » Si vous n'êtes pas le maître de la liberté de » ces princeſſes, éclairez-nous ſur les moyens » de la leur rendre : ſi vous l'êtes, nous vous » les redemandons, pour les remettre à leurs » familles; & vous ne pouvez, avec honneur, » nous refuſer une demande auſſi juſte, ou ne » pas conſentir à les diſputer par la voie des » armes. Nous nous rendrons au jour que vous » nous marquerez, dans l'île ſituée entre les

» deux camps, pour les y recevoir de votre » main, ou pour vous combattre avec le se- » cond dont vous aurez fait choix ; & nous y » conduirons le comte Odinsée, dont la liberté » dépendra du sort de notre entrevue. «

Dom Pèdre & dom Melchior ne communiquèrent à personne ni cette lettre, ni leur projet ; & Lesparos se couvrant des armes les plus simples, & se faisant accompagner d'un héraut & d'un trompette, se présenta sur les bords de la rivière, fit sonner un appel, & le héraut déploya le drapeau blanc qu'il avoit apporté.

Dans ce moment même, Sigefrid, incertain des desseins de l'armée campée sur la rive opposée, en observoit les mouvemens. Au signal que faisoit Lesparos, il envoya de même dans une barque un Chevalier, & l'un de ses hérauts portant un drapeau blanc, avec ordre de lui conduire ceux qui se présentoient, si leur intention étoit de lui parler, & de leur promettre toute sûreté dans son camp. Lesparos n'hésita point à s'embarquer, & Sigefrid regretta bien de n'avoir pas Ursino près de lui. Ce Chevalier ne pouvoit être long tems sans voir la belle Inès, & dans ce moment il étoit auprès d'elle. Lesparos, sans baisser la visière de son casque, l'aborda avec un air noble, & lui présenta la lettre dont il étoit chargé. Sigefrid la lut

deux fois de ſuite avec un air auſſi ſurpris qu'attentif.

» Sire Chevalier, lui dit-il enfin, les reproches » qu'on oſe me faire dans cette lettre, ont lieu » de me ſurprendre; j'ignore abſolument quel » eſt le ſort des Princeſſes & du Chevalier dont » vous me parlez. Il eſt vrai que mes gens » ont enlevé, à mon inſu, deux jeunes filles » de qualité des Aſturies; mais il n'eſt pas poſ- » ſible qu'elles ne m'euſſent déclaré leur rang & » leur naiſſance, ſi c'étoient celles dont cette » lettre parle. Les reſpects, les ſoins que je leur » ai rendus, la promeſſe que j'étois près d'exé- » cuter en les renvoyant avec honneur à leurs » familles, auroient déterminé les Princeſſes des » Aſturies & de la Miranda à ſe faire connoître.« Leſparos jugeant, par la réponſe de Sigefrid, qu'il ignoroit en effet le rang de ſes priſonnières, lui répondit: » Seigneur, je crois ſans » aucun doute ce que vous me dites; mais » quelles que puiſſent être les deux Eſpagnoles » qui ſont en votre puiſſance, je ſuis chargé » de vous les demander, aux termes de la lettre » que vous venez de lire, & ma miſſion ne me » permet pas d'y rien changer. — En ce cas, répondit Sigefrid d'un air plus vif, je vois que la ſeule réponſe que j'aie à faire, & qui puiſſe s'accorder avec ma promeſſe & mon honneur,

eſt celle que je vais vous remettre. A ces mots, il écrivit :

Sigefrid, prince du ſang royal de Danemarck, à dom Pèdre, prince de Santillane, & à dom Melchior, comte de Leſparos.

« Seigneurs, quelles que puiſſent être les » dames Eſpagnoles que le haſard a fait tomber » en ma puiſſance, ſachez qu'elles ont toujours » été libres, & que Sigefrid ſait reſpecter les » malheurs & la vertu. Je les euſſe été remettre » moi-même entre les bras de leurs pères, s'ils » m'euſſent été connus : mais puiſque ce ne » ſont point ces pères mêmes qui me les re- » demandent, & puiſque deux Chevaliers ſe » préſentent pour me les diſputer par les armes, » je ne ſais point écouter aucune propoſition » audacieuſe. Demain, trois heures après le » lever du ſoleil, je conduirai mes deux pri- » ſonnières dans l'île ſituée au milieu de la ri- » vière qui nous ſépare ; je combattrai les » deux Chevaliers dont je reçois le défi : mais, » quel que ſoit l'événement du combat, elles » ſeront maîtreſſes de rentrer ſous ma garde, » ou de ſe rendre dans le camp des chefs qui » vous commandent. »

Leſparos, en liſant cette lettre, ne put s'empêcher de s'écrier : » Prince, vous êtes bien

» digne de votre haute renommée ; & le roi » de Navarre & celui des Aſturies, que nous » ſervons, ne pouvoient eſpérer rien de plus de » votre généroſité. « A ces mots, il prit la lettre ; &, ſaluant Sigefrid avec reſpect, il ſe retira.

Sigefrid attendit avec impatience le retour d'Urſino, pour lui communiquer ce qu'il venoit d'apprendre, & le défi des deux Chevaliers Eſpagnols. Quand il l'eut vu & qu'il l'eut inſtruit, lui ſerrant tendrement la main : » Quel » ſecond pourrois-je choiſir, lui dit-il, ſi ce » n'eſt ce brave Chevalier, ce frère d'armes que » je me ſuis acquis ? « On imaginera ſans peine quelles furent la ſurpriſe d'Urſino & l'agitation de ſon ame ; mais il ſut les cacher. Il remercia Sigefrid de l'honneur qu'il lui faiſoit ; & dès ce moment, il prévit les événemens heureux qui devoient ſuivre un pareil projet.

Il précéda Sigefrid à Bordeaux ; & volant près d'Inès & de Félicie, il leur apprit les grandes circonſtances prêtes à décider de leur ſort. Dans ce premier moment, Urſino n'étoit occupé que d'Inès, le caractère du véritable amour étant de l'être preſque uniquement de ce qu'on aime ; mais un cruel retour ſur lui-même porta le déſeſpoir dans ſon cœur ; il ne put s'empêcher de ſe jetter aux genoux d'Inès. » Je

» vais vous perdre, s'écria-t-il douloureuſement, » & le malheureux Urſino n'oſera plus lever les » yeux ſur la Princeſſe des Aſturies ; ma ſeule » reſſource, c'eſt de chercher la mort. « Inès tremblante, & les yeux pleins de larmes, ne put réſiſter au ſentiment qui déchiroit ſon ame : » J'ignore, dit-elle, ce que le ſort me prépare ; » mais s'il faut vous perdre, je tomberai aux » pieds des autels, je me couvrirai d'un voile ; » & en le recevant, je jurerai de les ſervir le » reſte de ma vie. « L'arrivée de Sigefrid interrompit leur entretien.

Sigefrid rendit un compte exact aux deux princeſſes de tout ce qui venoit de ſe paſſer ; il leur fit approuver la promeſſe qu'il venoit de faire, de les conduire le lendemain dans l'île marquée pour le combat, après les avoir aſſurées que, quel qu'en fût l'événement, elles ſeroient maîtreſſes de rentrer dans Bordeaux, ou de paſſer dans le camp des rois de Navarre & des Aſturies. Après cela, il donna ſes ordres à ceux des chefs Normands qu'il honoroit de ſa confiance ; &, retournant avec Urſino dans ſon camp, ils firent tout préparer pour la journée mémorable du lendemain.

Dès les premiers rayons du ſoleil, les deux armées prirent les armes, & bordèrent de part & d'autre la rivière ; une grande barque fut

préparée, de chaque côté, vis-à-vis de l'île : les deux rois montèrent à cheval, & ſe portèrent ſur le rivage pour être ſpectateurs du combat.

Inès & Félicie, couvertes toutes les deux d'un voile & d'une mante, montèrent ſur un char ſuperbe, & ſe rendirent au rivage où Sigefrid & ſon ſecond les attendoient pour leur donner la main, & les faire entrer avec eux dans la barque. Dom Pèdre & dom Melchior, conduiſant le comte Odinſée, s'embarquèrent de leur côté; & c'eſt au ſon des inſtrumens guérriers des deux armées, que les deux barques voguèrent pour aborder dans l'île, où deux riches balcons avoient été préparés, l'un pour Inès & Félicie, l'autre pour Odinſée qui ne portoit point d'autres armes que ſon épée.

Qui pourroit exprimer les tranſports dont Urſino fut agité, lorſqu'il fut certain que ſon cher dom Pèdre & Leſparos s'avançoient en effet vers lui? Seigneur, dit-il à Sigefrid, vous en avez fait aſſez juſqu'ici pour votre gloire; je crois connoître les deux Chevaliers qui s'avancent pour nous combattre; je vous conjure de reſter quelques momens près de vos priſonnières, & de me permettre d'approcher ſeul, pour apprendre d'eux-mêmes quelles ſont les conditions du combat. Sigefrid s'étant arrêté près du balcon d'Inès, Urſino s'avança vers le bord de l'île;

où les Eſpagnols deſcendoient en ce moment. Ne pouvant plus alors réſiſter au tranſport qui l'entraîne vers ſon cher dom Pèdre, il délace & jette ſon caſque, & court à lui les bras ouverts. Ah dieux! s'écrièrent dom Pèdre & Leſparos, eſt-ce bien ce cher & brave Urſino que nous revoyons? Le ſpectacle de dom Pèdre & d'Urſino ſe tenant étroitement embraſſés, & de Leſparos qui, fléchiſſant un genou, préſentoit ſon épée à ce dernier, firent jetter un cri de ſurpriſe, qui retentit également dans les deux armées. Sigefrid plus ſurpris, plus ému que perſonne, étoit prêt de s'approcher des trois Chevaliers; mais il fut en ce même inſtant forcé de voler au ſecours de ſes priſonnières qui venoient de tomber évanouies ſur leur balcon. Inès avoit perdu ſes ſens la première, en reconnoiſſant ſon père ſur la rive oppoſée: la vue d'un amant adoré, de l'aimable dom Pèdre, avoit fait le même effet ſur Félicie.

Urſino s'arracha enfin des bras de ſon ami, pour ſerrer Leſparos dans les ſiens. Le voyant à ſes genoux lui préſenter ſon épée: Que faites-vous, cher Leſparos, lui dit-il? — Ah! ſeigneur, s'écria celui-ci, qu'il m'eſt doux de rendre le premier ce que je dois au fils de mon ſouverain! — Juſtes dieux! qu'eſt-ce que j'entends? s'écria l'illuſtre & brave nourriſſon de l'ourſe,

en ſe jettant à ſon cou. — Oui, ſeigneur, oui, mon ami, dit dom Pèdre, vous êtes reconnu pour le fils du roi de Navarre : venez dans les bras de ce père fortuné dont vous avez fait les malheurs, & dont vous allez faire la gloire. — Ah ! s'écria vivement le prince de Navarre, en s'arrachant des bras de ſes deux amis, qu'Inès, que ma chère Inès reçoive la première l'hommage de celui qu'elle n'a pas dédaigné !... A ces mots, il vole auprès d'elle, au moment qu'elle rouvre les yeux à la lumière : il ſe jette à ſes genoux ; &, lui baiſant la main avec tranſport, il s'écrie : Divine princeſſe, c'eſt Alphonſe de Navarre qui vous adore, & que le ciel fait reconnoître pour le rendre digne de vous. Inès éperdue, & cédant à ſes premiers tranſports, ſerre la tête d'Alphonſe ſur ſon ſein, lève les yeux au ciel : Ah ! ſeigneur, lui dit-elle, c'eſt Urſino que j'aimois ; c'eſt Urſino que j'aimerai toujours.

Puiſſe l'ame de nos lecteurs ſe repréſenter plus vivement que nous ne pouvons la peindre, une ſcène auſſi touchante ! voir d'une autre part dom Pèdre baiſant & baignant de ſes larmes les mains de Félicie ; Sigefrid jettant ſon caſque & ſon bouclier, & jurant avec Alphonſe une alliance éternelle. Il n'eſt pas juſqu'au farouche Odinſée, dont l'ame ne cède au charme de ce ſpectacle.

Il vole à dom Alphonſe : Prince, lui dit-il, ſi vous obtenez ma liberté de dom Pèdre, je vous conſacre à jamais & ma vie & mon épée. Dom Pèdre, à ces mots, embraſſant Odinſée : Vous êtes libre, ſeigneur, lui dit-il, & je vous jure l'attachement le plus fidèle.

Pendant que l'amour & l'amitié triomphoient dans cette île, où les deux armées s'étoient attendues à voir un combat ſanglant, des cris de joie s'élevoient de celle des Eſpagnols. L'hermite dom Juan de Livaros avoit reconnu ſon élève; &, courant embraſſer les genoux du roi de Navarre : N'en doutez plus, ſeigneur, c'eſt votre fils, c'eſt mon cher Urſino que le ciel rend à nos vœux. A ces mots, dom Inigo ſaute de ſon cheval, court avec Livaros vers une barque; & le roi des Aſturies ne doutant plus qu'Inès ne ſoit une des Eſpagnoles que leur voile dérobe à ſes regards, ſuit le roi de Navarre, & s'élance dans la même barque après lui. Le vieux Livaros s'empare d'une rame; les deux rois ſecondent ſes efforts, & dans peu de momens ils abordent dans l'île, & courent vers leurs enfans qui volent pour ſe précipiter à leurs pieds. Tandis que le roi de Navarre & dom Urſino s'approchent & ſe regardent, incertains & tremblans, l'hermite Livaros embraſſe Urſino, détache ſa cuiraſſe & ſa cotte de mailles,

découvre ſon ſein, l'enlève & le porte dans les bras du roi de Navarre, qui reconnoît à l'inſtant le reliquaire précieux qu'il porte à ſon cou, & la coquille empreinte ſur ſon ſein. Ah! mon fils, mon cher fils, je te retrouve donc! s'écria dom Inigo. Tandis que cet heureux fils embraſſoit ſes genoux, Inès étoit déja dans les bras de ſon père. Ce ne fut qu'après avoir calmé leurs premiers tranſports, qu'Urſino préſenta Sigefrid aux deux rois, comme un héros, & le prince généreux auquel ils devoient le bonheur d'avoir retrouvé leurs enfans. Quels droits n'avez-vous pas, ſeigneur, dirent-ils tous deux au prince de Danemarck, ſur nos cœurs & ſur notre reconnoiſſance! Sigefrid leur apprit en peu de mots tout ce qu'il devoit au vainqueur de Lambert. Les principaux chefs des deux armées furent appellés dans l'île; & Livaros raſſemblant leurs lances & leurs boucliers, il en forma ſur le champ une eſpèce de trophée, ſur lequel les deux rois & Sigefrid uniſſant leurs mains, ſe jurèrent une alliance à jamais durable. A peine leurs ſermens mutuels étoient-ils prononcés, que le roi des Aſturies dit au roi de Navarre: Que cette île, ſeigneur, ſoit à jamais regardée comme un lieu ſacré! L'Être ſuprême vient d'y manifeſter ſa puiſſance, en nous y faiſant retrouver nos enfans: & quel

lieu

lieu plus ſaint pourrions-nous trouver pour faire renouveller en notre préſence d'autres ſermens que depuis long tems je crois être écrits dans les cieux?... A ces mots, prenant la main de ſa fille, il la préſente au prince de Navarre, qui ſe précipite aux genoux d'Inès. Les deux rois ſerrent leurs enfans dans leurs bras, les conduiſent eux-mêmes à l'autel militaire déja conſacré par l'union jurée; ils uniſſent leurs mains en élevant pour eux leurs vœux au ciel; & l'hermite Livaros, s'emparant de la vraie croix qu'Urſino porte à ſon cou, ſe ſert du bois ſacré pour bénir cette union ſi belle.

Les chefs Eſpagnols & Normands, ainſi que les deux armées qui bordoient les deux rivages, pouſsèrent des cris d'acclamation qui firent retentir les nues; & les deux camps ſe confondant bientôt, Sigefrid & les deux rois trouvèrent également dans ces trois nations l'attachement des ſujets les plus fidèles.

Le bonheur de dom Pèdre & de Félicie ne fut différé que juſqu'à l'arrivée du duc de Miranda, dont l'ancien reſſentiment céda ſans peine au bonheur d'acquérir un gendre tel que dom Pèdre. Peu de tems après, les deux rois obtinrent pour Sigefrid l'aimable Méliſiade, fille unique du duc de Gaſcogne Ayſon, dont les états étoient limitrophes du Bordelois. Dom Mel-

chior de Leſparos reçut de Sigefrid & du roi de Navarre, une riche contrée ſituée entre les deux états, à laquelle il donna ſon nom; & ces heureuſes alliances rendirent pour toujours la Gaſcogne, la Navarre & les Aſturies inacceſſibles aux incurſions des Normands & des Sarraſins. Alphonſe vécut long tems heureux, & ſon nom eſt reſté célèbre dans l'hiſtoire.

LE PETIT
JEHAN DE SAINTRÉ,

D'APRÈS la comparaiſon de l'original avec l'édition donnée par Morel, en 1724.

QUOIQU'IL paroiſſe, par le commencement de ce Roman, qu'il ait été compoſé ſous le roi Jean, les plus fortes raiſons nous portent à croire qu'il ne peut l'avoir été que ſous Charles VI.

La première, c'eſt que dans le chapitre XVIII, la dame des belles-Couſines appelle ſes beaux-oncles, les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne; & que la reine régnante l'appelle belle-Couſine, au lieu de l'appeller belle-nièce.

Secondement, on voit cités dans le Roman, pluſieurs grands perſonnages connus pour avoir vécu ſous Charles VI.

Troiſièmement, l'hiſtoire ſingulière, & tout au moins très-gaillarde du *Petit Jehan de Saintré*, ſe rapporte très-peu au ton des vertus épurées de Bonne de Luxembourg, fille du

roi de Bohème (1), ainſi qu'à la nobleſſe & à la modeſtie qui régnoient dans ſa cour. Ce Roman nous paroît bien plutôt avoir été compoſé pour amuſer, & pour plaire à la trop celèbre Iſabeau de Bavière, qui fut également extrême dans ſes aventures & dans ſes forfaits.

On pourroit préſumer que la dame des belles-Couſines eſt une des deux filles de Charles le Mauvais, roi de Navarre, gendre du roi Jean; ce qui ſe rapporte au titre qu'elle prend de nièce de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, frère de ſa mère, fils du roi Jean, & chef de la maiſon de Bourgogne qui s'éteignit à la mort de Charles le Téméraire, & qui tomba dans la maiſon d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, archiduc d'Autriche, de laquelle l'auguſte impératrice Marie-

(1) Le roi de Bohème, beau-père du roi Jean, étant devenu aveugle; ce brave & généreux vieillard dit à deux de ſes Chevaliers, la veille de la bataille de . . . . *Eh! chiers amis, ne me procurerez-vous pas le bonheur de férir encore un coup de lance ou de branc d'acier!* — *Oui-dà, Sire*, dirent-ils. *Si-tôt ils enrénèrent leurs chevaux avec le ſien; & le lendemain les trois donnèrent au plus fort de la bataille, & furent trouvés, après, tous les trois tués, unis encore enſemble.* (Hiſt. de France par Froiſſard.)

Thérèſe étoit l'unique & dernière deſcendante en droite ligne.

Je crois pouvoir rapporter ici l'anecdote la plus propre à caractériſer ce Roman.

Un homme illuſtre, qui fut digne de l'eſtime & de la reconnoiſſance de tous les gens qui penſent, pendant un ſiècle de vie, dit un jour, chez une femme d'un eſprit ſupérieur, en ma préſence, & devant une des amies de la maiſon (que les Muſes & les Amours ont pleurée & pleurent encore) : *Je me ſouviens*, dit-il, *d'avoir écrit quelque part, & je ne m'en repens pas, que le naïf n'eſt qu'une nuance du bas....* (Cependant cet homme avoit été le contemporain & l'ami de La Fontaine!) La maîtreſſe de la maiſon & moi, nous baiſsâmes les yeux, & n'osâmes rien répondre à ce vieillard aimé, ſi digne de nos reſpects; mais ſa jeune amie, quoique pénétrée des mêmes ſentimens, ne put tenir à ſon premier mouvement : — *Ah! Monſieur*, s'écria-t-elle, *vous êtes bien en droit de ne pas croire au ſeul genre d'eſprit qui vous manque.* — A ces mots, le vieillard, à ſon tour, baiſſa les yeux, & ne répondit point; la jeune perſonne devint rouge comme le feu; ſes yeux même ſe remplirent de larmes : ce ſilence & le nôtre l'accabloient. Déſeſpérée d'avoir mortifié cet homme reſpectable : — *Ah!* me

dit-elle tout bas, *quel pouvoir a pu me porter à cette imprudence? — Eh! qui merite plus que vous*, lui répondis-je, *d'être l'organe de la verité?*

Je n'ai rien de plus à dire ſur le genre naïf. Malheureux ceux qui n'en ſentent pas les charmes! il eſt l'ame de l'ancien Roman que je vais eſſayer d'extraire : puiſſé-je lui conſerver ſes graces naturelles! Je ſuis bien loin d'eſpérer de les rendre plus agréables qu'elles ne le ſont pour ceux qui connoiſſent ce Roman; je travaille ſeulement à le débarraſſer des ronces longues & multipliées où le faux goût du tems, & l'érudition la plus triviale, la plus étrange & la plus aſſommante, les enveloppent.

Malgré ces petits défauts, ce Roman eſt le plus eſtimable de ceux du quatorzième & du quinzième ſiècles, non-ſeulement par ſa charmante & piquante naïveté, mais auſſi par ſa liaiſon intime avec l'hiſtoire contemporaine; par le tableau qu'il nous préſente des mœurs, des parures & des uſages de la cour de ce tems; par la connoiſſance qu'il nous donne de ceux qui la compoſoient; par le rapport qu'il fait des préparatifs des grandes fêtes, des grands défis d'armes de province à province, de nation à nation, des entrepriſes d'amour, & des grandes guerres. L'on y retrouve avec plaiſir, dans

l'énumération des Chevaliers puiſſans qui levoient leurs bannières pour ces guerres, ou qui paroient & illuſtroient ces fêtes & tournois, le nom & les armes blaſonnées des chefs de pluſieurs anciennes maiſons du royaume, qui, tels que les Montmorenci, les La Trémouille, les Duras, les Périgord, les Beaufremont, les Conflans, les Graville, & pluſieurs autres, ont conſervé les mêmes vertus militaires & le même éclat. En un mot, le Roman du *petit Jehan de Saintré* nous paroît être le Roman le plus inſtructif, le plus national que nous ayions : ce n'eſt même qu'avec regret que nous nous reſtreignons à n'en préſenter que quelques événemens, & la partie d'intrigue, comme plus agréable & plus analogue à la nature d'un Roman. Mais forcés d'abréger ce qui tient à la partie inſtructive, nous oſons exhorter nos Lecteurs à recourir à l'original réimprimé à Paris en 1724.

Malgré l'anachroniſme qui nous paroît prouvé, & dont la vraiſemblance nous porte à rapporter cette fiction au règne de Charles VI, nous nous ſommes cru obligés de nous conformer, dans notre travail, à la narration & à la marche de l'ancien Auteur.

HISTOIRE & plaiſante Chronique de Petit Jehan de Saintré & de la Dame des belles-Couſines (1).

LA cour du roi Jean étoit une des plus brillantes de l'Europe, non ſeulement par la puiſſance du ſouverain d'une grande monarchie, mais auſſi par la ſplendeur & la dignité que l'élévation de l'ame de ce roi, ſi digne Chevalier, & les vertus aimables de Bonne de Luxembourg ſon épouſe, y maintenoient. Jamais l'eſprit de la Chevalerie ne remplit mieux que dans ce tems ce que les principes ſévères de valeur & de loyauté exigent d'un vrai Chevalier ; jamais l'amour (ſi quelquefois il eut accès dans cette cour) ne s'enveloppa plus exactement du voile de la décence & du myſtère.

Le ſeigneur de Pouilly, l'un des plus puiſſans & des plus renommés Chevaliers de la Touraine, avoit amené le jeune damoiſel Jehan de Saintré

(1) Ce nom vient ſans doute de ce que cette dame de la maiſon & branche royale, étoit traitée de belle-Couſine par la reine & les dames filles de France, qui étoient, ſous Charles VI, aſſez nombreuſes.

à ſa ſuite, dans un voyage qu'il avoit fait à Paris, pour rendre hommage à ſon ſouverain. Le ſeigneur de Saintré, ſon voiſin, ſon égal & ſon ami, lui avoit confié ſon fils unique. Pluſieurs Extraits précédens ont appris à nos lecteurs que l'uſage de ce tems étoit que les plus grands ſeigneurs, ſe défiant de l'éducation domeſtique dans leurs châteaux, & même un peu de la tendreſſe & de la foibleſſe paternelles, envoyaſſent leurs enfans aux Chevaliers de leurs parens & de leurs amis qu'ils eſtimoient le plus, pour leur procurer, par leurs conſeils, par leur exemple & par leurs ſecours, la véritable, la dernière éducation, qu'on appeloit *bonne nourriture;* & c'étoit un honneur ſignalé qu'un père de famille faiſoit à celui de ſes pareils qu'il avoit choiſi pour la faire recevoir à ſon fils.

Le jeune Saintré plut aux enfans d'honneur de la cour, qu'il ſurpaſſoit tous en adreſſe & en agilité, ſans leur faire jamais ſentir une ſupériorité qui bleſſe dans tous les âges : il réuſſit ſans peine à s'en faire aimer. Il plut également aux vieux ſeigneurs par ſon reſpect, & ſon attention à les écouter. Le roi lui-même l'ayant remarqué parmi les enfans de ſon âge, un jour que, domptant un cheval fougueux, il donnoit déja des preuves de ſon adreſſe & de ſon intrépidité, il le demanda au ſeigneur de

Pouilly, pour le faire élever parmi les enfans d'honneur & les pages de ſa maiſon. Quoique Saintré n'eût encore que treize ans, ſon ſervice devint bientôt aſſez agréable pour que le roi le choisît entre ſes compagnons pour le ſuivre à la chaſſe, & pour augmenter le petit nombre de ceux qui le ſervoient à table, au banquet royal (1).

Une des princeſſes dont le droit, par la naiſſance, étoit de faire porter ſon cadenas par ſes officiers, & de manger à la table du banquet royal, ne manquoit preſque jamais de s'y trouver: chère à la reine, agréable à ſes égales, elle paroit le banquet par les charmes de ſa figure; elle en étoit l'ame par les agrémens de ſon eſprit.

Cette dame, que l'Auteur, par une juſte & forte raiſon, ne déſigne que par le nom de la dame des belles-Couſines, étoit dans la fleur de ſon âge, & veuve d'un grand prince dont

(1) Le banquet royal n'eſt compoſé que des enfans de France, & des princeſſes leurs épouſes. Les fils & les dames de France y mangent de droit. Quelquefois le roi conſerve cet honneur à ceux qui ne ſont que petits fils de France, comme il fut conſervé à Philippe duc d'Orléans, depuis régent du royaume, mais par une grace perſonnelle à ſon mariage avec mademoiſelle de Nantes.

les années avoient été le moindre défaut. Elle ne pouvoit le regretter; & il paroiſſoit naturel que, jeune & belle, elle pensât à un ſecond hyménée. Mais, ſachant trop bien que les mariages des perſonnes de ſon rang ſont des actes de politique, & ne ſont pas naître le bonheur, elle avoit fait le ſerment ſecret de conſerver toujours ſon état heureux & ſa liberté. Nous ne ſuivrons point l'Auteur dans la très-longue énumération qu'il fait des motifs qui peuvent porter une jeune & charmante veuve à ne pas ſe remarier. Il cite doctement, à cette occaſion, les Apôtres, Caton le Cenſeur, ſaint Jérôme, Virgile, & grand nombre d'Auteurs dont il accumule les paſſages. Parmi les motifs qu'il leur prête, d'après ces autorités, nous citerons celui qui nous paroît le plus vraiſemblable, & qui ſe rapporte le mieux à la ſuite de cette hiſtoire.

La dame des belles Couſines étoit née vive & ſenſible, mais elle l'ignoroit encore. Un vieux époux, chagrin & grondeur, avec lequel elle n'avoit vécu qu'un an, n'avoit eu ni le tems ni le don de le lui apprendre. L'auguſte veuve ne s'occupoit que de la conſidération que lui donnoit ſon nouvel état, de la douce liberté dont elle jouiroit toute ſa vie. Née généreuſe & bienfaiſante, elle ſe formoit une idée délicieuſe des libéralités & des bienfaits que ſes

richeſſes immenſes lui permettoient de répandre. On croira ſans peine, qu'elle étoit adorée de ſes dames de compagnie. Dame Jehanne, dame Catherine & dame Yſabelle ne la quittoient preſque jamais. Si ſon rang la forçoit à garder en public avec elles l'air de la ſimple politeſſe & celui de la dignité, elle aimoit à les faire jouir en particulier de tous les charmes de ſon eſprit, & d'une douce égalité dont elle ſavoit ſe rapprocher en cherchant à leur plaire, comme à des amies qui contribuoient à ſa félicité; mais elle n'avoit encore beſoin ni de leurs conſeils, ni de leur diſcrétion. Quoique ſolidement inſtruite, & quoiqu'elle fût tout ce qu'une jeune princeſſe peut apprendre d'une pieuſe éducation, la dame des belles Couſines avoit une imagination vive, & toute la gaieté des perſonnes de ſon âge: elle ne goûtoit point les farces groſſières & les ſpectacles ridicules de ce tems. Un de ſes amuſemens favoris étoit d'aller ſur un balcon, d'où l'on voyoit dans un vaſte préau les exercices de toute eſpèce dont on occupoit une jeuneſſe brillante, appelée par la naiſſance aux honneurs de la Chevalerie.

Le petit Jehan de Saintré s'y diſtinguoit parmi ſes compagnons, par ſon adreſſe, ſa force & ſon agilité. Sa taille n'étoit pas élevée: mais elle étoit ſvelte, pleine de graces & très-nerveuſe

pour ſon âge. Nous nous ſouvenons d'avoir vu dans la jeuneſſe du feu roi, le vieux duc de Lauzun paroître quelquefois à la cour, droit & leſte encore comme à trente ans; il rappeloit l'idée qu'on avoit pu ſe former du petit Jehan de Saintré, après avoir lu ſon hiſtoire. Nous pourrions faire une nouvelle comparaiſon de notre héros aujourd'hui; & celle-ci ſeroit encore plus brillante & plus reſſemblante avec lui (1).

Dès que le jeune Saintré appercevoit la dame des belles-Couſines ſur le balcon, le deſir de ſe diſtinguer à ſes yeux lui donnoit une ſupériorité nouvelle ſur ceux qui lui diſputoient le prix. La jeune princeſſe le remarquoit, ſe plaiſoit à l'encourager; & lorſqu'elle le voyoit empreſſé à la ſervir à la table royale, elle lui remettoit ſon aſſiette couverte de confitures de toute eſpèce, & lui diſoit quelques mots de bonté qui le faiſoient rougir & baiſſer les yeux. Ces yeux là étoient bien beaux & bien touchans; mais ce n'étoit encore que ceux d'un enfant de quatorze ans: une étincelle du flambeau de l'amour leur étoit néceſſaire pour les rendre plus brillans & plus dangereux. Ils ne tardèrent pas à s'animer, ſans qu'il pût s'en douter lui même. C'eſt ainſi qu'il paſſa à la cour les deux premières années

(1) M. le Maréchal de R***.

de ſon ſervice, & de ſes exercices militaires. Les écuyers du roi, les gouverneurs des pages faiſoient également ſon éloge. Attentif à leurs différentes leçons, il leur prouvoit ſans ceſſe ſon émulation, la nobleſſe & l'élévation de ſon ame, & ſur-tout ſa modeſtie. Ils le propoſoient pour exemple à ſes compagnons, qui, ſubjugués par ſes agrémens & ſa courtoiſie, l'entendoient louer ſans envie. Ces mêmes écuyers, en rendant compte au roi des progrès des jeunes gentilshommes confiés à leurs ſoins, ſe faiſoient honneur des talens & des diſpoſitions du jeune Saintré. Ce prince écoutoit avec intérêt les louanges données au page qu'il s'étoit choiſi lui-même; il les répétoit dans ſa famille, & la dame des belles-Couſines éprouvoit déja la plus douce émotion en les écoutant. Plus attentive que jamais à ſe trouver ſur le balcon à l'heure des exercices, elle n'avoit jamais ſongé à réfléchir au motif ſecret qui l'y conduiſoit, quoiqu'en y arrivant ſes yeux ſe fixaſſent d'abord ſur le jeune Saintré. Elle faiſoit remarquer ce jeune homme à ſes dames favorites: s'il diſputoit le prix de la courſe, elle le comparoit au léger Hippomènes. Si, ſe ſervant d'armes courtoiſes (1), il ap-

(1) Nous avons ſuffiſamment expliqué dans Urſino le Navarin, quelle étoit l'eſpèce d'armes nommées *courtoiſes*.

prenoit à ſe ſervir des plus meurtrières dans les combats, il lui repréſentoit le jeune Achille inſtruit par le centaure Chiron : cependant elle ne prenoit encore que pour une douce ſympathie l'intérêt vif qui l'attachoit à ſes ſuccès.

Le jeune Saintré approchoit de l'âge de ſeize ans. Les hommes commençoient à diſtinguer ſur ſon front & dans ſes yeux la nobleſſe & l'audace dont ſon ame étoit animée ; les femmes n'y trouvoient encore que de la douceur & de l'indifférence. Cependant il n'avoit jamais montré tant d'activité, tant d'adreſſe à les ſervir : on le voyoit au banquet royal voler au moindre ſigne des princeſſes. Ses ſoins adroits & prévenans furent ſouvent remarqués & applaudis par la reine ; mais perſonne ne s'apperçut que, s'attachant principalement à ſervir la dame des belles-Couſines, il retournoit promptement derrière elle, dès qu'un autre ſervice l'en avoit écarté. Un jour que la chaleur du ſoleil rendoit l'air étouffant, les dames ne purent s'empêcher d'entr'ouvrir leurs collets-montés, & d'écarter des gazes qui redoubloient une chaleur importune. Saintré, placé derrière le tabouret de la dame des belles-Couſines, ne put voir ſans émotion & ſans pouſſer un ſoupir, des nouveaux charmes qu'il admiroit pour la première fois. La princeſſe ſe retournant dans ce moment, s'apperçut de

ſon trouble & du feu qui brilloit dans ſes yeux. Son premier mouvement fut de ſourire en regardant Saintré, qui rougit, & qui, pour cacher ſon déſordre, laiſſa tomber ſon aſſiette & s'éloigna. La princeſſe, émue de l'agitation qu'elle avoit ſurpriſe, alloit peut-être porter un regard dans ſon cœur; mais les ris de la reine & des autres dames, en voyant Saintré s'enfuir & ſe cacher dans la foule, ne lui en laiſsèrent pas le tems. La reine fit rappeler Saintré; elle eut la bonté de le raſſurer, de le conſoler d'une faute légère; & le jeune homme fut ſi fort attendri, que quelques larmes obſcurcirent ſes beaux yeux.

La dame des belles Couſines ne put voir couler ces larmes ſur des joues de lis & de roſe, ſans ſe dire dans ſon ame : Ah! que celle de Saintré me paroît noble & ſenſible! qu'il mérite bien que je répande ſur lui mes premiers bienfaits, & qu'en lui donnant les moyens de déployer les vertus que tour-à-tour je découvre en lui, je parvienne à l'élever aux honneurs dont ſon courage le rendra digne! Ce moment fut déciſif pour ſon ame; &, croyant ne ſuivre qu'un ſentiment de juſtice & de généroſité en diſtinguant un pourſuivant d'armes (1) digne de toute ſa

(1) C'eſt ainſi qu'on nommoit les jeunes gens de protection,

protection, elle se livroit à un sentiment beaucoup plus tendre, toujours sans y réfléchir. Elle eût frémi sans doute, si la raison eût offert à ses yeux ce projet généreux comme le complot secret de réunir tous les moyens de lui plaire, & de l'aimer dans le silence. Mais nos Lecteurs pardonneront peut-être à une belle & jeune veuve de n'avoir pas assez réfléchi quand elle étoit déja si animée. La différence est extrême entre une jeune personne dont le cœur parle pour la première fois, & la veuve du même âge, qui n'ignore pas ce qu'il doit lui dire de plus, & comment elle doit se défendre. Une année de mariage, quoique passée presque entière dans les larmes vis-à-vis d'un époux odieux, étoit cependant suffisante pour multiplier en elle des idées inconnues à celle qui n'est encore agitée que par la curiosité & le desir de les acquérir. Ainsi elle étoit un peu coupable; mais sommes-nous assez innocens nous-mêmes pour ne pas aimer à l'excuser?

Saintré, de son côté, fut à peine retiré, qu'il réfléchit, dans le silence, à ce qui pouvoit avoir occasionné cette fatale distraction, cause de ce qu'il venoit d'essuyer. Il n'avoit garde de l'at-

---

qualité qui prétendoient à l'honneur d'être armés Chevaliers.

tribuer à ſon ſervice auprès de la dame des belles-Couſines; cependant les beautés, nouvelles pour lui, qu'il n'avoit entrevues qu'un moment, ſe peignoient ſans ceſſe à ſes yeux; il ne voyoit qu'elles, ne s'occupoit que d'elles: mais il eût regardé comme une démence coupable d'oſer les accuſer. Son cœur palpitoit, ſon imagination s'allumoit lorſqu'il ſe peignoit ce collet-monté comme un mur d'albâtre entourant un parterre embelli par les plus belles fleurs. Saintré aimoit les fleurs dès ſon enfance; mais, de ce moment, le lis & la roſe devinrent l'objet de ſa préférence, & parèrent tous les jours ſon plus beau pourpoint.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant leſquels Saintré fut plus empreſſé que jamais à ſervir la dame des belles-Couſines, qui, toujours occupée de cet aimable damoiſel, ne perdoit aucune occaſion de lui dire quelques mots obligeans.

Un jour que la reine, ayant ſenti quelque envie de dormir après dîner, avoit prié les belles-Couſines de ſe retirer pour quelques heures, la jeune veuve, en traverſant une galerie qui conduiſoit à ſon appartement, apperçut Saintré qui regardoit jouer à la paume dans le préau. Ce jeune page, voyant paſſer les écuyers qui précédoient la princeſſe, ſe plaça promptement un genou en terre avec bien du reſpect, mais en

levant ſes beaux yeux uniquement ſur elle: la princeſſe ne put le voir ſans une douce émotion; elle ralentit ſa marche, &, ſaiſiſſant tout-à-coup un moyen que ſon eſprit lui offrit, en le lui ſuggérant ſeulement comme une bonne plaiſanterie: « Saintré, lui dit-elle, vous convient il » de vous amuſer dans une galerie à voir jouer » à la paume, ou à voir paſſer les dames? J'ai » depuis quelque tems envie de ſavoir ſi vos » ſentimens répondent au bien que vos ſupérieurs » diſent de vous; paſſez devant avec mes » écuyers, & ſuivez-moi. » Le jeune page obéit. » Meſdames, dit elle tout bas aux dames de ſa » ſuite, nous n'avons rien à faire en ce moment; » je vous prépare une bonne ſcène & nous allons » bien rire de l'embarras où je vais mettre le » petit Saintré. »

Comme toutes ces dames étoient prévenues en ſa faveur, elles applaudirent au projet de la princeſſe. Madame rentre dans ſon appartement: quelques momens après, elle congédie tous les hommes de ſa ſuite. Saintré fléchit le genou, & veut ſe retirer avec eux; la princeſſe l'en empêche. « Depuis long-tems, dit elle, j'ai des queſ- » tions importantes à vous faire; reſtez ici. » Le ton impoſant qu'elle avoit pris fit rougir & intimida le jeune homme. Madame s'aſſit ſur un petit lit de repos, & fit avancer Saintré au mi-

lieu de ſes dames, debout & devant elle. — Saintré, lui dit-elle, je ſais & je vois par moi-même que vous vous diſtinguez tous les jours de plus en plus parmi vos camarades; je veux ſavoir de vous-même d'où vous vient cette émulation. — Saintré répondit modeſtement: Madame, ſi vous daignez m'en reconnoître, j'ai du moins celle de remplir mes devoirs, de bien ſervir mon maître dans ſa maiſon, & de me rendre capable de le bien ſervir un jour à la guerre. — Je ſuis contente de votre réponſe, lui dit la princeſſe; mais enfin cette émulation ne naîtroit-elle pas auſſi d'un ſentiment plus vif & plus doux? Allons, Saintré, faites moi le ſerment de répondre à la queſtion que je vais vous faire, & de me dire la vérité. — Ah! bon Dieu, répondit le jeune homme en mettant ſa main ſur ſon cœur; madame pourroit-elle me ſoupçonner d'oſer lui mentir? — Eh bien, dites-moi donc de bonne foi, combien il y a de tems que vous n'avez vu votre dame par amours? — Il rougit, pâlit tour-à-tour, baiſſa les yeux, & reſta muet à cette queſtion. Les dames ſe mirent à rire de ſon embarras qu'elles redoublèrent. La princeſſe répéta juſqu'à trois fois la même queſtion, ſans pouvoir en arracher une réponſe. — Il eſt bien vilain à vous, lui dit-elle, de commencer ſitôt à manquer au ſerment que vous

venez de me faire; & je vous ordonne expreſſément de me dire combien il y a que vous n'avez vu votre dame par amours. — Ah! Madame, dit-il d'une voix étouffée, & déja les yeux pleins de larmes, je ne ſais que répondre, & je n'en ai point. — Comment, reprit-elle, il n'exiſte aucune femme au monde qui vous ſoit chère? — A ces mots, Saintré ſouleva doucement ſes paupières, fixa un inſtant ſes beaux yeux ſur ceux de madame, & répondit en balbutiant: *Ah! vraiment ſi, Madame....* — Mais, comme enbarraſſé de ce premier mouvement, il baiſſa promptement les yeux & la tête, & reſta muet, en tortillant ſa ceinture avec ſes doigts. Madame, devenant plus preſſante, & voulant abſolument qu'il lui nommât celle qu'il préféroit, Saintré, après avoir long-tems héſité, lui dit: *Par exemple*, madame, *jaime bien madame ma mère & ma jeune ſœur Jacqueline.* — Oh! je le crois bien, Saintré, ajouta madame; mais ce n'eſt pas d'elles que je veux parler: dites-moi abſolument ſi vous n'avez pas encore vu quelque dame à laquelle vous ayiez donné votre cœur? — A ces mots, qui parurent un coup de foudre au jeune & timide Saintré, il reſta plus muet, plus confus que jamais; &, preſſé de nouveau, de répondre, à peine Madame put-elle entendre le *non*, *Madame*, qu'il dit tout bas, & en dé-

tournant la tête. Madame, feignant d'entrer en colère : — Eh bien, meſdames, ne l'avois-je pas prévu, leur dit-elle en les regardant toutes, que Saintré démentiroit peut-être bientôt la bonne opinion que nous commencions à prendre de lui? — Les dames, en retenant une très-forte envie de rire, entrèrent dans la plaiſanterie, & firent une très-grande honte à Saintré de ſa réponſe à Madame. Sachez, miſérable gentilhomme que vous êtes, lui dit Madame d'un air courroucé, que vous me donnez la plus mauvaiſe opinion de vous; que jamais vous ne parviendrez à rien d'honnête; & que vous reſterez indigne des honneurs attachés à la Chevalerie. Eh! ne ſavez-vous pas que le premier ſentiment néceſſaire à tout noble pourſuivant d'armes, c'eſt de choiſir une dame qu'il aime par amours, à laquelle il doit rapporter toutes ſes penſées, toutes ſes actions, & qui ſeule puiſſe élever ſon courage? Et quel ſentiment penſez-vous qui ait pu pénétrer & élever aux grandes actions l'ame du brave Lancelot du Lac, & celle du malheureux & paſſionné Triſtan de Léonois? L'un aimoit & étoit aimé de la belle reine Genièvre, & l'autre adoroit la blonde & charmante Yſeult. Allez, allez, ſortez de ma préſence; non, je n'eſpère plus rien de vous.

Le pauvre petit Saintré n'étoit déja plus en

état d'obéir à cet ordre cruel: à peine avoit-il été proféré, que tombant ſur ſes genoux, & fondant en larmes, il levoit des mains ſuppliantes vers Madame; & ſe proſternant ſur ſes jolis pieds, il cherchoit à les baiſer, & les baignoit de ſes larmes. La princeſſe prit ce moment pour ſourire à ſes dames, & pour leur faire un ſigne qu'elles entendirent. Elles ſe levèrent d'un commun accord; &, ſe mettant à genoux autour du petit Saintré, elles conjurèrent Madame d'avoir pitié de lui, de lui pardonner, & de lui donner le tems de ſe remettre du trouble & de la douleur qu'elle venoit de répandre dans ſon ame. « Mes » chières amies, leur dit-elle, j'y conſens pour » l'amour de vous, bien que j'eſpère peu de » ſi pauvre écuyer, qui ne ſait encore aimer, » & dont le cœur flétri preſque auparavant que » d'éclore, ne peut promettre de s'élever aux » grandes actions. Je veux bien lui donner » juſqu'à demain au ſoir: qu'il ſe trouve dans » la galerie lorſque je me retirerai de chez la » reine; & nous verrons ce que nous pouvons » en attendre. »

Le petit Saintré ſe retira bien triſtement & bien doucement, à reculons, faiſant de grandes révérences aux dames, mais les yeux gros de larmes, le cœur ſerré, & ſans oſer ni pouvoir dire un ſeul mot. Il paſſa la nuit dans ce même

état; & le lendemain, en retournant à ſon ſervice, il ſe garda bien de ſe préſenter pour ſervir la dame des belles-Couſines; il ſe garda bien plus de ſe trouver le ſoir, ſur ſon chemin, dans la galerie qui conduiſoit chez elle.

La princeſſe, qui l'avoit cherché vainement des yeux pendant tout le jour, & qui ne le trouva pas le ſoir ſur ſon paſſage, dit à ſes dames en riant, lorſqu'elle fut rentrée: Nous avons fait tant de peur au petit Saintré, qu'il nous fuit, & que nous ne le verrons plus. — Mais ce qu'elle diſoit d'un ton léger, & ce qu'elles prenoient pour une plaiſanterie, la rendit cependant aſſez ſérieuſe lorſqu'elles furent retirées; & la jolie mine de Saintré, ſes larmes, ſon air ſuppliant ſe peignirent à ſon imagination aſſez vivement pour la tenir éveillée & la faire rêver pendant une partie de la nuit.

Le lendemain fut un jour de fête à la cour, où la reine fit appeler à dîner aux tables dreſſées près de la ſienne, toutes les dames qui avoient l'honneur d'être admiſes à ſon cercle. Celles de la dame des belles-Couſines y parurent avec éclat; & bientôt, ayant apperçu Saintré, elles lui firent vainement quelques ſignes pour qu'il s'approchât d'elles. Saintré s'en éloigna toujours, ſervit les dames de la ducheſſe de Bourgogne, & ne put jamais ſe réſoudre à ſervir celles qui, la veille,

avoient été témoins de ſes larmes & de ſa confuſion. Elles en rirent beaucoup le ſoir avec la princeſſe, qui leur dit qu'elle s'y prendroit de façon à le forcer de ſe rendre à ſes ordres; qu'il n'en étoit pas quitte avec elle, & qu'elle vouloit jouir encore une fois de ſon embarras. Le lendemain, en effet, elle fit appeler Saintré, & lui dit qu'il apprenoit de bonne heure à manquer à la parole qu'il donnoit aux dames; qu'elle voyoit bien qu'il avoit beſoin de leçons ſur les devoirs d'un digne pourſuivant d'armes, & que, pour cette fois, elle lui ordonnoit expreſſément de l'attendre dans la galerie au moment qu'elle ſe retireroit.

Saintré, forcé d'obéir, s'y rendit le ſoir; & dès qu'il vit arriver madame, il joignit de lui-même ſes écuyers, n'oſant lever les yeux ſur elle: il la précéda dans ſon appartement, où la princeſſe l'ayant apperçu, chargea madame Yſabelle de le retenir, lorſqu'elle congédieroit ſes officiers. Madame Yſabelle s'acquittant fort bien de ſa commiſſion, ne fit que de très-douces plaiſanteries au jeune homme, & ſut l'arrêter au moment où, malgré elle, il vouloit ſe retirer avec les officiers.

La dame des belles-Couſines, affectant un air très-grave, s'aſſit, comme la veille, ſur un petit lit, fit approcher le petit Saintré plus près d'elle

que jamais ; &, l'ayant fait entourer par ſes dames, elle lui fit les reproches les plus amers, en lui diſant qu'il avoit manqué à ſa parole, & qu'il étoit dans le cas odieux d'être traité de foi-mentie. A ces mots, le pauvre enfant ſanglota: ſa tête tomba ſur ſa poitrine, ſes lèvres, entr'ouvertes & vermeilles, étoient tremblantes, & laiſſoient voir des dents charmantes. Ah! qu'il étoit attendriſſant dans cet état! le pauvre enfant ſe croyoit diffamé pour toujours. On ſait combien la honte ajoute à la beauté, quand elle n'a que la nuance de la pudeur. Madame en fut touchée; & les ſoupirs redoublés de Saintré portant juſques ſur ſon front un ſouffle pur & une chaleur brûlante, elle ſe hâta de le raſſurer. — Calmez-vous, Saintré, lui dit-elle, vous êtes encore à tems de tout réparer; votre repentir me touche, & j'oublierai vos torts, ſi vous m'avouez enfin quelle eſt la dame que vous aimez le mieux, après votre mère & votre petite ſœur Jacqueline. — Enfin, Saintré, balbutiant & croyant avoir trouvé la meilleure défaite, répondit: — *Eh bien, puiſque madame l'ordonne, je lui dirai que j'aime bien Matheline de Coucy.* — » Eh! » mon pauvre petit Saintré, que me dites-vous-là; » & comment voulez vous que je croie qu'un » enfant de dix ans a pu toucher votre cœur?

» Ce n'eſt pas que la petite Matheline ne ſoit » charmante, du plus haut parage, & que vous » n'euſſiez bien placé votre attachement: mais » quel retour pourriez-vous eſpérer d'un enfant? » quels ſervices, quels bons conſeils en pour- » riez-vous attendre? Ah! vous me trompez » plus que jamais, Saintré; mais ne prétendez » pas m'en impoſer. «

Saintré, qui croyoit avoir trouvé la meilleure défaite, fut bien confondu lorſque la princeſſe lui prouva qu'elle étoit ſi mauvaiſe, & ſes larmes recommencèrent à couler. Les trois dames ayant enfin pitié de ce charmant enfant, s'écrièrent à-la-fois: — Ah! c'en eſt aſſez, madame, ayez pitié de ſon embarras; notre préſence doit le redoubler; ſa diſcrétion doit vous plaire: il n'oſe devant nous vous avouer le nom de celle qu'il aime; mais daignez l'interroger ſeule dans votre cabinet: nous oſons croire qu'il craindra moins de s'expliquer.

La dame des belles-Couſines avoit déja penſé plus d'une fois à ce moyen de parler à Saintré plus librement. Elle fut bien aiſe, ſans doute, qu'il lui fût ſuggéré. « Peut-être avez-vous rai- » ſon, dit-elle à ſes dames; &, par égard pour » vous qui daignez le plaindre, je veux bien » employer cette dernière reſſource. » A ces mots, & ayant toujours l'air de plaiſanter vis-à-vis

de ſes dames, elle ſe leva, dit à Saintré de marcher devant elle, & le conduiſit dans un arrière-cabinet, ſéparé de ſa chambre par un grand cabinet de toilette; & s'aſſéyant ſur un petit lit pareil à celui qu'elle quittoit (1), elle recommença ſes queſtions d'un ton un peu plus bas & plus affectueux au jeune Saintré, qu'elle fit encore approcher debout plus près d'elle. Le jeune homme rougit encore, & héſita quelques momens de répondre, mais il ne pleuroit plus; & levant timidement ſes beaux yeux ſur ceux de madame, qui ne tenoient rien de la colère, & qui brilloient d'un feu doux & céleſte, il s'enhardit à lui répondre: — Hélas! madame, quand même j'oſerois commencer à former les premiers vœux de ma vie, pourrois-je me flatter qu'ils fuſſent écoutés? Quelle eſt celle qui daigneroit jeter les yeux ſur un pauvre jouvenceau, ſans réputation, ſans expérience, & l'écouter favorablement? — Pourquoi vous défier de vous-même, à ce point, reprit la princeſſe avec

(1) Cet arrière-cabinet s'appelloit alors un oratoire; mais la richeſſe des ornemens, les parfums, les meubles élégans & commodes rendoient ces oratoires des aſyles agréables & utiles, autant que le peuvent être de nos jours les plus tranquilles & les plus délicieux boudoirs. Nous obſervons avec plaiſir, qu'ils ſont à la cour & à la ville de la plus haute antiquité.

vivacité? N'êtes-vous pas de très-noble race? N'êtes-vous pas joli, bien fait & distingué parmi tous vos camarades? — Madame est bien bonne, répondit-il d'une voix douce & d'un air timide; je me rends justice, & je sens que l'honneur de servir une dame, & d'en être avoué, ne peut être encore mon heureux partage. — En vérité, Saintré, reprit-elle, vous avez trop mauvaise opinion de vous. N'avez-vous pas des yeux pour la voir, un cœur pour l'aimer, une bouche pour le lui dire, du courage & des bras pour la servir? — Nous supprimons quelques autres détails plus flatteurs, dans lesquels l'Auteur dit que la dame des belles-Cousines entra pour animer son amour propre. Ne pouvant vaincre sa modestie: — Vous voulez donc n'être jamais bon à rien, lui dit-elle, & manquer de ce sentiment plein de chaleur, qui fut toujours l'ame des Chevaliers les plus renommés? Si par hasard vous étiez agréable aux yeux de quelque femme, il faudroit donc qu'elle vous le déclarât elle-même, & qu'elle s'humiliât jusqu'à vous prévenir? Saintré, commençant à se rassurer, lui répondit: — Ah! madame, si cette dame vous ressembloit, qu'elle auroit peu de peine à me faire tomber à ses genoux, & à s'assurer à jamais de ma foi! — A peine eut-il prononcé ces mots, qu'effrayé de ce qu'il avoit osé dire, sa tête re-

tomba ſur ſa poitrine, & ſes genoux tremblans le ſoutenoient à peine. La dame des belles-Couſines avoit beſoin de ce moment de trouble pour ſe remettre un peu du ſien; mais le ſien étoit délicieux. Après quelques momens de ſilence, elle prit ſa main tremblante, & lui dit: — Écoutez-moi, Saintré; je ſais que, quoique bien jeune encore, vous êtes rempli d'honneur: eh bien, ſi c'étoit moi qui eût daigné jeter les yeux ſur vous pour m'attacher à jamais votre ame & vos volontés, & pour vous élever à la plus haute fortune, oſeriez-vous me prêter le ſerment de m'être à jamais fidèle, de n'avoir d'autres volontés que les miennes, d'être d'une diſcrétion à toute épreuve, & de mourir plutôt que de changer & de me compromettre? — Ah! madame, s'écria-t-il, ſi je le jurerois!... — A ces mots, fléchiſſant un genou, attachant ſes yeux ſur les ſiens, & ſe proſternant, la bouche collée ſur ſa belle main, qui ne put s'empêcher de ſerrer un peu la ſienne: — Ah! oui, madame, je le jurerois; & la mort & les enfers déchaînés ne me feroient pas manquer à mes ſermens — Eh bien, dit-elle d'une voix auſſi douce que tendre, jurez-le-moi donc; mettez votre main dans la mienne; &, de ce moment, regardez-moi comme votre unique, votre tendre amie, une amie qui ſe croit en poſſeſſion de

Mettez votre main dans la mienne, et de ce moment regardez-moi comme votre unique notre bonne Amie!

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

celui qu'elle a choiſi pour lui faire ſa fortune & pour faire ſon propre bonheur. — Elle ne put prononcer ces mots ſans appuyer ſa belle bouche ſur le front brûlant de Saintré, qui tomboit éperdu de ſurpriſe & d'amour à ſes genoux.

Après s'être un peu remiſe de ce premier moment, ſi vif, ſi deſiré par de tendres amans, la princeſſe ſe raſſit; &, prenant encore la main de Saintré qu'elle ſerra plus tendrement: — Mon ami, lui dit-elle, c'eſt à moi de vous inſtruire de tous les devoirs d'un bon & loyal Chevalier; & ces premiers momens doivent être employés vous éclairer ſur ceux dont vous devez faire les principes conſtans des ſentimens de votre cœur & des actions de votre vie.

Nous craindrions d'ennuyer le lecteur bien plus que nous n'eſpérerions l'édifier, ſi nous rapportions les quarante à cinquante pages que l'auteur emploie à rendre compte des doctes leçons que la dame des belles-Couſines donne à ſon jeune amant. Elle commence par lui paraphraſer le *Pater*, le *Credo*, le *Confiteor*, comme étant en effet les conſolations de l'ame & la lumière pure de l'eſprit: elle s'attache enſuite à lui inſpirer une ſainte horreur des ſept péchés mortels, dont elle lui fait les plus longs détails; & plus de quatre-vingt paſſages latins, tirés des pères de l'égliſe, de la bible, des philoſophes & des poëtes anciens,

viennent à l'appui de ce long ſermon. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire à quel point l'état préſent de ſon cœur lui fit adoucir ſa morale en parlant de ce ſeptième péché, le plus dangereux ſans doute, puiſqu'il eſt le plus doux à commettre. Ici nous croyons devoir recourir au texte de l'auteur, de peur qu'on ne nous ſoupçonnât d'avoir voulu tourner en badinage les ſérieuſes & reſpectables leçons qu'elle lui donne ſur tout le reſte. Après lui avoir rapporté un *dictum* latin de Boëce, qui ne peint que la laideur de ce péché, elle conclut ainſi.

» Et pour ce, mon ami, dit-elle, que ce pé-
» ché eſt ſi très-déshonnête, le vrai amoureux
» à tout ſon pouvoir doit le fuir ; & ſi par vive
» contrainte d'amours il y écheoit, tant & très-
» tant ſont les très-angoiſſeuſes peines & dan-
» giers que les loyaux amans ont à ſouffrir, que
» ce ne leur doit point être compté à péché
» mortel, & ſi aucun péché y a, vraiment il
» doit être éteint par leſdites peines ſi grandes :
» donc par ainſi je puis dire que le vrai amou-
» reux, tel que je le dis, de ce mortel péché
» & de tous les autres, eſt quitte, franc &
» ſauve. «

La dame des belles-Couſines continue à l'inſtruire de tout ce qui tient aux dix commandemens de Dieu, à ceux de l'Egliſe ; & ſa redoutable érudition

érudition lui fournit encore autant de paſſages tirés des mêmes ſources. Elle finit par tout ce qui tient aux mœurs de la vraie Chevalerie : elle appuie ſur la fidélité, ſur la diſcrétion qu'un loyal Chevalier doit à ſa dame, avec une énergie qui porte bien naturellement à croire que cette dernière leçon eſt un peu intéreſſée, & que la dame a déja pris ſon parti ſur le prix dont elle doit payer l'uſage de ſes leçons.

Le jeune Saintré, qui l'a toujours écoutée avec l'attention & l'attendriſſement dont une belle ame ne peut ſe défendre, renouvelle ſes ſermens, & tombe à ſes genoux pour les répéter encore. Il oſe reprendre cette belle main dans laquelle elle lui a fait dépoſer ſes premières promeſſes; &, ſans ſe douter que ſes reſpects ſont en ce moment les plus tendres careſſes, & ſont reçus de même que des tranſports par une ame ſenſible, il baiſe, il couvre de larmes de joie & d'amour cette charmante main qu'elle ſe plaît à lui abandonner.

La dame des belles-Couſines étoit attentive à tout pour perfectionner ſon jeune & aimable élève. Son petit amour-propre de vingt-un ans, étoit même flatté de ſe trouver digne d'inſtruire & de former un damoiſel qui avoit déja près de trois mois plus que ſeize ans. Ses ſoins ſe portèrent juſques ſur ſa parure. Rien ne ſembla

lui échapper dans l'examen de tous ſes vêtemens : ils étoient alors aſſez bizarres (1), & même plus variés & plus nombreux que ceux de nos jours. Elle n'en put trouver aucun qui répondît à la taille élégante & ſvelte du jeune Saintré. Elle blâma le choix des étoffes & des couleurs, & ſur-tout la façon mal-adroite & mauſſade dont les tailleurs avoient arrangé ces vêtemens ſur une créature charmante. Elle ouvrit une petite armoire, & rapportant une petite bourſe tiſſue des couleurs qu'elle portoit pour livrée avant que d'être mariée, & que les triſtes & ſombres cordelières du veuvage ſerviſſent d'attache à ſa robe, elle la remit entre ſes mains : » Mon ami, lui dit-elle, prenez ces

(1) Rien n'étoit plus bizarre & même plus extravagant que la forme des accoutremens de ce tems ; & les ſouliers à la poulaine dont le bec remontoit juſqu'à plus d'un demi-pied, n'en étoient pas le plus ridicule. On peut encore en retrouver le coſtume dans quelques monumens, & ſur-tout dans la belle tapiſſerie des douze mois de l'année, qui nous eſt reſtée des anciens ducs de Bourgogne. On y voit, dans le mois de mars, la fête des brandons, ainſi nommée, parce que chaque Chevalier y conduiſoit ſa dame un grand flambeau à la main. On y remarque ce qui ne put échapper aux yeux de la dame des belles-Couſines, & ce que l'immodeſte Rabelais rapporte avec tant de plaiſir dans le détail des habillemens du jeune Gargantua.

» douze écus d'or, ſervez-vous-en pour vous faire
» habiller par les premiers ouvriers qui travaillent
» pour le roi. Faites-vous bien joli pour diman-
» che prochain; dépenſez hardiment cet argent. «

Le bon petit Saintré héſitoit beaucoup à recevoir cette bourſe : — Eh mais ! madame, dit-il, je n'ai pas encore mérité vos bienfaits. — Je n'en juge pas comme vous, répondit la princeſſe; j'eſpère même, ajouta-t-elle en rougiſſant un peu, que vous les mériterez mieux de jour en jour; & je ſuis aſſez grande dame pour ne vous laiſſer manquer de rien de tout ce qui pourra vous rendre agréable au roi mon couſin, & contribuer à vous élever aux plus grands honneurs. Ah çà, mon ami, pourſuivit elle, en voilà aſſez pour cette fois; mes dames attendent depuis long-tems: je vais faire la courroucée en vous congédiant; ayez bien l'air d'en être honteux & affligé. Mais croyez, ajouta-t-elle en lui baiſant encore le front, que vous avez en moi la plus tendre & la plus fidelle amie.

A ces mots, madame ſortit, ayant bien ſoin que ſes yeux animés annonçaſſent de la colère; & pouſſant Saintré dehors par le dos : — Oh ! pour le coup, dit-elle à ſes dames, je renonce à jamais rien faire de bon de ce chétif écuyer, & je ne l'admettrai plus en ma préſence. — Saintré, cachant avec les mains ſes yeux brillans

des feux de l'amour, fit ſemblant de ſangloter. — En vérité, madame, dit la bonne dame Catherine, vous maltraitez trop ce jeune homme; n'en déſeſpérez pas encore: peut-être à la fin en ſerez-vous plus contente. — Nous verrons, dit la dame des belles-Couſines; mais je conſerve bien peu d'eſpoir.

Saintré ſortit, la joie la plus vive dans le cœur, & le ſentant palpiter en penſant à ſa dame. Il alla cacher ſes tranſports & ſes douze écus d'or dans ſa chambre; il dormit peu ſans doute : dès que le jour parut, il courut chez tous les ouvriers du roi, qui, connoiſſant & chériſſant déja ce jeune homme, ſe firent un plaiſir de le bien ſervir; & le dimanche, tous parurent à-la-fois chargés de ce qui devoit le parer. Le commandant ſe trouvoit préſent: ſon étonnement fut extrême. Eh! mon bon petit ami, dit-il à Saintré, je crois que vons avez compté avec vos receveurs. — Saintré répondit en ſouriant : — C'eſt ma bonne maman qui m'a envoyé douze écus d'or pour m'aider à me tenir propre; elle m'en promet encore, & je ne peux mieux l'employer qu'à faire honneur à mon ſervice. — Eh bien, vauriens que vous êtes, dit le commandant à ſes camarades, n'ai-je pas bien raiſon de vous donner Saintré pour exemple? Lequel de vous ſaupit auſſi bien employer ſon

argent? La plus grande partie n'iroit-elle pas chez le marchand de vin ou ailleurs? Courage, mon ami Saintré; j'en rendrai compte au roi, & ſoyez sûr de moi pour vous ſervir.

Le jeune homme parut à la cour le jour même avec ſa nouvelle parure. On le trouva plus joli, mieux fait que jamais. Mais on fut curieux de ſavoir quelle livrée il portoit à ſes aiguillettes; elles étoient aſſez remarquables pour exciter des queſtions; on penſe bien qu'il n'eut garde d'y répondre. La reine même fut du nombre de celles qui ſe tourmentèrent vainement à ce ſujet; & cette princeſſe, inſtruite des ſcènes qui s'étoient déja paſſées entre la dame des belles-Couſines & lui, la pria de les renouveller pour pouſſer à bout la diſcrétion du jeune page.

La dame des belles-Couſines ne demandoit pas mieux. Elle ſuivoit ſans ceſſe des yeux celui dont elle occupoit le cœur. Saiſiſſant ce prétexte, elle l'appella, & lui dit d'un ton aſſez haut: » J'ai ce ſoir à vous parler de la part de » la reine; je vous ordonne de vous trouver » dans la galerie, & de m'y attendre. « Saintré eut l'air de recevoir cet ordre avec peine; il ſavoit déja diſſimuler.

Il ſe trouva le ſoir ſur le paſſage de ma-

dame, ſe joignit aux écuyers, & donna le tems aux dames de la princeſſe de le retenir, lorſqu'il parut vouloir ſe retirer avec eux.

Madame l'examina légèrement dans ſa nouvelle parure, en préſence de ſes dames; mais elle penſoit que bientôt elle pourroit s'en dédommager. Elle débuta donc par des queſtions impérieuſes, auxquelles Saintré répondit d'un air aſſez embarraſſé, mais très-négatif, ſur l'objet de ſes demandes..... La bonne dame Catherine prenoit, à ſon ordinaire, le parti de Saintré; madame lui dit d'un ton courroucé: — Vous le gâtez, meſdames; il s'autoriſe de votre préſence. Allons, allons, ſuivez-moi, jeune homme; ou vous répondrez comme je l'exige, ou vous ne remettrez jamais les pieds chez moi.

Saintré la ſuit, les yeux triſtes & baiſſés, & ne ſe tournant en ſoupirant vers ces dames. Ce nuage apparent fit place à la joie la plus vive. Comment la peindre, comment exprimer ce que tous deux ſentirent? Madame, à peine arrivée à ſon oratoire, moins éclairé qu'à l'ordinaire, s'étoit aſſiſe ſur le petit lit. Saintré s'étoit déja précipité à ſes genoux; elle alloit baiſer ſon front: mais ce front étoit déja baiſſé; & Saintré, voyant ce parterre de fleurs entouré

de murs d'albâtre, qui l'avoit un jour ſi vivement frappé, lui rendoit le plus vif & le plus doux hommage.

La dame des belles-Couſines, malgré ſa première émotion, malgré tout ce qu'elle prévoyoit, & ne craignoit déja plus, repouſſa doucement Saintré, le fit relever; & ce fut alors qu'elle lui parut ne s'occuper que de ſon nouvel ajuſtement. Il eſt vrai de dire que les ouvriers du roi s'étoient ſurpaſſés; & madame trouva que jamais pourpoint mieux coupé n'avoit renfermé une taille ſi bien priſe & ſi pleine de graces. Toutes les autres pièces de ſa parure furent examinées & louées tour-à-tour avec le degré d'attention que chacune méritoit. Cet examen fut long; il ne les parut à aucun des deux.

Pendant cette douce occupation de la princeſſe, Saintré, qui en partageoit les détails & les charmes, avoit ſon occupation particulière; il obſervoit ce grand collet-monté qui s'entr'ouvroit ſur une fraiſe qui venoit de tomber d'un cou d'albâtre. De pareils examens deviennent quelquefois aſſez intéreſſans pour que l'on s'oublie ſoi-même: nous ignorons juſqu'à quel point cet oubli fut porté; l'Auteur craint de le dire: cette crainte eſt bien indiſcrète.

L'aimable princeſſe, après avoir donné toutes

les leçons de prudence qu'une jeune veuve pleine d'eſprit, nourrie dans la cour la plus brillante, peut & doit donner à ſon jeune élève, s'apperçut que la converſation avoit duré longtems. Ses dames devoient s'être ennuyées ; & elle ſavoit que l'ennui de trois jeunes dames de la cour ne peut être adouci que par un peu de médiſance. Elle ſe preſſa d'avertir Saintré qu'elle alloit le bannir pour toujours, en apparence, de ſon appartement, & qu'elle lui défendroit de ſe trouver jamais le ſoir ſur ſon paſſage. Mais qu'elle fut belle, qu'elle fut touchante, lorſque lui préſentant une clef en rougiſſant, elle lui dit que cette clef ouvroit la porte d'une garde-robe qui donnoit ſur un corridor écarté! » Vous en ferez uſage, lui dit-elle, quand le » myſtère & la nuit envelopperont le palais. » Vous ne pourrez jamais me ſurprendre ; vous » me trouverez toujours occupée de vous. Pre- » nez, ajouta-t-elle, prenez les ſoixante écus » d'or que renferme cette bourſe tiſſue de mes » cheveux. Ce n'eſt que par degré que vous » pouvez briller dans cette cour, ſans me » compromettre ; les nouvelles parures dont je » vous prie d'orner votre figure charmante, » pourront paſſer pour un nouveau don de votre » mère. «

A ces mots, tirant une épingle & la mettant

dans ſes dents : » Soyez attentif, ajouta-t-elle, » à ce nouveau ſigne, mon ami ; vous vous » ſouviendrez, lorſque je le répéterai, d'y ré- » pondre en frottant votre œil droit : ne me » parlez jamais en public que je ne vous appelle ; » perſonne ne pourra ſoupçonner notre intelli- » gence. «

Saintré baiſa mille fois avec feu, & la clef, & la main qui la lui préſentoit. Tous deux allèrent retrouver les trois dames qui s'étoient endormies après avoir fini leurs ouvrages, & avoir épuiſé ce qu'elles ſavoient de contes. » Eh bien, dame Catherine, dit la princeſſe, » aurez-vous encore la foibleſſe de prendre le » parti de ce gentilhomme, ſans foi, ſans cœur » & ſans élévation ? Sortez pour toujours de » chez moi, ajouta-t-elle en regardant Saintré ; » vous vous montrez trop peu digne de mes » bontés, pour y être ſouffert. «

Saintré parut anéanti ; &, ſaluant ces dames avec un air pénétré, il ſe retira le cœur rempli du ſentiment de ſon bonheur. Peu de jours après il parut à la cour, plus brillant que jamais. » Il » avoit une robe de fin bleu doublé de fins » agneaux de Romélie ; un chaperon garni de » marte de Sibérie. « Peu de ſeigneurs parurent auſſi bien vêtus ; aucun n'avoit autant de graces & la taille auſſi déliée. La reine s'arrêta quelques

inſtans pour le regarder en allant à la meſſe; mais la belle-Couſine, qui la précédoit, avoit paſſé ſans avoir eu l'air de l'appercevoir. La reine, en ſortant de ſon oratoire, le voyant une ſeconde fois, le fit remarquer à cette princeſſe. — Je ſuis bien curieuſe de ſavoir, lui dit-elle, comment le jeune Saintré peut faire autant de dépenſe pour ſe parer : vous devriez bien l'interroger à ce ſujet. — J'oſe vous avouer, répondit madame, que je ſuis ſi peu ſatisfaite des réponſes qu'il a faites précédemment, que je n'ai nulle envie à préſent d'être informée de ce qui le touche; & ce ne ſera que pour vous plaire & pour vous obéir que je l'interrogerai. — En effet, lorſque la reine fut rentrée dans ſon appartement, madame fit appeller Saintré dans l'antichambre. — Nous vous trouvons toutes ſi paré pour un ſimple page, lui dit-elle, que nous ſommes curieuſes de ſavoir qui peut vous en fournir les moyens? — Madame, répondit Saintré d'un air reſpectueux, mon père & ma mère m'aiment tendrement; ils veulent que je faſſe honneur à mon ſervice; & me voyant d'âge à eſpérer que le roi daignera continuer à m'employer dans un nouveau grade, ils m'ont envoyé de quoi me mettre en état de paroître quelquefois à ſes yeux ſous d'autres habits que ceux de page, que je ſuis honteux de porter

à dix-ſept ans. Ah! madame, ajouta-t-il en ſe jettant à ſes pieds, que votre alteſſe royale ſeroit bonne, ſi elle daignoit me protéger & m'obtenir la place d'écuyer tranchant! Mes parens n'attendent que ce moment pour m'envoyer tout ce qu'il me faut encore pour me ſoutenir avec honneur dans ce nouvel état. — Nous verrons, répondit la princeſſe d'un air ſec; en attendant, remerciez Dieu de vous avoir donné une ſi bonne mère, & priez-le de vous la conſerver.

La dame des belles-Couſines, rentrée chez la reine, ne s'empreſſa pas de ſatisfaire à ſa curioſité. Elle attendit que cette princeſſe lui dit: — Eh bien, belle-Couſine, avez-vous interrogé Saintré ſur ce que nous voulons ſavoir? — Vraiment, répondit-elle, il ſe vante que ſes parens le ſoutiendront en tel état que le roi voudra lui donner; il ſe plaint de n'être que ſimple page à dix-ſept ans; il a même oſé me prier d'en parler à vos majeſtés, & de demander pour lui la place d'écuyer tranchant: mais je m'en garderai bien avant de ſavoir s'il la mérite. — En pouvez-vous douter, lui dit la reine, à tout le bien que les écuyers & ſes autres ſupérieurs rapportent de ſes mœurs, de ſon application à ſes devoirs & de ſa gentilleſſe? Oui, belle-Couſine, il a raiſon; & puiſque vous

me paroiſſez ſi froide ſur ce qui le touche, je veux me charger moi-même d'en parler au roi.

La famille royale alors étoit prête à ſe mettre à table; & dès que le roi parut, la reine lui fit remarquer Saintré qu'il n'avoit pas d'abord reconnu ſous ſa riche & nouvelle parure. Il lui plut aſſez pour accorder ſur le champ à la reine ce qu'elle demandoit pour lui; & curieux de voir comment il s'acquitteroit de la charge d'écuyer tranchant, il appella ſon premier maître-d'hôtel, & lui ordonna de mettre ſur le champ Saintré en fonction. Saintré, alors confondu avec ſes camarades, ſe préparoit à remplir ſa tâche ordinaire, lorſque le maître-d'hôtel vint lui attacher la ſerviette & les autres marques de ſa charge. Il le conduiſit enſuite aux genoux du roi. — Mon ami Saintré, lui dit ce bon & brave prince, moi-même je vous ai choiſi pour mon page: vous m'avez toujours plu, & j'eſpère vous voir croître toujours en honneurs & en loyale Chevalerie. Je vous ordonne ſur mon état, à trois chevaux & deux hommes pour vous ſervir, en attendant mieux. Remerciez la reine, qui m'a parlé de vous. — Saintré, ſe précipitant à leurs pieds, embraſſa les genoux de ce bon maître, & baiſa le bas de la robe de ſa bienfaitrice. Toutes les dames belles-Couſines, aſſiſes au banquet royal,

applaudirent à la grace que le roi venoit d'accorder, & toutes donnèrent une marque de bonté au nouvel écuyer, hors celle que cette grace pénétroit de la joie la plus vive. » Vrai» ment, Saintré, lui dit-elle, bien avez-vous » à travailler pour mériter le guerdon que vous » recevez avant de l'avoir mérité, de préfé» rence ſur vos pareils. « Saintré l'écouta d'un air ſoumis ſans lui répondre, & ſur le champ commença ſon ſervice avec une grace & une adreſſe qui firent applaudir de nouveau à la faveur qu'il venoit d'obtenir.

La tendre & charmante veuve le regardoit ſouvent du coin de l'œil, & recevoit dans ſon ame ſenſible les louanges que l'on donnoit à ſon jeune amant. Ne pouvant réſiſter à la tendre émotion qui l'agitoit, elle employa le ſignal de l'épingle, auquel Saintré répondit avec la joie la plus vive, en ſe frottant l'œil droit, & en les élevant tous deux au ciel. La nuit vint: qu'il lui fut doux d'être payé par l'amour des feintes rigueurs de la bienſéance! Saintré n'en oublioit aucune; la dame les avouoit toutes: jamais on ne trouva plus de plaiſir à ſe plaindre; jamais on ne ſongea moins à s'excuſer.

La dame des belles-Couſines, auſſi généreuſe que tendre, s'étoit occupée déja des dépenſes auxquelles le nouvel état de Saintré l'o-

bligeoit. Quatre cents écus d'or qu'elle lui donna furent plus que ſuffiſans pour payer les trois chevaux, les faire équiper ſuperbement, faire couvrir les valets de riches livrées, & répandre ſes libéralités ſur tous les gens des écuries du roi, qui lui avoient prouvé leur attachement pendant ſon premier ſervice.

Saintré ſe fit eſtimer de plus en plus en exerçant ſon nouvel emploi. Le roi Jean ne pouvoit ſe paſſer de lui à ſa table; il s'en faiſoit ſuivre à la chaſſe. Adroit à la joute, redoutable dans les tournois, léger, plein de graces, &, dans un bal, occupé de plaire ſans ceſſe, les vieux Chevaliers le donnoient pour exemple à la jeuneſſe; les dames louoient ſon air noble & galant; pluſieurs, peut-être, deſiroient ſa conquête. La dame des belles-Couſines étoit la ſeule qui conſervât un air froid & ſévère lorſqu'elle le rencontroit en public: mais l'épingle jouoit ſouvent ſon jeu.

C'eſt ainſi que Saintré paſſa pluſieurs années. Lorſqu'il eut atteint l'âge de pouvoir prétendre à l'honneur d'être Chevalier, les bienfaits de ſa dame lui furent prodigués pour le rendre le plus magnifique des aſpirans. Il étoit d'uſage que le bachelier ou écuyer-expert qui demandoit l'ordre de la Chevalerie, débutât par quelqu'entrepriſe d'armes qui ſignalât ſon courage, & rendît ſon nom aſſez célèbre pour lui mériter l'accolade &

les éperons dorés. Il avoit ſi ſouvent traité ce ſujet avec la dame des belles-Couſines, que, quoiqu'il lui en coûtât de ſe ſéparer de lui pendant quelque tems, elle ne s'occupa plus qu'à diriger ſon entrepriſe de manière à rendre ſon amant également célèbre par ſa magnificence & par ſa valeur. — Je veux, dit-elle, que vos hérauts portent votre défi dans les quatre cours les plus puiſſantes de l'Europe, où vos combattans recevront de vous de riches préſens; & pour marque de votre entrepriſe, vos hérauts publieront que ceux qui ſe préſenteront pour vous combattre, ou ſeront tenus de vous enlever à force d'armes le bracelet que je veux moi-même attacher à votre bras, ou de vous faire un riche préſent pour gage de votre victoire, qu'à votre retour vous préſenterez à votre dame.

A ces mots, elle ouvrit un grand coffre plein d'or; & Saintré fut obligé de faire trois voyages du cabinet de la dame au ſien, pour porter la ſomme immenſe qu'elle le força de recevoir. Chaque retour, marqué par les tranſports de la plus vive reconnoiſſance, augmentoit pour elle le plaiſir de donner. Lorſqu'il fut prêt à ſe retirer, elle lui remit une petite caſſette pleine des plus belles pierreries, parmi leſquelles elle choiſit celles qui devoient enrichir ce bracelet qu'elle vouloit attacher à ſon bras.

Saintré fit préparer en ſecret tout ce qu'il falloit pour exécuter ſon projet. L'Andalouſie & les bords de la mer Rouge lui fournirent les plus ſuperbes deſtriers. Les meilleurs ouvriers furent employés à leurs harnois, à ſes armes, à ſes livrées; & le premier orfèvre du roi fit un chef-d'œuvre du bracelet qu'il devoit porter.

On croira ſans peine que pendant le tems que demandoient ces préparatifs, cette petite épingle, plus belle à ſes yeux que les flèches d'or de l'amour, renouvelloit ſouvent le ſignal qui la lui avoit rendue ſi chère, & que la réponſe ne ſe faiſoit pas attendre.

Tout étant prêt dans le mois d'avril, & dans le moment même où le roi Jean, l'aimant & l'eſtimant de plus en plus, venoit de l'élever à la dignité de chambellan, Saintré, ſe jetant à ſes genoux, s'écria: « Ah! cher Sire, mon redouté » ſeigneur, permettez-moi donc de me rendre » digne des honneurs & des bienfaits dont vous » me comblez. » A ces mots, il lui fit part de ſon noble projet, & le ſupplia d'en autoriſer l'exécution par des lettres d'armes. » Eh quoi! mon ami » Saintré, lui répondit ce bon maître, c'eſt au » moment où je vous attache encore plus intime- » ment à ma perſonne, que vous voulez vous » éloigner de moi! Mais, ajouta ce brave roi, » je ne peux vous condamner; je peux encore

» moins

» moins vous refuſer une occaſion de faire hon-
» neur à mes ſentimens, & de me mettre en droit
» de vous armer Chevalier. »

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permiſſion de ſon maître, il ne diſſimula plus ſon entrepriſe. Ses hérauts, richement vêtus, & leurs cottes d'armes brodées & blazonnées, parurent en public, ainſi que ſa nombreuſe livrée, & les beaux chevaux que juſqu'alors il avoit tenus écartés dans un village à quelques lieues de Paris.

Chacun félicita Saintré ſur l'honneur que lui faiſoit ſon entrepriſe, & ſur la magnificence de ſes préparatifs. L'uſage de ce tems étoit que le roi, la famille royale & les princes du ſang fiſſent un don au jeune gentilhomme dont l'entrepriſe faiſoit honneur à la nation. Le monarque lui donna deux mille écus d'or de ſon épargne; la reine en donna mille de la ſienne; meſſeigneurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnèrent autant; les princeſſes leurs épouſes, l'enrichirent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries, pour qu'il pût répandre ſes dons dans les différentes cours où il alloit combattre. La ſeule dame des belles-Couſines ne lui avoit encore rien donné. La reine ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. — Vraiment, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre que Saintré n'ait pas conçu un projet téméraire, & qu'il puiſſe faire honneur

à votre cour & à la nation ? — J'oſe en repondre, dit la reine ; Saintré acquiert tous les jours de nouveaux droits à notre eſtime par de nouvelles vertus. — Je me rends, madame, dit la princeſſe ; je ne peux nier qu'il ne ſoit changé, depuis quelque tems, à ſon avantage ; & je trouve de la juſtice à le dédommager de mon ancienne prévention, que je n'ai pu ſouvent m'empêcher de lui témoigner. Par déférence pour votre majeſté, je veux payer le bracelet qui doit être la marque de ſon entrepriſe ; j'eſpère qu'il ſaura le défendre, & qu'il en coûtera cher à celui qui voudra le *délivrer*. (1) Je veux bien même lui faire l'honneur de le paſſer moi même à ſon bras le jour de ſon départ. Mais, madame, ajouta-t-elle (comme par réflexion), il ſeroit bon de ſavoir ſi Saintré s'eſt pourvu de tout ce qui lui eſt néceſſaire pour répondre avec éclat à la haute protection dont vous l'honorez ; & vous devriez peut-être lui ordonner de faire raſſembler ſes équipages & ſon cortège dans le préau : votre majeſté & nous toutes, nous pourrions les voir du grand balcon, en revenant demain de la meſſe. — La reine ap-

(1) On appelloit alors délivrer un pourſuivant d'armes de ſon entrepriſe, lui enlever par force, ou par courtoiſie, ou troc noble & généreux, la marque qu'il avoit choiſie pour la porter toujours.

prouva fort la belle-Couſine ; elle fit donner en conſéquence l'ordre à Saintré, qui parut le lendemain, mais ſans être encore armé, dans le préau, à la tête de ſon cortège. Il étoit monté ſur le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie, qu'il manioit & faiſoit paſſager avec une grace ſupérieure.

On admira le pourſuivant d'armes & la magnificence de ſon équipage. La belle veuve ne ſe récria point comme les autres : mais elle jouit intérieurement des charmes de ſon amant, des applaudiſſemens qu'il recevoit ; & l'épingle futmiſe en jeu. Saintré, ſachant ce que la belle veuve avoit dit à la reine, en ſe jetant le ſoir à ſes genoux, lui préſenta le beau bracelet dont elle admira le travail, & qu'elle garda pour l'attacher à ſon bras le jour de ſon départ.

Ce jour n'étoit pas loin. Lorſqu'il fut arrivé, la reine tint un grand cercle. Les hérauts d'armes, revêtus des marques de leur charge, ſe tinrent debout derrière la famille royale. Saintré parut armé de toutes pièces, la viſière levée, la main droite déſarmée de ſon gantelet, ſe précipita aux pieds de ſon maître, renouvela le ſerment d'obéiſſance & de fidélité, & reçut de ſa main, qu'il baiſa, la lettre d'armes. La dame des belles-Couſines, diſſimulant l'état de ſon cœur, s'avança d'un air plein de nobleſſe & de dignité, & s'ap-

prochant de Saintré, attacha de ſa main le riche bracelet. Saintré baiſa le bas de ſa robe avec le plus grand reſpect en la remerciant; &, ſuivi des plus anciens ſeigneurs & Chevaliers de la cour, il deſcendit dans le préau, s'élança légèrement ſur ſon cheval; & après avoir levé les yeux ſur ce palais, où reſtoit celle qui faiſoit l'honneur & les délices de ſa vie, il ſortit de Paris, & prit la route d'Aragon, où ſon premier héraut l'avoit déja devancé.

Le jeune Saintré ſe fit admirer par ſa beauté, ſes ſentimens, & par ſa magnificence dans toutes les villes Françoiſes qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage. Cette magnificence & ſes dons augmentèrent dès qu'il entra ſur les frontières étrangères; quelques aventures même ſignalèrent ſon adreſſe & ſa valeur. Des Chevaliers Catalans gardoient différens pas dans les montagnes; vaincus également par les armes, les dons & la courtoiſie de Saintré, ils le précédèrent à Barcelone, où les ſeigneurs du pays marquèrent ſon arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant quelques jours pour faire réparer ſes équipages, & les rendre encore plus brillans. De-là, il envoya trois hérauts, dont le principal étoit couvert des attributs & des livrées de France; les deux autres l'étoient des ſiennes. Il les députoit pour préſenter les patentes du roi de France, qui autoriſoit ſon en-

treprise; & pour demander la permission de paroître à la cour du roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce prince, & de lui présenter lui-même les lettres d'armes. Tout lui fut accordé; & peu de jours après, il arriva près de Pampelune, où la cour étoit alors. La grande réputation du noble poursuivant d'armes François l'avoit devancé; & Saintré vit accourir à sa rencontre un nombre infini de Chevaliers & de dames, qui furent frappés de la magnificence & de la galanterie qui régnoient dans tout son cortège.

Arrivé au pied du trône, le monarque lui parla avec une distinction pleine de bonté, & lui demanda des nouvelles du brave Chevalier qui régnoit sur la France, ajoutant qu'il le félicitoit d'avoir fait un pareil élève. Les premiers Chevaliers étoient prêts à se disputer l'honneur de le *délivrer*: mais ils furent forcés de céder cet honneur à monseigneur Enguerand, le premier d'entre eux, & proche parent du roi, dont il avoit épousé la nièce (madame Aliénor, princesse de Cardonne, l'une des plus belles & des plus parfaites dames de toutes les Espagnes). Au moment où Saintré quitta les genoux du roi, monseigneur Enguerand vint à lui avec toute la noblesse, l'air galant & ouvert qui distinguoient les Chevaliers Aragonois de ceux des deux Castilles, dont l'air étoit plus fier & plus réservé.

« Mon frère, dit-il à Saintré en lui tendant les » bras, m'acceptez-vous pour vous délivrer (1)? » — Oui, ſeigneur, répondit Saintré; & l'hon- » neur que vous daignez me faire eſt déja ſi » grand, que je rougis de l'avoir encore ſi peu » mérité. — Que ne dois-je pas faire, répondit » Enguerand, pour l'élève d'un ſi grand roi, & » pour un tel pourſuivant d'armes, également » agréable aux yeux de toutes nos dames & de » tous nos Chevaliers? » A ces mots, il em- braſſe le jeune Saintré, & le conduit au monarque; il détache alors le bracelet de Saintré; il appelle Aragon, premier héraut d'armes de la cour, & le lui remet avec un rubis d'un prix ineſtimable. Enguerand le préſente enſuite aux dames & aux autres Chevaliers; & Saintré ne put s'empêcher de comparer la beauté de madame Aliénor à celle de la dame des belles-Couſines, dont ſon cœur

(1) Nous avons cru devoir nous étendre ſur ce premier événement d'un Roman où tout paroît vrai ou vraiſemblable, où la féerie ni le merveilleux ne ſont employés, où tout eſt relatif à l'hiſtoire & conforme à l'uſage du tems. C'eſt le premier & preſque le ſeul Roman de Chevalerie de cette eſpèce dont on ait parlé juſqu'ici, & dont on puiſſe parler à l'avenir. L'exécution de l'entrepriſe d'amour n'étoit point encore racontée; nous avons cru qu'il étoit utile & de notre devoir de la faire connoître.

étoit ſans ceſſe ſi tendrement occupé. Il falloit que cette Aliénor fût en effet bien belle pour mériter à ſes yeux l'honneur de la comparaiſon ; car on ſait que l'amant heureux, lorſqu'il eſt fidèle, ne trouve rien d'auſſi beau que l'objet aimé.

Le lendemain fut marqué par une fête brillante que donna la reine d'Aragon. Saintré y parut avec tout le goût & tout l'éclat qui caractériſoient la cour de France. Il plut aux hommes par ſa politeſſe noble, aux dames par ſa galanterie reſpectueuſe. Ce fut le premier honneur qu'il fit à la nation. Le fier & juſte Aragonois ne put s'empêcher de juger des ſuccès de l'éducation de la nobleſſe Françoiſe, lorſque l'amour-propre & de légers défauts ne la font point abuſer des dons naturels qu'elle ſemble avoir reçus pour plaire.

Pendant ces momens de plaiſir, on préparoit les lices. Les lettres d'armes de Saintré portoient que le premier jour les deux tenans romproient cinq lances, & que le prix ſeroit adjugé à celui qui auroit remporté quelqu'avantage. Les mêmes lettres portoient que dans la ſeconde journée les tenans combattroient à pied avec l'épée, la dague & la hache (1), & que le vainqueur recevroit un riche don du vaincu.

(1) Cette eſpèce de hache étoit une arme dangereuſe & très-meurtrière. J'en ai donné une, que j'ai gardée

Le roi & la reine, ſuivis d'une cour nombreuſe, honorèrent ces joutes de leur préſence. Monſeigneur Enguerand ſurpaſſoit le jeune Saintré de toute la tête. Son air martial, ſa force, ſa valeur éprouvées dans vingt combats, formoient un préjugé favorable pour lui. Le vœu des dames étoit cependant pour Saintré; leur cœur éprouvoit une ſecrette peine; quelques-unes pouſſoient plus loin cet intérêt.

L'honneur des trois premières joutes fut abſolument égal entre les combattans. A la quatrième courſe, monſeigneur Enguerand parut avoir quelqu'avantage: mais celui du jeune Saintré fut déciſif dans la cinquième. Monſeigneur Enguerand ayant manqué ſon atteinte, Saintré briſa ſa lance juſqu'à la poignée, en atteignant Enguerand dans la viſière de ſon caſque, & lui faiſant ployer la tête preſque ſur la croupe de ſon cheval, ſans toutefois le renverſer.

---

long-tems; elle étoit toute de fer, & profondément damaſquinée d'or, longue de deux pieds. La tête portoit une pointe longue de cinq pouces, d'un fer triangulaire à lame pleine. La croiſée portoit d'un côté une lame de hache, dont le tranchant avoit cinq pouces de long, & offroit la figure d'un courbe faiſant partie d'un ovale alongé. L'autre côté, long de trois pouces, ſe terminoit par un marteau dont la tête formoit un bouton alongé. Le tout péſoit environ quinze livres.

Ici le combat fut arrêté. Les juges du camp, ayant saisi les adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, premier héraut d'armes, ayant recueilli les voix (pour la forme), Saintré fut proclamé vainqueur. Enguerand prit le rubis des mains du héraut, le présenta à Saintré, & lui dit: « Mon frère, puisse ce rubis parer les cheveux » de la haute & vertueuse dame qui préside se- » crettement à votre entreprise! » Tous deux furent admis le soir au festin royal, & traités avec la distinction la plus glorieuse. Le lendemain fut un jour de plaisirs publics.

Le troisième jour, les trompettes annonçèrent un combat plus serieux; & les lices rétrécies furent préparées différemment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long & assez violent pour que les deux adversaires fussent obligés de reprendre haleine, & de relacer leurs armes que la violence des coups avoient, en partie, faussées & désassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son épée avec laquelle il para long-tems les coups qu'Enguerand lui portoit. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son ennemi, que, sans la force de la trempe du gantelet, il eut peut être coupé le bras d'Enguerand,

dont la hache vola à pluſieurs pas de diſtance. Saintré ramaſſa alors la ſienne avec la plus grande agilité, & en préſenta la pointe à la viſière du caſque d'Enguerand, ſautant légèrement & poſant le pied ſur la hache tombée, que celui-ci vouloit ramaſſer. Enguerand, déſeſpéré de ſe voir déſarmé, s'élança ſur Saintré; & l'embraſſant étroitement, il eſſaya vainement de le jeter par terre: Saintré, le ſaiſiſſant auſſi du bras gauche, tenoit ſa hache levée du bras droit, mais ſans lui porter un ſeul coup; il ſe contentoit de réſiſter à ſes efforts, & de l'empêcher de lui ſaiſir ce même bras. Le roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuſe, jeta ſa baguette. Les juges ſaiſirent les combattans, qu'ils ſéparèrent ſans effort. Enguerand, levant auſſitôt ſa viſière de la main qui lui reſtoit libre, s'écria: » Noble François, mon courageux frère Saintré, » vous m'avez vaincu pour la ſeconde fois. — » Ah! mon frère, que dites-vous, s'écria Saintré; » ne ſuis-je pas vaincu moi-même par votre main, » puiſque ma hache d'armes eſt tombée la pre- » mière? » Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, dont le roi deſcendit pour les recevoir l'un & l'autre dans ſes bras. Tandis que les hérauts recueilloient les voix pour proclamer le vainqueur, Saintré s'échappa de ceux qui les entouroient, vola vers le roi

d'armes, reprit ſon bracelet, & vint, la main droite déſarmée, le préſenter à monſeigneur Enguerand, comme à ſon vainqueur, ſans vouloir donner aux hérauts le tems de faire leur proclamation. Enguerand, loin d'accepter, lui préſenta auſſitôt ſon épée par le pommeau. Le roi eut de la peine à arrêter ces mouvemens de généroſité; & décidant enfin que Saintré devoit garder ſon riche bracelet, celui-ci, ſur le champ, courut au balcon de la reine; & mettant un genou en terre vis-à-vis de madame Aliénor, il voulut lui faire accepter ce bracelet comme le prix de la victoire que ſon époux venoit de remporter ſur lui. Un cri d'admiration s'éleva; la reine même, emportée par ce ſentiment, vint le relever des genoux de madame Aliénor, qui refuſoit obſtinément de recevoir ce riche don. La reine décida qu'il devoit être accepté par courtoiſie, & pour honorer celui qui montroit une ame auſſi élevée. Madame Aliénor céda; mais, ſur le champ, détachant un riche carcan de diamans dont ſon [illegible] étoit paré: « Seigneur, lui dit-elle, il ne » conviendroit pas que vous retournaſſiez près » de la haute & vertueuſe dame de vos penſées, » ſans des marques de votre victoire; puiſſe-» t-elle ne pas dédaigner d'honorer ce carcan » que je lui préſente par vos mains; & puiſſiez-

» vous vous plaire un jour à le lui voir » porter (1) ! »

Le roi aida lui-même à désarmer les deux Chevaliers. Saintré, s'appercevant que monseigneur Enguerand étoit blessé, se précipita sur son poignet sanglant, & baisa l'empreinte du coup qu'il avoit porté, en le baignant de ses larmes.

La légère blessure de ce seigneur ne le privant pas d'assister au festin qui suivit ce combat, le roi fit asseoir à sa table le seigneur de Saintré entre lui & madame Aliénor; & la reine fit le même honneur à monseigneur Enguerand.

Plusieurs fêtes couronnèrent encore ce beau jour, & Saintré y fut toujours l'objet des attentions les plus glorieuses. Mais les jours passés loin de ce qu'on aime sont bien longs, quoique embellis par les honneurs. L'amant pressa le heros de venir recevoir en France un prix plus doux de sa victoire.

---

(1) On voit avec plaisir que les mœurs Espagn[illegible], & l'élévation d'ame de cette nation se faisoient d[illegible]rs admirer. On voit avec plus de plaisir encore, que l'estime mutuelle s'établissoit dès ce tems entre deux nations que le ciel paroît avoir destinées à rester toujours unies, par la conformité des vertus sublimes dont l'une & l'autre ont donné tant de marques éclatantes aux yeux de l'univers.

Il partit; il vola. Il arrive ſur les bords de la Seine. Moment délicieux d'embraſſer les genoux de ſon roi, & de retrouver tout ſon bonheur dans les yeux de ſa maîtreſſe, quand on vient d'honorer l'un & l'autre.

Le roi l'embraſſe, lui dit les choſes les plus flatteuſes, ſent augmenter ſon plaiſir par les applaudiſſemens redoublés des anciens Chevaliers. Il le conduit vers la reine. Elle étoit femme; elle l'avoit protégé; elle le revoyoit vainqueur & adoré: elle jouiſſoit de ſon ouvrage; ſentiment bien doux, qui ne tient point de la foibleſſe & fait honneur à la nature! La dame des belles-Couſines étoit auprès d'elle; le plus beau moment de la vie de Saintré fut de lever les yeux ſur elle, & de rendre enfin un hommage public à celle qu'il aimoit, ſans bleſſer le myſtère rigoureux qui captivoit ſon amour.

La dame des belles-Couſines avoit attaché, de ſa main, au bras de Saintré le riche bracelet, marque de ſon entrepriſe; il ſe voyoit en droit, en quittant les genoux de la reine, d'aller aux ſiens, de lui faire hommage de ſa victoire, & de lui préſenter le rubis éclatant, & le riche carcan de diamans qu'il avoit accepté ſecrettement pour elle. Autoriſée par la préſence de la reine & par les ſuccès brillans de Saintré, la belle & ſenſible veuve put laiſſer paroître une partie des ſentimens

dont elle étoit pénétrée; & ſe laiſſant entraîner par le deſir ſi naturel de ne pas perdre un moment de vue ſon amant qu'elle prévoyoit devoir bientôt être entraîné par une cour nombreuſe, empreſſée à le féliciter ſur ſa victoire; « Madame, dit-» elle à la reine, ſi votre Majeſté daigne penſer » à la fatigue que le pauvre Saintré vient d'eſ-» ſuyer en courant jour & nuit pour ſe rendre à » ſes pieds, elle croira faire une œuvre chari-» table en prévenant une foule innombrable prête » à l'entourer, & en l'emmenant dans ſon cabi-» net, où elle n'admettra que nos belles-Couſines. » Saintré trouvera de reſte le tems de parler des » joutes & des combats à ſes compagnons. J'ai-» merois bien qu'il commençât par nous parler » de la cour d'Aragon, & des beautés renommées » dont elle eſt parée. »

La reine approuva fort cette propoſition; & prennant Saintré ſous le bras, elle le conduiſit dans ſon appartement où les ſeules belles-Couſines furent admiſes. Saintré leur raconta d'abord tout ce qui pouvoit ſatisfaire leur curioſité. Son front & ſes joues furent colorés par la modeſtie, lorſqu'il fut contraint de parler de lui. Pendant ce récit, il levoit ſouvent les yeux ſur ceux de ſa dame. Ses regards étoient encore plus ſupplians que tendres: il obſervoit, il deſiroit, il attendoit avec une inquiétude qui faiſoit palpiter

ſon cœur, l'heureux & charmant ſignal de la petite épingle. Hélas ! la dame des belles-Couſines n'en avoit pas ſous ſa main, & en cherchoit vainement dans toute ſa parure. Un dernier regard de Saintré comblant ſon impatience, elle oſa s'approcher de la reine; &, feignant d'admirer l'éclat d'une agraffe de diamans, elle prit adroitement une épingle. Qu'elle fut prompte à s'en ſervir ! que ſes yeux devinrent brillans ! La reine l'avoit ſurpriſe. — Bon Dieu ! chère Couſine, lui dit-elle, n'avez-vous pas peur de gâter vos belles dents ? J'ai remarqué que depuis quelque tems vous aviez pris cette habitude. Vous devriez mieux ménager un des charmes les plus parfaits de votre agréable figure. — Vraiment, madame, vous avez bien raiſon, dit la belle-Couſine; mais vous ſavez que je ſuis diſtraite, & quelle eſt la force de l'habitude : je ſens qu'il ſeroit à préſent bien difficile de me corriger.

Le reſte du jour, Saintré fut obligé de ſe livrer aux empreſſemens de ſes anciens compagnons, & d'une cour dans laquelle il n'avoit pas même un ſeul ennemi ſecret. Il attendoit avec impatience le moment heureux de voir en liberté celle à qui il ſuppoſoit ſi juſtement le même deſir. Ce moment vint, & fut le plus doux qu'il eût encore paſſé auprès d'elle. Sa victoire, l'honneur dont il s'étoit couvert le rapprochoient un

peu plus d'un objet adoré, & lui donnoient cette assurance que la douce égalité établit entre les amans.

Ces momens, d'un prix inestimable, se renouvelèrent souvent. Leur douceur fut troublée, au bout d'un mois, par l'arrivée inattendue du comte Loiseleng, l'un des plus grands seigneurs de la Pologne, & grand-officier de cette couronne. Ce riche & brave Palatin venoit admirer la cour de Jean, accompagné de quatre autres Palatins d'un rang à peine inférieur au sien. Tous les cinq, ayant fait la même entreprise d'armes, portoient au bras un carcan d'or & une chaîne qui l'attachoit au pied, sans leur ôter la liberté de se servir de l'un & de l'autre. Ils firent supplier le monarque de leur permettre d'attendre dans sa cour qu'il se présentât le même nombre de Chevaliers pour les *delivrer*.

La magnificence & la simplicité noble des habits des seigneurs Polonois se fit admirer de la cour de France. Une veste de brocard d'or qui leur prenoit exactement la taille, leur tomboit jusqu'aux genoux. Une ceinture couverte de pierreries, soutenoit la large épée recourbée qu'ils portoient à leur côté. Des bottes légères, armées de riches éperons d'or; un bonnet relevé sur le front, que surmontoit une aigrette de plumes de héron, qui paroissoit sortir d'une gerbe de diamans;

mans; un long manteau de pourpre, doublé de martre zibeline ou de peaux d'agneaux d'Aſtracan, qui tomboit à moitié jambes, & ſe relevoit ſur l'épaule droite avec une agraffe de pierreries; tout réuniſſoit dans ce ſimple & noble habillement, l'air militaire des guerriers du Nord & la magnificence des ſeigneurs des cours du midi. Leur courtoiſie, l'aménité de leurs mœurs ſe firent bientôt connoître, malgré l'air fier & même un peu farouche que les peuples du Nord, deſcendans des diſciples d'Odin & de Fréga, conſervoient encore. Ils étonnèrent d'abord les dames & les courtiſans François; bientôt ils leur plurent; & bientôt auſſi cet amour des nouvelles modes, qui ſemble né dans la nation, les porta à les imiter. Les ſouliers à la poulaine baiſsèrent de quelques pouces. Les pourpoints furent moins ſurchargés d'aiguillettes brillantes; pluſieurs ſuperfluités même de leur ajuſtement diſparurent, ou furent diminuées juſqu'à la vraiſemblance. Pluſieurs jeunes Chevaliers ou pourſuivans d'armes s'empreſsèrent à remplir de leur nom la liſte des prétendans au combat, que les deux maréchaux de France devoient préſenter au roi.

Saintré n'oſoit rien demander à la belle-Couſine; mais il ne lui parloit jamais de l'entrepriſe d'amour des ſeigneurs Polonois ſans la plus vive émotion. Elle penſoit avec élévation; &,

quoiqu'il en coûtât à ſon cœur, elle ne put voir, ſans en être touchée, le deſir que ſon amant lui montroit d'acquérir une nouvelle gloire à ſes yeux. Elle lui accorda donc la permiſſion de ſe préſenter au roi pour *délivrer* les nobles eſclaves d'amour Polonois.

Le roi Jean ne balança pas à le nommer le premier des cinq qui devoient combattre les Chevaliers étrangers. La cérémonie ſe fit avec la plus grande ſplendeur. Ce fut Saintré qui, s'avançant avec grace, alla demander au palatin comte de Loiſeleng, s'il l'acceptoit pour le délivrer. Celui-ci, prévenu par la réputation de Saintré, regarda comme un honneur le choix que le monarque François avoit fait de ſon élève, & du jeune ſeigneur le plus renommé de ſa cour. Il ſerra tendrement Saintré dans ſes bras, tandis que celui-ci ſe baiſſoit pour le délivrer de la chaîne & du carcan attachés à l'un de ſes pieds.

Les lices furent élevées près du palais Saint-Pol, dans la grande Culture de ſainte Catherine. Les combats durèrent deux jours, & furent également honorables pour les deux partis. Saintré cependant, dans toute ſa force alors, & n'ayant rien perdu de ſon adreſſe & de ſon agilité, ſentit bientôt la ſupériorité que l'une & l'autre lui donnoient ſur ſon courageux adverſaire. Loin d'en abuſer, il ſe contenta, dans la première journée,

de remporter l'avantage néceſſaire pour en avoir l'honneur & en faire hommage à ſa dame. Mais la ſeconde journée mit ſa courtoiſie à l'épreuve la plus dangereuſe. Le fier & brave palatin, exercé de bonne heure à combattre avec ſon ſabre recourbé, eût peut-être remporté une victoire déciſive, ſans l'adreſſe extrême de Saintré à éviter ou parer les coups de ſon ennemi. Saintré conſervant toujours ſon ſang-froid contre un adverſaire que ſon adreſſe irritoit, ſe contenta long-tems de rendre ſes coups inutiles. Sachant par lui-même que la douleur la plus profonde qui puiſſe pénétrer une belle ame, c'eſt l'humiliation, il eut l'art d'entretenir le combat juſqu'à l'heure marquée pour le terminer; il s'appercevoit déja que le bras de Loiſeleng s'appeſantiſſoit, & ne portoit plus que des coups mal-aſſurés; il fit alors bondir ſon cheval; &, par une paſſade, ayant gagné la croupe de celui de Loiſeleng, il porta un coup adroit ſur la pointe de ſon ſabre qu'il enleva, pour ainſi dire, de ſa main. Ayant ſauté légèrement à terre, il le ramaſſa, délaça ſon caſque; & tirant ſon gantelet, il ſe preſſa de le préſenter, par la croiſée, au palatin. Celui-ci, frappé de la grace & de la courtoiſie de Saintré, deſcendit promptement de cheval pour recevoir ſon épée & embraſſer un ſi digne adverſaire, en avouant noblement ſa défaite. Déja le roi Jean

étoit deſcendu du balcon royal pour embraſſer les deux combattans : il ſentit, en ſerrant Saintré dans ſes bras, le tendre & vif intérêt d'un père. Mais un prix plus doux avoit déja payé ſon triomphe ; le jeu flatteur de la petite épingle avoit accompagné les regards les plus paſſionnés.

On peut imaginer tout ce que la bonté du roi Jean, & la politeſſe noble, vive & prévenante de la cour la plus aimable & la plus brillante de l'univers, réunirent pour adoucir aux ſeigneurs Polonois l'embarras & le chagrin de leur défaite. Ils repartirent pour les bords de la Viſtule, comblant Saintré, qui alla les reconduire une journée, de riches préſens & de leurs careſſes.

Peu de tems après, un ſimple courrier vint annoncer au monarque François que douze Chevaliers de la Grande-Bretagne avoient paſſé la mer ; & qu'après avoir ſéjourné quelques jours à Calais, dédaignant de ſe ſoumettre aux uſages reçus, ils avoient pris le parti, non-ſeulement de ne point paroître à la cour, mais même de ne rien entreprendre qui pût les obliger à y envoyer un héraut & à recevoir aucune eſpèce de permiſſion d'un prince qu'ils ne reconnoiſſoient pas pour roi de France, étant le fils de Philippe de Valois, auquel leur maître avoit diſputé vainement la couronne. A cet effet, les Chevaliers Bretons avoient ſeulement dreſſé un pas d'armes

ſur les confins de leur territoire, & fait élever un perron où leurs douze écus blaſonnés étoient attachés près des tentes où ces Bretons devoient attendre ceux des Chevaliers François qui ſeroient aſſez hardis pour les toucher.

Cette nouvelle excita l'indignation de la Chevalerie Françoiſe, & réveilla cette eſpèce d'animoſité entre les deux nations, que, depuis longtems, rien ne pouvoit éteindre. Les François, cependant, plongés alors dans la plus profonde ignorance, auroient peut-être eu beſoin d'imiter leurs voiſins, qui commençoient à s'inſtruire, & dont pluſieurs auteurs méritoient déja d'être écoutés. Mais les Anglois euſſent eu plus beſoin encore de ſe conformer à l'aménité des mœurs des François; de porter moins d'injuſtice & d'avidité dans leur commerce; de montrer moins de férocité dans leur génie turbulent & factieux, qui, ſous l'apparence de la liberté, les entraînoit à des guerres civiles, où le ſang le plus illuſtre de leur nation inondoit ſans ceſſe les échafauds, & qui les rendoit encore plus dangereux les uns contre les autres dans l'intérieur de leur gouvernement, que redoutables dans les guerres qu'ils entreprenoient ſans aucunes raiſons légitimes, contre leurs voiſins.

Un grand nombre de Chevaliers obtinrent d'aller réprimer leur orgueil, & ſe raſſemblèrent,

au nombre de douze, dans le port d'Ambléteuſe, d'où, ſans s'informer du nom de leurs adverſaires, ils partirent avec cette confiance courageuſe qui n'apprécie jamais aucun danger, pour aller toucher les écus de ceux qui tenoient ce pas d'armes. Ils eurent preſque tous du déſavantage dans les premières joutes, genre de combat où la nobleſſe Bretonne s'exerçoit ſans ceſſe dans les plaines de Cramalot, en mémoire d'Artus & des Chevaliers de la Table-Ronde. On ſut bientôt cette humiliante nouvelle à Paris. Le roi Jean jeta les yeux ſur Saintré, & l'honneur de la nation lui parut déja vengé. Saintré, enflammé par le regard de ſon maître, ſe tourne ſans affectation vers ſon auguſte amante: un coup-d'œil l'anime encore; il embraſſe les genoux du monarque, & vole à la gloire. Aux motifs qui devoient l'entraîner, ſe joignit le penchant que ſa modeſtie naturelle lui donnoit de punir l'orgueil effrénée d'une nation impérieuſe, jalouſe de la ſienne. Ce ſentiment né dans ſon cœur, s'étoit augmenté ſans ceſſe en voyant les moyens injuſtes dont elle ſe ſervoit pour réuſſir dans ſes deſſeins.

Il partit, accompagné de Chevaliers dont il connoiſſoit l'attachement & la bravoûre. A peine parut-il près du perron, que, touchant les écus, les Bretons ſortirent de leurs tentes tout armées; &, croyant marcher contre de foibles ennemis,

Ils ne craignirent point de leur montrer les boucliers François renverſés & traînés dans la pouſſière, (audace accompagnée de propos inſultans.) Saiſis d'une juſte indignation, Saintré & ſes compagnons chargèrent les Bretons avec fureur. Ceux-ci plièrent bientôt. Les lances, la hache & l'épée leur furent également funeſtes. Saintré en renverſa cinq ſous la peſanteur de ſes coups. Ils furent enfin obligés de demander merci.

Saintré s'étant emparé de leurs boucliers & de leurs bannières, fit relever ceux des François, & les plaça ſur le perron avec honneur. Il dédaigna de s'emparer des chevaux; &, renvoyant les Bretons à Calais, il leur dit qu'il garderoit le même perron pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui ſortiroient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois jours s'étant écoulés ſans qu'il vît paroître aucun Chevalier Breton, il fit renverſer le perron; & revenant à grandes journées, il rentra dans Paris aux acclamations d'un peuple nombreux. Les boucliers furent dépoſés aux pieds du roi. Le monarque ne réva pas long-tems pour trouver une récompenſe digne du vainqueur: dès le lendemain, il fit convoquer une aſſemblée brillante, & Saintré fut reçu Chevalier.

Il n'étoit pas d'uſage que la reine chauſsât de ſa main les éperons, même aux premiers princes

du ſang; mais, quand elle vouloit honorer cette cérémonie, elle la faiſoit accomplir en ſa préſence par la princeſſe qu'elle aimoit le mieux. La dame des belles-Couſines fut l'objet de ſon choix. Celle-ci remplit d'un air noble & plein de graces une charge ſi chère à ſon cœur; elle attacha l'éperon, & ſaiſit ce moment pour faire le ſignal, que Saintré avoit toujours l'air de recevoir comme il l'avoit reçu quinze ans auparavant pour la première fois.

Le roi Jean déclara le même jour, qu'ayant été invité à ſe joindre aux autres princes Chrétiens qui formoient alors une eſpèce de croiſade pour aller au ſecours de la Pruſſe, de la Hongrie & de la Bohême, déſolées par des armées Sarraſines ſorties des bords du Tanaïs, il avoit pris la réſolution d'accorder un puiſſant ſecours aux Chevaliers Teutoniques; que la bannière royale ſortiroit, & qu'elle ſeroit confiée à Saintré, qui marcheroit à l'avant-garde à la tête de cinq cents hommes d'élite.

La réſolution & le choix du roi furent également approuvés. Le cœur de Saintré treſſaillit de joie en entendant parler ſon maître; mais une triſteſſe, un ſentiment, un trouble douloureux ſaiſit celui de la dame des belles-Couſines; & ce ne fut que lentement, & les yeux obſcurcis par les larmes, qu'elle porta, d'une main mal-aſſurée,

la petite épingle ſur ſes belles dents. Peu de momens après, ce même preſſentiment troubla le brave Saintré; il voulut le combattre, il n'y put réuſſir; & le ſoir, la converſation s'en reſſentit.

Ici, l'Auteur fait une très-longue énumération des ſeigneurs & des bannières qui ſe raſſemblèrent dans les plaines de la Brie. L'on y trouve le nom de pluſieurs grandes familles éteintes: mais on ſent une ſatisfaction intérieure en y retrouvant les noms aimés & reſpectés par l'ancienne nobleſſe Françoiſe, des Montmorency, des La Trémouille, des Durfort, des Périgord, des Beaufremont, des Conflans, des Graville, des Mailly, des Maillé-Brezé, & de pluſieurs autres que nous omettrons. Le blaſon des armes de ces maiſons ſe trouve décrit dans cet ancien Roman avec une ſi grande exactitude, qu'on a le plaiſir de le reconnoître abſolument ſemblable à celui qu'elles ont toujours porté & qu'elles portent encore.

On croira ſans peine que la modeſtie du jeune & généreux Saintré ſouffrit beaucoup, lorſqu'arrivant à la tête des cinq cents lances, il ſe vit entouré par tous les ſeigneurs & commandans, qui lui dirent qu'ils le reconnoiſſoient tous pour leur chef. « Meſſeigneurs, répondit noble-» ment Saintré, bien me ſouviens que nagueres,

» n'étant encore que jeune page du roi, je ſuivis
» mon maître dans une riche abbaye, où nous
» fûmes bien feſtoyés. Mon maître, dont vous
» connoiſſez la bonté, ſe promenant ſur le préau
» de l'abbaye, vit une troupe de jolis enfans qui
» jouoient à différens jeux, & que le reſpect
» éloignoit alors de ſa préſence. Il les rappela
» d'un air riant autour de lui; &, s'adreſſant à
» ceux qui lui parurent les plus éveillés: Mes
» enfans, leur dit-il, lequel de vous eſt le plus
» ſage? Les enfans ſourirent; & le plus hardi
» de tous s'étant avancé: Sire, lui dit-il, c'eſt
» celui que veut damp abbé. Le roi s'étant fait
» répéter cette réponſe par pluſieurs autres,
» rêva quelque tems au ſens qu'elle renfermoit;
» il la trouva juſte à la fin, comprenant que la
» volonté du maître étant décidée par la con-
» noiſſance qu'il a de ceux qui lui obéiſſent, elle
» lui fait juger tour-à-tour, les ſujets plus ou
» moins ſages. Il en eſt ainſi de moi, meſſei-
» gneurs, lorſque le roi me choiſit pour porter
» la bannière royale, & ſemble, pour ce moment,
» me nommer le plus ſage. Je dois donc l'être
» aſſez pour reconnoître toute la déférence que
» je vous dois, & ne rien entreprendre ſans être
» guidé par vos ſages conſeils. Telles gens que
» vous êtes n'en peuvent donner qui ne mènent à
» ſervir notre ſainte religion dans cette guerre,

» & à ſoutenir l'antique honneur de la Cheva-
» lerie Françoiſe.

La petite hiſtoire, les ſentimens & la modeſtie de Saintré furent généralement applaudis. Il leur parut, au conſeil de guerre qui s'aſſembla, être leur ami plus que leur commandant. Ils obéirent librement & de cœur à ſes ordres; & dès le lendemain, l'armée prit le chemin de l'Allemagne, & s'avança vers les rives du Mein.

Nous croyons devoir paſſer ſous ſilence un grand nombre d'aventures & d'entrepriſes où le brave Jehan de Saintré acquit ſans ceſſe une nouvelle gloire; & quoique l'événement inattendu qui termine la durée de ſon amour ſi conſtant & ſi fidèle, ne ſoit rapporté qu'après ce grand nombre de récits, comme ils ne ſont qu'une longue & ſervile imitation des premiers, leur monotonie prolixe nous les fait ſouſtraire, & nous croyons ne devoir plus le montrer que comme amant, après l'avoir préſenté un moment encore comme héros.

Saintré ne démentit point l'opinion de ſageſſe & de valeur qu'on avoit du principal chef de l'armée. Sa modeſtie, ſa déférence, ſes ſoins attentifs pour les princes & les anciens ſeigneurs qu'il commandoit, lui donnèrent un empire particulier. Jamais général d'armée ne fut plus aimé & mieux obéi.

L'armée Françoiſe s'étant jointe à celles que tous les princes chrétiens avoient envoyées à cette guerre ſacrée, Saintré jouit du bonheur de revoir pluſieurs de ſes anciens amis dans l'armée du roi d'Aragon, & de retrouver dans celui qui la commandoit, le ſeigneur Enguerand avec lequel il s'étoit uni par une ſi noble & ſi tendre amitié, & par la fraternité d'armes qu'ils s'étoient jurée.

Agiſſant toujours de concert, campés à côté l'un de l'autre, ſe prêtant ſans ceſſe des ſecours mutuels, les braves & fiers Aragonois ne firent plus qu'un même corps avec les François. Le même eſprit de zèle & d'honneur animant ces deux eſtimables nations, ce furent elles qui portèrent les premiers coups à l'armée innombrable des infidèles, & qui ranimèrent le courage & l'eſpérance des Chevaliers Teutoniques.

Pendant que Saintré coupoit des têtes & cueilloit des lauriers, il ſe paſſoit un évènement bien étrange, bien inconcevable, dans cette cour de France où tout retentiſſoit de ſa gloire & de ſes vertus.

Hélas! comment pourrons-nous raconter ſans frémir mille fois, la trahiſon cruelle qui alloit percer le cœur le plus loyal & le plus fidèle? La plume tombe preſque de nos mains; & nous ne doutons pas que le ſentiment douloureux qui

nous affecte, ne paſſe bientôt dans l'ame de nos lecteurs.

La dame des belles-Couſines, cette charmante veuve, cette amante ſi tendre, & juſqu'alors ſi conſtante pour ce jeune héros qu'elle avoit formé, qu'elle s'étoit ſi vivement attaché, pour ce Saintré charmant, à qui elle devoit le bonheur ineſtimable d'aimer & d'être adorée, cette dame des belles-Couſines alloit lui faire la plus lâche, la plus atroce des infidélités.

Cette veuve, trop ſenſible, s'étoit fait une ſi douce habitude des plaiſirs que l'abſence lui enlevoit, qu'en croyant ne regretter qu'un amant, elle éprouvoit d'autres regrets moins nobles & plus impérieux peut-être. Inquiète, agitée, ne goûtant plus les douceurs du ſommeil, elle ſe rappeloit triſtement un bonheur qui n'étoit plus. Une langueur mortelle fut la ſuite de l'inſomnie; les roſes de ſon teint furent bientôt effacées par une pâleur effrayante. Combien de fois, plongée dans une rêverie profonde, & ſe livrant à ces diſtractions que donnent également & les regrets & les deſirs, ne tiroit elle pas machinalement cette épingle qui l'avoit ſi bien ſervie? Son amant n'en recevoit plus l'heureux ſignal: à peine la pouvoit-elle porter à ſa belle bouche; un poids énorme lui paroiſſoit appeſantir ſon bras: bientôt, froide & preſqu'inanimée, elle

ſe laiſſoit retomber languiſſamment ſur ſon lit.

Cet état cruel influa bientôt ſur ſa ſanté. La reine, à qui cette princeſſe étoit chère, s'en apperçut; &, ne la voyant point paroître à ſa toilette, un jour de fête, elle envoya promptement auprès d'elle le docteur Huë, ſon premier médecin.

Ce docteur Huë n'étoit point ſemblable aux médecins de ſon tems, qui, preſque tous, affectoient un maintien grave & un air ſententieux. Loin de porter des lunettes ſur le nez, pour paroître avoir affoibli ſes yeux par l'étude, les ſiens étoient rians, ſpirituels & quelquefois lorgneurs. Quoique véritablement profond dans ſon art, meſſire Huë n'affectoit point un triſte ſavoir avec ſes malades. Il étoit plus occupé de leur plaire, que de leur en impoſer. Connoiſſant toutes les petites tracaſſeries de la cour, il les en amuſoit; plus myſtérieux que ſecret, c'étoit en ayant l'air de faire une confidence, qu'il embelliſſoit l'hiſtoire du jour: courant ſans ceſſe après l'épigramme, il eût été mécontent de lui-même, s'il n'eût pas mêlé quelques bons-mots dans ſes conſultations, & s'il eût écrit une ordonnance pour une jolie femme, ſans lui tenir quelques propos galans. On croira ſans peine que toutes celles de la cour en étoient folles; plu-

leurs même le conſultoient ſans beſoin. La robe de velours & le beau rabat de point de Veniſe étoient quelquefois froiſſés au ſortir d'une de ces viſites. La ſeule dame des belles-Couſines, dont le maintien & l'air étoient aſſez ſévères en public, & dont la ſanté avoit toujours paru ſi brillante avant l'abſence de Saintré, n'avoit jamais eu beſoin de ſes ſecours, & ne l'avoit jamais mis à portée d'employer ni le ſavoir ni l'art de plaire.

Meſſire Huë obéit aux ordres de la reine; il alla voir la dame des belles-Couſines, &, du ton le plus reſpectueux, lui fit les queſtions ordinaires. Des réponſes vagues ne lui apprirent rien de particulier ſur l'état de ſa ſanté. Il s'apperçut ſeulement, quoique la chambre fût obſcure, que ſes yeux paroiſſoient rougis par des larmes; & quelques ſoupirs étouffés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que ſon ame étoit occupée d'un ſentiment profond & douloureux. Soit curioſité, ſoit intérêt, Meſſire Huë, oubliant un moment qu'il étoit aimable, ſe ſervit des connoiſſances qu'il avoit en effet, pour découvrir les vraies cauſes du mal dont elle ſouffroit. Il s'empara d'un des beaux bras de la princeſſe; &, mettant toute ſon attention à étudier ſon pouls, il fut ſurpris de ſon intermittence: le jeu

inégal & précipité des tendons lui prouva combien ſes nerfs étoient agités.

Un habile médecin a bien des privilèges. Meſſire Huë, craignant ou feignant de craindre que l'altération des nerfs ne vînt d'un commencement d'obſtructions, obtint de la belle veuve le moyen de s'inſtruire mieux ou de ſe raſſurer. La main de meſſire Huë parcourut, preſſa modeſtement une partie de ſes charmes. Deux fois il fut ſurpris de la ſentir treſſaillir vivement. Ce ſigne, joint à quelques autres, lui fit juger à quel point le cœur de la malade étoit prompt à s'enflammer. Cette découverte fait naître de ſimples préjugés chez les autre hommes, & donne des notions sûres aux médecins. Meſſire Huë avoit trop d'eſprit pour oſer eſſayer d'abuſer de celle qu'il venoit d'acquérir. Il connoiſſoit l'humeur altière de la dame des belles-Couſines; & ſagement il prit le parti de ſe borner à gagner ſa confiance. — Ah! madame, lui dit-il, que je vous plains! vos maux me ſont connus, & il n'eſt point dans mon art de les pouvoir guérir; ce n'eſt que dans votre courage, ce n'eſt qu'en vous-même que vous pouvez trouver des reſſources pour les ſurmonter. Je reſpecte trop le ſecret de votre ame pour porter plus loin mes queſtions, mes réflexions & mon examen.....

A

A ces mots prononcés d'une voix douce & perſuaſive, la belle veuve ne put retenir ſes larmes; ces larmes furent même ſuivies de quelques ſanglots qui l'empêchèrent de s'exprimer. — Ah! meſſire Huë, s'écria-t-elle enfin, je vois que rien ne peut reſter inconnu pour vous. Oui, vous voyez en moi la plus malheureuſe de toutes les femmes: je ne peux m'expliquer plus clairement; mais apprenez du moins que dans ce moment le ſéjour de la cour eſt inſupportable pour moi; je vous ouvre mon cœur avec confiance; j'ai beſoin de la ſolitude, & d'y chercher un calme qui me fuit ſans ceſſe ici. Aidez-moi, de grace, à obtenir de la reine que j'aille reſpirer l'air pur de la campagne, & paſſer le printems dans mon château de..... (1)

Meſſire Huë reçut avec autant d'attendriſſement que de reſpect cette confidence. Il jura ſur le champ à la belle veuve qu'il parleroit dès le même jour à la reine, de façon à déterminer ſa majeſté à preſſer elle-même le voyage deſiré; il l'aſſura même que dès ce moment elle pouvoit en ordonner les préparatifs. La princeſſe, calmée par cette eſpérance, tira de ſon doigt un riche diamant, qu'elle préſenta d'un air plein de

(1) L'Auteur, par diſcrétion, ne nomme pas la province.

graces à meſſire Huë. Recevez-le, dit-elle, comme le gage de l'eſtime & de la reconnoiſſance.

Meſſire Huë courut avec empreſſement rendre compte à la reine de l'état dans lequel il avoit trouvé la dame des belles-Couſines; &, cherchant à définir par une ſeule expreſſion la complication des maux dont elle étoit affectée, il inventa le mot de *vapeurs*, qui d'abord ne fut entendu ni par la reine, ni par ſes dames, mais que l'inſtant d'après elles crurent toutes entendre, & dont, au bout de deux jours, pluſieurs d'entre elles ſe plaignirent languiſſamment de reſſentir les effets. Jamais expreſſion ne devint plus promptement à la mode, & n'eut une plus longue durée. C'eſt à meſſire Huë que nous devons ce mot, qui, parvenu juſqu'à nous, explique d'une façon ſi touchante les ſentimens & les peines ſecrettes que nos dames ont à cacher.

La reine, d'après le rapport de meſſire Huë, paſſa chez la dame des belles Couſines au ſortir de la meſſe; &, touchée de la voir pâle & défaite, elle l'embraſſa tendrement, s'attendrit ſur ſes maux. Mais la dame des belles-Couſines fut un peu interdite, lorſque la reine & ſes dames la plaignirent ſur-tout d'éprouver d'auſſi cruelles vapeurs. N'étant point prévenue, elle craignit d'abord que cette expreſſion ne renfermât l'expli-

cation d'un état dont elle ne vouloit pas être ſoupçonné ; mais, raſſurée bientôt par la prudence connue de meſſire Huë, elle convint de ſes vapeurs, & que ces vapeurs ne pouvoient ſe diſſiper que par le changement d'air, le ſéjour de la campagne & beaucoup d'exercice. La reine le penſant comme elle, d'après l'avis du médecin, la preſſa de hâter ſon départ ; &, peu de jours après, la dame des belles-Couſines, ſuivie des fidelles dames Catherine, Jehanne & Yſabel, partit pour ſe rendre dans ſon magnifique château ſitué dans la province la plus fertile, ſur les bords d'un beau fleuve, entouré à demi d'une belle & vaſte forêt, & diſtant d'environ ſoixante lieues de la capitale ; ce qui nous fait préſumer que ce château, que l'auteur s'eſt ſi bien gardé de nommer, pouvoit être ſitué dans les plaines riantes & fertiles qui bordent la Loire dans la Touraine. Un préjugé plus fort nous porte encore à le croire ; c'eſt qu'il étoit bien naturel que la dame des belles-Couſines, ſi tendrement occupée de ſon amant, choiſît entre tous ſes châteaux celui de la province où cet amant avoit reçu le jour. Nous allons voir en effet que Saintré, par la mort de ſon pére, ſe trouva ſeigneur d'une petite ville diſtante ſeulement de deux lieues du château de la dame des belles-Counſies.

La princeſſe arrivée dans ce château, s'occupa

les premiers jours à le parcourir, & à donner ſes ordres pour l'embelliſſement des jardins. Accoutumée au luxe & aux commodités que la famille, plus que galante, de Philippe-le-Bel avoit introduites déja dans la cour de France, elle eut d'abord un peu de peine à ſe faire aux galeries, à l'épaiſſeur des murs & aux vaſtes appartemens voûtés, perdus de vue depuis pluſieurs années; ſon premier ſoin fut de ſe ménager un appartement commode, & ſur-tout un petit oratoire bien ſolitaire, qu'elle fit meubler, & qu'elle arrangea comme celui dont le ſouvenir lui étoit ſi cher.

Agitée par la route & par les ſoins qu'elle s'étoit donnés, elle avoit d'abord paru jouir d'une ſanté beaucoup meilleure; mais les mêmes regrets, les mêmes inquiétudes ſecrettes commençoient à la faire retomber dans ſon premier état, lorſqu'un incident, qui paroiſſoit ne devoir point avoir de ſuite, vint la diſtraire de ces ſombres rêveries, où ſans ceſſe elle aimoit à ſe replonger.

Un matin, ſes dames s'étant raſſemblées de bonne heure dans ſa chambre pour y déjeûner avec elle, elles entendirent une belle & forte ſonnerie qui paroiſſoit ſortir de la forêt. La belle veuve ayant fait appeler le gouverneur du château, pour l'interroger ſur le lieu d'où ces ſons

partoient: « Quoi! dit-il étonné, madame ignore-
» t-elle que la riche & belle abbaye de***,
» dont ſes auguſtes ancêtres ſont fondateurs, eſt
» ſituée à moins d'une lieue d'ici? C'eſt ſans
» doute pour annoncer la fête des pardons, qui
» ſe célèbre tous les ans dans ce tems-ci, que les
» religieux font ſonner toutes leurs cloches. »

On a vu dans le commencement de cette hiſtoire, que la belle veuve étoit très-inſtruite, très-pieuſe, & que ſon ame ſenſible ſe fût peut-être tournée à la dévotion, ſi le jeune Saintré n'y avoit empreint ſon image; car les ames ſenſibles, & celles des femmes ſur-tout, veulent toujours s'occuper d'un ſentiment qui puiſſe le plus facilement les remplir & les dominer. Le deſir de gagner les pardons, la détermina à faire venir promptement ſes voitures pour ſe rendre à l'abbaye, où ſa qualité de fondatrice lui donnoit droit d'entrer.

Nous croyons devoir ſuppléer un peu à la négligence de l'auteur, qui ne donne pas une idée ſuffiſante de la beauté, de la richeſſe de cette abbaye de Bernardins; & de l'heureux abbé croſſé, mitré, qui depuis un an avoit été élu, tout d'une voix, par une nombreuſe communauté, qu'il rendoit heureuſe.

Cette maiſon étoit vaſte. L'extérieur en étoit ſurchargé d'ornemens gothiques, l'intérieur

préparé pour toutes les commodités de la vie. La nombreuſe bibliothèque étoit poudreuſe, mal rangée; mais on admiroit l'ordre qui régnoit dans les celliers, la propreté du réfectoire, & les belles voûtes de l'immenſe cuiſine.

L'abbé qui régnoit dans cette maiſon (car tout riche abbé régulier exerce à peu près un deſpotiſme oriental), cet abbé n'avoit tout au plus que vingt-ſix ans. Fils d'un riche laboureur propriétaire des environs, ſon père, qui jouiſſoit de la plus grande conſidération, avoit mérité deux fois des récompenſes des *Miſſi Dominici* (1), en ſe mettant à la tête des communes pour repouſſer des compagnies d'aventuriers (2), qui pen-

(1) Les *Miſſi Dominici* étoient des commiſſaires que le roi envoyoit dans les provinces pour y entretenir le bon ordre & l'abondance, & défendre le foible contre les attaques du fort.

(2) Les compagnies d'Aventuriers, connus auſſi ſous le nom de *Ribauds*, étoient des brigands de toutes les nations, qui ſe raſſembloient en corps, & choiſiſſoient un chef; vendoient leurs ſervices aux ſouverains en tems de guerre, & pilloient ſouvent leur royaume en tems de paix. Des gens de haute naiſſance ne dédaignèrent pas quelquefois de les commander. Ces compagnies furent d'abord utiles au ſage Charles V; mais, devenues très-nuiſibles par leurs brigandages, le connétable du Gueſclin en purgea la France, en les emmenant à ſa ſuite en Eſpagne dans la guerre contre Pierre-le-Cruel.

dant la paix avoient pénétré, la flamme & le fer à la main, dans cette riche province. Il avoit gagné dix procès contre les curés envahiſſeurs du pays dont il avoit défendu les habitans, qu'il aidoit & nourriſſoit en des tems de diſette. Ce galant homme ne ſavoit ni lire ni écrire; mais, n'imaginant pas qu'un peu d'inſtruction pût nuire juſqu'à un certain point à ſes enfans, il avoit permis à ſon curé, qui ſe piquoit de littérature, de les inſtruire à ſa manière, tandis qu'il s'occupoit fortement à leur former des mœurs honnêtes, & à les endurcir à tous les travaux de la campagne. L'aîné de ſes fils ne promettoit que d'être un jour le meilleur laboureur & le plus excellent père de famille des environs; mais le ſecond étoit un vrai prodige. Dès l'âge de ſeize ans il ſavoit lire & chanter au lutrin d'une voix mâle qui couvroit celles du vicaire, du maître d'école, & faiſoit mugir la voûte de l'égliſe: portant légèrement la grande croix d'une main à la proceſſion, il encenſoit à ſix pieds de hauteur de l'autre; il ſonnoit deux cloches à-la-fois, mangeoit la moitié d'un pain béni, buvoit le vin des burettes; & le curé ne ceſſoit de dire à ſon père, que s'il vouloit mettre ſon fils en religion (l'uſage de ce tems étant que la plupart des cadets ſe fiſſent moines) ce fils deviendroit une des lumières de l'égliſe. Ce curé même, qui voyoit tout en beau

dans ſon diſciple favori, l'ayant vu roſſer ſouvent les compagnons de ſon âge, aſſuroit qu'il étoit né pour commander aux hommes, & qu'il parviendroit aux grandes dignités de ſon ordre. Le bon père de famille ne put ſe refuſer à ces pronoſtics brillans; & s'appercevant que les jeunes filles du village commençoient à jouer avec ſon fils les jours de fête, qu'un léger duvet coloroit déja ſes joues vermeilles, & qu'il avoit conduit quelques-unes de ces jeunes filles dans les halliers du bois les plus fertiles en belles noiſettes, il ne différa plus à ſuivre les conſeils de ſon curé, & alla le préſenter à l'abbaye de ***, où il fut reçu à bras ouverts.

Le jeune novice s'y forma ſans peine. Jamais on n'avoit apporté dans ſon état de plus heureuſes & plus brillantes diſpoſitions. Il devint le héros du chœur, de la cuiſine & du cellier, levant un muid d'une main, pour le ranger ſur les tréteaux, compoſant les meilleurs ſalmis, chantant les leçons à ténèbres & les hymnes d'une voix éclatante. Ses talens, ſa figure charmante, ſa force, ſa taille de cinq pieds huit pouces, ſe perfectionnèrent de jour en jour. Le célèbre Houdon l'eût choiſi pour modèle, s'il eût voulu faire naître Hercule ſous ſon ciſeau dans le plus incroyable de ſes travaux. Rubens eût regretté de ne pouvoir aſſez bien rendre le coloris brillant

de ſon teint; on croit même que c'eſt d'après l'un de ſes portraits que frère Jean des Entomures avoit mis à la place d'honneur dans un ſallon de ſon abbaye de Thélème, que Deſpréaux reçut l'idée de ce vers heureux, & qui peint ſi bien:

L'autre broie, en riant, le vermillon des moines.

On croira ſans peine, qu'avec des qualités auſſi ſupérieures, l'ame & le caractère le plus franc, l'humeur la plus riante, le goût le plus décidé pour la bonne chère, le bon vin, & tous les travaux utiles à la communauté, il ſe fit adorer de l'abbé, de ſes confrères, & que, reçu profès, il paſſa rapidement par toutes les charges de l'abbaye, qu'il remplit toutes avec honneur juſqu'à ce qu'il fût fixé dans celles de dépenſier & de cellerier, dont l'exercice acheva de le couvrir de gloire. Cinq ou ſix ans après, l'abbé, mourant d'une indigeſtion, le montroit au doigt, de ſa main tremblante, aux moines aſſemblés autour de lui; & tous applaudiſſoient, en ſecret, au mot de ſucceſſeur que ſes lèvres mourantes balbutioient. L'abbé venoit à peine d'être dépoſé dans la tombe, que le chapitre s'aſſembla. Le fils du digne laboureur, élu tout d'une voix, fut béni par ſon évêque, porta la croſſe de la meilleure grace; la mitre brillante couvrit ſon blanc & large front; ſa longue robe, d'une

ſerge fine & blanche comme la neige, formoit des plis agréables ſur les beaux contours de ſa taille forte, mais élégante; ſes yeux perçans & pleins de feu auroient pu faire ſoupçonner que cette longue robe cachoit des pieds de chèvre, s'il ne s'étoit fait une habitude de la lever, & de laiſſer voir un bas blanc bien tiré, & les deux jambes les mieux faites & les plus nerveuſes.

On nous reprochera peut-être d'avoir été trop long dans les détails de l'éducation, & dans la peinture des mœurs & de la figure de damp abbé; mais, il faut l'avouer, nous ne pouvons nous empêcher d'aimer cette charmante dame des belles-Couſines, ſi généreuſe, ſi tendre, ſi ſenſible: ne devons-nous pas d'ailleurs multiplier les excuſes pour une grande princeſſe? Hélas! nous frémiſſons de l'idée que bien d'honnêtes lecteurs vont prendre d'elle. Jamais ce ſexe charmant, honnête & ſi fidèle, qui fait les charmes & l'honneur de la ſociété, n'excuſera dans la dame des belles-Couſines ce qu'il pardonne à peine à ce vaurien de Galaor; mais du moins il nous ſaura gré de notre bonne intention, & de notre zèle à l'excuſer même quand il devient infidèle.

La dame des belles-Couſines arriva donc dans cette abbaye, le cœur occupé par les regrets & par l'idée toujours préſente de ſon amant. Elle

venoit chercher aux pieds des autels quelques consolations, & y porter ce qui restoit de son ame. Son arrivée ayant été annoncée par ses écuyers, quatre beaux pères, portant un dais, l'attendoient à la porte de l'église: un riche carreau étoit préparé pour elle; & damp abbé, couvert de sa mitre brillante, paré d'une large croix d'or, d'une riche étole brodée, tenoit sa crosse d'argent d'une main, & de l'autre le goupillon pour lui présenter l'eau-bénite. La princesse fut frappée de la modestie & de l'air de dignité de cette première réception. La figure majestueuse alors de damp abbé, lui rappela celle des grands-prêtres de Juda. S'étant mise à genoux, elle reçut l'eau-bénite de sa main; & damp abbé, n'osant encore fixer ses regards sur les yeux touchans de la princesse, ce fut à d'autres charmes, que les siens, bientôt devenus étincelans, qu'ils rendirent leur premier hommage.

Ayant conduit la princesse sur un riche prie-Dieu près de l'autel, sa voix sonore & brillante fit retentir l'église lorsqu'il entonna le *Te Deum*, dont il répétoit les versets alternativement avec le chœur. Cette voix agréable, quoique éclatante, faisant déja quelque impression sur elle, fut la distraire de ses premières méditations. Elle leva ses beaux yeux sur ceux de damp abbé, qui ne pouvoit s'empêcher d'observer ses moin-

dres mouvemens. Leurs regards ſe rencontrèrent; l'attention de damp abbé devint plus forte; la diſtraction de la belle veuve augmenta.

La Meſſe étant célébrée, la dame des belles-Couſines ſe préparoit à partir, lorſque l'abbé, ſuivi des principaux de la maiſon, l'ayant conduite à la porte de l'égliſe, lui dit reſpectueuſement qu'il étoit bien tard pour retourner dîner à ſon château; & la ſupplia, comme fondatrice de l'abbaye, de venir s'y repoſer, & prendre un repas frugal dans un monaſtère aimé de ſes auguſtes aïeux, qu'elle honoroit par ſa préſence. Elle ne trouva aucune bonne raiſon pour ſe refuſer à cette invitation reſpectueuſe. Hélas! le ſort la deſtinoit à n'en trouver jamais de meilleures pour s'oppoſer à tous les mauvais tours qu'un méchant enfant lui préparoit.

Quelle fut la ſurpriſe de la dame des belles-Couſines en entrant dans un ſallon agréable, placé entre deux jardins, où déja l'on dreſſoit une table couverte du plus beau linge, & qui bientôt fut jonchée de fleurs! Un feſtin ſuperbe fut promptement ſervi; & damp abbé, un peu plus raſſuré, parut encore plus aimable aux dames Jehanne, Yſabel & Catherine, à cette table qui paroiſſoit ſon véritable élément, qu'il ne leur avoit paru majeſtueux à l'égliſe, faiſant les honneurs du feſtin avec grace, ſervant la prin-

ceſſe d'un air reſpectueux, & les dames d'un air libre & galant. Ces trois dames ſe parloient ſans ceſſe à l'oreille ; & celle qui étoit placée plus près de la princeſſe, paroiſſant plus occupée de ce qu'elles ſe diſoient, la dame des belles-Couſines ne put s'empêcher de lui faire une queſtion dont elle devinoit la réponſe. Cette réponſe fut bien avantageuſe à damp abbé. La belle veuve ne répondit rien ; mais le regardant du coin de l'œil, elle ſuivoit ſans ceſſe, & peut-être même ſans s'en douter, tous ſes mouvemens, tous ſes ſoins empreſſés ; & n'en trouvoit aucun qui ne fût animé par une grace naturelle, & par le deſir de plaire.

Les excellens vins de toute eſpèce, & ſur-tout celui ſur lequel ſaint Bernard répandit ſa bénédiction dans le treizième ſiècle, en faveur du don que les habitans de Voujeaux avoient fait du terrein qui le produit à l'abbaye de Cîteaux, pour obtenir de riches communes dans l'éternelle patrie des élus, les vins des Pyrénées & de la Grèce même, que damp abbé faiſoit venir à grands frais, & qui brilloient ſur la table dans des bocaux de criſtal, au milieu des plus beaux fruits de la ſaiſon, établirent au deſſert cette gaieté, cette douce liberté qui bannit une ennuyeuſe contrainte. Madame Catherine, que quelques années de plus rendoient plus hardie

que ſes compagnes, aimoit beaucoup à parler; &, trouvant damp abbé très-aimable, elle ſe plut à l'attaquer & à l'agacer par quelques plaiſanteries. L'abbé, qui cherchoit à briller, y répondit d'un ton très-gaillard, & avec la gaieté d'un moine bien gâté par ſes ſuccès avec de petites femmes des bourgs voiſins, qui ne connoiſſoient rien d'auſſi grand que monſeigneur l'abbé. Ses réponſes euſſent pu paroître indécentes à ces dames dans les châteaux de Loches ou de Lepleſſis-les-Tours; mais dans un monaſtère, & ſorties de la bouche riante & vermeille de damp abbé, elles ne paroiſſoient déja que plaiſantes à la dame des belles-Couſines. Bientôt même elle ſe joignit à madame Catherine; & l'abbé, perdant preſque la tête, que le vin, l'amour & les deſirs commençoient à bien échauffer, déploya toute la galanterie monaſtique, compara la fondatrice de ſon abbaye aux plus aimables ſaintes du paradis, à Vénus même, dont il avoit appris un peu l'hiſtoire ſur une ancienne tapiſſerie; & fit deux ou trois fois rougir la dame des belles-Couſines: mais il ne déplut pas. « Parbleu, madame, j'eſpère » bien, dit-il, que notre auguſte fondatrice ne » voudra pas attaquer les ſtatuts de notre ordre » dont ſes généreux pères l'ont laiſſée la protec» trice. L'un des plus ſacrés que notre bon &

» ſaint père Bernard nous ait laiſſé, c'eſt celui » d'exercer l'hoſpitalité. Quiconque, dit-il, » entrera dans les monaſtères de mon ordre, » doit y être reçu & traité, pendant trois jours, » comme le ſeroit un des enfans de l'abbaye. » Les religieux même ſont en droit d'exiger » qu'il y reſte au moins un jour franc, pour » qu'il aſſiſte à leurs prières, à leurs repas, & » qu'il puiſſe s'aſſocier aux mérites attachés à » l'ordre. Songez, madame, que vous êtes » venue dans cette maiſon pour gagner les par- » dons; & que vous ne pouvez les obtenir » qu'en obſervant nos ſtatuts, & qu'en nous » accordant au moins toute la journée. Nous » avons des chambres commodes; demain votre » alteſſe royale pourra aiſément aſſiſter à notre » office, gagner les pardons, prendre un dîner » pareil à celui-ci, & retourner le ſoir à ſon » château. »

Hélas! la belle veuve ne put encore trouver de bonnes raiſons pour ſe refuſer à cette prière, qu'accompagnoit l'air le plus vif, le plus rempli de candeur, le plus expreſſif & le plus embarraſſant pour celle qui auroit craint d'y trouver plus que de la politeſſe. Elle fut quelques momens ſans répondre. Les dames lui rendirent le ſervice de la preſſer; & comme elle ne pouvoit rien faire ſans y mettre de la grace; elle promit

de ne partir que le lendemain avec tant de bonté, & dans ce moment ſes beaux yeux devinrent ſi doux & ſi rians, que damp abbé ne put s'empêcher de ſe précipiter à ſes genoux, de ſaiſir le bas de ſa robe, & de la baiſer avec une ardeur que la vue de deux jolis pieds augmenta bientôt encore. Rien n'échappoit aux yeux de la belle veuve. Ce premier mouvement ne put lui déplaire; elle lui trouva même encore plus de grace, étant en déſordre à ſes genoux, qu'il n'en avoit, paré de tous les ornemens abbatiaux.

De petites coupes de criſtal de roche, préſentées pleines de la liqueur précieuſe de la Dalmatie, étoient déja vidées, lorſque l'abbé les conduiſit dans un vert & beau préau, où des ſièges commodes étoient préparés à l'abri du ſoleil, dont les platanes & les ſycomores touffus voiloient en entier les rayons. Damp abbé, voulant procurer quelque amuſement à la dame des belles-Couſines, lui dit d'un air riant: » Madame, vous devez être laſſe de ces joutes, » de ces tournois préſentés ſi ſouvent dans les » grandes cours. Permettez-moi de vous faire » voir les jeux que les enfans de ſaint Bernard » ſe permettent pour s'entretenir dans une ſou- » pleſſe de nerfs & dans un exercice utile à la » ſanté. » A ces mots, donnant l'exemple aux jeunes

jeunes moines de ſon couvent, il fut le premier à ſecouer ſon long ſcapulaire & ſon chaperon; & retrouſſant ſa robe dans ſa ceinture, & laiſſant voir des bras blancs & nerveux découverts juſqu'au deſſus du coude, il provoqua les religieux à la courſe, au ſaut, & même à la lutte.

Quelques-uns parurent des émules dignes de lui dans les deux premiers jeux; mais, quoique preſque tous fuſſent grands & bien faits, aucun n'approchoit de cette taille élégante & nerveuſe, qui ſembloit, par la correſpondance de tous les muſcles, être toujours dans l'attitude la moins gênée & la plus favorable. Aucun des jeunes moines n'eût oſé ſe préſenter pour la lutte, connoiſſant de longue main l'adreſſe & la force prodigieuſe de damp abbé, ſi celui-ci, en provoquant les deux plus forts, ne les eût piqués d'honneur pour eſſayer de l'ebranler. Damp abbé leur laiſſa, pendant quelque tems, faire des efforts inutiles; & voulant enfin terminer ces jeux, qui duroient depuis une heure, il déploya tout-à-coup ſes forces, enleva tout à la fois ſes deux adverſaires à deux pieds de hauteur, & alla les porter entre ſes bras aux pieds de la dame des belles-Couſines.

Pendant ces jeux, la princeſſe ſe rappela

plus d'une fois le tems où, ſe plaiſant à voir les exercices de la jeune nobleſſe de la cour, elle alloit ſouvent ſur ce balcon, d'où ſes regards s'attachoient avec tant de plaiſir ſur le jeune Saintré. Mais enfin (nous ſommes forcés de le dire) déja l'image de l'aimable Saintré ne ſe peignoit plus ſi charmante à ſon ſouvenir; la comparaiſon qu'elle faiſoit de ſa taille fine & légère avec celle de damp abbé, dont en ce moment, elle étoit vivement frappée, ne lui rappeloit qu'un jeune page, peut-être même un joli poliſſon. Abſorbée dans une nouvelle rêverie, elle ne ſentoit de cette complication d'accidens divers que meſſire Huë avoit définie ſi habilement par le mot *vapeurs*, qu'une vive émotion qui ſembloit ſe répandre dans toutes ſes veines, & qui lui paroiſſoit trop agréable pour en craindre la durée.

Cette émotion reboubla lorſque l'abbé, fier de ſon triomphe, porta ſes deux compagnons à ſes pieds, en lui diſant : — Madame, c'eſt à vous de nommer le vainqueur; & c'eſt de votre belle main qu'il doit recevoir le prix de ſa victoire. — Elle rougit, & l'Auteur laiſſe deviner ſi c'eſt de plaiſir ou de pudeur. Elle ſe remit de ce premier trouble; & tirant de ſon doigt une groſſe & brillante émeraude, entourée de diamans jaunes: » Damp abbé, lui dit-elle, qui

» pourroit ici vous rien diſputer? Recevez » donc de ma main ce léger prix de votre » victoire dans ces jeux plus agréables pour moi » que les combats ſouvent enſanglantés de nos » tournois. »

L'abbé, ſe jetant une ſeconde fois à ſes genoux, préſenta ſa main pour recevoir la bague; la princeſſe, voulant la placer elle-même, ſerra néceſſairement le doigt; & ce doigt répondit ſi bruſquement à toute l'exiſtence de l'abbé, qu'il ne put empêcher ſes lèvres brûlantes de porter un baiſer ſur la main qui le preſſoit; & ce baiſer répondit ſi bruſquement au cœur de la malade de meſſire Huë, qu'elle ne put en être offenſée.

L'un & l'autre ſe levèrent enfin. L'abbé lui donnant la main, la conduiſit à une calèche ſimple, mais commode, qu'il avoit fait préparer pour lui donner le plaiſir de la chaſſe, & lui faire parcourir les belles routes de la forêt. Bientôt des fauconniers, bien montés, entourèrent la calèche: & peu de momens après, damp abbé, vêtu d'un habit de campagne, qui découvroit toutes les perfections de ſa taille, parut ſur un beau courſier, le front couvert d'une eſpèce de chaperon étroit, qui ſe relevoit par les bords avec grace, & ne tenoit en rien du vaſte & traînant chaperon des enfans de ſaint Bernard.

Damp abbé guidant la calèche dans la plaine, & les chiens faiſant lever le gibier de toutes parts, bientôt des alouettes furent enlevées par les émérillons; des perdrix furent portées à terre par le coup de talon des tiercelets; & un héron s'étant élevé d'une touffe de roſeaux, trois faucons qui furent l'inſtant d'après déchaperonnés, s'agitant ſur le poing des fauconniers, s'élevèrent en tournant pour ſuivre le héron qui déja ſe déroboit aux yeux, & paroiſſoit avoir percé la nue : quelques momens après on le vit précipité par les coups redoublés des faucons, qui, l'ayant à la fin ſurmonté dans ſon vol, le frappoient tour-à-tour de leurs talons; & deſcendirent avec aſſez de rapidité, pour le lier dans leurs ſerrés au moment qu'il alloit toucher la terre. L'abbé s'avançant promptement, reçut de ſes fauconniers la patte & les belles plumes de l'aigrette du héron, & vint les offrir d'un air galant à la princeſſe.

Cette chaſſe étant finie, la calèche prit la route de la forêt. Bientôt une collation, des glaces, des ſurpriſes de tout genre, manifeſtèrent la galanterie de l'abbé. Les dames exprimèrent leur étonnement : la princeſſe, par un effet mieux ſenti, ne dit rien; ſe laiſſant aller doucement aux nouveaux mouvemens de ſon ame, & n'ayant déja plus de remords, elle commença à

jouir ſans trouble de tout ce que damp abbé faiſoit pour lui plaire. Cette collation augmenta la liberté qui commençoit à s'établir entre eux; & le ſoleil étant prêt à diſparoître, elle vit finir ſans peine un jour agréablement rempli, en penſant que la ſoirée qu'elle alloit paſſer dans l'abbaye pourroit être tout auſſi riante pour elle.

En arrivant, les premières ombres de la nuit augmentées par un léger orage lui firent voir la facade de l'abbaye illuminée; & ce fut à la clarté de vingt flambeaux de poing, que l'abbé la conduiſit dans le riche appartement qu'il lui avoit fait préparer. Un concert champêtre s'y fit bientôt entendre; mais la princeſſe, agitée, preſque oppreſſée par toutes ſes nouvelles idées, par tous ces ſpectacles qui s'étoient ſuccédés ſi rapidement, ne put prêter une longue attention à cette nouvelle fête; & bientôt une douce rêverie & quelques momens de repos lui paroiſſant préférables, elle paſſa dans l'intérieur de ſon appartement avec ſes dames, & damp abbé qu'elle eût trouvé bien impoli de bannir alors d'auprès d'elle.

Le prudent & modeſte auteur ne s'étend point ſur les détails de cette ſoirée, qui fut même aſſez long tems prolongée après le ſouper & le départ des dames. Il paſſe rapidement au réveil de la princeſſe, dont les yeux ne furent

jamais ſi brillans. Il laiſſe entrevoir ſeulement que la dame des belles-Couſines, entraînée par ce charme & ce pouvoir irréſiſtible que meſſire Huë avoit ſi bien reconnu, renfermoit déja dans ſon cœur de nouveaux ſecrets, auxquels Saintré n'avoit plus de part : il peint même l'abbé paroiſſant le lendemain à la toilette de la princeſſe avec un air moins empreſſé, mais plus reſpectueux. Enfin il fait penſer que tous deux pouvoient avoir beſoin des pardons que les cloches de l'abbaye annonçoient qu'il étoit tems d'aller mériter.

L'abbé fit les honneurs avec la même grace que la veille ; le jour entier fut marqué par des ſoins nouveaux, & le ſoir il reconduiſit la princeſſe à ſon château. Comme il reſtoit encore cinq jours de prières pour gagner pleinement les indulgences, ils ſe quittèrent avec moins de regret, dans la certitude de ſe revoir dès le lendemain matin.

Ces cinq jours de pardons, furent cinq jours de fêtes plus variées & plus ingénieuſes. Semblable au jeune & ruſtique Cimon qui fut dans un inſtant poli par l'amour, l'abbé avoit promptement reçu les mêmes leçons de ce maître enchanteur qui nous fait ſi facilement changer de maintien & de langage. Ces cinq jours furent ſuivis d'un grand nombre de pareils. Un tems ſi doux s'écoula rapidement ; mais trois mois d'abſence

de la belle-Couſine avoient paru aſſez longs à la reine pour lui envoyer un gentilhomme, avec une lettre de ſa main pour la preſſer de revenir auprès d'elle.

L'adroite & belle-Couſine, prévenue de l'arrivée de ce gentilhomme, eut ſoin de le recevoir dans ſon lit, & de faire aſſez intercepter le jour, pour qu'il ne s'apperçût pas que les roſes du plaiſir & de la ſanté rendoient ſon teint plus frais & plus brillant qu'il ne l'avoit été depuis long-tems: elle affecta plus que jamais la langueur; & dans l'audience qu'elle lui donna, ainſi que dans la réponſe qu'elle lui fit remettre le ſoir, elle s'excuſa ſur ſa mauvaiſe ſanté de retourner à la cour, & ſur la néceſſité de continuer les remèdes favorables qu'elle avoit commencés.

Tandis que le perfide amour ſe jouoit auſſi cruellement de la ſécurité du brave & fidèle Saintré, ce jeune héros venoit de ſe couvrir d'une gloire immortelle. Son bras vainqueur avoit fait tomber ſous ſes coups les deux ſoudans qui commandoient les infidèles, il leur avoit arraché de ſa main l'étendart du croiſſant; & les Turcs, épouvantés à l'aſpect de la bannière triomphante de la croix, fuyoient de toutes parts, abandonnoient la Pruſſe, la Siléſie, &

cherchoient à ſe refugier dans les marais du Pont-Euxin.

La trop digne petite-nièce des belles-filles de Philippe-le-Bel menoit impunément la même vie avec damp abbé, qu'elles avoient menée avec les malheureux Lanoy, lorſque Saintré couvert de lauriers, & brûlant d'apporter aux pieds de la dame des belles-Couſines les trophées de ſa victoire, arriva à la cour de France, après s'être ſéparé de ſon frère d'armes monſeigneur Enguerand, qui retournoit couvert de la même gloire à la cour d'Aragon.

Déja Saintré avoit baiſé les mains de ſon auguſte maître, & lui avoit rendu compte modeſtement de la plus glorieuſe campagne; déja il étoit chez la reine, dans l'eſpérance d'y voir la dame des belles-Couſines, d'y recevoir le ſignal de la petite épingle, & de ſe retrouver le ſoir à ſes genoux. Quelles furent ſa ſurpriſe & ſa douleur, en apprenant de la bouche de la reine même, que depuis près de cinq mois la belle-Couſine s'étoit retirée dans l'un de ſes châteaux, donnoit rarement de ſes nouvelles, & ſe ſervoit même de nouveaux prétextes pour prolonger ſon abſence! La douleur & les inquiétudes de l'ame loyale de Saintré ne portèrent que ſur la langueur & la maladie qui retenoient depuis ſi

long-tems celle qu'il adoroit: il prit le prétexte de la mort de ſon père, & de la néceſſité d'aller ſe faire reconnoître par les vaſſaux de ſa baronnie; & dès le ſurlendemain, ſuivi d'un ſeul écuyer, il partit, & vola vers ce château qui renfermoit celle qui lui faiſoit aimer la vie.

Arrivé dans le parc, il apprit par un ancien domeſtique de la princeſſe, que ſa maîtreſſe jouiſſoit de la ſanté la plus parfaite, & qu'elle venoit déja de traverſer le parc, montée ſur ſa haquenée, ſuivie de ſes trois dames, pour aller chaſſer dans la forêt. Saintré n'héſita pas à voler ſur ſes traces; &, dirigé par le bruit des cors & la voix des chiens, il apperçut bientôt la dame des belles-Couſines, arrêtée dans une étoile de la forêt. Voler près d'elle, ſe jeter à bas de ſon cheval, embraſſer les genoux de ſa dame, fut l'ouvrage d'un moment. La dame qui ne l'attendoit pas, qui ne penſoit plus à lui, que ſa préſence accuſoit, fit un cri de ſurpriſe, le reconnoiſſant à peine: — Ah! c'eſt vous, monſeigneur de Saintré? lui dit-elle d'un ton aſſez froid (ce titre lui étoit dû depuis qu'il étoit Chevalier); vraiment je ne vous attendois pas ſitôt. Pourquoi, ajouta-t-elle d'un ton plus froid, avez-vous quitté le roi votre bon maître? pourquoi êtes-vous venu me chercher ici?

Saintré glacé, ſurpris, confondu, lève les

yeux au ciel, les porte ſur ceux de ſa dame, dont il peut à peine ſurprendre un regard, & lui dit : — Juſte ciel ! madame, eſt-ce bien vous qui tenez ce langage, & qui recevez avec une ſi cruelle froideur le fidèle & malheureux Saintré ? — Si je ne me trompe, répondit-elle d'un air ſec & hautain, vos propos renferment un reproche : de quel droit venez-vous troubler mes amuſemens ?

Saintré penſa expirer d'étonnement & de douleur. Il n'avoit pas la force de ſe relever ; il avoit abandonné ces genoux qu'il avoit d'abord ſerrés ſi tendrement ; & la dame des belles-Couſines étoit déja prête à s'éloigner & à le laiſſer dans cet état, lorſque damp abbé arrive à toutes jambes, un cor paſſé ſur ſon cou & dans ſon bras gauche, &, ſans prendre garde à Saintré, dit à la dame des belles-Couſines : — Ne perdez pas un moment, madame, ſi vous voulez voir le cerf encore vivant. — La princeſſe frappe ſa haquenée, s'éloigne bruſquement avec damp abbé, ſans daigner regarder Saintré, qui demeure immobile, cherche à deviner quel eſt cet homme qui vient d'entraîner la princeſſe, & fixe ſes yeux triſtes ſur madame Catherine qu'il voit lever au ciel les ſiens pleins de larmes, s'écriant : « Ah ! » brave & malheureux Saintré, que les tems ſont changés ! »

Ce peu de mots porta la lumière & le déſeſpoir dans l'ame ſenſible de Saintré : mais, cherchant à confirmer ou à détruire les cruels ſoupçons, qui, malgré lui, le pénétroient déja, & remontant à cheval, il ſuivit triſtement les trois dames, qui paroiſſoient partager ſa douleur, & ne rejoignirent qu'au pas de leur palefroi la dame des belles-Couſines, attentive alors à voir damp abbé qui levoit le pied du cerf pour le lui préſenter. L'infidelle veuve avoit eu le tems d'avertir ſon nouvel amant que le Chevalier qu'il venoit de voir étoit le célèbre Jean de Saintré, l'élève du roi, & qui poſſédoit un château près de ſon abbaye.

Saintré ſalua profondément & d'un air ſérieux la dame des belles-Couſines en l'abordant : — Sans doute, ſire, lui dit-elle, vous êtes venu de votre château pour voir un moment la chaſſe? — Non, madame, lui répondit-il; arrivé depuis très-peu de jours de l'armée de Pruſſe, je n'ai paru qu'un moment à la cour. L'inquiétude que me donnoit la maladie d'une grande princeſſe, qui m'a toujours protégé, ne m'a pas permis de différer un moment de venir moi-même m'informer de ſon état. — Vraiment, répondit-elle, vous aviez grand tort de vous en inquiéter : vous pouvez voir qu'il n'a jamais été meilleur qu'aujourd'hui; & même, ajouta-t-elle en regardant l'abbé

qui ſouriſoit, jamais mon ame ne fut plus tranquille que depuis que je goûte ici des plaiſirs qui m'étoient inconnus. — Damp abbé empêcha Saintré de répondre, en s'approchant de lui d'un air aſſez familier. « Monſeigneur de Saintré, lui » dit-il, j'apprends que nous ſommes voiſins; » il ne tiendra pas à moi que nous ne vivions » dans la meilleure intelligence. » A ces mots, ſans même écouter la réponſe de Saintré, il s'approcha d'un air plus familier de la belle veuve: » Madame, lui dit-il aſſez haut pour que Saintré » pût l'entendre, ne me conſeillez-vous pas de » prier le ſeigneur de Saintré de venir ſouper » ce ſoir à l'abbaye? — Eh mais, dit-elle aſſez » embarraſſée, comme vous voudrez;... ce- » pendant... *ne déchirez pas ſa robe pour l'ar-* » *rêter*, s'il ſe refuſe à votre invitation. »

Saintré, qui ſe propoſoit intérieurement d'achever de développer un myſtère qui s'éclairciſſoit de plus en plus à ſes yeux, ne balança pas à ſe rendre à la légère invitation de l'abbé; & tous enſemble ayant pris le chemin de l'abbaye, Saintré ne s'occupa que de madame Catherine pendant la route; & ſe contenta d'obſerver finement le maintien de la princeſſe, tandis que le préſomptueux abbé l'entretenoit d'un air libre, lui parloit ſouvent à l'oreille, & ſembloit plaiſanter avec elle de l'air ſérieux & contraint avec lequel

Saintré les ſuivoit, éloigné d'eux de quelques pas.

La joie, la magnificence qui brillèrent dans l'abbaye à leur arrivée, ſurprirent Saintré. Il crut entrer dans un château préparé pour les noces du ſeigneur du lieu, plutôt que dans le modeſte ſéjour d'un diſciple du ſévère ſaint Bernard.

Le ſouper fut très-bon, & devint même aſſez gai; Saintré ne cherchant déja plus à pénétrer les ſentimens de la dame des belles-Couſines, & damp abbé ſe livrant à la joie bruyante d'un riche moine qui ſe ſent le plus fort, & que l'habitude du bonheur rend avantageux; bientôt même, excité par les regards & les applaudiſſemens de la dame, qui déja ne ſe contraignoit plus, il eſſaya de faire quelques plaiſanteries ſur la Chevalerie, & ſur ceux qui tiroient leur honneur & leur renommée de cet état. Le vin, la bonne chère, les lorgneries de la dame l'emportant encore plus loin, il oſa lui preſſer les genoux. Saintré vit le mouvement; &, quoiqu'il eût pris le parti de n'avoir plus qu'un froid mépris pour cette ingrate, il ne put s'empêcher de rougir pour elle. Le moine, animé plus que jamais, & voyant l'air ſérieux & embarraſſé de Saintré, ſe crut en droit de le plaiſanter, & même de le braver. » Qu'eſt-ce donc, monſeigneur de Saintré, lui

» dit-il, vous avez l'air de vous ennuyer avec » nous ? Le vin ne vous paroît-il pas bon, ou » la pitance d'un ſimple religieux n'eſt-elle pas » digne d'un Chevalier ſouvent admis à la ta- » ble des plus grands ſouverains ? » Saintré l'aſſura fort qu'on ne pouvoit rien ajouter à l'excellence du vin & à la bonne chère; & que d'ailleurs, la préſence d'une auſſi grande dame honoreroit la plus vile chaumière. Le moine, piqué de ce que Saintré ſembloit, par ce propos, dégrader un peu ſon abbaye & ſa table, répondit bruſquement: Tous ces Chevaliers & ces écuyers, qui vont ſi ſouvent courir le monde, ſeroient bien heureux de trouver quelquefois de pareilles chaumières en leur chemin. — La dame ſourit de la réponſe de l'abbé, &, le preſſant du genou à ſon tour, ſembloit l'animer à pourſuivre la plaiſanterie. — Convenez, ſeigneur de Saintré, lui dit-il, que de tous ces ferrailleurs il en eſt bien peu qui ſoient conduits par l'amour de la gloire. Se trouvant oiſifs dans une cour, ils commencent par y chercher quelque folle ou quelque beauté niaiſe, facile à ſéduire; s'ils la trouvent, ils la trompent; s'ils ſont rebutés, ils gémiſſent, ils pleurent, & les femmes, qui ne ſont que trop portées à croire aux grandes paſſions, en ſont ſouvent les dupes. Mais un des moyens les plus sûrs de ces quêteurs d'aventures,

c'eſt de faire avec éclat pour elles ce qu'ils nomment des entrepriſes d'amour. Alors, s'attachant quelque eſpèce d'emprinſe (1) ſur le bras, au cou ou à la jambe, ils font accroire en particulier à toutes ces pauvres dames, qu'ils les ont priſes pour elles, & que c'eſt pour leur en apporter le prix qu'ils vont courir les plus grands haſards. Ils trouvent même un double avantage à cette feinte; l'ancien uſage des grandes cours étant de favoriſer de pareilles entrepriſes, ils ſavent qu'ils recevront de la bonté du maître & de la famille royale le moyen d'aller courir le monde, & de ſe donner du bon tems. Succeſſivement ils parcourent les cours de l'Europe, ne ſongeant qu'à s'y amuſer. Les ſalles de bal ſont leurs lices. Lorſqu'ils ont bien battu le pays, ils reviennent avec un valet menteur qu'ils habillent en héraut d'armes; & le chargeant de mentir encore plus qu'eux, il réſulte des contes les plus faux, la plus fauſſe renommée & le plus brillant accueil. Qu'en penſez-vous, madame? ajouta l'impudent abbé; trouvez vous que je m'écarte de la vérité? — Je penſe, dit la princeſſe, que vous venez de peindre, trait pour trait, tous ces jeunes aventuriers. — Tous! s'écria Saintré en la fixant,

(1) Nom de la marque qué portoit un Chevalier, & dont il devoit ſe faire defferrer.

tous: ... Ah! madame, il n'eſt pas poſſible que vous le penſiez; & je ſuis étonné que la protectrice-née de la nobleſſe du royaume, & qui s'eſt montrée telle juſqu'à ce jour, la laiſſe avilir en ſa préſence, avec autant d'audace & de fauſſeté. — Parbleu! monſeigneur de Saintré, reprit l'abbé en l'interrompant, il peut bien y avoir quelques exceptions; mais, en général, c'eſt l'hiſtoire fidelle de tous ces gens qui ſe couvrent de fer, & qui ſouvent auroient grand'peur, s'ils rencontroient un véritable danger.... — Damp abbé, répondit vivement Saintré, vous oſez trop; reſpectez un état qui vous dote, vous protège, & vous aide à recueillir tranquillement les richeſſes dont ſouvent vous abuſez. Si vous étiez d'état à ſoutenir les propos téméraires que vous venez de haſarder, vous ſubiriez bientôt la punition qu'ils méritent. — Ma foi, monſeigneur de Saintré, dit bruſquement le moine, je les ſoutiendrois envers & contre tous, ſi ce pouvoit être avec des armes égales, & dont je fuſſe accoutumé à me ſervir. Il eſt vraiment bien aiſé à un homme ſi enveloppé de fer, qu'on auroit peine à le bleſſer avec une aiguille, de braver un pauvre diable de moine qui n'a que ſon froc & ſon ſcapulaire: mais ſi, pour ſoutenir vous même ce que vous m'avez dit, vous me préſentiez un champion qui acceptât de lutter avec moi, ma-

dame

dame connoîtroit bientôt qui de nous deux a raiſon.

La dame les belles Couſines ſe pâmoit de rire de cette dispute: ſes yeux, ſes pieds, ſes mains encourageoient l'abbé, & paroiſſoient lui applaudir. Bientôt, perdant toute retenue, & ne cherchant plus qu'à braver & à mortifier Saintré, connoiſſant les forces de l'un & de l'autre; & jugeant l'abbé ſupérieur par ce qu'elle avoit déja vu ſur le préau: — Damp abbé, dit-elle avec un rire moqueur, ſavez-vous ce que vous riſquez par un pareil défi? & ne voyez-vous pas que le ſeigneur de Saintré, qui ſe trouve maintenant ſans armes, ne doit point balancer de l'accepter? — A la bonne heure, dit l'abbé: ſi le jeu plaît à monſeigneur, je ſuis ſon homme. Non, parbleu, je ne m'en dédirai pas; & je ſerai charmé ſi madame veut bien être témoin de cette lutte, & couronner de ſa main celui qui remportera la victoire. — Saintré ſentit bien toute la noirceur & l'adreſſe de celle qu'il mépriſoit déja dans ſon ame. Mais ſon grand cœur ne put ſouffrir d'être défié par un moine inſolent: il ne réſiſta point à ſon premier mouvement, qui le portoit à cette lutte inégale: il ſe leva de table le premier; & regardant la dame avec fierté: — C'eſt en effet, madame, lui dit-il à moitié

bas, la ſeule eſpèce de combat que vous méritez qu'on rende aujourd'hui pour vous.

Dès que l'abbé vit Saintré debout, il quitta la table en faiſant un ſaut de joie : il couruţ s'emparer familièrement de cette main charmante que mille tendres & reſpectueux baiſers de Saintré avoient ſi ſouvent preſſée, & il entraîna plutôt qu'il ne conduiſit la dame dans le préau voiſin. Là, dès qu'il fut arrivé, il ſe dépouilla promptement de tous ſes habits monaſtiques. L'Auteur rapporte qu'il ne conſerva pas même le dernier vêtement que la décence lui preſcrivoit de garder en préſence des dames. Pendant ce tems, le modeſte Saintré, ſervi par l'écuyer qui le ſuivoit, rougiſſoit de ſe voir forcé à rendre les armes égales, & à ne conſerver aucune eſpèce d'avantage ſur l'abbé. Meſdames Catherine, Yſabelle & Jehanne baiſſoient les yeux, ou ſe les couvroient avec leurs chaſſemouches (1), tandis que madame admiroit damp abbé, & faiſoit remarquer aux autres moines, tout fiers de la valeur de leur chef, la ſupériorité qu'il annonçoit ſur ſon adverſaire.

Saintré ſe préſenta de bonne grace aux bras

(1) La mode des éventails n'exiſtoit pas encore dans ce tems groſſier.

longs & nerveux de l'abbé, qui pouvoit en embraſſer deux comme lui. Il ſe ſoutint deux ou trois tours avec aſſez de force: mais le moine, dès long-tems exercé dans ce genre de combat, lui tirant fortement un jarret avec le ſien, les deux pieds de Saintré parurent bientôt en l'air; & l'inſolent abbé, s'écriant alors, « Ah! ma-» dame, priez un peu monſeigneur de Saintré » de m'épargner, » l'étendit ſur l'herbe, tout de ſon long. Tandis que Saintré ſe relevoit aſſez honteux de ſa chute, le moine étoit déja aux genoux de la dame des belles-Couſines. — Madame, lui dit-il, je viens de ſoutenir mon dire; mais ſi monſeigneur de Saintré veut recommencer une ſeconde lutte en l'honneur de ſes amours, je lui ferai voir que lorſque j'ai mis bas mon ſcapulaire, je peux auſſi bien que lui accomplir l'uſage des joutes, qui preſcrit de rompre une dernière lance en l'honneur des dames. — Ah! vraiment, s'écria-t-elle, je crois monſeigneur de Saintré trop galant pour ſe refuſer à remplir cet uſage; & s'il y manquoit, je le tiendrois le reſte de ma vie pour Chevalier de mince valeur, & lui en ferois la honte en préſence de la reine & de mes belles-Couſines.

Furieux de cette atrocité de conduite, & de ces propos d'une femme d'autant plus haïſſable, qu'elle avoit été plus adorée, Saintré ſe préſenta

pour la ſeconde fois à la lutte, & ne fut pas plus heureux. Le vigoureux moine, s'amuſant de ſes vains efforts, & continuant à le gaber, ſe plut à le mettre hors d'haleine, & l'étendit encore une fois ſur l'herbe.

Cette indécente & cruelle plaiſanterie n'ayant été déja que trop prolongée, les trois dames de la princeſſe, qui aimoient auſſi tendrement Saintré qu'elles l'eſtimoient, ne purent s'empêcher de faire entendre à leur dame, combien elles étoient ſcandaliſées de voir qu'elle l'eût ſi long-tems ſoufferte; & la princeſſe, rentrant un peu en elle-même, revint à l'abbaye, ſe remit à table avec elles, & fit ſigne aux frères ſervans d'apporter les confitures & les vins de liqueur.

Damp abbé s'habilla promptement pour revenir joindre la dame des belles-Couſines. La joie & l'audace brilloient dans ſes yeux. Son orgueil monaſtique étoit bien élevé de l'avantage qu'il venoit de remporter; & puiſqu'il faut tout dire, & tant il eſt vrai que les paſſions baſſes & honteuſes aviliſſent le caractère, cette fière & haute dame des belles-Couſines s'applaudiſſoit ſecrettement de ſon choix, & d'avoir vu le plus brave & le plus renommé des Chevaliers François terraſſé par un moine qu'elle lui avoit préféré. Emportée par l'ardeur du plaiſir, elle étoit encore incapable de réfléchir & de conſidérer que le

véritable amour ne règne que ſur des ames ſenſibles & honnêtes, mais qu'il fuit avec horreur & s'envole à l'aſpect du vice.

Saintré, fatigué de la lutte & froiſſé de ſes deux chutes, reprenoit lentement ſes habits; &, cachant la rage qu'il avoit dans le cœur, il méditoit ſur les moyens de s'aſſurer une prompte vengeance.

Cette lutte, le train de vie que l'abbé menoit depuis cinq mois, excitoient alors un grand murmure parmi les anciens religieux de l'abbaye. Ils ſe repentoient déja d'avoir élu l'homme le moins propre à remplir les vrais devoirs de ſon état; & l'ancien procureur de l'abbaye leur ayant repréſenté que le nom & la perſonne de monſeigneur de Saintré devoient leur être chers & reſpectables, & que ſes ancêtres étoient comptés parmi les bienfaiteurs dont les fondations les avoient enrichis, ils craignirent avec raiſon, le juſte reſſentiment de ce ſeigneur, & députèrent ſur le champ deux d'entre eux pour faire les repréſentations les plus fortes à damp abbé, & pour exiger même de lui qu'il ſe ſoumît à tous les moyens poſſibles de réparer en partie la faute qu'il venoit de commettre. Les députés ayant eu le tems de lui parler avant que Saintré ſe fût remis à table, damp abbé convint avec eux qu'il avoit pouſſé trop loin ce qu'il oſoit ne nommer

qu'une plaiſanterie; & il promit de faire enſorte que le ſeigneur de Saintré l'excusât, & en perdît le ſouvenir.

Saintré revint peu de momens après, & parut avec un maintien qu'il affectoit de rendre ouvert & riant. Damp abbé ſe leva avec hâte, & le conduiſit reſpectueuſement à ſa place. — Monſeigneur, lui dit il, tels ſont les jeux de la campagne: & vous n'avez pas moins marqué la bonté de votre ame en daignant vous y prêter, que vous avez prouvé ſon élévation, les armes à la main, à la tête des armées Françoiſes. C'eſt une eſpèce de ſupplice que de s'entendre louer par un homme que l'on hait, & ſur-tout lorſqu'il a eu quelque avantage ſur nous. Mais Saintré ſut diſſimuler ſon reſſentiment, & recevant avec une cordialité apparente les reſpects de damp abbé: — En vérité, madame, dit-il gaiement à la dame des belles-Couſines, c'eſt bien dommage qu'un homme de ſi riche taille, auſſi bien fait & d'une force auſſi prodigieuſe, ſe ſoit conſacré parmi les enfans de ſaint Bernard. De quelle utilité n'eût-il pas été pour le ſervice du roi, s'il eût porté des armes? Deux ſeuls Chevaliers tels que lui, renverſeroient un eſcadron de nos plus braves hommes d'armes; & nous en trouverions difficilement un qui ait un air auſſi martial, auſſi redoutable que l'auroit été damp abbé,

couvert d'une riche armure, & combattant à la tête de nos premiers rangs. — Vraiment, répondit la dame, toujours aveuglée ſur le mérite de ſon abbé, je crois bien que la plupart de ceux qu'on voit briller aujourd'hui dans de pareils poſtes, y ſeroient bien éclipſés par un tel gendarme. — Pour la première fois damp abbé ne reçut cette louange qu'avec une extrême modeſtie. — J'aurois pu valoir quelque choſe à ce noble métier, répondit-il, ſi j'avois ſervi longtems d'écuyer à ce ſeigneur de Saintré, la fleur de notre Chevalerie. Vous devez ſavoir, monſeigneur, continua-t-il, tous les droits que vous avez dans ce monaſtère, dont les hommes, les tréſors & les équipages ſeront à vos ordres, quand il vous plaira de vous en ſervir. C'eſt le moins que nous devions au petit-fils de nos généreux bienfaiteurs.

Alors Saintré tirant l'abbé à l'écart, lui dit de l'air le plus ſimple & le plus honnête : — Je ſuis ſenſible à vos offres, & je ſoutiendrai déſormais, contre l'opinion la plus générale, qu'il eſt poſſible de trouver quelquefois de la reconnoiſſance dans les monaſtères. Vous autres Bernardins, vous êtes tenus, plus que la plupart des autres ordres, à pratiquer cette noble vertu. Votre ſaint inſtituteur naquit homme de haut parage, & tenoit à la maiſon royale par le ſang.

Ses enfans doivent conſerver quelque choſe des ſentimens d'un noble cœur; & le froc, l'eſprit du cloître, ne doivent pas entièrement les détruire. Mais, damp abbé, comblé des bienfaits de mon auguſte & bon maître, je n'ai beſoin que de les mériter par ma conduite, & de travailler à los & honneur acquérir. Je vous dirai cependant avec ingénuité, qu'arrivé depuis peu dans une dépendance de ma baronnie, il me ſeroit bien honorable parmi mes égaux, que ſon alteſſe royale ſe trouvant dans ces cantons, elle me donnât une marque de diſtinction précieuſe, qui ſeroit de venir dans mon château, & de daigner y dîner demain avec vous & les dames de ſa ſuite. Je n'oſe l'en ſupplier; mais le ſeul & le premier don que je vous requière, c'eſt que vous tâchiez de m'obtenir l'honneur de ſa préſence. — Je vous le promets, répondit damp abbé ſans héſiter; &, ſe ſentant fort de tout le pouvoir qu'il avoit ſur elle, vous pouvez, monſeigneur, le lui propoſer dès ce moment en ma préſence,

Quoique Saintré ſentît intérieurement toute l'humiliation de ne devoir qu'à la protection d'un moine heureux une faveur qu'autrefois la dame lui eût offerte d'elle-même, il feignit de la reconnoiſſance pour l'abbé; & retournant vers la dame des belles-Couſines, il la pria, de l'air le

plus reſpectueux, de lui faire l'honneur de venir dîner le lendemain dans ſon château, qu'elle ne connoiſſoit point encore, & où elle pourroit varier ſes amuſemens. La dame reçut la prière de Saintré avec la plus grande hauteur : — Apprenez, ſeigneur de Saintré, que les belles-Couſines de la reine, jouiſſant des honneurs du banquet royal, ne peuvent accorder de telles demandes qu'aux princes de leur lignage. Quand la dévotion m'appellé dans cette abbaye, je puis ſans conſéquence y prendre tous les rafraîchiſſemens qui me conviennent; & nul, tel qu'il ſoit, ne peut s'autoriſer de cette démarche de ma part, pour me demander la même grace. Non, non, ſeigneur de Saintré, je ne peux me compromettre par une faveur qui ſeroit déſapprouvée par toutes celles de mon rang.

S'il y eût eu dans le cœur de Saintré quelque reſte de ſes anciens ſentimens, cette nouvelle marque de mépris & d'averſion de ſa perſonne eût bien achevé de le détruire. Il n'étoit plus maître de ſon dépit, lorſqu'il apperçut l'abbé qui, prenant la dame des belles-Couſines à part, lui parloit d'un air d'autorité, & ſembloit exiger d'elle qu'elle tînt la parole qu'il venoit de donner lui-même. L'inſtant d'après, Saintré ne put douter de ce qui s'étoit dit. La dame le rappela avec des yeux un peu rouges, & l'air de dépit

ſur le front : — Seigneur de Saintré, dit elle, damp abbé vient de me repréſenter que, dans la haute faveur où vous êtes en ce moment auprès du roi mon redouté ſeigneur & mon couſin, il me ſauroit peut être mauvais gré de vous refuſer une grace qu'il accorderoit lui-même à celui qui vient de faire triompher ſa bannière. Je conſens donc à dîner demain chez vous; mais ne mettez nul apparat à ce dîner, je ne prétends pas que ma viſite ait l'air d'être annoncée ni marquée par une fête : c'eſt bien aſſez pour un ſimple baron tel que vous, qu'on n'y voie que l'effet du haſard & de la proximité de nos châteaux.

Saintré reçut avec l'air de la reconnoiſſance une grace, qu'en toute autre occaſion ſon grand cœur eût peut-être rejetée. Le repas s'acheva, ſans que rien de ce qui s'étoit paſſé dans la journée fût rappelé. La dame des belles-Couſines eut une contenance embarraſſée, les dames de ſa ſuite celle de l'incertitude. L'abbé réprit bientôt l'air d'un amant heureux qui ſort de table, pour paſſer le ſoir avec celle qu'il aime; & Saintré, toujours modeſte & reſpectueux, prit congé de la princeſſe, en l'aſſurant qu'il ſe conformeroit à ſes ordres. Nous ne rendrons point compte à nos lecteurs de tous les préparatifs auxquels il employa ſes écuyers de confiance pendant une partie de la nuit; nous dirons ſeulement que,

dans l'intérieur de ſon château, tout fut diſpoſé pour un feſtin ſomptueux; & nul de ſes vaſſaux n'étant averti de l'honneur que la princeſſe devoit lui faire, ſes avant-cours, & la cour même du château parurent déſertes lorſque la princeſſe arriva vers le midi, montée ſur ſa haquenée & l'émerillon ſur le poing. Ses dames la ſuivoient dans le même équipage; & damp abbé, en habit de campagne, faiſoit de tems en tems cabrer le gros rouſſin qu'il montoit, & croyoit lui faire lever des courbettes.

Les gentilshommes & les pages de Saintré s'étoient rangés en haie dans la première ſalle. Lorſque la princeſſe entra, elle affecta de dire qu'ayant été entraînée par le vol de ſes oiſeaux, & ſe trouvant à l'heure du dîner ſi près du château du ſeigneur Saintré, elle avoit eſpéré qu'elle y ſeroit reçue pour s'y rafraîchir pendant quelques heures. Saintré, pour la ſervir à ſa guiſe, affecta d'être ſurpris de l'honneur qu'il recevoit; & ſelon l'uſage de ce tems, peut-être auſſi pour abréger une converſation embarraſſante, dès que le clepſidre du château ſonna les douze heures, il lui préſenta reſpectueuſement ſa main couverte d'un gant, & la conduiſit dans un grand ſallon, où la table dreſſée achevoit d'être couverte par les maîtres-d'hôtel. La dame s'étant placée dans un fauteuil doré préparé pour elle, damp

abbé alla s'aſſeoir ſans façon ſur le tabouret le plus près: les dames prirent leurs chaiſes à dos; & Saintré, une ſerviette ſur l'épaule, ſe tint debout près du cadenas de la princeſſe pour la ſervir; il ne voulut ſe placer à table qu'après en avoir reçu l'ordre le plus preſſant, & que lorſqu'on eut poſé le ſecond ſervice. Il n'avoit pas négligé de faire mettre devant le moine pluſieurs flacons de criſtal, où l'on voyoit briller le vin parfumé de Cahors & le vin fumeux & agréable de Rouſſillon. Il ſavoit que le voluptueux damp abbé les aimoit; & que, quelque forte que fût ſa tête, elle le ſeroit encore moins que la vapeur enchantereſſe de ces vins pleins de feu.

La converſation devint en effet plus vive & plus gaie au ſecond ſervice: la dame parut même oublier qu'elle étoit chez Saintré; & le croyant bien matté, bien anéanti par ſa hauteur & par les propos qu'elle lui tenoit, elle eut bientôt l'air de ne s'occuper que de ſon amant, tandis que l'abbé prenoit, à ſa façon, le ton & les airs d'un petit-maître qui ſe trouve en partie de campagne avec ſa maîtreſſe.

On complimenta beaucoup le ſeigneur de Saintré ſur la beauté de ſon château, ſur la bonté de ſes vins, l'excellence de ſon repas, & ſurtout ſur les ornemens nobles, ſimples & militaires

qui paroient ſon vaſte ſallon. En effet, le roi ayant voulu que Saintré ornât le château de ſes pères d'une partie des étendards & des autres trophées qu'il avoit remportés ſur les infidèles, ils étoient élevés contre les murs du ſallon, & entre-mêlés de riches armures de toute grandeur, leſquelles, portées ſur des pieux façonnés avec deſſin, montroient d'un ſeul coup d'œil le harnois complet dont, en un jour de bataille, un chevalier devoit être couvert. Saintré ſaiſit adroitement cette occaſion de faire renaître l'entretien de la veille: il fit remarquer à ceux qu'il avoit à ſa table, les grandes & fortes armes d'un des ſoudans qu'il avoit tué de ſa main; & il leur fit obſerver auſſi qu'il y avoit bien peu d'hommes aſſez robuſtes pour les ſupporter & s'en ſervir. — Ma foi, monſeigneur, dit damp abbé, s'il ne falloit que les porter pendant deux heures, courir, ſauter même avec pour les gagner, vous trouveriez facilement tel qui ſouſcriroit à ce marché. — Peut-être bien, répondit Saintré; je crois même que ſi quelqu'un pouvoit gagner le pari, ce ſeroit un homme de votre taille, & qui ſeroit auſſi robuſte que vous: car le ſoudan qui les portoit étoit le plus redoutable Turc dont j'aie jamais éprouvé la valeur; & je n'aurois pu lui donner la mort, ſi ſon haubert mal attaché ne m'eût offert un paſſage pour lui

plonger mon épée dans le côté. Au reſte, ajouta-t-il, ſi je croyois qu'elles puſſent vous ſervir, je ſerois charmé de vous les offrir, ſans vous propoſer de les gagner par une ſemblable épreuve.

La dame des belles-Couſines fut abſolument la dupe de l'air de politeſſe & même d'amitié que Saintré avoit pris en parlant; & curieuſe de voir à quel point ces belles armes pouvoient relever la riche taille de ce damp abbé, qu'au fond de ſa penſée elle regardoit déja comme un héros, elle l'excita elle-même à les éprouver. — Parbleu, dit à la fin l'abbé, en buvant une large coupe pleine de vin de Rouſſillon, je me ſouviens d'avoir dans mon égliſe un grand & vieux ſaint George tout délabré, à moitié couvert d'armes rouillées : ſi monſeigneur de Saintré veut me mettre à l'épreuve, ſous la condition de me donner celles-ci, je vais eſſayer de les gagner pour remettre mon ſaint George en honneur. — Tout le monde applaudit à la propoſition de l'abbé, qui ſe leva de table, & ſe dépouilla promptement de ſes habits; tandis que Saintré préparant les différentes pièces du trophée d'armes, ſe diſpoſoit à les lui attacher lui-même. Il ne manqua pas de les joindre fortement par de doubles nœuds qu'il fit à chaque lacet; & dès qu'il eut pris les mêmes précautions

pour le caſque, il profita du tems où damp abbé, ſe promenant d'un air comiquement martial, arrêtoit ſes yeux ſur ceux de la dame des belles-Couſines & des autres dames. Alors il ſe couvrit lui même de ſes armes ordinaires, qu'un de ſes écuyers affidés lui laça dans un inſtant. Damp abbé ſe panadoit & s'enfloit des éloges que la foible princeſſe lui prodiguoit, & ſe plaignoit ſeulement de ce que le maudit caſque étoit bien plus lourd que ſon chaperon, lorſque tout à-coup il vit paroître Saintré armé de toutes pièces, ſuivi d'un héraut d'armes & de ſes livrées, qui portoient deux rondaches, deux épées de combat & deux dagues. Au même inſtant on vit les deux portes de la ſalle occupées par des hommes d'armes, qui préſentoient la pointe de leurs lances & de leurs épées. — Qu'eſt-ce que cela veut dire, Saintré, s'écria la dame des belles-Couſines, très-effrayée, que prétendez-vous donc faire? — Rien que de très-juſte, madame. Hier monſieur l'abbé me provoqua chez lui à une eſpèce de combat dont il connoît depuis long-tems l'uſage: vous eûtes l'air de l'approuver, & vous ſûtes même par vos propos me forcer de me rendre à ſon défi; moi je provoque à mon tour damp abbé, à la ſeule eſpèce de lutte que j'aie appriſe; & vous êtes trop juſte, madame, pour ne le pas preſſer auſſi de ne me

pas refuſer. — Pendant ce tems le héraut d'armes offroit le choix des haches, des épées & des dagues à damp abbé, qui les refuſoit conſtamment & avec une mine très-piteuſe & très-embarraſſée. — Arrêtez, Saintré, Saintré, s'écria la dame des belles-Couſines en prenant le plus grand air d'autorité, arrêtez ou craignez les plus cruels effets de mon indignation! — Mais, Saintré perdant enfin toute patience, s'approcha d'elle, la prit par le bras, & la fit raſſeoir ſur ſon fauteuil. — Oſez-vous bien encore, s'écria-t-il, perfide & déloyale que vous êtes, vous ſervir de votre auguſte rang, après vous être avilie par votre honteuſe foibleſſe pour un coquin de moine, à qui vous avez ſacrifié le plus fidèle & le plus loyal de tous les amans? Non, je ne vous reconnois plus pour la ſouveraine de mon ame, ni pour la couſine de mon roi; non, vous n'êtes plus à mes yeux que la créature la plus coupable qui reſpire: & toi, malheureux, ne balance plus à te ſervir de ta force & des armes à l'épreuve dont je t'ai couvert; défends ta vie contre moi, ou dans l'inſtant je te fais jeter par les fenêtres de mon château, armé comme tu l'es; & tu périras aux yeux même de ta lâche & indigne maîtreſſe. — Le moine qui vit alors que ſon unique reſſource étoit de ſe défendre, ſe confia dans ſa force prodigieuſe, & ſe ſaiſit d'une

d'une hache & d'autres armes que le héraut lui préſentoit. Lorſqu'il eut choiſi, Saintré reçut les mêmes armes de la main du héraut; & damp abbé, plus haut que ſon adverſaire de toute la tête, courut de déſeſpoir ſur lui, eſpérant l'anéantir d'un ſeul coup. Mais l'adroit & valeureux Saintré détourna ce coup du dos de ſa hache d'armes; &, ſans vouloir en frapper le moine à ſon tour, il lui en porta ſeulement la pointe à la viſière. Il l'enferra, & le prenant du fort au foible, il le fit reculer dix pas juſques ſur un des tréteaux de la table, ſur lequel damp abbé tomba lourdement, faiſant retentir la ſalle de ſa chute & du bruit de ſes armes. Il demeuroit immobile ſous la hache tranchante de Saintré, qui ſembloit ſe préparer à lui couper la tête, lorſque la dame des belles-Couſines s'écria douloureuſement: — Arrêtez, arrêtez; hélas! Saintré, qu'allez-vous faire? — Le punir à vos yeux, s'écria celui-ci, ô la plus déloyale de toutes les femmes! mais ſon infame ſang ne ſera point répandu par ma main. — A ces mots, il releva la viſière de damp abbé, qui perdoit la reſpiration, & étouffoit dans ſon caſque: — Tu ſeras ſeulement puni, dit-il, comme doivent l'être tous les blaſphémateurs, des propos injurieux que ta bouche impie a vomis contre l'ordre

ſacré de la Chevalerie, & contre ceux qui le compoſent. — Alors il lui ſaiſit la langue qu'il tiroit pour reprendre haleine, & ſe contenta de la percer légérement de ſa dague.

Saintré voyant enſuite que la dame des belles-Couſines étoit évanouie ſur ſon fauteuil, & que ſes dames effrayées étoient en pleurs autour d'elle, ſa belle ame s'émut encore par un mouvement de pitié. Il ſe tourna vers les trois dames, & levant les yeux au ciel: — Pouvois-je faire moins, leur cria-t-il? Je pars; ayez encore pitié d'elle, quelque indigne qu'elle ſoit de vos ſoins. — En achevant ces mots, il remarqua la ceinture bleue que portoit la dame des belles-Couſines, & qui étoit alors l'emblême de la loyauté, il ne put le ſouffrir; &, dénouant cette ceinture, il la mit dans ſon aumônière, & s'éloigna. Tout étoit préparé pour ſon départ: il monta à cheval, & abandonna la princeſſe à ſes remords, le moine à ſes ſoins, ſon château à ſes concierges.

Peu de jours après, Saintré rejoignit la cour, & fit obſerver à tous ſes gens le plus profond ſilence ſur l'évènement ſingulier qui venoit de ſe paſſer. Ses ſerviteurs, élevés ſous l'œil d'un maître vertueux, furent fidèles au ſerment qu'il leur fit prêter; & lui-même eût cru commettre

un crime impardonnable, s'il eût révélé rien de ce qui touchoit à l'honneur d'une dame, même de la plus coupable.

Quinze jours après, la dame des belles-Couſines ne pouvant plus prolonger une abſence dont la reine commençoit à ſe plaindre (car elle n'avoit pu ſe refuſer à quelques légers ſoupçons), rejoignit auſſi la cour, qui, revenue de la campagne, ſe trouvoit raſſemblée dans le vaſte hôtel de Saint-Paul. Elle fut reçue à bras ouverts par la vertueuſe Bonne de Luxembourg, & dut bien rougir en ſe voyant dans les bras de cette illuſtre reine, & dans ceux de meſdames de Berri, de Bourgogne & d'Anjou ſes belles-Couſines. L'arrivée de la belle veuve occaſionna des fêtes, dans leſquelles Saintré ſe trouva près d'elle auſſi reſpectueux & avec l'air auſſi attaché qu'il avoit toujours paru l'être à ſon ancienne protectrice. Ce fut, il eſt vrai, avec moins de regret qu'elle n'en avoit peut-être alors, qu'il ne revit plus le ſignal de cette épingle, qui, pendant ſi long-tems, avoit toujours été celui d'un tête-à-tête heureux, & qu'il n'avoit jamais reçu ſans que ſon cœur en treſſaillît d'amour & de plaiſir.

Un jour, après le dîner de la reine, toutes les belles-Couſines & quelques ſeigneurs diſtingués, tels que Saintré, furent admis dans l'in-

térieur des appartemens, dont les huiſſiers interdiſoient l'entrée au reſte de la cour. Quoique le déſœuvrement & l'ennui ne puiſſent jamais ſe faire ſentir dans une ſi noble & illuſtre ſociété, la reine n'étoit pas fâchée qu'on lui contât quelquefois des hiſtoires; & comme perſonne ne racontoit plus agréablement que Saintré, ce fut lui que la reine choiſit, ce jour-là, pour lui demander une anecdote qui pût l'intéreſſer. Saintré prit ſon parti; mais ce ne fut qu'après avoir bien aſſuré qu'il ne pouvoit croire que tous les faits fuſſent exactement vrais dans l'hiſtoire ſingulière dont on venoit, diſoit-il, de lui envoyer les détails du fond de la Hongrie. Enſuite il raconta, devant tout le monde, l'hiſtoire fidelle de ſes amours avec la dame des belles-Couſines, & ne ſupprima aucune circonſtance des événemens arrivés dans l'abbaye, &, en dernier lieu, dans ſon château.

La reine ſe montra très-ſcandaliſée: elle dit que la dame lui faiſoit horreur, & méritoit la punition la plus éclatante. Meſdames de Bourgogne, de Berri & d'Anjou, la comteſſe de Périgord, la belle & vertueuſe dame de Graville enchérirent ſur le genre de cette punition, & imaginèrent tout ce qu'elles crurent de plus déshonorant & de plus cruel. Le tour de la dame des belles-Couſines étant venu, Saintré ne put

s'empêcher de lui dire auſſi: — Et vous, madame, quel eſt votre avis? La dame, trop accoutumée à braver les remords, n'oſa pas excuſer l'héroïne de l'hiſtoire; mais elle blâma fortement la conduite du Chevalier: elle le trouva inexcuſable d'avoir porté ſi loin la vengeance, & ſur-tout d'avoir oſé enlever la ceinture bleue de ſon ancienne dame & bienfaitrice. Saintré, piqué de ce qu'elle avoit pris un ton très-haut en prononçant ces dernières paroles, lui laiſſa entrevoir un bout de cette même ceinture qu'elle ſeule apperçut; & il la cacha preſque auſſitôt. Ce fut la fin de ſa vengeance & de ſon amour.

Nous avons cru qu'il nous ſeroit permis de changer quelque choſe à la concluſion de ce Roman. Nous aimons trop Saintré pour le rendre odieux par une vengeance toujours impardonnable. Qu'un Chevalier pouſſe à l'extrême celle qu'il exerce contre un autre Chevalier par qui il fut grièvement offenſé, il partage la moitié du péril, & ſa vengeance peut être auſſi noble que juſte: mais aura-t-il la cruauté, la lâcheté même d'aſſaſſiner, de tuer à terre un ennemi qui n'eſt que foible, & qui ne peut ſe défendre? O ſexe enchanteur, ornement de la nature, charme de la ſociété, vous pouvez avoir quelquefois des torts: mais malheureux l'homme mal né qui ne ſait pas vous plaindre & vous pardonner! Qu'il ſe rappelle ſans ceſſe ce vers chatmant de M. de Monſerif:

Qui plaît eſt roi, qui ne plaît plus n'eſt rien.

Plus son bonheur passé lui paroît regrettable, plus doit-se dire à lui-même, en cherchant à le faire renaître, cet autre vers du même Auteur :

Las! elle fait passer un si beau jour!

Un très-ancien écolier de M. de Voltaire, un homme qui fut élevé, il y a plus de soixante ans, dans la cour brillante de son auguste maître entouré alors, & qui le fut pendant plusieurs années encore, des seigneurs qui avoient contribué à soutenir le ton si noble du siècle de Louis XIV; a dû pratiquer cette leçon durant le cours d'une longue vie; & c'est à la troisième génération de la brillante jeunesse qu'il a vu se succéder, qu'il ose le recommander avant de terminer sa carrière.

LES APPARENCES TROMPEUSES,

EXTRAIT de l'Hiſtoire du très-noble & chevaleureux prince GERARD, *comte* DE NEVERS *& de Rhétel, & de la très-vertueuſe, ſage & belle princeſſe* EURIANT DE DAMMARTIN, *ſa mie.*

CE Roman, réimprimé en 1725, eſt enrichi de notes très-inſtructives : ces notes eurent beaucoup plus de mérite dans le tems de cette réimpreſſion, qu'elles n'en auroient aujourd'hui, cette branche de la littérature françoiſe ayant été éclairée, depuis cette époque, par les belles & ſavantes recherches de monſieur le marquis de P***, de monſieur de Sainte-Palaye, & de pluſieurs autres littérateurs d'un mérite ſupérieur : mais ce que nous avons acquis depuis 1725 ne diminue point le prix de ce premier travail.

L'autographe de ce Roman eſt aujourd'hui compris dans les manuſcrits de la belle biblio-

thèque de monſieur le duc de la Vallière. Tout paroît ſe réunir à prouver qu'il eſt très-ancien; cependant, quelques raiſons portent à croire que l'imprimé, d'après lequel nous avons tiré cet Extrait, peut avoir eſſuyé bien des altérations. C'eſt à monſieur l'abbé Rive que nous nous en rapportons; & nous ſoumettrons toujours notre avis au ſien. Nous avouons que nous ſommes tentés de croire que quelque Auteur de la fin du quinzième, ou du commencement du ſeizième ſiècle, s'eſt ſervi de l'ancien manuſcrit pour compoſer ce nouveau Roman qu'il dédie à Charles de Clèves, comte de Nevers & d'Eu, devenu comte de Rhétel par ſon mariage avec Marie d'Albret; & l'imprimé que nous avons ſous les yeux nous paroît devoir être plutôt la copie du Roman imprimé ſous Charles VIII, que celle de l'autographe connu de monſieur le duc de la Vallière & monſieur l'abbé Rive.

On a peine à pardonner à l'Auteur de ce Roman pluſieurs abſurdités, dont le titre de ſon ouvrage eſt le plus inexcuſable. Comment oſe-t-il donner pour maîtreſſe à ſon héros Gerard une princeſſe de la maiſon de Savoie, & ſur-tout en plaçant la ſcène de ſon Roman ſous le règne de Louis le Gros? Louis VI, dit le Gros, épouſa dans l'année 1115, Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-blanches-Mains, comte de Mau-

bienne & de Savoie. Comment le Romancier a-t-il donc oſé porter la démence juſqu'à choiſir la ſœur ou la couſine d'une reine de France pour en faire la mie de ſon héros? Gerard, il eſt vrai, finit par l'épouſer. Mais on n'en eſt pas moins révolté de l'attentat d'un Auteur ignorant, qui s'éloigne de toute eſpèce de vraiſemblance; & je ne conçois pas même que l'on n'ait pas biffé le titre de ce Roman, lorſqu'en 1725, on en a permis la réimpreſſion.

Je préviens donc les lecteurs, que non-ſeulement j'ai dû ſupprimer l'auguſte nom de Savoie, en ſubſtituer un autre; mais que, pour donner quelque vraiſemblance à ce Roman, je me ſuis trouvé forcé d'en changer le début. J'eſpère qu'on me pardonnera ce léger changement, qui n'altère en rien la texture de l'ouvrage. Le récit des aventures de Gerard & d'Euriant mérite d'être conſervé dans cette collection; elles ſont contées avec aſſez de graces & de naïveté pour intéreſſer. J'avoue de plus qu'il m'eſt agréable & cher de rappeler aux lecteurs que les ſeigneurs de Nevers ont ſouvent mérité d'être eſtimés, aimés, célébrés par leurs contemporains; & je ne peux mieux prendre mon tems pour en rafraîchir la mémoire.

Le comte & la comteſſe de Nevers, par[ent] de la maiſon royale de France, n'habitoient [pas] ſi ſouvent la cour de Louis-le-Gros, pour s'[occu]per avec aſſiduité de l'éducation du jeune G[erard], leur fils unique; & la comteſſe de Never[s] noit les mêmes ſoins de celle de la belle Eu[riant], ſa nièce, que ſon frère, le comte de Dammartin, l'avoit priée, en mourant, de regarder comme ſa propre fille. Les deux aimables enfans étoient élevés enſemble; l'amour ſembloit prendre plaiſir à les embellir de jour en jour. Il préſidoit à tous les jeux de leur enfance; il épia bientôt le moment de leur donner ſes plus charmantes leçons.

Le comte & la comteſſe voyoient naître avec plaiſir l'union de ces jeunes ames qu'ils deſiroient unir pour toujours. Celle de Gerard étoit élevée, courageuſe & paſſionnée; celle d'Euriant étoit plus tranquille & plus douce en apparence, mais elle étoit ferme & ſenſible. La jeune princeſſe avoit pour gouvernante une vieille madame Gondrée, bien hypocrite, bien avaricieuſe, & bien ſcélérate dans le fond du cœur.

Le ſeul défaut de la comteſſe de Nevers étoit né du principe le plus reſpectable: pénétrée des ſentimens que la vraie religion inſpire, elle ne

ſoupçonnoit pas même qu'aucun de ſes miniſtres pût manquer à la ſainteté de ſon état. Tout froc blanc, gris ou noir, étoit pour elle un objet de vénération, & s'attiroit ſon entière confiance. Un vieux directeur, ancien ami de madame Gondrée, l'avoit préſenté à la comteſſe comme un ange tutélaire propre à former le cœur de ſa nièce à la vertu. La vieille Gondrée, couverte de roſaires & de ſcapulaires, l'avoit ſéduite par ſon air béat. La comteſſe eût-elle imaginé qu'elle recevoit dans ſa maiſon un monſtre de ſcélérateſſe, & que la barbare Gondrée avoit étouffé de ſes propres mains deux enfans qu'elle avoit eus dans ſa jeuneſſe, & dont peut-être un jour l'uniforme eût été le froc & le capuchon, s'ils avoient porté celui de leur père? Le jeune Comte de Nevers fut heureuſement remis en de meilleures mains; & l'ancien Chevalier, qui veilla ſur ſon éducation, lui donna non-ſeulement tous les principes dignes de ſa naiſſance; mais, profitant de ſes heureuſes diſpoſitions, il ſut le préparer, par les exercices & les inſtructions militaires, à devenir également redoutable dans les combats, & digne de commander ceux qui marcheroient ſous ſes ordres.

Le ciel avoit fait naître la jeune Euriant avec une ſi belle ame, que la mauvaiſe éducation

qu'elle couroit riſque de recevoir, ne pouvoit altérer ſa vertu, ſa candeur & ſa modeſtie. Madame Gondrée eſſaya vainement de gagner la confiance de la jeune Euriant; elle ne put en obtenir que la conſidération & l'obéiſſance. Gondrée étoit trop fine pour ne pas s'appercevoir que la belle Euriant avoit de l'éloignement pour elle: mais comme elle reconnut encore plus facilement que ſon jeune cœur devenoit de jour en jour plus ſenſible pour l'aimable Gerard : » Elle aura bientôt beſoin de Gondrée, ſe dit-» elle, & je ſaurai bien l'amener à s'attacher à » moi. « De ce moment, elle prit un air de prudence & de ſévérité vis-à-vis de ſon élève; elle ne voulut plus permettre à Gerard de venir paſſer auprès d'Euriant tous les momens qu'il pouvoit lui donner; elle réſolut même d'interrompre leurs jeux, de s'oppoſer durement à la douce familiarité qu'ils avoient contractée; & c'eſt en les privant de celle qui règne entre un frère & ſa ſœur, qu'elle leur fit bientôt ſentir qu'ils étoient amans.

Dès le premier jour que Gerard fut privé d'aller porter le matin des fleurs à ſa chère Euriant, & de déjeûner avec elle, il ſe ſentit le cœur ſerré; ſes larmes coulèrent: il fut diſtrait dans ſes leçons, négligé dans ſon maintien, nonchalant dans ſes exercices, & ſon gouverneur

le crut malade. Euriant, de ſon côté, lorſqu'elle entendit madame Gondrée refuſer la porte de ſa chambre à Gerard, ſoupira bien douloureuſement; elle prit un petit air boudeur, ſe fit preſſer long-tems pour ſe mettre à ſa toilette: les fleurs qu'on lui préſenta pour entrelacer dans ſes beaux cheveux, lui parurent fanées; la plus adroite de ſes femmes la fit crier en la peignant; elle jeta des roſes que madame Gondrée lui préſentoit, en criant qu'elles l'avoient piquée. La vieille Gondrée fut bien plus habile que le gouverneur de Gerard à connoître la cauſe de l'humeur de ſon élève. Cette humeur redoubla le ſoir du même jour. Les regards les plus tendres & quelquefois languiſſans de ces aimables enfans pendant le dîner, auroient dû leur apprendre que leurs peines ſecrètes étoient les mêmes; mais Gerard n'en ſavoit pas encore aſſez pour regarder celles d'Euriant comme une faveur. Euriant craignoit ſeulement que Gerard n'eût été grondé.

Tous les deux avoient une voix charmante; Euriant jouoit de la harpe; Gerard tiroit les accords les plus doux d'une guitare, & faiſoit ſouvent de jolis vers. Ils recevoient enſemble les leçons d'un ancien Troubadour Provençal que le comte de Nevers avoit fixé dans ſa cour; & la comteſſe aimoit trop à les entendre chanter enſemble, pour perdre ce tems de les écouter.

Le vieux Troubadour leur propoſa vainement, ce jour-là, quelques chanſons vives & légères de ſon pays; l'un & l'autre ne voulurent chanter que quelques lays auſſi plaintifs que tendres.

A peine eurent-ils chanté tous deux ſéparément les premiers couplets, qu'ils ſe regardèrent pour marier les accens de leur voix dans un *duo* qui leur ſervoit de refrein. Ces couplets, ce *duo* répondoient ſi bien à la ſituation préſente de leurs ames, qu'elles en furent également troublées: quelques groſſes larmes tombèrent ſur les joues fleuries de Gerard; la voix d'Euriant expira ſur ſes lèvres, & ſes doigts légers, mais tremblans, ne formèrent que de faux accords. — Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mes enfans, leur dit tendrement la comteſſe? — L'un & l'autre ſe plaignirent d'avoir mal à la tête. — Venez vous promener avec moi, leur dit-elle, en leur faiſant quitter leur leçon. — L'un & l'autre ſe levèrent promptement pour courir à ſes genoux. Cette bonne maman mit ſes mains ſur leurs fronts, les trouva brûlans; & jamais ils n'avoient baiſé ces mains careſſantes avec plus de tendreſſe. Ils ſe les diſputoient; &, par diſtraction, Gerard baiſa plus d'une fois celles de ſa jolie couſine, qui ne rioit ni ne l'avertiſſoit de ſa mépriſe.

La comteſſe ne s'en apperçut point: mais on

imagine bien que rien ne put échapper aux obſervations de madame Gondrée: contente de cette première épreuve, dès le lendemain matin elle imagina d'en faire un autre. Ayant apperçu Gerard qui ſe promenoit triſtement dans un parterre qu'il cultivoit lui-même, elle obſerva qu'il ne s'occupoit plus du ſoin d'arroſer ſes fleurs, & qu'à peine donnoit-il un coup d'œil à celles que la roſée & le ſoleil du matin faiſoient éclore. Elle deſcendit promptement pour le joindre; & voyant qu'il cherchoit à l'éviter: — Monſieur le comte, lui cria-t-elle, vous vous connoiſſez en fleurs mieux que moi; votre couſine rebuta hier celles que nous lui portâmes: rendez-moi le ſervice d'en choiſir, & de les lui porter vous-même aujourd'hui. — Ah! de tout mon cœur, madame Gondrée, dit Gerard en accourant, & lui prenant les mains, de l'air le plus doux, & les yeux brillans de joie. Une jacynthe élevoit ſa belle & forte tige au deſſus de toutes les autres fleurs; ſes nombreuſes & larges cloches la rendoient digne de former la couronne de Flore; elle faiſoit les délices de Gerard & l'honneur de ſon parterre: il courut pour la couper. — Arrêtez, lui cria Gondrée; il vaut mieux la réſerver pour madame la comteſſe: l'odeur de cette jacynthe ſeroit trop pénétrante aujourd'hui pour votre couſine; elle

a toujours mal à la tête, la pauvre enfant, elle n'a pas dormi de la nuit: Quoi! dit Gerard, ma couſine n'a pas dormi?... — Mon Dieu non, lui dit-elle; je l'ai même entendue ſe plaindre, & ſes yeux étoient tout rouges, lorſque j'ai fait entr'ouvrir ſes rideaux. — Tenez, madame Gondrée, lui répondit Gerard, il faut qu'il y ait quelque-choſe en l'air; car je n'ai pas dormi non plus, & je ſouffrois bien encore il n'y a qu'un moment: mais cela va mieux, ajouta-t-il, en frottant ſon front d'ivoire; le ſoleil eſt plus brillant qu'hier matin; l'air eſt bien plus pur, & j'eſpère que ma couſine.... Allons, allons, ne perdons pas de tems; ces oreilles d'ours n'ont aucun parfum; elles ſont brillantes; leur œil eſt d'un beau blanc; &, dans les cheveux noirs de ma couſine, elles reſſembleront aux étoiles qui brillent dans la voûte céleſte. — En diſant ces mots, Gerard avoit déja fait une groſſe touffe de cette eſpèce de fleurs; il tenoit déja le bras de madame Gondrée ſous le ſien; & l'entraînoit vers la chambre de ſa couſine: ils y furent arrivés dans un moment. Eh bien, ma chère petite couſine, comment vous va? — Eh!... mais... mon couſin... il me ſemble que je vais un peu mieux; & vous? — Oh! pour moi je me porte à merveille; c'eſt sûrement le beau tems qui nous a guéris tous deux:

n'eſt-ce

n'eſt-ce pas, madame Gondrée? Il fait ſi beau! ſi beau! l'air eſt ſi doux! le ſoleil eſt ſi brillant!... — En diſant cela, il montroit de ſa main la fenêtre, mais il ne regardoit que la bouche de roſe & les yeux céleſtes d'Euriant. — C'eſt bien vrai, mon couſin, diſoit Euriant; oh! que nous aurons une belle journée! elle commence ſi bien! Mais vous auſſi, madame Gondrée, ne ſentez-vous pas la même choſe que nous? — Pas abſolument, dit-elle en ſouriant. — Ah! mon couſin, n'eſt-il pas vrai que madame Gondrée eſt à merveille aujourd'hui? Voyez-vous comme elle eſt fraîche! elle ne paroît pas avoir trente ans. — A ces mots, Euriant courut l'embraſſer. — Je veux en être auſſi, dit Gérard; — & le damoiſel, la ſerrant à ſon tour dans ſes bras, la vieille Gondrée reçut deux baiſers, que l'amour auroit bien mieux placés, s'il n'eût pas encore été tout auſſi timide que les beaux enfans qu'il inſpiroit. Madame Gondrée avoit à ſa ceinture une petite bouteille d'étain pour mettre ſon eau bénite. Gerard courut choiſir un joli flacon d'or parmi ſes petits bijoux, & le lui préſenta. — Mon Dieu! que votre collet monté va mal, ma chère bonne, dit Euriant! il eſt d'une vieille dentelle de cent ans. Vous ne prenez pas aſſez ſoin de votre perſonne: laiſſez-moi vous en ajuſter un autre. — Euriant employa ſes

plus beaux points de Veniſe à cet ouvrage; & dès ce moment, madame Gondrée ſe propoſa bien de mettre plus de complaiſance que de ſévérité dans ſa conduite. Elle n'étoit pas née aſſez honnête pour garder un juſte milieu, & s'en tenir à la prudence & à la ſageſſe d'une bonne gouvernante. Comme elle n'avoit été ſévère que pour ſe venger, elle devint facile & ſéductrice même, dès qu'elle y fut portée par ſon intérêt perſonnel. Gerard ſavoit ſi bien mériter tous les jours de nouvelles faveurs, Euriant trouvoit ſi ſimple & ſi naturel de lui en accorder, elle avoit d'ailleurs, d'après les éloges de la comteſſe, une ſi haute idée de la vertu de madame Gondrée, que la ſienne ſe trouvoit aſſurée en la préſence de ſa bonne, & qu'elle regardoit comme très-innocentes des careſſes qui devenoient plus vives de jour en jour.

Les progrès de Gerard & d'Euriant, dans toutes les leçons qu'ils recevoient, furent auſſi rapides que ceux de leur ardeur naiſſante. La plus vive émulation les animoit également : & le deſir de plaire naît toujours du bonheur d'aimer. Gerard devint le plus parfait des damoiſeaux; Euriant réunit tous les talens qui peuvent encore parer une beauté parfaite; &, graces aux bons ſoins de madame Gondrée, dont la haute prudence avoit ſu ménager les progrès de ſa

pupille, le même jour que Gérard reçut l'ordre de Chevalerie, Euriant reçut de lui les dernières leçons de l'amour.

L'un & l'autre furent très-surpris de la grande découverte qu'ils avoient faite; ils se crurent aussi habiles qu'ils se trouvoient heureux: cependant ils la tinrent secrette; mais madame Gondrée la devina bien aisément, & leur facilita plus que jamais le tems & les moyens de la perfectionner.

L'avide gouvernante, ayant épuisé toutes les ressources, tous les petits présens qu'Euriant & Gerard étoient en état de lui faire, en espéra de nouveaux de leur hymen. Elle fut trouver le comte & la comtesse de Nevers; elle leur dit qu'il étoit tems d'accomplir l'union qu'ils avoient projetée; & leur fit entendre même qu'une révélation qu'elle avoit eue du ciel la forçoit de les en presser. — Mon fils est bien jeune, dit le comte. — Ah! monseigneur, ne l'avez-vous pas vu l'autre jour terrasser un ours dans vos toiles? — Mais, bonne Gondrée, dit la comtesse, Euriant n'a pas encore quinze ans accomplis. — Eh bien! madame, elle les aura dans un mois; & vous n'êtes pas morte de vous être mariée à cet âge. — Le comte & la comtesse trouvèrent les réponses de Gondrée sans replique; & voulant obéir aux ordres du ciel, qu'ils

croyoient recevoir de ſa bouche, ils firent fiancer le même jour Euriant & Gerard. Ils firent publier des fêtes & des tournois dans leurs états & dans ceux des princes leurs voiſins; & le jour du mariage fut arrêté pour le premier du mois ſuivant.

Le jour de cet heureux mariage, hélas! étoit encore bien éloigné; l'amour & la conſtance de ces jeunes amans devoient eſſuyer de bien cruelles épreuves. Une maladie épidémique ſe déclara tout-à-coup dans le comté de Nevers; le comte & la comteſſe en furent frappés en même tems: l'art des médecins ne put les ſauver; Euriant & Gerard eurent la douleur de les voir mourir entre leurs bras.

On croira ſans peine que leur déſeſpoir fut extrême, en perdant deux têtes auſſi chères; & quoique l'amour adoucît l'amertume des larmes qu'ils verſoient enſemble, leurs cœurs ſenſibles furent pénétrés de douleur d'être ſéparés pour toujours de ceux qui leur avoient fait jurer, en mourant, de s'aimer & d'être à jamais fidèles l'un à l'autre.

Après avoir donné quelques jours à leur douleur, Gerard fut obligé d'aller à la cour de Louis le Gros: non-ſeulement il falloit qu'il lui rendît hommage, en perſonne, de ſon comté de Nevers; mais, ayant perdu ſon père & ſa

mère, il devoit à Louis, comme au chef de ſa maiſon, de lui demander ſon agrément pour accomplir ſon mariage avec ſa couſine.

Jamais ces jeunes amans ne s'étoient quittés un ſeul jour; l'un & l'autre ne purent penſer, ſans frémir, qu'ils alloient ſe ſéparer pour quelque temps. Leurs fiançailles fermoient la bouche à la médiſance, & leur donnoient la liberté de ne pas perdre un des momens du jour, & même de quelques longues ſoirées.

La complaiſance de madame Gondrée pour celui qu'elle regardoit alors comme ſon maître, lui facilitoit le bonheur de les employer bien doucement. Ces familiarités, dans quelques momens où la tendre Euriant étoit diſtraite & fermoit ſes beaux yeux, conduiſirent Gerard à découvrir un ſigne qu'Euriant avoit toujours pris tant de ſoin à cacher, que madame Gondrée ne le connoiſſoit point. La nature avoit imprimé la plus jolie violette ſous le ſein d'Euriant. Gerard fut d'abord ſurpris de voir qu'une violette étoit née ſi près d'un bouton de roſe; mais il lui rendit bientôt hommage. Euriant s'écria l'inſtant d'après: — Ah! méchant, qu'as-tu fait? tu m'enlèves juſqu'à la dernière faveur qui me reſtoit à t'accorder. Qu'aurai-je donc à t'offrir de nouveau, le jour où l'hymen achèvera de nous unir? — Tout, chère amie: ah! tu

n'as rien qui n'ait pour moi tous les charmes de la nouveauté. Oui, cette violette eſt charmante, ajouta-t-il; mais puiſque tu m'en as fait un myſtère juſqu'ici, je veux t'en punir. Jure-moi que perſonne ne la verra jamais, & que les femmes même qui te ſervent ne ſauront point qu'elle pare ta gorge charmante.... — Ah! mon ami, dit Euriant, quel ſerment pourrois-je te refuſer? Oui, je te jure de la cacher avec tant de ſoin, que je me ſoumets à laiſſer croire que je t'ai manqué de foi, ſi quelqu'un peut ſavoir qu'elle exiſte. — Mille tendres badinages ſuccédèrent à la découverte de la violette; & (nous devons rendre juſtice à Gerard) toutes celles qu'il faiſoit alors avoient l'air d'être nouvelles pour lui.

Les adieux les plus tendres, la promeſſe la plus ſolemnelle de revenir célébrer ſon mariage dès qu'il auroit prêté ſon ſerment, l'autorité la plus abſolue que Gerard remit à ſa future épouſe, mirent toute la cour du jeune comte dans le devoir de regarder ſa mie comme étant déja la ſouveraine du comté de Nevers: la douceur & la bonté d'Euriant la firent adorer, & leur rappelèrent celle de la comteſſe dont ils pleuroient la mort.

Gerard, ſuivi de ſes écuyers, arriva les fêtes de la Pentecôte au Pont-de-l'Arche, où Louis

le Gros tenoit alors cour plénière. Malgré ſon grand deuil qui ne lui permettoit aucune parure, il avoit l'air ſi noble, il étoit ſi beau, qu'il n'y eut dames ni demoiſelles qui ne ſe diſent tout bas: *Bien heureuſe la mie qui conquêtera ce charmant Chevalier.* Louis regrettoit le comte de Nevers, qui l'avoit aidé de ſon bras & de tout ſon pouvoir dans les longues guerres qu'il avoit déja ſoutenues contre ſes vaſſaux rebelles; il fut charmé de voir le fils dans lequel ce comte paroiſſoit renaître. Il admit d'abord Gerard à ſes genoux; il prit ſes mains dans les ſiennes, reçut ſon hommage; & dès qu'il eut donné l'eſpèce de baiſer que le vaſſal reçoit de ſon ſeigneur, il le releva, l'embraſſa tendrement, & le préſenta lui-même à ſa cour comme un parent que la mémoire de ſon père lui faiſoit aimer & regarder comme ſon fils.

Gerard plut généralement aux Chevaliers comme aux dames. Le ſeul Liziard, comte de Foreſt, ſentit naître une noire envie contre lui. *Ce comte*, dit l'Auteur, *étoit grand, maigre, fort aux armes, mais plus felon & plus rempli de mal engin & mauvais art, qu'onques ne le fut Ganelon.* De ce moment, il épia l'occaſion de nuire au jeune Gerard; mais il fut forcé de paroître ſe rendre à l'admiration générale que le jeune comte de Nevers inſpiroit par ſa figure,

ſon maintien, & ſes propos auſſi nobles qu'inſpirés par la courtoiſie.

Gerard gagna le prix dans tous les jeux, il triompha dans les tournois; & il étoit prêt à ſortir victorieux de la lice, lorſqu'un grand Chevalier ſe préſenta contre lui dans la dernière joûte conſacrée à l'honneur des dames. Nul avantage ne put être remarqué dans les deux premières courſes; mais la troiſième, tous deux s'étant armés de plus fortes lances, le grand Chevalier fut renverſé ſur l'arêne. Son caſque s'étant détaché par ſa chute, on reconnut Liziard qui, comme ancien Chevalier, n'auroit pas dû ſe préſenter aux joutes où les nouveaux s'exerçoient. Toute la cour, & ſur-tout les dames, ſe moquèrent de lui, & rirent de le voir étendu ſur l'arêne, tandis que Gerard ſe jetoit à terre pour l'aider à ſe relever, & lui préſentoit la bride de ſon cheval qu'il avoit arrêté. Liziard cacha le dépit mortel qui l'agitoit, & ſe confirma plus que jamais dans le deſſein de nuire à l'aimable Gerard.

Les joutes étant finies, les jeunes Chevaliers allèrent ſe déſarmer, & celles des jeunes & jolies dames & demoiſelles de la cour commencèrent. Un bal eſt une eſpèce de joute pour elles: les graces & la légèreté ſont leurs armes, & ne les rendent que trop sûres de leurs coups. Mais

Gerard triompha d'elles comme des Chevaliers. Il leur parut galant, léger, infatigable; elles ſe trouvoient ſi bien dans ſes bras quand il les faiſoit ſauter, qu'elles deſiroient que leur tour revînt plus ſouvent. Ah! qu'elles portoient envie alors à ſa mie!

La reine Adélaïde ne fit ceſſer le bal que pour faire apporter une collation ſuperbe. On fit entrer des meneſtriers, des jongleurs, & ceux qui poſſédoient ce qu'on nommoit alors la ſcience gaie; le galoubet Provençal, la guitare Eſpagnole, la mandoline Italienne, la muſette des bords du Lignon, & la flûte de Cologne, firent retentir le ſallon. Chaque ménestrel chanta dans ſon langage; il n'en fut aucun qui ne célébrât l'amour: pluſieurs des lais & des ſirventes qu'ils chantèrent avoient des refreins; les dames & les jeunes Chevaliers les répétoient en chœur. Adélaïde ayant diſtingué parmi toutes les voix qui s'élevoient alors celle du jeune comte de Nevers, qui lui parut auſſi douce qu'éclatante, elle interrompit les ménestrels, & pria ſon jeune couſin de s'approcher d'elle, & de chanter ſeul quelque romance nouvelle. Gerard obéit en rougiſſant: il pria le jongleur Eſpagnol de lui prêter ſa guitare; & s'étant aſſis près de la reine, il chanta d'abord, ſur un ton aſſez gai, les jeux de deux enfans élevés enſemble; il peignit un troi-

ſième enfant qui, ſans que les premiers l'euſſent appelé, ſembloit être venu de lui-même pour leur en apprendre de nouveaux; dans un couplet, la jeune fillette ſe plaignoit que cet enfant l'avoit piquée en lui préſentant des roſes; dans un autre, le jeune garçonnet crioit que cet enfant avoit brûlé ſes lèvres par un baiſer; dans le troiſième, tous deux ſe plaignoient que cet enfant, devenu bien plus fort qu'eux, les entraînoit à ſon gré, dès qu'il les tenoit réunis dans ſes bras. Le reſte de la romance peignoit avec feu tout ce que Gerard & ſa mie avoient éprouvé de peines & de plaiſirs.

Tous les ſpectateurs s'étoient inſenſiblement approchés du jeune comte, attirés par ſa voix agréable & touchante: il finit par une hymne qu'il adreſſoit à cet enfant dont il s'étoit plaint d'abord, & qu'à ſes bienfaits & à ſon pouvoir il avoit reconnu pour être un dieu: Gerard le remercioit d'avoir reçu de ſa main la plus belle & la plus fidelle des mies; & dans le dernier couplet de ſa romance, ſa voix devint plus éclatante, ſa guitare rendit des ſons plus forts & plus perçans, lorſqu'il oſa porter à toutes les belles le défi de toucher ſon ame, & à tous les Chevaliers de la terre celui de troubler ſon bonheur, & de réuſſir à plaire à celle qu'il adoroit.

La reine applaudit au défi de Gerard; quelques

jeunes beautés ſoupirèrent en l'écoutant; Liziard ſeul en fut aſſez jaloux & aſſez irrité pour dire à pluſieurs autres Chevaliers: — Ce Gerard, preſqu'enfant encore, prouve bien quel eſt ſon peu d'expérience, puiſqu'il ſe croit ſi sûr de la fidélité de ſa mie; je gagerois bien (ſi j'étois certain qu'elle n'en fût pas prévenue) qu'en huit jours de tems j'amenerois cette mie au point de la ſoumettre à tous mes deſirs. — Gerard l'entendit; une fureur qu'il contint à peine fit bouillonner ſon ſang: mais la préſence de Louis & d'Adélaïde ne lui permettant pas de donner un démenti formel à Liziard, il ſe contenta de lui dire tout haut avec des yeux étincelans: — Comte, vous préſumez trop de l'art de ſéduire; la mauvaiſe opinion que vous avez des femmes, vous rend indigne de leurs plus légères faveurs. Pour moi, je les reſpecte; j'ai même une ſi haute idée des vertus & de la conſtance de celle qui m'eſt deſtinée, que je ſoutiendrois mon opinion par les armes, & par le pari de mon comté de Nevers contre une poſſeſſion équivalente, ſi quelque téméraire oſoit eſſayer de la rendre infidelle à ſes premiers ſermens. — Liziard rougit; mais il eut l'impudence de ſoutenir ce qu'il avoit avancé. Gerard alors n'étant plus le maître de ſe retenir: — Comte, lui dit-il, je prends à témoin toute la Chevalerie Françoiſe, que je parie

mon comté de Nevers contre celui de Foreſt, que vous n'ébranlerez pas la fidélité de ma mie dans le terme du tems que vous prenez pour ſéduire ſon jeune cœur. — J'y conſens, répondit Liziard, en tirant ſon gant, comme Gerard avoit déja tiré le ſien.

Cette ſcène entre les deux comtes s'étoit paſſée avec tant de promptitude, que Louis & la reine n'avoient pas eu le tems de s'oppoſer à ce pari, fait en leur préſence au milieu de la Chevalerie Françoiſe, & pendant les fêtes ſolemnelles de la cour plénière. Louis ne put donc refuſer de recevoir les gages que les deux comtes vinrent lui préſenter; & Gerard s'obligea par ſerment, à ne faire donner aucun avis à la belle Euriant de l'audacieuſe entrepriſe de Liziard. Il fut donc décidé que ſi Liziard ne pouvoit réuſſir à ſéduire Euriant, il perdroit ſon comté de Foreſt; & que, s'il pouvoit prouver que la mie de Gerard étoit devenue infidelle, il entreroit en poſſeſſion de celui de Nevers.

Dès le lendemain, Liziard partit, ſuivi de quelques écuyers. Il les chargea de beaucoup d'or & de pierreries, & prit le chemin de Nevers. Il arriva dans cette ville un matin, au moment qu'Euriant, ſuivie de ſes demoiſelles, revenoit de la meſſe. Dès que Liziard l'apperçut, il deſcendit de cheval, & vint l'aborder avec l'air le

plus reſpectueux. — Princeſſe, lui dit-il, quelques affaires m'appelant en Foreſt, j'ai promis à Gerard de paſſer par Nevers pour vous porter ſes tendres hommages, & vous rendre compte de la bonne réception qu'il a reçue de Louis & d'Adélaïde. — Euriant, qui connoiſſoit le comte, lui fit l'accueil le plus honnête, & le pria d'aller promptement ſe repoſer, & de venir dîner avec elle. Un mot qu'elle dit tout bas fit avancer un des premiers barons du pays, qui conduiſit Liziard à ſon hôtel, & s'empreſſa à le lui rendre agréable & commode. Il l'accompagna lorſqu'il fut paré de riches habits; & tous deux allèrent au palais du comte Gerard, où la belle Euriant ſa fiancée étoit déja traitée en ſouveraine. Le ſon des cors annonça le feſtin, dès que Liziard fut entré; la belle Euriant en fit les honneurs avec tant de graces, qu'il falloit que Liziard eût le cœur bien pervers pour n'en être pas véritablement touché, & pour s'occuper plus de gagner le comte de Nevers, que des deſirs qu'elle étoit faite pour inſpirer.

Lorſqu'ils ſortirent de table, il lui dit : — Madame, permettez-moi de m'acquitter d'une commiſſion ſecrette dont Gerard m'a chargé. — Seigneur comte, lui dit modeſtement Euriant, je peux tout écouter de ſa part, dans les termes où je me trouve avec lui; mais je n'ai point de

ſecret pour madame Gondrée, & je ne peux ni ne dois vous parler qu'en ſa préſence. — Liziard, enviſageant cette vieille gouvernante, la reconnut pour l'avoir plus d'une fois ſervi dans ſes anciennes amours; un clin d'œil qu'il fit à Gondrée, & qui lui fut rendu, lui donna l'aſſurance de s'expliquer devant elle. Liziard débuta par mille lieux communs ſur le pouvoir qui l'entraînoit à venir la trouver en l'abſence de Gerard, & finit par offrir ſon cœur & ſa main. Euriant, étant fort gaie de ſon naturel, ſe mit à rire, & dit au comte qu'elle ne pouvoit prendre cette déclaration que pour une mauvaiſe plaiſanterie, & que cependant elle étoit aſſez étonnée d'en eſſuyer une de cette eſpèce. Liziard, loin de ſe rebuter, appuya tout ce qu'il avoit oſé dire par de feintes larmes & par les ſermens les plus ſacrés, qui ne coûtoient rien à ſon ame perverſe. Euriant alors le prit ſur un ton fort haut, lui repréſenta l'horreur de la trahiſon qu'il faiſoit à Gerard, & lui fit même entendre qu'elle l'en feroit repentir, ſi elle ne craignoit de les compromettre enſemble. Liziard connut bien facilement qu'Euriant étoit trop fidelle & trop ferme dans ſes principes pour qu'il pût eſpérer de la ſéduire; & ſon unique reſſource fut de chercher à parler en particulier à la Gondrée. Le reſte du jour & le ſouper ſe paſsèrent très-ſérieuſement, de part

& d'autre; & lorſque Liziard fut prêt à ſe retirer, un ſecond coup-d'œil de Gondrée l'avertit qu'elle avoit à lui parler.

La vieille ſcélérate, qui ſavoit, par expérience, que Liziard étoit homme à prodiguer ſes dons pour réuſſir dans ſes deſſeins, épia le moment de le tirer à part. — Je vois, lui dit-elle, que vous adorez ma pupille; & vous avez raiſon. Je ne vous ai jamais procuré de maîtreſſe auſſi jolie: mais je connois trop l'humeur farouche d'Euriant pour oſer vous permettre aucun accès auprès d'elle, à moins que ce ne ſoit par ſurpriſe. Sa chambre de bains eſt à côté de la mienne, où je peux vous faire cacher: mais cet expédient n'eſt pas encore bien sûr; car elle eſt d'une ſi ridicule modeſtie, qu'elle s'enferme toujours alors, & que ni moi-même, ni aucune de ſes femmes, nous ne l'avons jamais vu changer de chemiſe. Pour moi, continua Gondrée, je ſoupçonne qu'elle a quelque défaut caché, qui.... — Tant mieux, interrompit Liziard. Ah! plût à Dieu, ma chère Gondrée, qu'elle eût en effet quelque marque ſecrette que je puſſe voir; tout ce que je deſirerois, ce ſeroit de la bien connoître. Alors il lui conta la gageure qu'il avoit faite, & lui promit une belle terre & une ſomme immenſe, ſi par quelqu'expédient elle pouvoit le mettre en état de ſauver ſa comté de Foreſt &

de gagner celui de Nevers. — laiſſez-moi le tems d'y penſer, lui dit-elle; faites le malade, ne déſeſpérez point de la réuſſite, & demain au ſoir vous aurez de mes nouvelles.

Liziard ſe retira chez ſon hôte, ſe plaignit d'un grand mal de tête. Le lendemain, il envoya faire des complimens à la jeune princeſſe, & s'excuſer ſur ce qu'il n'etoit pas en état de lui rendre ſes reſpects. Euriant en fut très-aiſe: la viſite & les propos de Liziard lui déplaiſoient également. Elle fut très-gaie pendant ſon dîner; elle courut pendant tout le jour, dans ſes jardins, avec les jeunes perſonnes de ſa cour, & revint le ſoir un peu fatiguée.

Gondrée eſſuya ſon beau front; & paſſant ſa main ſur ſon cou d'ivoire, elle s'apperçut qu'il étoit humide, & que ſa chemiſe étoit mouillée. Elle fit bien vîte apporter du linge; & la jeune Euriant, à ſon ordinaire, paſſa dans un cabinet & s'enferma pour en changer. Gondrée, lorſqu'elle reparut, lui fit les reproches les plus tendres ſur cette modeſtie outrée. Euriant en rit d'abord; mais, voyant que Gondrée s'affligeoit ſérieuſement de n'avoir pu mériter ſa confiance depuis quatre ans qu'elle étoit auprès d'elle, & voyant même couler des larmes perfides que la ſcélérate avoit à commandement, ſon bon petit cœur ne put y réſiſter. Elle embraſſa Gondrée;

drée; elle eſſuya ſes yeux. — Ah! ma bonne, lui dit-elle, n'ayez pas un ſoupçon injuſte; non, je ne me défie point de vous: mais vous connoiſſez la foi du ſerment; vous connoiſſez de même quelle eſt ma tendreſſe pour Gerard! Eh bien, ma bonne, je ſens que vous regarderez comme une enfance ce que l'amour me rend ſacré; mais tout ne l'eſt-il pas pour un cœur bien tendre? Ne dois-je pas tenir à l'époux que j'adore, juſqu'à la plus légère promeſſe? Apprenez donc.... — A ces mots, elle lui confia bien ingénument la découverte que Gerard avoit faite d'un ſigne, qu'elle ſe garda bien de lui dépeindre, & finit par lui apprendre le ſerment qu'il avoit exigé d'elle.

Gondrée étoit trop fine pour eſſayer de lui faire des queſtions plus preſſantes; elle eut l'air, au contraire, d'approuver & le ſerment qu'elle avoit fait, & la fidélité qui le lui faiſoit reſpecter. — Vous avez raiſon, ma fille, lui dit-elle; le plus léger badinage devient ſérieux entre deux perſonnes deſtinées à reſter unies juſqu'au tombeau, lorſqu'il peut bleſſer la douce confiance qu'elles ſe doivent l'une à l'autre. — La méchante Gondrée, en parlant ainſi, ſe propoſoit bien déja de profiter de la confidence qu'Euriant venoit de lui faire. Elle forma ſur le champ dans ſa tête, le plus noir de tous

les complots; &, prévoyant qu'il lui ſeroit facile de l'exécuter, elle avertit Liziard par un billet, de ſe rendre chez elle à l'entrée de la nuit. Elle prit ſon tems avec Euriant pour lui perſuader qu'un bain lui ſeroit utile pour ſe remettre de la fatigue; elle le fit préparer pour le ſoir; & ſachant bien que ſa pupille s'enfermeroit, comme à ſon ordinaire, pour le prendre, elle fit un trou dans la cloiſon qui ſéparoit ſa chambre de celle où la princeſſe ſe baignoit. Le comte de Foreſt l'étant venu trouver ſur la fin du jour, bien déguiſé ſous un manteau gris, elle le cacha dans une grande armoire.

La jeune Euriant, bien loin d'imaginer que la plus affreuſe trahiſon ſe tramoit alors contre elle, vint, ſur les huit heures du ſoir, dans la chambre de Gondrée, où ſes femmes la déshabillèrent en partie; ſelon l'uſage, elle paſſa ſeule dans ſa chambre de bain, où, ſe croyant bien à l'abri des regards indiſcrets, elle acheva d'ôter juſqu'à ſa chemiſe, & ſe mit toute nue dans le bain. Gondrée, ayant fait retirer les femmes d'Euriant, leur dit de revenir dans une heure pour la ſervir. Elle tira Liziard de l'armoire, & le mit à portée de contempler tous les charmes de ſon élève. A peine l'avide & traître comte de Foreſt fut-il ému, en voyant la jeune Euriant

auſſi belle que Vénus ſortant de l'onde; le ſcélérat ne méritoit pas même d'avoir des deſirs. Il ne s'occupa qu'à bien reconnoître la jolie violette qu'Euriant portoit au-deſſous de ſon ſein : il la deſſina, pour en conſerver la mémoire; &, ſautant au cou de la vieille Gondrée, il lui renouvella ſes promeſſes. Il ſortit du palais, courut faire préparer ſes chevaux, & partit, avant le jour, pour retourner à la cour de Louis. On fut aſſez ſurpris de l'y voir de retour avant le temps fixé par le pari. Gerard ne douta pas que Liziard, rebuté par les refus d'Euriant, ne fût revenu pour eſſayer de faire quelque accommodement avec lui. Il fut bien ſurpris lorſque Liziard, montrant plus d'audace que jamais, publia qu'il avoit gagné le comté de Nevers; qu'à peine avoit-il eu beſoin de deux jours pour y réuſſir; & qu'il ſupplioit le roi, qui retenoit les gages du pari, d'ordonner qu'Euriant fût appelée à ſa cour, pour y être convaincue du peu de réſiſtance qu'elle avoit apportée à le rendre heureux. Gerard avoit vainement cherché Liziard, depuis ſon retour de Nevers, pour ſe battre contre lui; le lâche comte de Foreſt l'avoit évité, & ce ne fut qu'en préſence du roi qu'il put le joindre. On imagine ſans peine quelles durent être ſa ſurpriſe & ſon indignation, lorſqu'il entendit

Liziard ſoutenir qu'il avoit gagné le comté de Nevers. Il n'étoit plus temps de recourir aux armes; il falloit que le pari fût jugé.

Un juſte dépit animoit alors Gerard; & la certitude qu'il avoit que le comte de Foreſt ſeroit confondu, lui fit accepter la propoſition qui lui fut faite d'envoyer chercher Euriant par un écuyer, avec ordre de lui dire ſeulement que la reine Adélaïde la prioit de ſe rendre à ſa cour, & qu'il étoit aſſez vraiſemblable que c'étoit pour y faire célébrer ſes noces avec Gerard, auquel le roi fit promettre de ne point écrire. Le franc & noble Gerard obéit avec fidélité, d'autant plus facilement qu'il ſe croyoit sûr que la petite violette lui ſerviroit à convaincre de menſonge le comte de Foreſt.

Louis s'étant apperçu de la colère que celui de Nevers ne pouvoit cacher, mit ces deux Chevaliers aux arrêts chez deux hauts barons, qui ſe chargèrent de les garder juſqu'à ce que la gageure fût jugée.

Euriant réçut l'écuyer & ſon meſſage avec la joie la plus vive; & partit dès le lendemain ſur une belle haquenée, avec une ſuite convenable à ſa naiſſance. La déteſtable Gondrée eut l'air d'être bien affligée de ſon départ; mais elle s'excuſa de la ſuivre, ſur ſon âge & ſes

Infirmités, lorſqu'Euriant lui propoſa de l'accompagner.

Cette jeune & charmante princeſſe, parée de ſes plus riches atours, embellie par la joie de revoir ſon amant, animée par l'eſpérance de lui donner la main en préſence d'une cour auguſte, arrangea ſon voyage de façon à n'avoir qu'une lieue à faire le matin du jour qu'elle devoit arriver à Paris. L'écuyer avoit ordre de la conduire au palais de Louis; & ce fut aux acclamations de tous ceux qui la virent traverſer la capitale, qu'elle ſe rendit au palais des Tournelles. Elle fut ſur le champ admiſe à l'audience de Louis entouré de ſes pairs, & fut très-ſurpriſe de ce qu'on ne l'avoit pas conduite d'abord chez la reine. Elle le fut également de ne pas voir le comte de Nevers; &, malgré l'accueil obligeant que lui fit ſon ſouverain, & les louanges qu'il donnoit à ſa beauté, ſes yeux ſe remplirent de larmes.

Les huiſſiers de la chambre, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu, firent entrer le comte de Nevers & celui de Foreſt, conduits par les deux barons, qui les avoient ſous leur garde. Le pari fait entre les deux comtes fut ſu publiquement, comme ayant la force d'un traité, ſelon les lois de la Chevalerie, qui donnoient cette ſanction à toute parole entre Chevaliers,

lorſque le gage avoit été remis de part & d'autre.

La vertu donne du courage. Euriant, indignée, s'écria: — Ah! Gerard, comment as-tu pu te réſoudre à compromettre le nom de ta future épouſe? La comté de Foreſt eſt à toi; mais peut-elle nous dédommager de ce que tu me fais eſſuyer dans ce moment? Et toi, Liziard, qu'oſerois-tu dire contre moi? — Rien, répondit-il; car je vous ai trouvée trop belle, trop docile & trop tendre, pour n'être pas reconnoiſſant du bonheur dont j'ai joui. — Ah! monſtre, déteſtable menteur, s'écria-t-elle, en tirant un poinçon de ſa tête pour courir l'enfoncer dans ſes yeux. — Louis la retint; & la pauvre Euriant, cédant à la révolution affreuſe qu'elle éprouvoit, demeura ſans connoiſſance. Liziard profita de ce moment pour dire au roi: — Sire, pour preuve de ce que j'avance, je certifie que la mie de Gerard a ſous le ſein gauche une violette dont voici la forme. Gerard qui m'entend, ſait la convention qu'il avoit faite avec elle, qu'il me démente, s'il l'oſe, maintenant. — Gerard conſterné ne put rien répondre; un déſeſpoir affreux arrêta ſa voix. Louis, ne pouvant ſe réſoudre à croire Euriant coupable, aida lui-même à la porter dans l'appartement de la rei-

ne, la remit entre les mains de deux anciennes dames de la cour, & leur dit de vérifier ſi le ſigne, pareil au deſſin qu'il leur remit, ſe trouvoit en effet ſous ſon ſein. Il fut facile à ces dames de voir la violette, Euriant n'étant point encore revenue de ſon évanouiſſement. Elles vinrent en faire leur rapport à Louis & à ſes pairs; & Gerard, baiſſant les yeux & dans un morne ſilence, ſortit de la chambre de Louis. Les pairs prononcèrent, quoiqu'à regret, qu'Euriant étoit coupable; & que Liziard étoit en droit de s'emparer du comté de Nevers. Ce traître ne perdit pas un moment pour en rendre l'hommage-lige; &, muni de l'acte qui lui fut expédié par le grand référendaire, il partit ſur le champ pour prendre poſſeſſion du Nivernois.

Le malheureux Gerard, ayant la rage & le déſeſpoir dans le cœur courut à ſon palais, où pluſieurs de ſes proches voulurent le ſuivre. — Laiſſez-moi, leur dit-il avec une ſorte de fureur; abandonnez, oubliez pour toujours un malheureux qui va fuir loin de ſa patrie, & qui craint les témoins de ſa ruine & de ſon déshonneur. — Les inſtances de ſes proches & de ſes écuyers furent inutiles; il ne voulut jamais permettre qu'aucun d'eux le ſuivît; il ne voulut pas même, dans l'humiliation qu

l'accabloit, ſe couvrir de ſes armes; & quittant toutes les marques extérieures de ſa dignité, vêtu des habits les plus communs, il ne conſerva que ſon épée. Il monta ſur le meilleur de ſes chevaux, couvert du harnois le plus ſimple, & partit en laiſſant baignés de larmes tous ceux qu'il s'étoit ſi tendrement attachés.

Il ſortit de Paris à toute bride, & ſuivit, au haſard, le chemin qui conduiſoit à la forêt de Melun. A peine y fut-il entré, que, s'abandonnant à ſon déſeſpoir, l'infidélité d'Euriant occupa ſeule toute ſon ame: un torrent de larmes coula de ſes yeux; il tomba dans la plus ſombre rêverie; & ſon cheval, ne ſe ſentant plus preſſé, s'arrêta de lui-même pour arracher quelques brins d'herbe dans un des endroits les plus ſolitaires de cette forêt.

Pendant que Gerard s'éloignoit, la malheureuſe Euriant revenoit de l'état de mort où la calomnie de Liziard l'avoit plongée: mais, en ouvrant les yeux, elle ne vit plus qu'une fille du commun, qu'on avoit par pitié laiſſée près d'elle, toutes les dames & les Chevaliers, l'ayant abandonnée, la cour étant indignée de ſon infidélité, & de ce qu'elle avoit cauſé la ruine du plus aimable des Chevaliers.

Le crime découvert éteint toute eſpèce de

courage dans les ames viles capables de le commettre; mais ce même courage anime celles qui n'ont aucun reproche ſecret à ſe faire. — Où Gerard eſt-il? qu'eſt devenu Gerard? s'écria-t-elle, en regardant cette fille. Son cri fut ſi douloureux, ſes regards furent ſi touchans, que cette fille en fut attendrie. — Hélas! que me demandez-vous, lui dit-elle? . . . Gerard, couvert de honte, a perdu ſon comté de Nevers; il fuit celle qui cauſe ſa ruine & qui lui déchire le cœur. — Ah! ma chère amie, dit Euriant, en ſe traînant près d'elle, & lui ſerrant les genoux, ayez pitié de moi. Louis eſt trompé, Liziard eſt un ſcélérat; & j'atteſte le ciel que je ſuis innocente. Ah! Gerard! Gerard! comment peux-tu croire ſi légérement que ta fidelle mie puiſſe être devenue coupable pour ce monſtre?

La vérité porte un caractère ſacré qui ſe peignoit alors dans les yeux & ſur les lèvres d'Euriant. La jeune fille commiſe à ſa garde, en eſt touchée; elle conſent à changer d'habits avec cette infortunée. Elle la fait deſcendre par un eſcalier dérobé; elle court lui chercher ſa haquenée; & la tendre Euriant, baiſſant ſon couvre-chef ſur ſon beau viſage, traverſe Paris ſans être reconnue, & vole ſur les traces de ſon amant. Elle eſt aſſez heureuſe pour trouver, de tems

en tems, des voyageurs qui, frappés d'avoir vu paſſer un homme d'une figure diſtinguée, couvert de larmes, peuvent marquer la route qu'il a ſuivie; & la fortune, ſe laſſant pour un moment de la perſécuter, la conduit à l'entrée de la foſét, où les traces récentes d'un cheval déterminent la route qu'elle doit ſuivre elle-méme.

Euriant eſt conduite par ces traces juſqu'à l'entrée d'une eſpèce de forêt; mais l'épaiſſeur des arbres & l'obſcurité qui y règne les lui font perdre de vue. Elle deſcend de cheval pour les remarquer mieux à l'herbe froiſſée qui les indique encore; le henniſſemnt d'un cheval achève de diriger ſa marche. Elle entrevoit ce cheval attaché par ſa bride; elle entend des plaintes; elle vole; & bientôt elle arrive près de Gerard, qu'elle trouve couché ſur l'herbe la face contre terre, & pouſſant des gemiſſemens ſourds comme un malheureux prêt à perdre la vie. — Gerard! mon cher Gerard, s'écrie-t-elle, en lui tendant les bras. Le ſon de cette voix, ſi préſente à ſon cœur, réveille les ſens engourdis du malheureux Chevalier: il voit avec ſurpriſe, mais avec horreur, Euriant ſi près de lui. — Que viens-tu faire ici, parjure, s'écrie-t-il en fureur? — Mourir de ta main, lui dit-elle, ou te perſuader de

mon innocence. — Oui, tu mourras, perfide, lui dit-il, & c'eſt le ciel même qui te livre à ma juſte vengeance ; je vois qu'on t'a déja rendu juſtice en te dépouillant des nobles ornemens que tu n'étois plus digne de porter ; & c'eſt ſans doute la juſtice de Louis & d'Adelaïde qui t'a fait conduire ſur mes pas pour te livrer à ma vengeance. — Ah ! que dis-tu, Gerard ! s'écria-t-elle : ta fureur peut-elle t'aveugler à ce point ? Quel autre pouvoir que celui de l'amour auroit pu me conduire ſur tes traces ? Mais je ne vois que trop que j'ai perdu ton cœur, & qu'il s'eſt endurci pour moi. Achève donc de m'arracher la vie : non, je ne peux ſupporter plus long-tems l'horreur de te paroître coupable ; frappe, Gerard ; éteins d'un ſeul coup mon amour & ma vie, & que mon dernier ſoupir ſoit pour toi.

Gerard ne put s'empêcher d'être attendri ; il porte enfin tous ſes regards ſur Euriant, dont il les avoit détournés juſqu'alors : il la voit ſe jeter à ſes genoux. Tranſportée par ſon déſeſpoir, elle arrache ſa collerette ; elle ouvre ſa robe, découvre ſon beau ſein : — Frappe, frappe, Gerard, s'écrie-t-elle de nouveau, en étendant les bras ; ah ! Dieux !... Gerard eſt agité dans ce terrible moment par l'amour

& par les furies. L'action d'Euriant l'émeut bien tendrement: mais ce malheureux voit la fatale violette, & cette vue ranime toute sa rage. Il se relève furieux, court à son épée qu'il a jetée sur l'herbe: il la tire; &, détournant les yeux, il revient, d'une démarche mal assurée, pour frapper son innocente mie. Euriant s'étoit jetée à genoux; elle présentoit de nouveau sa gorge à Gerard. Gerard la regarde, frémit. Non, dit-il, je ne peux me résoudre à t'arracher la vie; mais n'espère pas me séduire: la violette, ton parjure, te condamnent; je t'abandonne à ton malheureux sort. — A ces mots, sans écouter les cris d'Euriant, il court à son cheval, il le détache, s'élance, & s'éloigne à toutes jambes.

Euriant, voyant que Gerard s'éloigne d'elle, pousse des cris affreux, cherche en vain quelque arme pour se donner la mort. Elle arrache ses beaux cheveux, se jette sur la terre, appuie son visage sur l'herbe pour s'étouffer: mais la nature, même en succombant à cet état horrible, la défend de la mort, & la laisse évanouie & sans mouvement sur l'herbe. Elle resta plus d'une heure sans aucun secours dans cet état funeste; elle y fut restée encore plus long-tems, & peut-être pour toujours, si le hasard n'avoit conduit dans ce lieu le duc de Metz, qui s'étoit écarté du grand

chemin, avec plusieurs de ses gens, pour aller à la recherche de son chien qui s'étoit égaré dans le bois à la poursuite d'un chevreuil.

Le duc fut bien surpris en voyant une jeune personne dont la pâleur, & la mort qu'il croyoit l'avoir frappée, n'avoient pu défigurer les traits & la beauté; il dit à ses gens de descendre, & de voir s'ils lui trouvoient quelque reste de vie. Ceux-ci répondirent, après l'avoir examinée, qu'elle respiroit encore, mais bien foiblement. Il descendit sur le champ lui-même, & lui donna les plus prompts secours. Euriant, en reprenant ses esprits, fut effrayée de se voir entourée par un grand nombre de gens inconnus. Le duc de Metz lui fit vainement des questions sur l'accident qui l'avoit mise dans cet état cruel; il ne put en tirer que de nouveaux gémissemens; & le peu de mots qu'elle prononça furent pour demander la mort.

Le duc de Metz, jeune & prompt à s'enflammer, trouva la belle Euriant charmante; & ne douta point qu'il ne la consolât facilement, en lui déclarant qu'il la trouvoit assez jolie pour la conduire à Metz, & pour lui donner l'état le plus brillant; il fut même si frappé de l'air de noblesse qu'elle conservoit, malgré le désordre de son état présent, que, dès ce premier moment, il ajouta qu'ennuyé de la vie errante

qu'il avoit menée juſqu'alors, il la deſtinoit à partager avec lui la ſouveraineté des Trois Evêchés & de la Lorraine.

Euriant ſe défendit long-tems de le ſuivre; mais, voyant qu'il la relevoit de terre malgré ſa réſiſtance, & qu'il vouloit l'entraîner vers ſon palefroi : — Arrêtez, Seigneur, lui dit-elle, & ſachez quelle eſt la malheureuſe avec laquelle vous vous abaiſſez juſqu'à lui propoſer votre main; l'état où vous me trouvez eſt une juſte punition de mes crimes. Entraînée dès ma plus tendre jeuneſſe aux vices les plus bas, je me ſuis livrée à tous les excès du libertinage; & dans le nombre infini de mes amans, il n'en eſt aucun qui n'ait éprouvé les plus noires trahiſons de ma part; je ſens qu'il me ſeroit impoſſible de m'en corriger. Ne vous aviliſſez donc pas en vous chargeant d'une créature infâme, qui ſe ſent accablée de ſes iniquités, & qui veut reſter en ce déſert, pour s'y livrer à la mort qu'elle mérite. — Non, lui répondit le duc de Metz, en l'entraînant toujours: tout ce que vous avez pu faire juſqu'ici me touche peu; la misère a pu vous entraîner au mal, une fortune brillante rappellera votre ame à des ſentimens plus honnêtes. — Les Chevaliers qui ſuivoient le duc de Metz, furent indignés de voir leur maître s'obſtiner à s'emparer de cette vile créature,

& n'obéirent qu'à regret à l'ordre qu'il leur donna de l'aider à la mettre ſur ſon palefroi; cependant ils furent auſſi ſurpris que le duc de voir que la beauté du palefroi, la richeſſe de ſon harnois, & qu'un bracelet de diamans qu'Euriant avoit oublié de détacher, répondoient ſi peu aux habillemens ſimples dont elle étoit couverte, & aux propos qu'elle venoit de tenir. Le duc n'en fut que plus vif à ſuivre ſon premier deſſein, &, malgré la réſiſtance & les gémiſſemens d'Euriant, il l'enleva, la conduiſit à Metz, & la remit entre les mains d'une ſœur qu'il avoit, à laquelle il conta ſon aventure, en lui diſant qu'il avoit tout lieu de ſoupçonner qu'une auſſi jeune & belle fille cachoit ſon véritable état, & ne s'étoit accuſée de tant d'infamie que pour ſe dérober à ſon amour. La ſœur du duc gémiſſoit en ſecret de toutes les foibleſſes de ſon frère; elle étoit bonne, douce & vertueuſe: elle adopta facilement cette idée, mais elle ſe garda bien d'en inſtruire ſon frère. — Puiſque vous la remettez ſous ma garde, lui dit-elle, puiſqu'elle vous plaît aſſez pour que vous ayiez des vues ſur elle, & pour vous inſpirer le projet inſenſé de lui donner la main, laiſſez-moi donc le tems de l'examiner, de connoître le fond de ſon caractère & de ſon ame, & jurez-moi d'être huit jours ſans me demander à la voir. — Le

duc ne put pas refuſer d'en prêter le ſerment à ſa ſœur, d'autant plus qu'elle avoit eu l'adreſſe de lui faire une propoſition ſi raiſonnable en préſence de ſon grand-référendaire & des principaux ſeigneurs de ſa cour.

Nous verrons quel fut le ſuccès des vues ſecrettes de la ſœur du duc; &, puiſque nous laiſſons la jeune Euriant en de ſi bonnes mains, il eſt naturel de nous occuper du ſort du malheureux Gerard.

Ah! qu'il eſt douloureux de s'éloigner de ce qu'on aime! qu'il eſt difficile de rompre une première chaîne! Entraîné par le déſeſpoir & par le dépit, Gerard s'éloignoit à toute bride de celle qu'il croyoit infidelle; mais il ne pouvoit arracher de ſon cœur le trait dont il étoit bleſſé.—Suis-je donc le ſeul, ſe diſoit-il, qui ſe ſoit vu tromper par une femme? Salomon, malgré toute la ſageſſe qu'il avoit reçue de l'Eternel, Samſon, malgré tous les miracles que le Très-Haut faiſoit en ſa faveur, furent ſouvent dupes dans leurs amours. *Celuy qui ſe tient trop aſſeure dans ſes amours doit pour fol eſtre tenu, bien plus fol encore eſt celuy qui oſe ſa mye éprouver. Bien devois-je laiſſer la mienne en paix; las! qu'ai-je fait quand par malengin ay-je mis la mienne à l'eſſay?*

A ces mots, il ſe rappeloit les doux momens paſſés

paſſés avec Euriant, toutes les perfections, tous les charmes de ſa mie; &, quoique la violette fût la cauſe de la perte de ſon comté de Nevers, il ne pouvoit penſer ſans émotion à la charmante place que cette violette occupoit. La tendreſſe, l'ingénuité, les ſentimens d'Euriant ſe retraçoient dans ſon cœur, & l'empêchoient de la croire abſolument coupable. Il connoiſſoit Liziard pour être capable des plus noires trahiſons; des torrens de larmes couloient de ſes yeux, il ſe repentoit d'avoir adandonné ſa mie dans un déſert. — Auroit-elle ſi vivement ſenti ma perte, auroit-elle ſuivi mes pas, ſe diſoit-il, ſi ſon cœur n'eût été toujours auſſi ſenſible pour moi?

En s'occupant de ces idées ſi douloureuſes, Gerard laiſſoit marcher ſon cheval à l'aventure. Ce cheval, qui connoiſſoit le chemin de Nevers, l'avoit pris ſur le ſoir; &, pendant toute la nuit, il avoit marché ſi légèrement, qu'à la pointe du jour le comte apperçut de loin un gros bourg qu'il reconnut pour être l'un de ceux de la frontière de ſes états. La vue de ce bourg lui rappela ſa perte. — Hélas! diſoit-il, voilà donc ce beau pays où mes pères ont donné des loix, où j'ai paſſé ma jeuneſſe, où j'étois aimé d'Euriant, où je devois paſſer des jours ſi heureux avec elles. Hélas! j'ai perdu par ma

faute ce noble héritage; j'ai fait mon malheur & celui de mes anciens ſujets: j'en étois aimé, ils auroient été heureux ſous mes lois. Je connois Liziard; il ne s'occupera point de leur bonheur: dur & pervers, il traitera le Nivernois en pays de conquête. En diſant ces mots, Gerard ſentit naître en lui le deſir le plus vif de ſavoir par lui-même ce qui ſe paſſoit alors à Nevers. Sachant que madame Gondrée n'étoit point ſortie de cette ville, il oſa former le deſſein d'entrer, bien déguiſé, dans la ville, & conçut l'eſpérance de parler en ſecret à la gouvernante de ſa mie. — Je ne peux réſiſter (diſoit-il) à la voix qui s'élève dans mon cœur, & qui me dit encore qu'Euriant n'eſt point coupable; ce n'eſt que lorſque mon malheur me ſera confirmé par Gondrée, que je peux prendre le parti d'oublier ma mie, ou de chercher la mort.

Gerard ſavoit qu'un ancien meneſtrel du duc ſon père s'étoit retiré dans ce bourg avec ſa vieille femme, pour y jouir paiſiblement des bienfaits de ſon ancien maître. Ce meneſtrel l'avoit fait danſer ſouvent avec ſa mie, au ſon de ſa vielle qu'il touchoit mieux que tous les autres jongleurs du pays. Il prit le parti de ſe confier à ce bon-homme, dont il connoiſſoit l'attachement & la probité. Il s'enfonça dans un hallier épais ſur le bord du grand chemin. Il débrida ſon

cheval pour le laiſſer paître; &, quoiqu'il fût abattu par la fatigue & le beſoin, il prit le parti d'attendre la nuit pour ſe rendre chez le vieux meneſtrel. Il ſe coucha ſur l'herbe; des fraiſes & quelques fruits ſauvages qu'il baignoit de ſes larmes, furent la ſeule nourriture qui l'empêcha de ſuccomber pendant cette longue journée. Gerard fut tiré deux ou trois fois de ſa profonde rêverie par le paſſage de quelques laboureurs, qui cauſoient entre eux, chemin faiſant; & deux fois il les entendit déplorer la perte de leur ancien maître, maudire le jour qu'il les avoit quittés, & celui de la priſe de poſſeſſion de Liziard. *Bien devons attendre*, ſe diſoient-ils, *maux & outre-cuidance de la part de ce Liziard; il n'a pas plus de conroy* (1) *dans ſa tête que dans ſon hôtel, où tout va de mal en pis, en perpétuel deſroy.*

Dès que le ſoleil fut caché ſous l'horiſon,

(1) Conroi; c'eſt l'ordre, en ancien langage, comme deſroi veut dire déſordre. Ce mot ancien eſt encore en uſage dans la maiſon du roi. Lorſque le roi ou la reine s'arrêtent, en voyageant, chez un prince même ou chez un particulier, & qu'ils y couchent, ou que ſeulement ils y dînent, le contrôleur de la maiſon, qui les ſuit, donne cent écus d'or à celui qui reçoit ou le roi ou la reine; & il porte ſur ſon état, que c'eſt pour payer le deſroi.

Gerard ſe rendit chez le vieux meneſtrel, après avoir pris la précaution de couvrir ſes traits & ſon teint avec un mélange de jus d'hache & de ſafran; il connut avec plaiſir que cette teinture le déguiſoit aſſez, pour que ſes ſerviteurs les plus familiers ne puſſent le reconnoître. Il demanda l'hoſpitalité pour une nuit; & le vieux meneſtrel, attendri de voir qu'il portoit l'empreinte de la ſouffrance & de la douleur ſur ſon front, s'empreſſa de lui donner des ſecours. — Mes bons & nobles maîtres, dit-il à Gerard, m'ont mis en état de paſſer des jours paiſibles; & je remercie le ciel, quand il me met à portée de partager leurs bienfaits avec des malheureux. Quelques mets bien reſtaurans, un flacon plein d'un bon vin bien vieux, furent apportés par la vieille épouſe du meneſtrel; & Gerard commençoit à réparer ſes forces épuiſées, lorſque ſon hôte reconnut à ſon doigt une bague qu'il avoit vue ſouvent en lui donnant des leçons de vielle. Ce bon-homme, qui s'étoit déja ſenti vivement ému en recevant Gerard, acheva, dans ce moment, de le reconnoître. Il fit, en ſe jetant à ſes genoux, un cri perçant qui fit accourir ſa femme. — Ah! c'eſt notre cher maître, s'écria t-il: ah! Dieu, dans quel état le vois-je réduit! — Gerard les embraſſa tendrement tous les deux,

leur confia ſes peines, & leur fit mille queſtions différentes ſur ce qui ſe paſſoit dans le palais. — Hélas, dit le meneſtrel, je n'ai pu me réſoudre à voir un lieu qui me rappeleroit les maîtres que j'ai perdus. Je ne vais plus à Nevers; ce n'eſt que par les paſſans que je ſais que vos anciens ſujets vous pleurent ſans ceſſe; qu'il ne règne plus d'ordre ni de dignité dans la cour de Liziard; que la vieille Gondrée y eſt reſtée, & que c'eſt la ſeule des anciens ſerviteurs de la maiſon qui n'en ait pas été chaſſée. Gerard treſſaillit en écoutant le meneſtrel, & ſe fit répéter ce qu'il venoit de lui dire de Gondrée. Le bon-homme ajouta qu'il ſembloit même que Liziard la traitoit avec un air de confiance & de conſidération. — Ah! leur dit-il, il faut que je voie par moi-même comment ils ſont enſemble: je les ſoupçonne tous deux de la plus infâme trahiſon; &, duſſé-je périr mille fois ſi je ſuis reconnu, la mort me ſera douce ſi je peux m'aſſurer que ma chère Euriant n'eſt point coupable. Le vieux meneſtrel embraſſa ſes genoux une ſeconde fois, & le conjura de ne point expoſer ſa vie. — Je penſe comme vous, dit-il à Gerard; je les crois tous deux capables des crimes les plus noirs: mais plus ils ſe ſentent coupables, plus votre mort

eſt certaine s'ils vous reconnoiſſent. — Gerard lui remontra que dans ſon état préſent il n'avoit plus rien à ménager; qu'il n'étoit point occupé de la perte de ſon comté : mais qu'il ne pouvoit ſurvivre à l'infidélité de ſa mie, & qu'il n'avoit d'autre moyen pour s'éclaicir, que d'aller lui-même à Nevers.

Le meneſtrel, le voyant déterminé, ſe trouvant même perſuadé que Gerard n'avoit que cette reſſource pour ſe tirer de ſon état affreux, prit toutes les précautions poſſibles pour achever de le bien déguiſer. Il lui fit prendre ſes houzettes (1); il le couvrit de ſon vieux manteau : les beaux cheveux de Gerard furent enfermés ſous un bonnet fourré à moitié pelé. Il pendit ſa vielle à ſon cou, avec ſa mallette couverte de peau, & parvint à lui donner tout l'air du plus pauvre & du plus miſérable de tous les meneſtrels. Gerard partit dès le lendemain matin à pied, & fit trois lieues dans les boues & par la pluie pour ſe rendre à Nevers, où, ſur les onze heures du matin, il entra le cœur bien ſerré, mais plus animé que jamais à ſuivre ſon projet. C'étoit un jour de fête; & le peuple commençoit à ſe répandre dans les rues au ſor-

(1) Eſpèces de bottines.

tir de l'office, le ſoleil ayant diſſipé les nuages pluvieux qui l'obſcurciſſoient.

Gerard s'arrêta dans pluſieurs carrefours différens, & tira quelques ſons de ſa vielle, ſelon l'uſage des meneſtrels, qui ſe ſervoient de ce moyen pour ſe faire appeler dans les maiſons. Il entendit pluſieurs fois les bourgeois ſe dire l'un à l'autre : — Que vient faire ce malheureux jongleur en cette ville, où nous ſommes tous en triſteſſe? Paſſez plus loin, mon pauvre ami, lui diſoient ils : Nevers n'eſt plus ce qu'il étoit du tems de ſes anciens maîtres; vous mourriez de faim, avant qu'aucun de nous vous appelât. — Gerard verſa des larmes d'attendriſſement en les écoutant : ils crurent qu'il partageoit leur douleur, & pluſieurs lui donnèrent du pain & des gâteaux qu'il mit dans ſa mallette avec une bien vive reconnoiſſance. — Ah! ſe diſoit-il, quels nouveaux regrets ne dois-je pas ſentir d'avoir perdu par ma faute des ſujets auſſi fidèles?

Gerard, après avoir parcouru quelque tems la ville, s'approcha du palais, s'aſſit ſur une borne, & ſe mit à jouer de ſa vielle. Perſonne ne l'avoit encore appelé, lorſque heureuſement madame Gondrée ouvrit un balcon, l'entendit, & l'envoya chercher pour amuſer le nouveau

comte de Nevers pendant ſon dîner. Liziard, malgré ſon ſuccès, étoit ſouvent plongé dans une ſombre rêverie. Les remords ne changent pas les ames perfides & criminelles, mais du moins ils les tourmentent aſſez pour ne les laiſſer jamais jouir d'une douce tranquillité. Liziard voyoit ſur les viſages conſternés de ſes nouveaux ſujets à quel point il leur étoit odieux; il ſentoit qu'il méritoit de l'être.

Dès qu'il fut à table, madame Gondrée introduiſit le meneſtrel, qui frémit d'horreur & de colère, en voyant Liziard aſſis paiſiblement à la même table où ſon père, ſa mère & ſa chère Euriant avoient fait ſi long-tems le charme & le bonheur de ſa vie. Il prit cependant ſur lui d'accorder ſa vielle, & de chanter une romance. Il en choiſit une qui répondoit au ſentiment qui l'agitoit; c'étoit celle de Guillaume d'Orange au court-nez, qui, couvert des bleſſures qu'il avoit reçues en ſuivant Charlemagne, venoit prier ſon foible fils, Louis le Débonnaire, de lui donner du ſecours contre les Sarraſins. La romance portoit que le fils du grand Charles remettoit l'accord de ſa demande à la déciſion de ſon conſeil; & que Guillaume, indigné de ſon ingratitude, la lui reprochoit avec fierté, lui montroit ſes bleſſures, lui diſoit

qu'il renonçoit à ſon ſervice, à ſon vaſſelage, & qu'il ne voudroit pas même tenir de lui un ſeul éperon (1) doré.

Liziard fait peu d'attention à la romance de Gerard; & celui-ci voyant qu'on ne lui dit pas de continuer, ſe lève de ſon tabouret; & ſe ſentant encore mouillé de la pluie du matin, il s'approche de la grande cheminée de la ſalle, & ſe tient debout dans un des coins de l'âtre pour ſe ſécher. Perſonne ne fait attention au pauvre jongleur; les domeſtiques emportent la table, ſe retirent, & Liziard ſeul reſte avec Gondrée. La vieille ſcélérate ſaiſit ce moment pour lui faire des reproches amers ſur ce qu'il n'a rien fait encore pour elle, depuis qu'il eſt maître du comté de Nevers. Liziard s'excuſe ſur ce qu'il a craint que les grandes récompenſes qu'il lui deſtine n'euſſent découvert le pacte qu'ils avoient fait enſemble, s'il l'eût miſe ſur le champ en poſſeſſion. Il convient qu'il

(1) L'éperon doré étoit la marque de la Chevalerie: les damoiſels, les bacheliers & écuyers n'en portoient que d'argentés. Guillaume, par ces mots, annonce à Louis le Débonnaire qu'il dédaigne ſon ſecours; & que puiſqu'il a pu héſiter à le lui donner, il eſt dégagé de ſon hommage-lige: il lui déclare qu'il n'eſt plus ſon homme, & qu'il ne le reconnoît plus pour ſon ſuzerain

lui doit tout; que ſans elle il n'eût jamais pu voir la violette, & qu'il eût perdu ſon comté de Foreſt: cependant il regrettte qu'elle s'en ſoit tenue à lui faire voir tous les charmes d'Euriant, dont le ſouvenir, dit-il, l'agite plus, lorſqu'il ſe la rappelle, que dans le moment où ſa gageure ſeule l'occupoit. Mais Gondrée rejette bien loin cette idée, en l'aſſurant qu'Euriant ſeroit plutôt morte mille fois, que de manquer à l'amour qu'elle avoit pour Gerard. Liziard, après avoir renouvellé ſes promeſſes à Gondrée, ſort & deſcend pour monter à cheval; la vieille ſe retire. Gerard ſort de la cheminée, deſcend par un eſcalier dérobé qu'il connoît, s'éloigne du château, & va ſe refugier dans le confeſſional d'une égliſe, pour cacher le trouble qui l'agite, & pour rendre graces au ciel de ce que ſa chère Euriant n'eſt point coupable. C'eſt alors que s'abandonnant à tous ſes tranſports, à peine eſt-il encore un inſtant agité par la fureur que lui doit inſpirer une ſi noire trahiſon: il ne s'occupe que du bonheur d'être sûr que ſa charmante mie eſt fidelle; il verſe un torrent de larmes, mais elles ne ſont plus amères; il ſe ſent ranimé par l'eſpérance de la retrouver, de prouver ſon innocence, & de punir Liziard & Gondrée de leurs forfaits. Dès qu'il eſt un peu remis de cette agitation violente,

il ſort de Nevers, & retourne, d'un pas léger, chez le vieux meneſtrel. — Ah ! mon bon vieux ami, lui dit-il, que ne te dois-je pas ! — Gerard lui apprend, avec la joie la plus vive, l'heureux ſuccès de ſon voyage. Le bon homme & ſa vieille femme s'attendriſſent avec lui ſur le ſort de la belle Euriant, qu'il a ſi cruellement abandonnée dans la forêt. Gerard n'eſt plus occupé que de voler à ſa recherche. Il eſſuie les vilaines couleurs qui le défigurent : il reprend ſes habits, ſe repoſe pendant quelques heures, & part, long-tems avant le jour, pour retourner dans la forêt où ſon injuſte dépit l'a ſéparée de ſa fidelle & charmante mie.

La nuit étoit très-obſcure, & deux ou trois chemins différens ſe croiſant à peu de diſtance du bourg dont il partoit, il s'égara de celui qu'il auroit dû ſuivre. Ne reconnoiſſant plus le pays, à la pointe du jour il fut forcé de marcher à l'aventure, en priant le ciel de le conduire ſur les traces d'Euriant.

Gerard marcha pendant trois jours, ſans oſer entrer dans aucune ville, de peur d'être reconnu ; quelques pauvres villageois, chez leſquels il s'arrêtoit pendant la nuit, ne purent lui donner aucune notion ſur l'objet de ſa recherche. Sur la fin du quatrième jour, quelques cavaliers armés qu'il rencontra lui dirent qu'il

étoit près de la forêt des Ardennes; & ces cavaliers, le voyant d'une taille avantageuse & bien monté, lui proposèrent de venir avec eux pour servir le comte Galeram dans une expédition. Gerard apprit, par les réponses qu'ils firent à ses questions, que ce comte, amoureux d'une belle & jeune héritière du pays, avoit résolu de l'enlever par la force des armes, & qu'il la tenoit assiégée dans son château. Gerard étoit né trop généreux pour embrasser une aussi mauvaise querelle; il résolut au contraire de secourir celle que Galeram vouloit opprimer. Il suit ces cavaliers, & arrive avec eux à la vue d'un château, que plusieurs troupes commencent d'entourer. Il prend son tems pour se séparer des cavaliers; il vole aux barrières du château, qui s'ouvrent pour le laisser entrer. On le conduit à la dame du lieu, qu'il trouve plongée dans le plus affreux désespoir. Ses deux frères tombés sous les coups du redoutable Galeram, l'ont laissée sans défense. Gerard lui propose de remettre son sort entre ses mains. Elle l'accepte; il envoie défier Galeram. Le combat entre ces deux terribles adversaires est furieux; Galeram succombe, Gerard est vainqueur. La belle & jeune dame, héritière des plus riches états, prend soin elle-même des blessures de Gerard, se prend d'amour

pour lui, veut lui donner la main, & le rendre plus puiſſant qu'il n'a jamais été. Mais Gerard, fidèle au ſouvenir de ſa mie, & plus réſolu que jamais à la retrouver ou à mourir, s'échappe, une nuit avant que ſes bleſſures ſoient refermées, arrive à Châlons, à moitié mort. Il ſe trouve mal en arrivant: un riche bourgeois, touché de ſon état, le fait emporter chez lui. La fille de ce bourgeois, très-ſpirituelle & très-jolie, ſe prend d'amitié pour lui & achève de le guérir de ſes bleſſures. L'honnête Gerard, s'appercevant que cette jeune perſonne eſt prête à devenir ſenſible pour lui, la prévient, en ſe faiſant connoître, & en lui racontant ſes aventures & ſes malheurs. Elle perd toute eſpérance d'en faire ſon ami. — Partez, lui dit-elle, puiſque vous ne pouvez faire le bonheur de ma vie; votre ſéjour ici devient trop dangéreux pour moi. Vous avez perdu votre mie pour avoir voulu follement éprouver ſon cœur; ne vous rendez pas encore plus coupable, en me rendant malheureuſe. — A ces mots, elle lui donne un bel épervier; elle lui fait amener ſon cheval, l'embraſſe, & le fait partir. Gerard éprouve pluſieurs autres aventures; il en ſort toujours avec gloire, & ſans ſe faire connoître pour l'ancien comte de Nevers, il ne porte d'autre nom que celui de

Chevalier à l'Epervier; & c'eſt ſous ce nom qu'il arrive chez Milon, duc de Cologne, qui raſſemble de toutes parts des Chevaliers pour ſoutenir la guerre qu'il a contre les Seſnes (1), qui viennent de faire une incurſion dans ſes états.

Gerard ne fut pas long-tems ſans donner des preuves qu'il étoit un des premiers Chevaliers de l'univers, le duc Milon l'ayant vu porter la terreur dans les rangs de ſes ennemis, enlever des étendards, & renverſer le duc de Seſnes qu'il auroit fait priſonnier, ſi pluſieurs eſcadrons ne fuſſent venus à ſon ſecours. Le duc Milon après cette journée, qui fut à ſon avantage, amena Gerard dans ſon palais, & voulut qu'il y fût logé déſormais.

Si Gerard avoit paru redoutable les armes à la main, il ne parut pas moins charmant à toutes les dames de la cour de Milon, lorſqu'il fut déſarmé. La jeune Euglantine, fille du duc, ne put s'empêcher d'être émue lorſqu'il fut amené par ſon père. On ſait quelle étoit l'eſpèce de ſalut que les dames du plus haut parage devoient aux Chevaliers qui leur étoient préſentés au ſortir d'un combat dont ils avoient remporté l'honneur. Les lèvres d'Euglantine ne firent que

(1) Saxons.

l'effet d'une feuille de roſe ſur la bouche de Gerard; mais celles du beau Gerard firent celui d'un trait de feu ſur la bouche d'Euglantine. Une jeune fille d'honneur de la princeſſe ne put s'empêcher de dire en ſoupirant: — Ah! que ma maîtreſſe eſt heureuſe! — Elle avoit dit ces mots aſſez haut pour être entendue. Gerard rougit, & n'en parut que plus beau. La belle Euglantine regarda Florette (c'étoit le nom de cette jeune fille) avec une ſorte de colère; & dès qu'elle fut retirée dans ſon appartement, elle la fit appeler pour lui faire des reproches très-vifs ſur l'eſpèce de déclaration qu'elle avoit oſé faire à Gerard. *Dea, Maîtreſſe*, répondit Florette, *ſeroit-il donc que male jalouſie vous poigne* (pique) *déja pour le Chevalier? ſe meſure-t on en amours? & ſi de moy voulſit-il faire ſa mye, penſez-vous que je le refuſaſſe!* — *Taiſez-vous, petite ſotte*, lui dit Euglantine; *avez-vous villes & fiefs à lui donner comme moy?* — *Ah! ah! dame, cuidez-vous donc que villes & fiefs faſſent naître chauds deſirs & fin amour? Bien à foiſon avez vous charmes pour plaire au Chevalier? Le peu que j'en ay, c'eſt tout mon bien; mais je ne dis pas que je ne les mette au jeu pour m'en faire aimer.*

Euglantine fut très courroucée de la réponſe hardie de Florette; elle la renvoya dans ſa cham-

bre, s'enferma dans la ſienne, & ſe mit à penſer *tant amoureuſement, qu'elle ſembloit un bambin qui vient de manger du miel, & ſe paſſoit le bout de ſa langue ſur les lèvres, cuidant y ſentir encore celles de Gerard.*

Les Seſnes, rebutés par la grande perte qu'ils avoient faite dans cette dernière action, furent quelques jours ſans rien entreprendre, & s'occupèrent à conſtruire des machines pour battre la cité, tandis que le duc Milon employoit ſes ſoldats & les bourgeois à fortifier ſes remparts. Ces jours, que Gerard regardoit comme perdus, parce qu'il n'étoit rempli que du deſir d'acquérir de la gloire, étoient bien agréables pour celles qui ne s'occupoient que de leur amour. Quelques fêtes & des bals que le duc Milon permit à ſa fille de donner, firent paroître Gerard avec de nouveaux charmes aux yeux d'Euglantine & de Florette. Toutes les deux avoient une très-jolie voix; toutes les deux, occupées de plaire à Gerard, ne négligèrent pas ce moyen de le toucher, & de lui faire entendre le ſecret de leur ame. Euglantine prit un jour un tympanon; & ſes belles mains faiſant voltiger les deux baguettes avec grace, elle chantoit en regardant Gerard du coin de l'œil:

Amour m'a miſe en grand mal-aiſe,
Dolente ſuis par mal d'aimer.

L'inſtant

L'inſtant d'après, Florette prit un ſiſtre, & pria Gerard de l'aider à tirer ſes gants. Elle eut l'adreſſe de ſes retenir aſſez pour que Gerard fût long-tems à lui rendre ce ſervice, & ne pût découvrir que peu-à-peu des bras & des mains d'albâtre, que les graces avoient arrondis. Elle tira quelques ſons plaintifs en regardant d'abord Euglantine; elle finit par chercher les yeux de Gerard au ſecond vers de ſa chanſon; & ſa voix douce, & comme retenue par une peine ſecrette, fit entendre ces mots:

Vous chantez, & je meurs d'aimer;
Trop vous eſt petit de mes maux.

Euglantine ne put tenir au mouvement de jalouſie qu'elle ſentit alors. Elle interrompit Florette; &, retirant aſſez bruſquement le ſiſtre de ſes mains: — *Chevalier*, dit-elle, en le préſentant à Gerard, *tant bien nourri* (élevé) *nous paroiſſez eſtre, qu'il n'eſt poſſible que ne ſachiez ouvrer* (vous ſervir) *de ſiſtres & de chants, comme de lance & d'épée.* Gerard, ne pouvant s'en défendre, prit le ſiſtre; il en tira quelques accords, & fit un grand ſoupir. Euglantine & Florette eſpérèrent toutes deux que ce ſoupir étoit pour elles; toutes deux cherchèrent à lire dans les yeux de Gerard: mais bientôt elles ſoupirèrent auſſi triſtement que lui, en voyant

ſes regards fixés ſur les corde de ſon ſiſtre, & en l'entendant chanter :

Hélas ! hélas ! je ne vois pas ici
Celle qui tient & mon ame & ma joie.

Euglantine étoit très-vive; & n'étant plus la maîtreſſe de cacher le dépit que lui donnoit cette chanſon : *Sire Chevalier*, lui dit-elle tout bas, *faut que vous ayez le cœur bien failly, quand aimer n'oſez où vous êtes aimé ; bien m'apert que, par ces mots, vous avez voulu m'éconduire.* Gerard, ſe voyant auſſi vivement preſſé, crut pouvoir ſe tirer d'embarras par une feinte. *Belle damoiſelle*, lui dit-il, *il ne conviendroit pas à ſi pauvre Chevalier que je ſuis, de lever mes yeux en ſi haut lieu ; j'avois une mye qui m'étoit ſortable : foi de mariage nous nous étions donné : un père cruel nous a ſéparés, la tient en chartre privée, & ma mort a pourchaſſé de tel randon* (de telle force), *que j'euſſe été pendu ou décollé, ſi je n'euſſe fui de ſa vengeance.* — *Ah !* dit-elle, *ſi j'euſſe été votre mye, j'euſſe prévenu la colère de mon père, & je m'en ſerois enfuie avec vous.*

Florette prit le prétexte de dire à ſa maîtreſſe que le duc Milon alloit arriver, pour interrompre une converſation qui l'alarmoit. Gerard deſcendit ſeul dans un jardin pour penſer

à ſa mie; & Florette, l'obſervant ſans ceſſe, deſcendit promptement dans une ſalle baſſe, du château, qui donnoit ſur le jardin. Elle touſſa pluſieurs fois; & dès que Gerard regarda vers la fenêtre, elle ſe mit à chanter bien doucement :

Qui ſçait guérir du mal d'aimer,
Sy viegne à moi; car d'aimer ſouffre.

Euglantine l'entendit répéter pluſieurs fois ce refrein; & quoiqu'elle s'apperçût que Gerard ne faiſoit pas ſemblant de l'entendre, elle appela Florette, lui fit les reproches les plus vifs; & Florette, ne gardant plus aucune meſure, lui répondit avec hauteur, & lui dit qu'elle étoit bien réſolue de faire tout au monde pour gagner le cœur du Chevalier, & que les avances qu'elle pourroit lui faire ſeroient plus excuſables que celles qu'une princeſſe oſoit riſquer vis-à-vis de cet inconnu.

Euglantine n'oſa porter plus loin ſa diſpute avec Florette, celle qui l'avoit élevée étant arrivée dans ce moment. Cette ancienne gouvernante connoiſſoit trop bien le caractère de ſa pupille, pour ne pas juger à ſon émotion, qu'il ſe paſſoit quelque choſe d'étrange dans ſon ame. Elle fit entrer Euglantine dans un cabinet, & s'y prit de la manière la plus douce & la plus affec-

tueuſe pour arracher ſon ſecret. Le cœur d'Euglantine étoit trop plein, trop ému, pour n'avoir pas beſoin d'une confidente. Il eſt ſi doux de parler de ce qu'on aime, qu'une des premières faveurs de l'amour, c'eſt de pouvoir confier les peines ſecrettes dont il nous accable. La belle Euglantine pencha ſa tête ſur le ſein de ſa gouvernante, & lui fit l'aveu de ſes ſentimens. — Ah! ma bonne, dit-elle, il avoit sûrement du poiſon ſur les lèvres; car depuis le moment qu'elles ont touché les miennes; je n'ai pas joui d'un inſtant de repos, & ce poiſon a fait bien du ravage: je ſens qu'il a paſſé juſques dans mon cœur; & qu'il ſemble même ſe porter juſques dans mes veines. Ah! dieux, que faire, ma bonne? Si jeunette encore, faudra-t-il que je meure du mal d'aimer, tandis que cet état eſt ſi doux, dit-on, pour tout ce qui reſpire?

La gouvernante tenoit un peu des mœurs de madame Gondrée: elle n'étoit pas auſſi ſcélérate qu'elle, à la vérité, mais elle n'étoit pas plus ſévère. Elle aimoit Euglantine. *Raſſurez-vous, ma fille*, lui dit-elle; *grand dommage ſeroit-ce que ſi gente créature & ſi noble princeſſe mourût de ce mal qu'il eſt ſi doux & ſi facile de guérir. Par tout ce que vous venez de me dire, & par tout ce que j'ai pu voir moi-même, je juge que ce Chevalier eſt prévenu par quelque grande paſ-*

ſion, qui, juſqu'ici, lui donne pour vous l'air de l'indifférence; laiſſez-moi faire: je ſcay la compoſition d'un breuvage qui lui fera bientôt oublier celle qu'il regrette, & qui le fera tomber à vos genoux, ſi vous pouvez réuſſir à le lui faire partager avec vous. Euglantine ſauta au cou de ſa bonne & commode gouvernante, & la conjura de préparer *ce boire amoureux: Pis ne peut m'advenir,* lui dit elle, *que male mort, & mieux vaut l'encourir contente, que languiſſante & ſouffreteuſe, telle qu'amours me tient.*

Pendant le complot qu'Euglantine & la gouvernante faiſoient enſemble, Florette ſe dépitoit dans ſa chambre; elle imaginoit mille moyens de ſupplanter ſa maîtreſſe, & de s'attacher le Chevalier inconnu. Le dernier de tous fut celui de l'aller trouver pendant la nuit. — Je pourrai, ſe diſoit-elle, cauſer à mon aiſe avec lui; je lui repréſenterai tous les périls qu'il courroit, s'il avoit une intrigue ſecrette avec la princeſſe, &.... — Nous ignorons ce que Florette imaginoit de plus; elle étoit ſi jeune encore: ſon petit cœur parloit pour la première fois.... Il ſeroit indiſcret de chercher à deviner ce qu'il pouvoit lui dire: nous ſavons ſeulement que Gerard n'avoit rien à lui répondre, & que dans le tems où ces deux jeunes perſonnes s'occupoient ſi vivement de lui, le bon & fidèle Chevalier

ne penſoit qu'à ſe tirer avec honneur (mais promptement) de la cour du duc Milon, & de l'engagement qu'il avoit pris de le ſervir; il brûloit d'impatience de retourner à la recherche de ſa chère Euriant. Ce fut dans cette vue que, dès le méme jour, il alla trouver le duc Milon, & qu'il lui propoſa d'envoyer un héraut à *Regiduf*, duc des Seſnes, & de lui faire propoſer de terminer la guerre par le combat de tel nombre de champions qu'il voudroit choiſir, ſous les conditions que le parti dont les champions ſuccomberoient, céderoit non-ſeulement à l'autre une province frontière que tous les deux ſe diſputoient, mais qu'il ſeroit obligé de payer tous les ans un tribut de cent chevaux équipés pour la guerre. Milon, deſirant épargner le ſang de ſes ſujets, ſuivit le conſeil de Gerard. Il envoya ſon grand ſénéchal, précédé par deux de ſes hérauts, porter ce cartel à Regiduf; & ce duc des Seſnes, étonné de la réſiſtance qu'il avoit éprouvée, & ſe confiant dans ſes forces & ſa valeur, comme dans celles de deux de ſes ſujets auxquels il ne croyoit pas qu'aucun des Chevaliers de Milon pût réſiſter, accepta le défi; répondit au duc de Cologne qu'il étoit prêt à ſuivre les conditions du cartel propoſé, s'il vouloit combattre en perſonne contre lui, ſuivi de deux de ſes Chevaliers; & que dès le

lendemain, au lever du ſoleil, il ſe rendroit, avec deux des ſiens, dans une prairie qui ſe trouvoit placée entre les glacis de Cologne & la première ligne de ſon armée. Le brave ſénéchal, qui connoiſſoit la haute valeur de Milon, prit ſur lui d'aſſurer Regiduf que ſon maître ne ſe refuſeroit pas à ce cartel, & qu'il pouvoit ſe préparer au combat pour le lendemain matin.

Milon en effet remercia ſon ſénéchal de s'être auſſi noblement acquitté de ſa commiſſion, & le choiſit, avec Gerard, pour lui ſervir de ſecond dans cette affaire. Le bruit s'en répandit auſſitôt dans le palais, & porta les plus vives alarmes dans le cœur des ſujets de Milon, dont ce prince étoit adoré; mais elles ne purent égaler celles d'Euglantine & de Florette. Elles accourent, éperdues & couvertes de larmes, aux pieds du duc, pour le conjurer de ne point expoſer ſa tête, de ne pas accepter le défi de Regiduf; & leurs yeux ſe tournoient ſouvent ſur Gerard, en lui demandant cette grace. Milon les embraſſa tendrement, rit de leurs craintes, & leur dit que ſon honneur & l'amour qu'il avoit pour ſes ſujets ne lui permettoient pas de rejeter un moyen auſſi prompt de finir cette longue & cruelle guerre.

On croira ſans peine que l'une & l'autre renoncèrent au projet qu'elles avoient formé,

qu'elles remirent à le ſuivre, après l'évènement d'un combat qu'elles ne pouvoient empêcher. La crainte de perdre un amant adoré peut ſeule réunir deux rivales. Euglantine & Florette ſe retirèrent enſemble, fondirent en larmes, & ſuivirent la foule du peuple, qui couroit remplir les temples, & faire des vœux pour ſon ſouverain: on eut peine à les en arracher, pour les ramener au palais.

L'aube du jour paroiſſoit à peine lorſque les trois guerriers ſe couvrirent de leurs armes. Milon, le ſénéchal & Gerard, montés ſur de vigoureux courſiers, ſortirent ſeuls de la cité, dont ils firent fermer les portes, & s'avancèrent vers la prairie. Le peuple de Cologne couvrit les remparts, pour être ſpectateur de ce combat; & les troupes du duc ſe formèrent ſur le glacis, avec ordre que perſonne ne ſortît des rangs, ſous peine de la vie. Milon entroit à peine dans la prairie, lorſqu'il vit Regiduf s'avancer de ſon côté, ſuivi de deux Seſnes d'une taille giganteſque, tous deux nourris dans les montagnes de Harths, & dont l'aſpect fit frémir de crainte & les ſujets, & juſqu'aux troupes même de Milon. Les ſix Chevaliers étant en préſence, un héraut s'avança de chaque côté, portant l'acte de la convention réciproque. Ils en firent l'échange; l'un d'eux reporta celui qui

lui fut remis dans le camp des Seſnes, & celui de Milon rentra dans Cologne avec l'acte qu'il avoit reçu.

Les combattans ne tardèrent pas à ſe charger, & jamais rencontre ne fut plus terrible. Le duc Milon & Regiduf brisèrent leurs lances ſans ſe bleſſer; mais leurs chevaux s'étant frappé de front comme deux taureaux en fureur, tombèrent morts ſur l'herbe, & leurs maîtres reſtèrent étendus ſans connoiſſance. Le ſénéchal fut percé d'outre en outre par le redoutable Seſne qu'il avoit en tête, & perdit la vie, avec ſon ſang, par cette large plaie. Gerard heureuſement eut le même avantage ſur le Seſne qu'il combattoit; mais, quoique ce dernier eût la gorge percée par la lance de Gerard, le choc du puiſſant cheval qu'il montoit fut ſi violent, que celui du comte de Nevers fut renverſé ſur ſon maître au même inſtant où le Seſne rendoit le dernier ſoupir.

Gerard ſe débattit avec effort ſous ſon cheval, avant que de parvenir à s'en débarraſſer; & pendant ce tems le Seſne, qui venoit de tuer le ſénéchal, s'appercevant que Regiduf & Milon étoient étendus ſans connoiſſance, il deſcendit de cheval, & courut ſur ce dernier l'épée haute, pour lui couper la tête ou pour le faire priſonnier. Il étoit déja prêt à le ſaiſir par ſon caſque, lorſque les cris menaçans de Gerard l'obligèrent

à le quitter, & à ſe mettre promptement en défenſe. Le comte de Nevers ayant vu le péril qui menaçoit Milon, avoit volé pour le ſecourir: il attaqua le Seſne avec fureur; & celui-ci, qui ſurpaſſoit Gerard de toute la tête, courut avec la même impétuoſité ſur lui, croyant l'abattre de ſes premeirs coups. Gerard, également adroit & léger, ſut les eſquiver ou les parer, & fit bientôt couler le ſang de ſon redoutable ennemi. Le Seſne, furieux de recevoir des bleſſures à chaque nouvelle attaque, mugit de rage dans ſon caſque, comme un taureau qu'un puiſſant dogue a ſaiſi par l'oreille; il jette ſon épée, tire ſon poignard, & s'abandonnant ſur Gerard, il parvient à le ſaiſir, quoique celui-ci prenne ce moment pour lui plonger ſon épée dans le flanc, au défaut de la cuiraſſe. Le Seſne ſe ſent bleſſé mortellement, fait un dernier effort, renverſe ſous lui le comte de Nevers, & veut lui plonger ſon poignard dans la gorge; mais le coup ne porte que dans l'épaule qu'il lui traverſe. Le Seſne, épuiſé par la perte de ſon ſang, ſuccombe enfin, jette un horrible cri, perd ſes forces, & meurt entre les bras de Gerard, qui ſe relève baigné dans ſon propre ſang & dans celui de ſon ennemi.

Le cri du Seſne expirant avoit été ſi terrible, qu'il avoit rappelé Milon & Régiduf de

leur étourdiſſement. Ce dernier ſe relève le premier, en chancelant tire ſon épée, & veut s'élancer ſur Gerard qu'il voit couvert de ſang: mais celui-ci, malgré ſa bleſſure, prévient Regiduf, & d'un coup terrible qu'il lui porte ſur le bras, il lui fait tomber ſon épée: il le ſaiſit, le terraſſe, & lui fait crier merci. Milon ſe relève à ſon tour; il prend l'épée de Regiduf, & reçoit ce prince, devenu ſon tributaire, des mains du brave Gerard.

Le combat étant terminé, quatre hauts barons furent appelés de chaque côté. Milon reçut la foi de Regiduf, en leur préſence; la paix fut jurée, de part & d'autre, ſelon le traité précédemment ſigné.

Gerard, comme vainqueur, remit avec nobleſſe aux ſeigneurs Seſnes le corps, les armes & les chevaux de leurs compagnons. Regiduf ſe retira, dès le même jour, avec ſon armée; & Milon, après avoir fait mettre le premier appareil à la profonde bleſſure de Gerard, le fit emporter dans une litière, marchant à cheval à côté de lui. Ce prince le fit entourer par ſa baronnie; &, le faiſant précéder par ſes trompettes & par ſes héraults, qui le proclamoient comme le vainqueur de cette grande journée, il rentra triomphant dans Cologne.

Ce fut aux acclamations générales de l'armée

& du peuple de Cologne, que Gerard traverſa la cité; & la belle Euglantine accourut, ſuivie de ſes femmes, qui portoient des fleurs & des couronnes de laurier. Milon les refuſa toutes. — C'eſt à ce brave Chevalier qu'elles ſont dues, leur dit-il, en leur montrant Gerard; je lui dois & mon honneur & ma vie. Gerard, affoibli par la perte de ſon ſang & par la douleur que lui cauſoit ſa bleſſure, fut tiré doucement de la litière & mis ſur un brancard léger, que les dames de la cour couvrirent de fleurs, & qu'elles voulurent porter elles-mêmes. Florette ſaiſit ce moment de ſoutenir ſa tête, qu'elle preſſa plus d'une fois bien tendrement. Rien n'échappe aux yeux d'une rivale; & quoique Gerard, pâle, abattu, n'eût point l'air d'être ſenſible à ces douces careſſes, elles rallumèrent la jalouſie d'Euglantine, & la déterminèrent plus que jamais à recourir à l'art de ſa gouvernante. Celle-ci paſſoit pour être plus habile que tous les mires de la Germanie, pour guérir les grandes bleſſures, & Milon lui confia le ſoin de traiter celles de Gerard.

Le corps du ſénéchal avoit été emporté du champ de bataille avec tous les honneurs militaires, & il fut dépoſé dans la baſilique de Cologne, en attendant les magnifiques obsèques que Milon ordonna de préparer. Sa charge, la

plus noble de la cour, étant vacante, le duc crut la devoir au Chevalier qui venoit de lui ſauver la vie; & toute ſa cour applaudit à ſon choix.

On imaginera ſans peine quelles furent les alarmes d'Euglantine & de Florette, tant que les jours de Gerard furent en danger. Malgré le rang de la princeſſe, elle ſuivoit ſouvent ſa gouvernante lorſque celle-ci levoit les appareils; ſouvent ſes belles mains s'occupoient de ce ſoin avec elle, ſans que Gerard pût s'en appercevoir. Florette, de ſon côté, ſavoit trouver mille prétextes pour le voir: elle liſoit les romans de la Table Ronde près de ſon lit, & choiſiſſoit toujours ceux qui pouvoient faire entendre à Gerard que l'amour mérite d'être payé par l'amour. Mais plus elle rappeloit cette douce idée, plus le fidèle comte de Nevers s'occupoit de ſa chère Euriant; & rien ne pouvoit le conſoler d'être hors d'état de partir, & de voler à ſa recherche.

Gerard commençoit à reprendre des forces, & ſa bleſſure étoit preſque refermée, lorſqu'un ſonge affreux vint porter le trouble dans ſon ame. Il lui ſembla voir Euriant entourée de gens armés, qui la conduiſoient en chemiſe vers un bûcher: il lui ſembla que ſa mie lui reprochoit ſa cruauté, qu'elle l'appeloit à ſon ſecours; & l'impreſſion que lui fit cette voix ſi chère, le

réveilla tout en larmes, & lui parut être un avis du ciel pour ne pas différer à chercher celle dont il avoit reconnu l'innocence. Il fait un effort, il ſe lève de ſon lit; &, voyant que l'aurore commence à diſſiper les ténèbres de la nuit, il eſſaie de ſe couvrir de ſes armes, mais la douleur que lui cauſe ſa bleſſure, ne lui permet pas même de porter ſon haubert. Cependant, entraîné par l'amour & par la terreur que le ſonge a portée dans ſon ame, rien ne peut l'arrêter; il s'enveloppe ſeulement d'un long manteau fourré, ne prend que ſon épée, & deſcend par un eſcalier dérobé pour aller vers les écuries: il eſpère avoir la force d'y ſeller lui-même un cheval, & de ſortir de Cologne avant que perſonne ſoit réveillé dans le palais. Mais le froid du matin le ſaiſit; l'effort qu'il fait en pouſſant la porte peſante de l'écurie, fait rouvrir ſa bleſſure: ſon ſang coule, & l'inſtant d'après il tombe ſans connoiſſance. Heureuſement la gouvernante d'Euglantine traverſa, peu de momens après, cette même cour; elle alloit cueillir des herbes avant le lever du ſoleil, pour compoſer de nouveaux appareils. Son étonnement fut extrême, en voyant un homme étendu près de la porte de l'écurie, & le pavé rougi par du ſang; elle jette de grands cris: on accourt; on relève celui qu'on croit être aſſaſſiné. La gou-

vernante reconnoît Gerard, le fait porter dans ſon lit, lui rend l'uſage de ſes ſens, & lui fait les plus tendres reproches ſur ſon imprudence, & ſur le deſſein qu'il a de quitter la cour de Milon.

Gerard, pénétré de ſon état préſent, & touché des ſoins de la gouvernante, lui dévoile le fond de ſon ame, lui raconte toutes ſes aventures, la conjure de tâcher de hâter ſa guériſon, & lui demande un ſecret inviolable.

La gouvernante connut bien, par ce récit, qu'elle n'avoit d'autre reſſource que celle d'un pouvoir ſurnaturel. Elle fut d'ailleurs fort aiſe de ſavoir qu'il étoit, par ſa naiſſance, digne d'épouſer Euglantine; & craignant qu'emporté par une paſſion auſſi vive, il ne cherchât bientôt quelque nouveau moyen de s'échapper, elle n'héſita plus à compoſer un philtre pareil au boire amoureux, que la blonde & charmante Yſeult & le brave & beau Triſtan avoient autrefois partagé. L'aventure de l'évaſion que Gerard avoit tentée, fut tenue ſecrette; mais, dès le même jour, la gouvernante employa tous les ſecrets de ſon art pour compoſer ſon philtre, qu'elle remit entre les mains d'Euglantine, en lui diſant de l'apporter elle-même au moment où l'appareil du ſoir ſeroit levé.

On croira ſans peine qu'Euglantine fut exacte

à ſe rendre près de Gerard, à l'heure marquée. L'adroite gouvernante aſſura le bleſſé que ce baume, pris intérieurement, hâteroit ſa guériſon. Il n'oſa le refuſer, le vaſe étant préſenté par la main d'Euglantine, & la voyant elle-même en faire l'eſſai. Il but la liqueur dangereuſe; & celle qui la lui préſentoit ne put douter de ſa puiſſance, lorſque, reprenant le vaſe de ſa main, elle ſentit qu'il baiſoit tendrement la ſienne.

La gouvernante, voulant achever de tromper Gerard & ceux qui ſe trouvoient alors dans la chambre, dit qu'il falloit laiſſer repoſer le bleſſé, tira les rideaux, & ſortit avec ſa pupille, l'abandonnant aux nouveaux ſentimens qu'elle prévoyoit devoir s'emparer de ſon ame. Hélas! elle ne réuſſit que trop bien dans ſes deſſeins: étourdi par la force de ce philtre, Gerard ferma bientôt les yeux, s'endormit; mais ce ne fut plus ſa fidelle mie qu'il revit dans ſes ſonges; l'image d'Euglantine fut la ſeule qui ſe préſenta: jamais ſon imagination n'avoit pu lui peindre Euriant avec plus de charmes; & lorſqu'il ſe réveilla, ſéduit par le nouveau feu qui brûloit dans ſon ſein, il prit pour un véritable amour les deſirs ardens qu'il ſentoit naître. Il n'avoit jamais aimé que ſa mie: ſon peu d'expérience lui fit croire qu'il la retrouvoit dans Euglantine. La tendre Euriant fut oubliée; & nous nous garderons bien

bien de rapporter mille petits détails du bonheur imparfait qui ſoutint ſon illuſion. La gouvernante d'Euglantine ne fut pas plus ſévère que la vieille Gondrée. Sa pupille étoit aſſez heureuſe pour avoir bu du même philtre; il lui faiſoit oublier l'art qu'elle avoit employé pour ſéduire Gerard: les deſirs ſans ceſſe renaiſſans de ce beau Chevalier égaloient preſque les ſiens; Euglantine ne deſiroit rien au delà du bonheur dont elle jouiſſoit. Peut-être arrive-t-il quelquefois que bien de nouvelles Euglantines partagent, ſans aucun preſtige magique, une douce illuſion avec elle. Mais abandonnons, pour quelque tems, ces deux êtres, qui ne connoiſſent plus que les plaiſirs de l'amour & qui ne jouiſſent pas de ce ſentiment intérieur qui le rend maître de nos ames, de ce ſentiment profond qui peut apprécier les deſirs comme un bienfait nouveau de ce dieu, mais non comme le plus néceſſaire. Occupons-nous plutôt de la tendre & malheureuſe Euriant; elle ſeule en ce moment, doit intéreſſer une ame honnête & ſenſible.

Le Duc de Metz, lorſqu'il remit Euriant entre les mains de ſa ſœur, n'avoit pas prévu l'obſtacle qu'il apportoit lui même à ſes deſirs. L'aimable Alfrède (c'étoit le nom de cette ſœur) étoit une des princeſſes les plus vertueuſes de l'univers. Elevée avec un de ſes couſins, comme

Euriant avec le ſien, elle avoit été preſque auſſi ſenſible qu'elle : mais n'ayant point eu pour gouvernante une madame Gondrée, elle n'avoit connu que le bonheur d'aimer; & ſon amant ayant perdu le jour dans un tournoi, la religion ſeule l'avoit empêchée de ſe donner la mort : une douleur profonde l'avoit pénétrée ; & ſon ame, tendre & ſenſible, s'élevant à la ſource des conſolations intérieures, elle avoit fait le vœu de conſacrer le reſte de ſa vie au culte des autels. Son frère, qui l'aimoit tendrement, l'avoit empêchée de prendre le voile, & la retenoit dans ſon palais : mais, quelque mariage ſortable qu'il eût pu lui propoſer, Alfrède étoit reſtée inébranlable dans la réſolution de paſſer ſa vie dans la retraite & dans la prière.

Le duc de Metz, en remettant Euriant entre ſes mains, ne lui cacha rien de ſon aventure, ni des propos étranges que cette jeune perſonne avoit tenus dans les premiers momens de ſon enlèvement. Alfrède en eut horreur : mais ayant jeté les yeux ſur Euriant, qui tenoit les ſiens baiſſés en ſa préſence, elle la trouva ſi jeune, ſon air lui parut ſi doux & ſi modeſte, qu'elle ſe ſentit émue par une tendre pitié. Elle chargea celle de ſes femmes, en qui elle ſe confioit le plus, de veiller ſur cette jeune fille, de la loger auprès d'elle, & de lui rendre compte de ſa

conduite, & des propos qu'elle tiendroit lorſqu'elle ſe trouveroit en liberté. — C'eſt un ange, dit quelques jours après cette femme à la princeſſe ; oui, madame, c'eſt un ange que vous m'avez confié. Depuis qu'elle eſt près de moi, la pauvre enfant paſſe ſa vie dans la prière & dans les larmes. Non, je ne peux la croire criminelle; je penſe bien plutôt que quelque grand malheur lui fait cacher ſon état & ſon nom. Je l'ai priée vainement de m'ouvrir ſon cœur ; peut-être, madame, réuſſirez-vous mieux vous-même à pénétrer ſes ſecrets : permettez que je vous l'amène. — Alfrède y conſentit; & cette femme alla chercher Euriant qui vint avec elle en tremblant.

En entrant dans la chambre d'Alfrède, elles trouvèrent la princeſſe en prières. Euriant ſe mit à genoux derrière elle; elle s'apperçut qu'Alfrède pouſſoit des ſoupirs douloureux, & qu'elle verſoit des pleurs en levant ſes bras vers le ciel: Hélas! ſe dit-elle, elle eſt donc malheureuſe! mais ſes maux ne peuvent naître ni de l'injuſtice, ni de l'abandon d'un époux adoré. — Cette idée funeſte fit, en ce moment, une ſi forte impreſſion ſur elle, qu'elle perdit connoiſſance, & qu'elle tomba ſur ſes mains, en pouſſant un cri qu'elle ne put étouffer. Alfrède ſe releva, courut elle-même pour la ſecourir; elle aida la femme

qui l'avoit amenée à la porter ſur un lit de repos; elles la délacèrent pour l'aider à reſpirer; & découvrant ſon beau ſein, Alfrède apperçut la violette. Elle la conſidéroit encore, lorſqu'Euriant, en reprenant ſes eſprits, fit un nouveau cri, referma promptement ſon corſet & ſa collerette, & ſe mit à verſer un torrent de larmes. — Que pouvez-vous craindre de nos ſoins pour vous, lui dit doucement Alfrède? — Ah! madame! madame! s'écria-t-elle, pardonnez à mon premier mouvement. Hélas! ce que vous venez de voir eſt la cauſe de mes malheurs, & le ſera bientôt de ma mort. Non, s'écria-t-elle une ſeconde fois, en ſe jetant à ſes pieds; non, je ne peux réſiſter à l'horreur de paroître plus long-tems criminelle aux yeux de la vertu même! Hélas! madame, vous rougirez peut-être de ma première foibleſſe: mais vous êtes trop bonne pour n'être pas touchée de mes malheurs. — A ces mots, elle alloit commencer le récit de ſes aventures, lorſque Alfrède, cédant à la douce ſympathie, l'embraſſa, la fit aſſeoir auprès d'elle; & l'ayant à la fin calmée, Euriant lui fit un récit fidèle de ſes infortunes.

Alfrède ne put l'écouter ſans verſer bien des larmes; elle l'embraſſa tendrement: Hélas! madame, lui dit elle, quelque malheureuſe que vous ſoyiez dans ce moment, l'eſpérance vous reſte;

la juſtice & la bonté du Ciel peuvent vous réunir avec votre époux; & vous lui prouverez votre innocence: mais moi, malheureuſe, rien ne peut finir mes peines & mes regrets; j'ai perdu celui qui m'attachoit à la vie: ſuivez-moi, je m'expliquerai mieux. — A ces mots, elle la conduit dans ſon oratoire; elle ouvre une petite armoire, en tire une boîte d'or formée en cœur: — Voilà, lui dit-elle, tout ce qui me reſte du plus aimable des Chevaliers. Ce cœur qui n'aima que moi, fut percé d'un coup de lance; & le même coup a porté les regrets & la mort dans le mien. — Euriant baiſa reſpectueuſement ces triſtes reſtes: — Ah! lui dit-elle, je ne ſens que trop que rien ne peut vous conſoler; mais ſi la plus tendre amitié peut apporter quelque adouciſſement à vos peines, c'eſt ſur ce gage ſacré que je vous jure de vous être attachée juſqu'au dernier ſoupir. Mon amant voit encore le jour, mais c'eſt pour me déteſter: Ciel, pourſuivit-elle, comment a-t-il pu ſoupçonner ma foi? quelque fortes que fuſſent les apparences, devoit-il me condamner ſans m'entendre? Non, madame, je n'eſpère plus rien: mon ſort eſt auſſi cruel que le vôtre; & mon ſeul eſpoir, mon ſeul deſir, c'eſt de paſſer les reſtes d'une vie infortunée auprès de vous, & de mêler tous les jours mes larmes avec les vôtres.

Alfrède & la belle Euriant ſe jurèrent ſur ce cœur l'amitié la plus fidelle. De ce moment, Alfrède ne voulut plus qu'Euriant eût un autre appartement que le ſien. Elle partagèrent le même lit, les mêmes petits ouvrages, & tous les foibles moyens qu'elles imaginoient pour ſe diſtraire de la douleur profonde qui les pénétroit. Alfrède aimoit les oiſeaux, & ſouvent elle s'amuſoit à les apprivoiſer & les nourrir elle-même. Euriant s'en amuſa bientôt comme elle. Une belle alouette huppée, qu'un oiſeleur venoit de prendre, lui parut plus digne de ſes ſoins que tous ſes autres oiſeaux; elle la portoit ſouvent ſur ſon ſein, & la faiſoit manger en ſon giron. Se promenant un jour dans la campagne avec Alfrède, elles s'étoient aſſiſes à l'ombre, & chacune d'elles diſputoit ſur la beauté de l'oiſeau qu'elles avoient apporté. Alfrède faiſoit admirer à ſon amie les couleurs changeantes du cou de ſa tourterelle; Euriant, voyant que la couleur griſe de ſon alouette, ni même ſa belle huppe, ne pouvoient égaler l'arc-en-ciel du cou de la tourterelle, tire en badinant un ſaphir qu'elle avoit à ſon doigt, & le paſſe au cou de ſon alouette pour la parer. Ce ſaphir étoit monté ſur l'anneau qu'elle avoit reçu de Gerard le jour de leurs fiançailles, & leurs noms y étoient gravés. Tandis que les deux jeunes amies diſputoient encore ſur la pré-

férence que méritoient leurs oiſeaux, Alfrède ſoutenant que les parures qu'on tient de la nature ſont préférables à toutes celles qu'on eſſaye de lui donner, une autre alouette planoit ſur leur tête; le mois de mai répandoit alors le vert brillant, les fleurs ſur la nature, & les deſirs dans tous les êtres ſenſibles. Les yeux perçans de l'alouette élevée dans les airs, apperçurent celle que la belle Euriant tenoit dans ſon giron: elle chanta, & ce chant étoit le cri de l'amour; l'alouette d'Euriant l'entendit: ingrate aux ſoins de ſa jeune maîtreſſe, elle s'échappa de ſes mains, s'éleva vers ſa compagne; & toutes les deux battant des aîles de plaiſir en ſe rejoignant, ſe perdirent enſemble dans le vague des airs. On imagine ſans peine quelle dut être la douleur d'Euriant en perdant le ſeul gage qui lui reſtât de l'amour de Gerard. — Ah! s'écria-t elle douloureuſement, cet anneau m'eſt enlevé comme ſon cœur: quel pronoſtic pour moi! — Son amie fit de vains efforts pour la conſoler. Elle rentra conſternée dans le palais, & paſſa toute la nuit dans les larmes.

Le lendemain matin on vint annoncer à la princeſſe Alfrède un des principaux Chevaliers du duc de Metz ſon frère. Ce prince, après avoir remis Euriant entre les mains de ſa ſœur, avoit été forcé de partir pour aller défendre ſes fron-

tières contre les comtes d'Alſace & de Bitche qui s'étoient réunis pour les attaquer. Le duc de Metz, après quelques actions particulières, avoit remporté ſur eux une victoire deciſive; il leur avoit enlevé pluſieurs étendarts qu'il envoyoit à ſa ſœur, en annonçant ſon prochain retour: le duc avoit fait partir d'abord un Chevalier nommé Meliatir, avec l'ordre ſecret de s'informer quelle avoit été la conduite d'Euriant en ſon abſence, & de lui dire qu'il étoit toujours dans les mêmes diſpoſitions pour elle. Le duc, qui croyoit Meliatir digne de ſa confiance, n'avoit caché ni ſon amour, ni ſes ſoupçons à ce Chevalier; & Meliatir avoit toujours paſſé ſa vie avec des femmes aſſez perverſes pour lui donner mauvaiſe opinion de ce ſexe, & pour le croire capable de toutes les infamies dont Euriant s'étoit elle-même accuſée. Il fut très-ſurpris de voir cette jeune perſonne dans une auſſi grande faveur auprès de la princeſſe, & d'apprendre même qu'elle n'avoit plus d'autre lit que le ſien; il fut frappé de ſa beauté, dès qu'elle parut à ſes yeux dans cette ſimple parure du matin qui ſied ſi bien à la jeuneſſe. Alfrède avoit fait entrer Meliatir dans ſon appartement, peu de momens après être ſortie de ſon lit; & la belle Euriant n'avoit eu que le tems de s'envelopper d'une robe, & de relever à moitié ſous

ſa coëffure les boucles de cheveux qui s'en étoient échappées. Elle parut charmante à ce préſomptueux Chevalier; mais ni la nóbleſſe de la figure d'Euriant, ni la faveur dont Alfrède l'honoroit, ne détruiſirent dans ſon ame vile & capable de tous les crimes l'idée de ceux qu'il croyoit qu'Euriant avoit autrefois commis: la regardant comme une conquête facile, il chercha les moyens de la voir en particulier. — Le pis qui puiſſe m'en arriver, ſe dit-il, c'eſt de la trouver cruelle; ſi le duc en eſt un jour inſtruit, il ne pourra trouver étrange, après tout ce qu'il m'en a dit lui-même, que j'aie éprouvé ſa vertu: je ſaurai même m'en faire un mérite auprès de ce prince, en lui diſant que j'ai voulu ſavoir par moi-même ſi l'étrange aveu qu'elle a fait n'étoit qu'une feinte. — Plein de cette idée, il prit un moment où la jeune Euriant avoit couru pour ouvrir une fenêtre aſſez éloignée, croyant avoir entendu le chant de l'alouette qu'elle avoit perdue la veille: il l'aborda d'un air reſpectueux, & lui dit que le duc de Metz l'avoit chargé de lui parler en particulier, pour une affaire importante qui regardoit la princeſſe Alfrède, & que le duc ayant appris la tendre amitié qui l'uniſſoit avec ſa ſœur, il la choiſiſſoit pour la prévenir ſur les propoſitions qu'il avoit à lui faire. Comment l'innocence, hélas!

pourroit elle se défendre du crime réfléchi?... Euriant prenoit un trop vif intérêt à la princesse, pour hésiter d'écouter Meliatir. Elle connoissoit tous les appartemens du palais: elle en choisit un où, sans crainte d'être interrompue, elle pouvoit écouter Meliatir, & l'y conduisit elle-même. Il douta moins alors des mœurs d'Euriant par l'attention qu'elle avoit de le conduire dans un appartement écarté. A peine furent-ils entrés dans la chambre, que Meliatir en ferma la porte, embrassa les genoux d'Euriant, & lui fit la plus brusque de toutes les déclarations. Euriant en fut indignée, & voulut sortir de la chambre: Meliatir, aimant à croire que ce premier refus n'étoit qu'une feinte, s'empara de ses mains; il osa plus encore, il la prit dans ses bras. L'auteur ne dit point par quel hasard Euriant, le moment d'après, n'eut plus d'autre moyen pour se défendre des attentats de ce scélerat, que de lui donner un coup de pied dans le visage, assez violent pour lui briser la moitié des dents, le défigurer, & le mettre tout en sang: il lui fut facile alors de s'échapper des bras de Meliatir étourdi de la violence du coup, & de celle de la douleur.

Euriant retourna très-émue dans la chambre de la princesse; mais trop vertueuse pour tirer vanité d'un pareil triomphe, trop bonne pour

accuſer un lâche qu'elle avoit puni, elle garda le ſilence. Pour Meliatir, après avoir eſſuyé ſon ſang, il ſe retira, la rage dans le cœur, par un eſcalier dérobé, cherchant à cacher ſa honte & ſon état, & alla ſe renfermer en méditant tous les projets de la plus noire vengeance.

Le traître connoiſſoit les appartemens du palais; il ſe munit d'un poignard, &, ſur la fin du jour, il ſe cache, pendant le ſouper de la princeſſe, dans l'intérieur de ſon appartement: il attend qu'elle ſoit couchée, à ſon ordinaire, avec Euriant; il leur laiſſe tout le tems néceſſaire pour s'endormir profondément. Sortant alors, avec des ſouliers de feutre, de ſa retraite, il s'avance doucement près du lit, il entr'ouvre les rideaux; un foible rayon de la lune lui fait reconnoître Alfrède; il la poignarde, & le coup lui perce le cœur ſi rapidement, qu'elle expire ſans jeter le moindre cri. Le ſcélérat, avec la préſence d'eſprit qu'une ame atroce peut ſeule conſerver dans le crime, prend doucement la main d'Euriant, la poſe ſur le ſein d'Alfrède, ſe retire, & ſort du palais ſans être apperçu.

Le duc de Metz, pendant cette même nuit, avoit profité de la clarté de la lune; il étoit parti ſur le ſoir de Nancy; des chevaux de relais, pris à Pont-à-Mouſſon, l'avoient conduit aux portes de Metz au lever du ſoleil: plus il

s'étoit rapproché d'Euriant, plus la paſſion qui l'animoit pour elle s'étoit rallumée; il revenoit victorieux; &, deſirant revoir Euriant & ſa ſœur à leur réveil, il eſpéroit les ſurprendre, recevoir les careſſes d'une ſœur tendrement aimée, voir celle dont il conſervoit l'idée la plus charmante, annoncer lui-même & ſa victoire & la paix à ſes ſujets; & quand il entra dans Metz, il crut arriver au terme de la plus douce & de la plus paiſible félicité: un rêve ſi flatteur alloit être ſuivi du plus affreux réveil.

Il entre dans la cité, les gardes le reconnoiſſent, jettent des cris de joie; le peuple ſe réveille, court aux portes, aux fenêtres, reconnoît ſon ſouverain; & les acclamations le ſuivent, le précèdent même juſqu'aux portes du palais. Les femmes d'Alfrède courent à la porte de la chambre de cette princeſſe pour la réveiller; & le premier ſpectacle qui s'offre à leurs yeux, c'eſt un ruiſſeau de ſang qui paroît avoir coulé juſqu'au-delà de cette porte. Elles l'ouvrent avec précipitation; le duc de Metz qui les ſuit de près entre avec elles: le premier objet qui s'offre à ſa vue, c'eſt Alfrède poignardée, & Euriant qui s'éveille, tenant encore ſa main enſanglantée ſur le ſein de cette princeſſe. Des cris affreux s'élèvent de toutes parts: Euriant jette le plus douloureux de tous; &, ſe pen-

chant ſur le viſage froid d'Alfrède, elle s'évanouit.

Toutes les apparences accuſoient Euriant de ce meurtre horrible : les faux aveux qu'elle avoit faits au duc dans la forêt pour l'éloigner d'elle, la font paroître à ce prince capable de ce noir forfait. Son amour s'éteint ; il n'écoute que ſa fureur : il fait arracher Euriant du corps inanimé qu'elle embraſſe encore, & la fait enfermer dans une priſon obſcure. Bientôt toute la haute baronnie arrive, & ſe raſſemble près de ſon ſouverain ; ils le trouvent baigné de larmes. Ce prince leur montre le corps enſanglanté de ſa ſœur, & raconte toutes les circonſtances qui font croire Euriant coupable de ce crime : un cri général s'élève ; Meliatir, qui paroît dans ce moment, ſe porte accuſateur contre Euriant, l'accuſe de félonie au premier chef, & demande que, ſelon les lois, elle ſoit condamnée à perdre la vie dans un bûcher d'épines. Un ſeul Chevalier (c'étoit le grand référendaire) ſuſpend l'arrêt qui va la condamner : il fait ſentir aux Chevaliers aſſemblés, qu'il eſt peu vraiſemblable qu'une perſonne de cet âge ait pu ſe porter à commettre un pareil crime ; qu'il l'eſt moins encore qu'elle ſoit reſtée tranquille auprès du corps d'Alfrède, après l'avoir aſſaſſinée : il ramène le plus grand nombre des Chevaliers à ſon opinion.

Le duc eſt éperdu; il écoute Meliatir & le référendaire, tour-à-tour, ſans ſe décider; & ce dernier prend ce moment pour lui rappeler que le comte de Bar, ſon oncle, paſſe pour être l'oracle de ſon tems & le plus juſte de tous les princes; il le conjure de le faire appeler pour avoir ſon avis, & de ſuſpendre l'arrêt d'Euriant juſqu'après ſon arrivée & ſa déciſion.

Le duc de Metz, quoique fortement prévenu contre Euriant, craignit d'enſanglanter ſon arrivée par un ſupplice injuſte; &, de peur qu'un jour il ne lui fût reproché, ce prince ſuivit l'avis de ſon grand référendaire: il écrivit à ſon oncle, & ſe contenta d'ordonner qu'Euriant fût gardée dans la priſon: un reſte de pitié pour elle lui fit même ordonner qu'elle ne manquât de rien, & qu'une des femmes de ſa ſœur adoucît par ſa préſence l'horreur d'une détention qui pouvoit être injuſte, quoique les apparences les plus fortes dépoſaſſent contre elle. Celle des femmes d'Alfrède à qui Euriant avoit été d'abord confiée, s'offrit d'elle-même pour aller lui tenir compagnie; cette fille vertueuſe, quelque affligée qu'elle fût de la mort de ſa maîtreſſe, avoit une trop haute idée de la belle Euriant, pour la croire capable d'un crime auſſi déteſtable: elle courut à la priſon; elle eut peine à calmer ſon déſeſpoir; elle la trouva dans un état af-

freux, ſes cheveux épars, ſon ſein meurtri, demandant la mort, & cherchant tous les moyens de ſe la donner.

Quelque ſenſibles que nous ſoyions aux nouveaux malheurs d'Euriant, nous ſommes obligés de retourner à Gerard qu'elle adoroit toujours, quoiqu'il fût cauſe de toutes les peines mortelles qui l'accabloient, & quoique involontairement il fût alors bien coupable. Le boire amoureux avoit tellement troublé la raiſon de l'ancien comte de Nevers, qu'Euriant étoit abſolument bannie de ſon ſouvenir. Euglantine avoit l'art de lui préparer ſans ceſſe de nouvelles fêtes, & de les diſpoſer de façon a ſe ménager ſur leur fin quelque rencontre imprévue avec celui qui ne connoiſſoit plus d'autre bonheur que le plaiſir. L'auteur prétend même que Florette eut l'adreſſe de profiter quelquefois du trouble dans lequel le philtre captivoit tous les ſens de Gerard: mais nous avons trop bonne opinion des filles de dix-ſept ans, pour croire qu'elles prodiguent leurs faveurs, ſans être sûres d'être véritablement aimées.

Les amours d'Euglantine & de Gerard devinrent ſi publiques, que la gouvernante craignit que quelques vieilles ſcrupuleuſes, ou quelques barbons bien triſtes & bien fâchés de n'être plus aimables, n'allaſſent faire quelques rapports au

duc Milon. Elle réſolut de les prévenir; &, s'enfermant avec le duc dans ſon cabinet, elle lui révéla les ſecrets que Gerard avoit eu l'imprudence de lui confier; elle l'avertit même de la paſſion que ſa fille avoit pour lui. — Il a tout ce que vous pouvez lui deſirer, dit-elle, du côté de la naiſſance, du courage & de la renommée; profitez du trouble que j'ai ſu répandre dans ſon eſprit. Qui pourriez-vous choiſir parmi tous les Chevaliers, qui fût plus digne de devenir votre gendre? — Milon en convint; & dès le même jour il fit appeler ſa fille & Gerard en ſa préſence; il leur propoſa de les unir. Euglantine trouva ſa réponſe dans ſon cœur; Gerard la chercha dans les beaux yeux d'Euglantine; & dans ce moment ils étoient ſi tendres, qu'ils donnèrent une nouvelle force au philtre, & que ſa réponſe fut d'embraſſer les genoux de Milon, & d'accepter la main de ſa fille & ſes bienfaits. Le duc alors déclara publiquement & la naiſſance de Gerard, & le choix qu'il avoit fait de ce prince pour être ſon ſucceſſeur: toute la baronnie de Milon applaudit à ſon choix, & n'enviſagea plus Gerard que comme ſon ſouverain préſomptif. Quel évènement en effet pouvoit-on prévoir qui dût s'oppoſer à celui dont l'apparence étoit ſi forte?

Il étoit d'uſage à Cologne que toutes les demoiſelles

demoiſelles de haut parage fiſſent une retraite de quelques jours avant la célébration de leurs noces, dans une abbaye de vierges conſacrées au culte du Seigneur: la fille du ſouverain n'en étoit point exempte; &, quelque douloureux qu'il fût pour Euglantine de ſe ſéparer de Gerard pendant ce tems, l'eſpoir certain de ſe l'attacher par des liens ſacrés, la fit entrer dès le jour ſuivant dans cette retraite: mais craignant en ſon abſence les effets du boire amoureux, preſqu'autant qu'elle les avoit aimés juſqu'alors, elle eut grand ſoin d'exiger que Florette s'enfermât avec elle juſqu'au moment heureux où cette rivale ne ſeroit plus à craindre pour elle.

Ces huit jours parurent bien longs à Gerard: il cherchoit à charmer ſon ennui; & ne pouvant plus aller les matins à la toilette de la princeſſe, il montoit à cheval, prenoit ſon épervier ſur ſon poing; &, ſuivi d'un jeune écuyer qu'il s'étoit attaché depuis quelque tems, il parcouroit la plaine, & s'amuſoit à prendre des alouettes & des bec-figues qu'il ſavoit qu'Euglantine aimoit, & que le jeune écuyer portoit à la tourrière du couvent. Cinq jours étoient écoulés déja; Gerard, en montant à cheval le ſixième, vit avec un plaiſir bien vif, en paſſant vis-à-vis de la grande Baſilique, qu'une multitude d'ouvriers étoit employée à l'orner: — C'eſt de-

main, ſe diſoit-il, que la belle Euglantine ſera rendue à ma tendreſſe; c'eſt le jour heureux d'après, qu'elle me jurera de m'aimer toujours. — Il achève de traverſer la ville: il entre dans la plaine, il jette à mont ſon épervier: mais ce jour ſa chaſſe fut très-malheureuſe; il ſembloit que tous les rouges-gorges & les bec-figues du pays ſe fuſſent retirés dans le fond de la grande forêt; & l'épervier, fatigué de battre l'air en vain, s'étoit venu repoſer ſur le poing de ſon maître.

Gerard étoit prêt à reprendre le chemin du palais, lorſqu'il entend une alouette chanter au deſſus de ſa tête, mais élevée preſque juſques dans la nue: le comte l'apperçoit à peine; cependant il anime, il déchapprome ſon oiſeau, le lance après elle, & le voit s'élever rapidement. Gerard n'eſpéroit plus qu'il pût atteindre ſa proie, & l'avoit déja preſque perdue de vue, lorſqu'il le vit ſe rabattre dans un champ éloigné avec l'alouette qu'il avoit liée dans ſes ſerres. Il vole à ſon oiſeau qui venoit de ſe repaître de la cervelle de la pauvre alouette, & qui la lui laiſſa prendre de ſa main. Gerard fut bien ſurpris, en voyant briller une pierre précieuſe entre les plumes du cou de cette alouette; il le fut encore bien davantage, lorſqu'il reconnut que cette pierre étoit montée pour former une

bague, & qu'il ne put plus douter que ce ne fût la même qu'il avoit mise lui-même au doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles.

Il n'est aucune magie, aucun philtre qui puisse résister au pouvoir du véritable amour; il n'est aucun prestige assez puissant pour ne pas se dissiper à la lueur de son flambeau: le charme du philtre perd sa force. Gerard baise mille fois cet anneau, l'attache sur son cœur, qui déja n'est plus occupé que de sa chère Euriant & du bonheur de la savoir innocente. — Mon enfant, dit-il au jeune écuyer, prends mon oiseau, retourne à Cologne, présente cet épervier & cette alouette à la belle Euglantine; dis lui que c'est à ces deux oiseaux que je dois le retour de ma raison; que ma lance & mon épée seront toujours à son service, mais que je dois mon cœur & ma main à celle à qui j'ai donné ma foi. Pars, & garde toi bien de me suivre. — A ces mots Gerard s'éloigne, gagne la forêt; & le jeune écuyer, tout en larmes, retourne à Cologne, & porte la douleur la plus vive dans le cœur de Milon, en lui racontant ce qui vient d'arriver à Gerard, & lui répétant ce que le Chevalier l'a chargé de dire à sa fille.

Le premier mouvement de Milon fut d'être furieux de l'infidélité de Gerard; mais se rappelant tout ce que la gouvernante avoit rapporté

de l'éducation, des amours, des fiançailles & des malheurs de ce Chevalier, il convint en lui-même que, loin d'être coupable, il n'avoit fait qu'obéir aux lois de la religion & de la Chevalerie, en retournant à la recherche d'Euriant, puiſqu'il avoit des preuves de ſon innocence.

On croira ſans peine que le déſeſpoir d'Euglantine & de Florette fut extrême en apprenant le départ de Gerard : mais elles étoient bien jolies, bien promptes à s'enflammer. Eſpérons avec l'auteur, qu'elles trouvèrent bientôt des conſolateurs ; & ne nous occupons plus que du fidèle & malheureux Gerard.

Ce prince, abſolument revenu de l'égarement dans lequel le philtre l'avoit jeté, ne penſoit qu'à réparer le tems qu'il avoit perdu dans la cour de Milon. Il traverſa la forêt : &, ſuivant le cours de la Sarre, il pénétra dans la Lorraine Allemande. Nous ne raconterons point toutes les aventures qu'il eut dans les pays montagneux & ſauvages qu'il traverſa. Il redreſſa des torts ; il détruiſit des brigands dans leurs retraites ; il abolit *pluſieurs males coutumes* établies dans quelques châteaux ; il punit des Chevaliers *outrageux & félons* pour les belles ; il ſe couvrit de gloire : il fit plus, le tendre ſouvenir d'Euriant le rendit inſenſible à la reconnoiſſance

de plusieurs jeunes Lorraines qu'il avoit sauvées d'un péril qu'elles vouloient bien courir avec lui; & nous avouons même, en l'admirant, que nous sommes très-étonnés qu'il ait pu leur résister. Jeunes beautés, qui méritez des amans fidèles, gardez-vous de les laisser voyager en Lorraine, dans les Vosges, & principalement sur les bords de la Meurte & du Madon. Nous ne pourrions même croire que Gerard n'eût pas été séduit, sans l'anneau d'Euriant qu'il portoit sur son cœur, & qu'il baisoit à tout moment.

Sa dernière aventure l'avoit conduit à Saint-Avold; il étoit descendu dans une riche abbaye de cette ville. L'abbé de ce monastère étoit homme de naissance; deux de ses frères étoient Chevaliers : il recevoit magnifiquement tous ceux que le hasard conduisoit à son abbaye; &, quoiqu'il ne connût encore que sous le nom de Chevalier à l'épervier Gerard, qui, par reconnoissance, en avoit fait peindre un sur son bouclier, la renommée l'avoit instruit des grandes actions que ce Chevalier venoit de faire; & l'abbé s'empressa de lui rendre les plus grands honneurs. — Je vous presserois, dit-il à Gerard en soupant avec lui, de m'accorder quelques jours, si je n'étois obligé de partir demain matin pour Metz : notre souverain a mandé tous les barons, les abbés & les maires de ses états

pour y former ſon parlement, auquel le comte de Bar, ſon oncle, doit préſider; ce duc ſe trouvant intéreſſé perſonnellement dans la grande affaire qu'on y doit juger, & n'ayant pas voulu porter aucun arrêt ſans l'avis de ſes premiers ſujets.

L'abbé pourſuivit, & lui raconta tout ce qui s'étoit dit ſur le meurtre horrible de la princeſſe Alfrède, & l'apparence qui dépoſoit contre celle qu'elle avoit admiſe dans ſon lit. Il rendit à Gerard un compte fidèle de tout ce qui s'étoit paſſé lorſque le duc de Metz avoit trouvé cette jeune fille dans la forêt de Melun. L'un des frères de l'abbé, qui ſuivoit alors le duc, avoit été témoin de cette aventure; il avoit entendu tous les propos qu'elle avoit tenus au duc pour le faire renoncer à l'amener avec lui. — Mais, ajouta-t-il, notre duc la trouvoit ſi jeune & ſi belle, qu'il ne put croire tout le mal qu'elle diſoit d'elle-même; il l'amena dans ſa cité de Metz & la remit entre les mains de ſa ſœur Alfrède, tandis qu'il alloit défendre ſa bonne ville de Dieuze, contre les comtes d'Alſace & de Bitche, qui vouloient s'emparer de ſes riches ſalines.

L'abbé pourſuivoit ainſi ſon récit, lorſqu'il s'apperçut que le Chevalier à l'épervier fondoit en larmes, levoit les bras au ciel, & paroiſſoit

dans la plus violente agitation. Gerard ne répondit point à ſes queſtions en préſence de quelques religieux qui ſoupoient avec eux : mais prenant le bras de l'abbé d'une main tremblante, il l'entraîna dans ſon cabinet, où, voyant un oratoire, il le fit aſſeoir, & ſe mit à ſes genoux. — Ah ! mon père, lui dit-il, daignez m'écouter & me ſecourir ; mais ce n'eſt que ſous le ſceau de la confeſſion que je peux vous ouvrir mon cœur. — Le bon & vertueux abbé l'embraſſa tendrement. — Conſolez-vous, mon fils ; & puiſſe l'Être ſuprême, qui vous amène au tribunal de ſes miſéricordes, m'éclairer dans les conſeils que je pourrai vous donner !

Gerard lui dévoila ſon ame toute entière ; & l'abbé, touché des diſpoſitions dans leſquelles il trouvoit cette ame ſi pleine de candeur, n'héſita point à répandre ſur lui ces graces du ciel dont il étoit dépoſitaire, & lui conſeilla de le ſuivre à Metz, aſſez bien déguiſé pour qu'on ne pût pas le reconnoître. Gerard ſuivit ſon conſeil ; il entra dans Metz avec lui ſans aucune arme, & ne conſerva nulle marque extérieure de la Chevalerie que ſes éperons d'or, qu'il eut ſoin même de noircir avec une cire qu'on pouvoit facilement enlever. Il cacha de plus ſous ſon pourpoint une chaîne d'or enrichie de pierreries,

que ſon père avoit attachée à ſon cou en l'armant Chevalier.

Le lendemain, le ſon des cloches, le bruit éclatant des clairons & des trompettes annonça l'heure à laquelle le parlement devoit s'aſſembler. Dès que ceux qui le compoſoient furent dans leurs places, le grand chambellan parut au nom du duc, & dit, de ſa part, qu'il demandoit juſtice du meurtre de ſa ſœur. Le comte de Bar ordonna de faire comparoître celle que les apparences accuſoient. Quatre huiſſiers, armés de leurs maſſes, allèrent chercher Euriant. Elle arriva, couverte d'un long voile, les yeux baiſſés & pleins de larmes, mais on pouvoit remarquer, dans ſon maintien, la noble aſſurance que donnent l'innocence & la vraie vertu. Après qu'un des premiers légiſtes eut fait l'expoſition des faits, le comte de Bar demanda l'avis des Chevaliers, comme à ceux qui tenoient le premier rang dans cette aſſemblée. Le vieux ſeigneur de Nancy, le plus ancien de tous, dit que toutes les apparences ſe réuniſſoient contre l'accuſée; mais qu'étant parent de Meliatir, qui l'avoit dénoncée, il ſe récuſoit de lui-même, & remettoit la cauſe à la prudence du parlement. Le ſeigneur d'Apremont qui le ſuivoit, ſe leva vivement, & déclara que, malgré toutes les

apparences, il regardoit comme impoſſible *que ſi douce & ſi gente créature ſe fût portée à pareil excès.* — Quel avantage, s'écria-t-il, pouvoit-elle tirer de ce meurtre horrible! ſon intérêt perſonnel n'étoit-il pas de conſerver les jours & l'amitié d'Alfrède? Comment n'eût-elle pas dérobé ſa tête à la punition certaine de ce meurtre, ſi ſa main l'avoit commis? Vous ſentiriez-vous capable de ce ſang froid, ou plutôt de cet excès d'imprudence, ajouta t il, en apoſtrophant Meliatir? — Le traître rougit, & prouva bien que le crime rend toujours timide, hors dans le moment où la ſcélérateſſe de l'ame aveugle juſqu'au point de le commettre. Meliatir répondit ſeulement, & même en balbutiant, qu'il s'en remettoit à la pluralité des voix. Le ſeigneur d'Apremont reprit avec force: — Rien ne peut fournir des preuves convaincantes; les apparences qui chargent l'accuſée ſont combattues par des apparences contraires. Dieu ſeul connoît la vérité d'un fait qu'il n'eſt pas dans la puiſſance des hommes de vérifier. C'eſt à ſon jugement ſeul, Meliatir, c'eſt à ce que la juſtice éternelle décidera, que nous devons nous en rapporter. Meſſeigneurs, dit-il, en s'adreſſant au parlement, mon avis eſt que les apparences les plus fortes ſont en faveur de l'accuſée, & qu'elle doit être relevée de cette accuſation,

à moins que Meliatir, aux risques de son honneur & de sa vie, ne veuille la soutenir par les armes ; & que l'accusée ne puisse, dans le cours de six semaines, trouver un champion pour la défendre. — Tout le parlement applaudit au jugement que le seigneur d'Apremont venoit de porter. Les seigneurs de Lenoncourt, d'Haraucourt, du Châtelet & de Ligneville, interpellèrent Meliatir, en lui disant qu'il falloit ou soutenir son accusation, ou se désister. Le traître ne méritoit pas de sentir le remords, qui l'eût soumis à renoncer à cette noire calomnie ; il ne pensa qu'à l'abandon général où devoit être une fille inconnue. Son orgueil naturel lui fit croire qu'aucun Chevalier n'oseroit prendre les armes pour la défendre. Il s'avança dans le milieu de l'assemblée, en regardant d'un air furieux les Chevaliers qui venoient de parler. — Oui, dit-il, je persiste dans mon accusation : & je défie, tel qu'il puisse être, celui qui voudra prendre la défense de cette meurtrière. — A ces mots, il alla déposer son gant sur le bureau qu'on avoit placé vis-à-vis du comte de Bar.

Quelques momens de silence succédèrent au défi que Meliatir venoit de faire ; nul Chevalier des Trois-Evêchés ni des deux Lorraines ne se présenta pour l'accepter : l'innocence d'Euriant

ne leur paroiſſoit pas encore aſſez prouvée. Tout-à coup un inconnu fend la preſſe, s'avance au milieu de l'aſſemblée, montre ſes éperons d'or, relève les pans de ſon manteau, détache la chaîne de pierreries qu'il porte à ſon cou, la porte ſur le bureau près du gant de Meliatir: — Traître, lui dit-il, c'eſt moi que le ciel envoie pour te punir; je ſuis Chevalier; l'abbé de Saint-Avold répondra de moi. — A l'inſtant, l'abbé de Saint-Avold ſe lève, porte la main ſur ſa poitrine, & jure qu'il connoît l'inconnu pour être Chevalier, & pour être digne de lever le gage de Meliatir, & de lui faire recevoir le ſien.

Le comte de Bar & les ſeigneurs qui ſe ſont levés avec celui d'Apremont, décident tous que Meliatir doit ſoutenir ſon dire, qu'il y a juſte cauſe de combat; & déclarent aux deux tenans qu'ils aient à ſe tenir prêts pour le lendemain matin. Sur le champ, on ramène la priſonnière, qui peut à peine jeter un coup d'œil ſur ſon défenſeur, lequel lui tournoit alors le dos, en parlant au comte d'Apremont. — Seigneur, lui diſoit Gerard, ce n'eſt pas ſans raiſon que la renommée publie vos vertus & votre haute prud'hommie; j'atteſte le ciel que l'accuſée eſt innocente: j'expoſerois mille fois ma vie pour le ſoutenir; mais le haſard m'a conduit dans ce

lieu: je n'ai point d'armes, achevez d'être mon bienfaiteur en m'en procurant; j'eſpère les porter en votre préſence avec honneur.

Jamais Gerard n'avoit été plus beau; jamais ſon air & ſes regards n'avoient porté l'empreinte de plus de nobleſſe & d'audace. Il venoit de revoir celle qu'il adoroit; il étoit prêt à combattre pour elle: l'eſpérance & l'amour brilloient dans ſes yeux. Le ſeigneur d'Apremont en fut également ſurpris & touché; il le prit par la main: — Je vais vous conduire au duc, lui dit il: quel que ſoit le motif qui vous ait fait entreprendre la défenſe de l'accuſée, il ne peut être que celui d'un homme noble & courageux; & ce prince, dont l'ame eſt élevée, ne peut que l'approuver. Ne ſoyez point en peine pour des armes. Damp abbé, dit-il à celui de Saint-Avold, confiez-moi le ſoin de ce Chevalier juſqu'après l'iſſue du combat: un ſecret preſſentiment me dit qu'il en ſortira couvert de gloire. — L'abbé, qui ne pouvoit ſavoir le comte de Nevers en de meilleures mains, ſe contenta de lui répondre qu'il eſpéroit que le ciel favoriſeroit un auſſi loyal Chevalier.

Le duc de Metz reçut Gerard avec un air d'intérêt & de bonté. L'air noble & la beauté de Gerard firent ſur lui la même impreſſion que ſur le comte d'Apremont. — Chevalier, lui

dit-il, je demande au ciel de venger la mort de ma sœur ; & je desire vivement qu'il vous aide à prouver que vous défendez l'innocence. Je crois lire dans vos yeux que vous cachez un Chevalier d'illustre naissance sous ces habits simples : mais je différe à satisfaire ma curiosité jusqu'au moment où je vous verrai revenir victorieux.

Le comte d'Apremont conduisit Gerard à son hôtel, lui donna le choix de ses plus belles armes & du meilleur cheval de son écurie, & prit les mesures nécessaires pour qu'il parût le lendemain avec éclat dans la lice que le comte de Bar faisoit préparer.

L'appareil du combat entre Gerard & Meliatir avoit un air si funèbre, qu'on ne pouvoit le regarder qu'avec horreur. A l'une des extrémités de la lice, on voyoit un poteau de fer entouré d'un bûcher d'épines : il étoit destiné pour Euriant, si son champion étoit vaincu. A l'autre extrémité, des bourreaux élevoient une potence, & préparoient la claie sur laquelle celui des deux qui succomberoit devoit être traîné. Les juges du camp, en longs manteaux de deuil, occupoient un échafaud. Le grand-pénitencier, placé vis-à-vis d'eux, tenoit deux livres ; l'un étoit celui de l'évangile, sur lequel les champions devoient jurer : l'autre contenoit les anathêmes & les imprécations que le ministre devoit

prononcer contre celui dont l'ame ſeroit aſſez perverſe pour faire un faux ſerment.

Ni les trompettes ni les inſtrumens guerriers n'annoncèrent ce combat au peuple. La cloche d'un béfroi, deſtinée à marquer l'heure des ſupplices, avertit une troupe de pénitens, couverts d'un long ſac, d'aller chercher Euriant en ſa priſon; ils la conduiſirent, enveloppée de crêpes mêlés d'étoupes, aux pieds de l'échafaud du grand-pénitencier. Les deux Chevaliers, la viſière baiſſée, y furent conduits également par leurs parrains. Euriant, interrogée la première, jura qu'elle n'étoit point coupable, & verſa des torrens de larmes au nom de ſa chère Alfrède. Meliatir, pâliſſant ſous ſon caſque, & pénétré d'une terreur ſecrette, perſiſta dans ſon accuſation, en portant une main tremblante ſur le livre ſacré. Le prêtre, ſe tournant vers Euriant: » Acceptez-vous, dit il, ce Chevalier pour » votre défenſeur? « Elle leva ſes yeux ſur Gerard; & le reconnoiſſant alors, quoique ſon caſque fût fermé: — Ah! Dieu! s'écria-t-elle... oui, oui, je l'accepte. — A ces mots, elle tombe évanouie. Le parrain de Gerard l'arrête, le voyant prêt à ſe précipiter de ſon cheval pour la ſecourir. On emporte Euriant à la place qu'elle doit occuper. Gerard prête ſon ſerment, abaiſſe la viſière de ſon caſque pour le prononcer à

haute voix. Le prêtre & les deux parrains croient voir briller un feu céleſte dans ſes yeux; Meliatir en frémit: tous deux ſont alors ſéparés, & conduits aux deux extrémités de la lice.

Les juges du camp ayant levé leurs bâtons blancs, en criant: *Laiſſez aller*, ... les deux Chevaliers baiſsèrent leurs lances, & s'élancèrent avec impétuoſité l'un contre l'autre. Se rencontrant au milieu de la carrière, leurs lances volèrent en éclats: la force de ce choc & celui des deux boucliers fut ſi violente, que les deux chevaux mirent leur croupe en terre, & tombèrent avec leurs maîtres, qui reſtèrent quelques inſtans étourdis ſur l'arène; ſe relevant enfin, & tirant leurs épées, ils vinrent l'un contre l'autre, d'une démarche d'abord chancelante: mais bientôt, ayant achevé de reprendre leurs eſprits, leurs coups terribles firent frémir les ſpectateurs. On vit couler le ſang juſqu'à leurs éperons, de leurs armes entr'ouvertes; & le combat ſe ſoutint près d'une heure avec aſſez d'égalité. Gerard, ayant alors jeté ſes regards ſur ſa chère Euriant, la vit couverte de larmes, & les bras élevés vers le ciel. Gerard l'implore à ſon tour. — Grand Dieu! dit-il, ſoutiens mon bras, & défends l'innocence! — A ces mots, il précipite ſes coups ſur ſon ennemi, l'étonne, le fait reculer, le pourſuit, le frappe ſans ceſſe:

il le pouſſe enfin près de ſa chère Euriant; & d'un coup terrible qui le bleſſe à mort, il le renverſe à ſes pieds. Gerard le déſarme, arrache ſon caſque, le porte aux pieds d'Euriant, & retourne ſur Meliatir pour lui faire avouer ſon crime. — Je meurs, dit il; je reçois une juſte punition de mes forfaits: appelle les juges du camp. — Ils accourent: Méliatir avoue la trahiſon horrible qu'il a commiſe, & l'inſtant d'après, il expire.

Il n'étoit point en uſage que les combats livrés pour crimes de félonie, & qui ſe décidoient par celui que l'on nommoit alors le *jugement de Dieu*, fuſſent honorés des regards du ſouverain. Il ſe tenoit ordinairement dans quelque maiſon voiſine, avec ſes hauts barons, juſqu'à ce que les juges du camp vinſſent lui rendre compte de l'événement. Un des juges courut auſſitôt avertir le duc de la mort & de l'aveu du coupable Meliatir. Ce prince accourt avec les comtes de Bar & d'Apremont; ils voient avec horreur le corps du ſcélérat étendu ſur la pouſſière: mais leur ſurpriſe eſt extrême, en trouvant le Chevalier vainqueur & l'accuſée à genoux, à quatre pas l'un de l'autre, ſe tendant les bras, & ſe criant mutuellement merci. Euriant, ignorant encore que Gerard connût ſon innocence, & ſe trouvant coupable de ſes malheurs, implo-

roit

roit ſa pitié. Gerard, qui l'avoit abandonnée dans la forêt, & qui ne pouvoit ſe conſoler d'avoir ſoupçonné ſa foi, lui demandoit pardon à grands cris. Les ſeigneurs Lorrains & le duc les entourent; quelques-uns des barons, qui ſe ſont trouvés à la cour plénière de Louis, & préſens au pari de Liziard, les reconnoiſſent & les nomment. Un ſentiment également tendre & généreux pénètre le duc de Metz; il court à ces tendres amans, les relève & les réunit dans ſes bras. Gerard ſe jette une ſeconde fois aux pieds d'Euriant: — Je connois ton innocence, s'écrie-t-il: je ſuis le ſeul criminel: pardonne-moi, chère Euriant, ou je vais expirer à tes yeux. — Ah! Gerard, Gerard, tout eſt oublié, puiſque tu me trouves digne de toi. — A ces mots, elle paſſe ſes bras à ſon cou, confond ſes larmes avec les ſiennes; & tous les ſpectateurs attendris ne peuvent refuſer les leurs à cette réunion ſi touchante.

Tandis que le duc aide Gérard à reconduire Euriant triomphante dans ſon palais, les juges du camp donnent au peuple le ſpectacle hideux du corps ſanglant de Meliatir, traîné ſur une claie autour de la lice, & pendu enſuite par les pieds.

Le duc de Metz, trop noble & trop généreux pour rien déguiſer à Gerard, lui fit part

de la rencontre qu'il avoit faite d'Euriant dans la forêt; de l'amour qu'il avoit ſenti naître pour elle; des offres que cet amour l'avoit forcé de lui faire; & du moyen étrange, mais adroit, dont elle s'étoit ſervie pour arrêter ſes tranſports, & pour porter ſes barons à s'oppoſer à ſes premiers mouvemens. Il finit par leur offrir ſes troupes, ſes tréſors, & juſqu'au ſervice de ſa perſonne, pour rentrer dans le comté de Nevers, & pour obtenir juſtice de la lâche trahiſon de Liziard. Le comte de Bar fit les mêmes offres à Gerard, & les ſeigneurs Lorrains offrirent de lever leurs bannières pour une guerre auſſi juſte. — Belle, dit alors Gerard à ſa mie, *cy voyez comme vertu reçoit guerdon de nobleſſe, & comme nobleſſe engendre toujours vertu. Oui, chier ſire*, dit-il au duc de Metz, *bien eſt aſſez que vous m'ayez rendu ma mie; point n'eſt juſte qu'expoſiez vos hommes pour moi: plaiſe à Dieu & au bon roy Louis, juſtice me ſera donnée. Je rauray ma comté de Nevers; & c'eſt de mon corps à celui du traître Liziard que je la plaideray.*

Une fête magnifique ſuivit le triomphe de Gerard. Le duc le fit revêtir des habits les plus ſuperbes, & des marques de ſon ancienne dignité. Pour Euriant, qu'elle que fût la joie qu'elle eut d'avoir retrouvé Gerard, elle ne voulut ſe

couvrir que d'habits de deuil; & ce ne fut pas ſans verſer bien de nouvelles larmes qu'elle s'aſſit à la table du duc, dans la place qu'elle avoit vu ſouvent occupée par Alfrède.

Sur la fin du feſtin, on annonça l'écuyer du comte d'Aloſt au duc de Metz. Ce jeune écuyer, d'une naiſſance illuſtre, reçut le meilleur accueil; il revenoit de la cour de Louis le Gros qu'il avoit laiſſé, depuis quelques jours, avec toute ſa maiſon à Montargis. — Sire, dit il, le comte d'Aloſt, votre couſin, m'envoie pour vous apprendre que le comte de Montfort, votre proche parent, vient d'avoir une diſpute très-violente avec Liziard, comte de Foreſt & de Nevers, auquel il a fait les reproches les plus vifs ſur les lâches moyens dont il s'eſt ſervi pour enlever le comté de Nevers au jeune Gerard, qui n'a pas ſenti les conſéquences d'un pari follement haſardé, & qui non-ſeulement a mis au jeu ſon héritage, mais auſſi la réputation de la belle Euriant de Dammartin ſa nièce. Ils en ſeroient venus aux mains, ſi le roi n'eût interpoſé ſon autorité. Tout ce que je peux permettre, leur a-t-il dit, c'eſt un tournoi dans lequel vous paroîtrez tous deux avec ceux de vos proches qui voudront vous ſeconder. Ces ſortes de combats exercent la nobleſſe Françoiſe, ſans la détruire. J'y ſerai préſent; & la reine Adélaïde

couronnera de ſa main le vainqueur. Les comtes de Foreſt & de Montfort ſe ſont ſoumis à cette déciſion; & le comte d'Aloſt, mon maître, qui ſe prépare pour paroître à ce tournoi, m'envoie pour vous prier, ſeigneur, de vous joindre à lui pour ſoutenir le comte de Montfort.

Le duc de Metz, enchanté de cette occaſion de ſervir Gerard, & de le mettre à portée de punir le comte de Foreſt, aſſura le jeune écuyer qu'il ſeroit prêt avant le tems marqué pour le tournoi, & qu'il y marcheroit, lui centième, avec les Chevaliers Lorrains & des Trois-Evêchés. Il fit appeler le comte de Raijecourt, ſon grand ſénéchal, lui commanda de faire préparer cent armures blanches, cent harnois pareils, & de faire exercer cent chevaux blancs pour monter la troupe, dans laquelle il vouloit être confondu le jour du tournoi, de façon qu'aucun de ceux qui la compoſeroient ne pût être reconnu. Ses ordres furent exécutés avec tant de promptitude, que, huit jours après, les cent Chevaliers, parmi leſquels le duc de Metz & Gerard étoient compris, ſe trouvèrent prêts pour marcher & prendre le chemin de Montargis.

Gerard paſſa la plus grande partie de ces huit jours aux genoux de ſa chère Euriant; il ne pouvoit ſe conſoler de l'imprudence de l'avoir ſoupçonnée, & des périls qu'elle avoit

courus. — Je te pardonne, mon cher Gerard, diſoit-elle tendrement; tu n'euſſes pas fait ce pari, ſans la bonne opinion que ton cœur avoit de moi. Les apparences ſe ſont toutes réunies contre moi: mon ſort étoit d'en être ſouvent la victime. — Ah! chère & fidelle mie, devois je les croire? ne devois je pas ſavoir qu'elles ſont preſque toujours trompeuſes? — Ce fut en lui baiſant la main qu'il ſe ſouvint de l'anneau que lui-même avoit paſſé dans le doigt d'Euriant le jour de ſes fiançailles, & que maintenant il tenoit attaché ſur ſon cœur. — Qu'as-tu fait de ce gage de ma foi, lui dit-il? — Hélas! répondit-elle, l'aventure la plus malheureuſe m'en a privée pour toujours. — Il eſt donc perdu ſans reſſource? — Ah! dit-elle, il eſt trop vraiſemblable que je ne le reverrai jamais. — Elle lui raconta auſſitôt comment l'alouette avoit diſparu avec ce gage de l'amour le plus tendre, & la douleur qu'elle eut de la voir s'élever dans les airs. Gerard ſourit, tira l'anneau de ſon ſein: — Tu vois encore, chère mie, lui dit-il, combien les apparences ſont trompeuſes. — A ces mots, il le remit une ſeconde fois autour du doigt de ſa mie, & lui raconta par quel haſard il étoit entre ſes mains; mais il ne lui dit rien des petites aventures dont la chaſſe de ſon épervier avoit été précédée. Nous oſons croire qu'il

les avoit oubliées. Nous perdons bien facilement l'idée des plaiſirs qui n'ont pas effleuré notre cœur; & ces momens, ſi viſs & ſi doux, ne nous reſtent préſens que lorſqu'ils ont été le prix d'un véritable amour.

Tout étant préparé pour le départ du duc de Metz, ce prince choiſit pluſieurs dames de ſa cour pour accompagner la belle Euriant; leurs parures, leurs haquenées furent ſemblables aux harnois des Chevaliers: des loups (1) de velours blanc couvroient leurs traits; & lorſque cette belle troupe fut mêlée enſemble, il eût été bien difficile de reconnoître ceux & celles qui la compoſoient. Le duc ſe mit en marche; il ſéjourna deux jours à Bar-le-Duc, où l'oncle du duc de Metz promit à Gerard de ſe rendre à Montargis, & de confondre le lâche & traître Liziard, en préſence de Louis le Gros. Le duc de Metz, en traverſant la Champagne & la Picardie, fut reçu par les ſeigneurs de la Bove, de Neſſes & de Grandpré, qui ſe préparoient à ſe rendre à Montargis, pour y tenir le parti du comte de Montfort. La troupe de cent Chevaliers & des dames vêtues de blanc, excita l'admiration générale de toutes les provinces qu'ils traverſèrent avant d'entrer dans celle du

(1) Maſques.

Gâtinois. Dès que le duc de Metz fut arrivé juſqu'à Moret, il écrivit au roi Louis, lui rendit compte de ſon arrivée, du parti qu'il prenoit pour le comte de Montfort, & le pria de trouver bon qu'il ne parût point ouvertement à ſa cour, & qu'il reſtât inconnu juſqu'à la fin du tournoi. Louis, plein d'eſtime pour le duc de Metz, le plus puiſſant voiſin de ſes états, lui répondit que, quelque impatience qu'il eût d'embraſſer le plus renommé de ſes alliés, il ſe conformeroit à ſa volonté. Cependant Louis eut ſoin de faire préparer des logemens commodes pour le duc, & de les faire remplir de tout ce qui pouvoit être agréable & utile.

Toute la belle compagnie blanche ſe rendit le lendemain à Montargis ; c'étoit le jour que Louis avoit choiſi pour faire la revue générale des Chevaliers que le comte de Foreſt & celui de Montfort avoient amenés pour tenir leur parti. Celui de ce dernier ſe trouva plus nombreux que l'autre de moitié ; il fut obligé de faire tirer au ſort ceux qui paroîtroient au tournoi : mais le reſpect que l'on eut pour le duc de Metz & de Lorraine, exempta ce prince & ſa troupe de ne devoir qu'au ſort l'honneur de combattre. Les cent Chevaliers blancs furent d'abord choiſis, & les cent autres qu'il falloit pour égaliſer ceux du parti du comte de Fo-

reſt, furent tirés de différens quadrilles; les autres furent forcés de demeurer ſpectateurs.

Ces deux troupes s'étant miſes en ordre de bataille l'après-midi, le roi, la reine, toutes les dames & les anciens Chevaliers de la cour ſe rendirent dans la plaine, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut la troupe brillante des cent Chevaliers blancs. Le roi, paſſant avec les dames dans les rangs de l'un & l'autre parti, viſita lui-même les armes courtoiſes dont ils devoient ſe ſervir le lendemain, & leur fit jurer de n'en point employer d'autres. La reine Adélaïde, lorſqu'elle ſe trouva dans les rangs de la belle troupe du duc de Metz, ne put s'empêcher de dire à ſes dames, *que mieux ſembloient-ils angelets iſſus de paradis que Chevaliers.* Au moment où la reine paſſoit devant Gerard, un léger coup de vent fit tomber une plume mal attachée de ſa coëffure : Gerard ſauta légèrement à terre, ramaſſa la plume; & ſe jetant à genoux: Grande reine, s'écria-t-il, permettez-moi de l'attacher ſur mon caſque; j'eſpère que vous la verrez toujours dans le chemin de l'honneur. — Adélaïde, également ſpirituelle, & pleine de bonté, lui répondit : — Gardez-la, Chevalier; quoique votre nom me ſoit inconnu, vous êtes en trop bonne compagnie pour que je ne la trouve pas bien placée. — Tous

les Chevaliers blancs s'inclinèrent reſpectueuſement ſur l'encolure de leurs chevaux, pour remercier la reine de la faveur dont elle honoroit l'un d'entr'eux; & Gerard, baiſant reſpectueuſement le panache, l'attacha ſur ſon caſque, & alla reprendre ſon rang. Euriant ne parut point à cette revue générale, de crainte d'être reconnue par le comte de Montfort ſon oncle, & d'être obligée de lever ſon maſque en préſence de la reine. Cette Princeſſe s'étant retirée, les Chevaliers rentrèrent, & ſe préparèrent au tournoi du lendemain.

Le ſon des trompettes annonça le lever du ſoleil. La ſeconde fois que le même ſon retentit dans Montargis, les deux cents Chexaliers de chaque parti montèrent à cheval: l'arrivée de Louis & d'Adélaïde ſur le balcon royal, fut marquée par le même bruit de guerre; & les deux partis entrèrent par deux barrières différentes dans les vaſtes lices que l'on avoit préparées. Le préſomptueux Liziard, comptant ſur ſa force & ſon adreſſe, fut le premier qui ſortit des rangs en défiant le comte de Montfort. Ce comte, en ce moment, avoit été forcé de paſſer derrière ſa troupe pour faire reſſerrer les ſangles de ſon cheval: Gerard ne put ſupporter la préſence & l'audace de ſon ennemi mortel; il courut ſur lui la lance en arrêt. Liziard briſa-

la ſienne ſur ſon bouclier; & Gerard, portant la ſienne à la viſière renverſa ſur le ſable le comte de Foreſt. Le coup fit ſauter ſon caſque de ſa tête; & Gerard, le portant au bout de ſa lance aux pieds du balcon de la reine: — Madame, dit-il, daignez recevoir le prix du premier coup de lance que je viens de porter en votre honneur. — Adélaïde reconnut le Chevalier, au panache qu'il avoit reçu d'elle: — Sire, dit-elle au roi, de tels préſens vous conviennent mieux qu'à moi; & ce Chevalier me paroît bien digne que vous l'acceptiez. — Ce brave & chevaleureux prince reçut le caſque, détacha de ſon cou une riche chaîne, & la paſſant autour de celui de Gerard: — Brave Chevalier, lui dit-il, le cœur me dit que ce ne ſera pas le ſeul prix que nous aurons à vous donner aujourd'hui. — Gerard ſe retira d'un air reſpectueux, & rentra dans la troupe du duc de Metz, ſans avoir été reconnu. Pendant ce tems le comte de Montfort s'étoit avancé; & ſurpris de voir Lizaird déja renverſé, ſans caſque, & dans les bras de ſes écuyers qui l'aidoient à ſe relever, il s'écria: — Qui de vous, Chevaliers, voudra donc m'acquitter du premier coup que je dois en l'honneur des dames? Le comte de Briare, proche parent de Liziard, s'avança, courut contre lui, & vola des arçons

dès la première atteinte. Les deux tenans ayant donc fait chacun leur joûte d'honneur, les deux troupes s'ébranlèrent, coururent l'une contre l'autre, faiſant trembler la terre ſous les pieds de leurs chevaux: l'air retentit au loin de leur choc terrible; la plupart des lances furent briſées, & le milieu de la lice fut couvert de débris, de Chevaliers & de chevaux renverſés. Louis & Adélaïde, ſuivant des yeux Gerard qu'ils reconnoiſſoient à la plume blanche comme à la chaîne qu'il venoit de recevoir, le virent porter à terre trois autres Chevaliers avant que d'avoir rompu ſa lance.

Bientôt un nouveau bruit frappa l'air, & devint encore plus continu par la multiplicité des coups que les Chevaliers, l'épée à la main, ſe portoient ſur leurs armes. Rien ne pouvoit réſiſter à celles de Gerard; on le voyoit s'ouvrir un paſſage dans les rangs, s'élancer au milieu des troupes les plus ſerrées, les mettre en déſordre; &, tour à tour, il dégagea le duc de Metz & le comte de Montfort, que ceux du parti de Liziard avoient entourés & faiſoient priſonniers. Gerard, s'attachant à ceux qui paroiſſoient les plus conſidérables par la richeſſe de leurs armes, en fit dix d'entr'eux priſonniers, qu'il conduiſit l'un après l'autre au balcon de la reine. L'uſage des tournois ne per-

mettoit point aux priſonniers de rentrer dans la mêlée; ils ne pouvoient plus s'éloigner du balcon royal, qu'ils ne fuſſent échangés.

Le parti de Liziard alloit toujours en diminuant; bientôt celui du comte de Montfort eut une ſi grande ſupériorité, que le roi jeta ſon bâton; à ce ſignal, les juges du camp & les hérauts firent ceſſer le tournoi, & déclarèrent le parti du duc de Montfort vainqueur.

Les deux troupes s'étant ſéparées, allerent ſe déſarmer; & Louis ayant aſſemblé les anciens Chevaliers de ſa cour avec les juges du camp pour prendre leur avis, il fut décidé tout d'une voix que le parti du comte de Montfort étoit vainqueur; & que *le mieux faiſant* de l'un & l'autre côté, & celui qui remportoit le premier honneur de cette journée, étoit le Chevalier au panache blanc & à la chaîne d'or.

Louis envoya deux hérauts & l'un de ſes Chevaliers faire compliment au comte de Montfort ſur ſa victoire, & le prier de ſe rendre le lendemain au palais à la ſortie de la Meſſe, & d'amener avec lui le Chevalier au panache blanc, reconnu d'une voix unanime pour avoir remporté l'honneur du tournoi. — Le comte de Montfort répondit reſpectueuſement au compliment de Louis, & promit de ſe rendre le lendemain à ſes ordres. Il y parut en effet le matin,

ſans être armé, avec les Chevaliers de ſon parti, vétus avec la plus grande magnificence, hors les cent Chevaliers blancs qui reſtèrent couverts de leurs armes blanches, la viſière baiſſée, & conduiſant au milieu d'eux ſept dames maſquées, dont celle qui paroiſſoit la principale étoit conduite par le Chevalier au panache blanc & par l'un de ſes compagnons : ils ſe rangèrent en ordre dans un grand ſallon, où Louis avoit fait ordonner au comte de Forez de ſe rendre, voulant achever d'accommoder & de finir la querelle qu'il avoit eue avec celui de Montfort.

Louis & la reine Adélaïde furent très-ſurpris, en entrant dans le ſallon, de voir les cent Chevaliers blancs la viſière baiſſée, & les dames qu'ils avoient conduites avec eux couvertes de leur maſque. Gerard avoit alors ôté ſon panache blanc & ſa chaîne ; il tenoit l'un & l'autre cachés ſous ſon bouclier. Louis ayant appelé le comte de Montfort, lui demanda l'explication de ce myſtère, & le pria de lui faire connoître du moins celui de ces Chevaliers dont il avoit admiré la valeur. — Permettez, ſire, dit il, qu'aucun de cette troupe ne ſe faſſe connoître qu'en préſence du comte de Forez ; ils n'attendent que ce moment pour porter leur hommage à vos pieds.

Louis fit auſſitôt appeler Liziard, qui parut

avec une ſuite peu nombreuſe, preſque tous ceux de ſes compagnons ayant été trop maltraités la veille pour être en état de venir à la cour. Euriant, en voyant ce ſcélérat dont la trahiſon avoit cauſé tous ſes malheurs, ſerra la main de Gerard, chancela, ſeroit même tombée, ſi celles qui l'acompagnoient ne l'euſſent ſoutenue. Gerard, tranſporté de fureur en voyant ſon ennemi, peut à peine s'empêcher de la faire éclater; cependant il s'avance d'un air reſpectueux près de la reine, met un genou en terre; &, tirant la plume blanche cachée ſous ſon bouclier: — Madame dit-il, je viens vous rapporter ce panache auquel ſeul je dois l'honneur du tournoi, & vous demander la permiſſion de le porter le reſte de ma vie pour cimier ſur mes armes. — Adélaïde prit la plume, la paſſa dans une riche agraffe couverte de diamans, & la rattacha de ſa main ſur le caſque de Gerard qui ſe proſternoit à ſes pieds. Se relevant auſſitôt, il ſe met une ſeconde fois aux genoux de Louis: — Sire, dit-il, voici la chaîne que je tiens de votre main royale; elle m'attache à votre majeſté pour le reſte de ma vie. — En parlant ainſi, il baiſe la chaîne, la remet à ſon cou, & pourſuit: — Je ſuis votre homme, ſire; comme tel, je demande juſtice à mon maître, & le plus

brave prince de l'univers ne peut me la refuſer. — A ces mots il ſe lève, ſe tourne vers Liziard : Comte de Forez, dit-il à haute voix, je t'accuſe comme parjure, traître, menteur; & je demande le combat à toute outrance contre toi. — Liziard étonné, mais furieux de l'affront qu'il reçoit en préſence de Louis, & de toute la cour : — Qui peut te donner l'audace de t'attaquer à moi, lui répond-il? Fais-toi connoître; mon rang ne me permet pas de meſurer mon épée avec quelque vil aventurier tel que tu me parois l'être. — Gerard, indigné, ſe préparoit à lever la viſière de ſon caſque, lorſque le comte de Montfort arrête ſa main; & ſur le champ le duc de Metz, le comte de Bar, les quatre Chevaliers Lorrains que nous avons nommés, s'avancèrent, délacèrent leurs caſques, & s'écrièrent avec le comte de Montfort : — Sire, nous répondons pour le Chevalier inconnu; ſa naiſſance eſt égale à celle du comte de Forez, dont le cœur eſt auſſi lâche & perfide que celui de ſon adverſaire eſt noble & généreux, ce que nous ſommes prêts à prouver *de notre corps & de nos biens envers & contre tous*. Louis, au moment que le duc de Metz & de Lorraine ôta ſon caſque, ſe leva de ſon ſiège & vint l'embraſſer : — Mon frère, lui dit-il, l'honneur que vous faites à ce Cheva-

lier le rend digne de meſurer ſon épée avec tous les ſouvrains ; & je tiendrois le comte de Forez pour un lâche, ajouta-t-il en regardant Liziard, s'il balançoit à défendre ſon honneur contre le Chevalier inconnu.... — Non je ne balance plus, répondit Liziard avec fureur ; je vais le punir à vos yeux : mais je vous déclare en préſence de tous, que je renonce à l'hommage que je vous ai prêté, & que je ne voudrois pas tenir de vous un ſeul éperon (1).

La réponſe audacieuſe de Liziard excita parmi les Chevaliers l'indignation & le murmure : — Comte, lui répondit Louis, je ne vous regrette ni ne vous crains ; il m'en coûtera peu pour punir un rebelle de plus : mais ſongez à vous laver en ce moment, ou bien votre dégradation d'armes ſervira d'exemple à la Chevalerie. — Liziard furieux : — Qui que tu ſois, dit-il au Chevalier inconnu, ta mort vengera mon

(1) Lorſque le ſeigneur ſuzerain recevoit l'hommage de ſes grands vaſſaux, il s'engageoit, de ſon côté, à les ſecourir dans l'occaſion, d'un certain nombre de bannières ; & l'éperon d'or étant le ſigne le plus apparent de la Chevalerie, Liziard, par cette réponſe, a l'audace de dire à Louis le Gros qu'il n'eſt plus ſon homme, & qu'il ne voudroit pas être ſecouru par lui de l'épée d'un ſeul Chevalier.

injure ;

injure ; attends-moi ſi tu l'oſes... — Oui, je t'attends, répondit froidement Gerard.

Tandis que Liziard alloit prendre ſes armes, Louis & toute ſa cour deſcendirent dans la vaſte place du palais, avec le duc de Metz & toute ſa ſuite. Adélaïde reſta ſur un balcon qui dominoit ſur cette place : elle appela les dames blanches auprès d'elle, & prenant par la main celle qu'elle avoit déja remarquée : — Quoique je ne vous connoiſſe point encore, lui dit-elle, un tendre intérêt pour vous m'agite en ce moment ; je vous crois la cauſe du combat qui va ſe livrer : mais, quel qu'en ſoit l'évènement, comptez ſur mes ſoins & ſur ma protection. — Euriant embraſſa les genoux d'Adélaïde : l'abondance de ſes larmes qui couloient ſous ſon maſque, baigna la main de cette charmante reine. Le connétable Matthieu de Montmorenci, touché de ce ſpectacle attendriſſant, & pénétré de voir les beaux yeux d'Adélaïde mouillés de pleurs, ne put s'empêcher de s'écrier : — Ah ! qu'elle eſt bien digne du plus beau trône de l'univers ! — Le connétable adoroit en ſecret Adélaïde (1) : mais

(1) On ſait que Louis le Gros étant mort jeune, les états généraux du royaume prièrent la reine Adélaïde d'épouſer le connétable de Montmorenci, comme

le plus vertueux des Chevaliers & le plus fidèle ſujet de Louis avoit toujours retenu cet amour malheureux dans ſon cœur : quelque rang qu'il tînt à la cour, quelques ſervices éclatans qu'il eût rendus à l'état, ſon ame, auſſi fidelle à ſon maître que paſſionnée pour Adélaïde, ne s'étoit jamais laiſſé pénétrer ; on étoit même en général perſuadé de ſon indifférence, & qu'il n'étoit ému que par l'amour de la gloire. Ce Chevalier renommé dans toute l'Europe, & le premier ſeigneur de l'etat, avoit refuſé conſtamment la main de pluſieurs princeſſes qui l'auroient fait ſouverain. Toujours attentif à ce qui pouvoit intéreſſer Adélaïde, il s'avança près d'Euriant, & lui dit qu'il envioit au duc de Metz l'honneur de l'avoir ſous ſa garde & qu'il partageroit celui de la ſervir en toute occaſion.

Une rumeur qui s'éleva vers l'une des extrémités de la place, fit tourner les yeux de ce côté. Liziard parut à pied, couvert de ſes armes ; &, ſe ſouvenant du déſavantage qu'il avoit eu la veille en combattant à cheval contre

---

le ſeigneur le plus illuſtre & le plus capable de contenir les grands vaſſaux, & de veiller à l'éducation de Louis le Jeune & de ſes frères. C'eſt de Louis le Gros & d'Adélaïde que deſcendoit la branche des Courtenay, finie & tombée dans la maiſon de Beaufremont.

le Chevalier au panache blanc, il envoya l'un de ſes écuyers lui dire qu'ayant le choix des armes & de la manière de combattre, il vouloit que ce fût à pied avec la hache & le poignard; il fit porter en même tems deux de ces eſpèces d'armes offenſives, pour que le juge du camp les viſitât & les partageât entre eux.

Gerard fut conduit par le duc de Metz juſqu'au milieu de la place, & le comte de Briare accompagna de même Liziard. Les deux parrains, ayant tous deux la viſière levée, ſe mirent à diſtance égale des combattans, appuyés ſur le pommeau de leurs épées: les juges du camp nommés par le roi s'étant approchés, leur firent prêter ſerment. Gerard répéta ſa même accuſation, qui fut ſuivie du démenti de Liziard; & les juges ſe retirèrent, en criant à leurs parrains: *Laiſſez aller les combattans.* Tous deux s'attaquèrent avec audace. Liziard plus grand que Gerard, & redoutable la hache à la main, eſpéra l'abattre ſous ſes premiers coups guidés par la fureur; le ſang-froid & l'âme tranquille de l'amant d'Euriant lui faiſoient attendre le moment de punir ſon ennemi, &, lui rompant la meſure à chaque coup, ſon bouclier n'en étoit frappé qu'en effleurant: la pointe de ſa hache qu'il portoit ſouvent dans la vi-

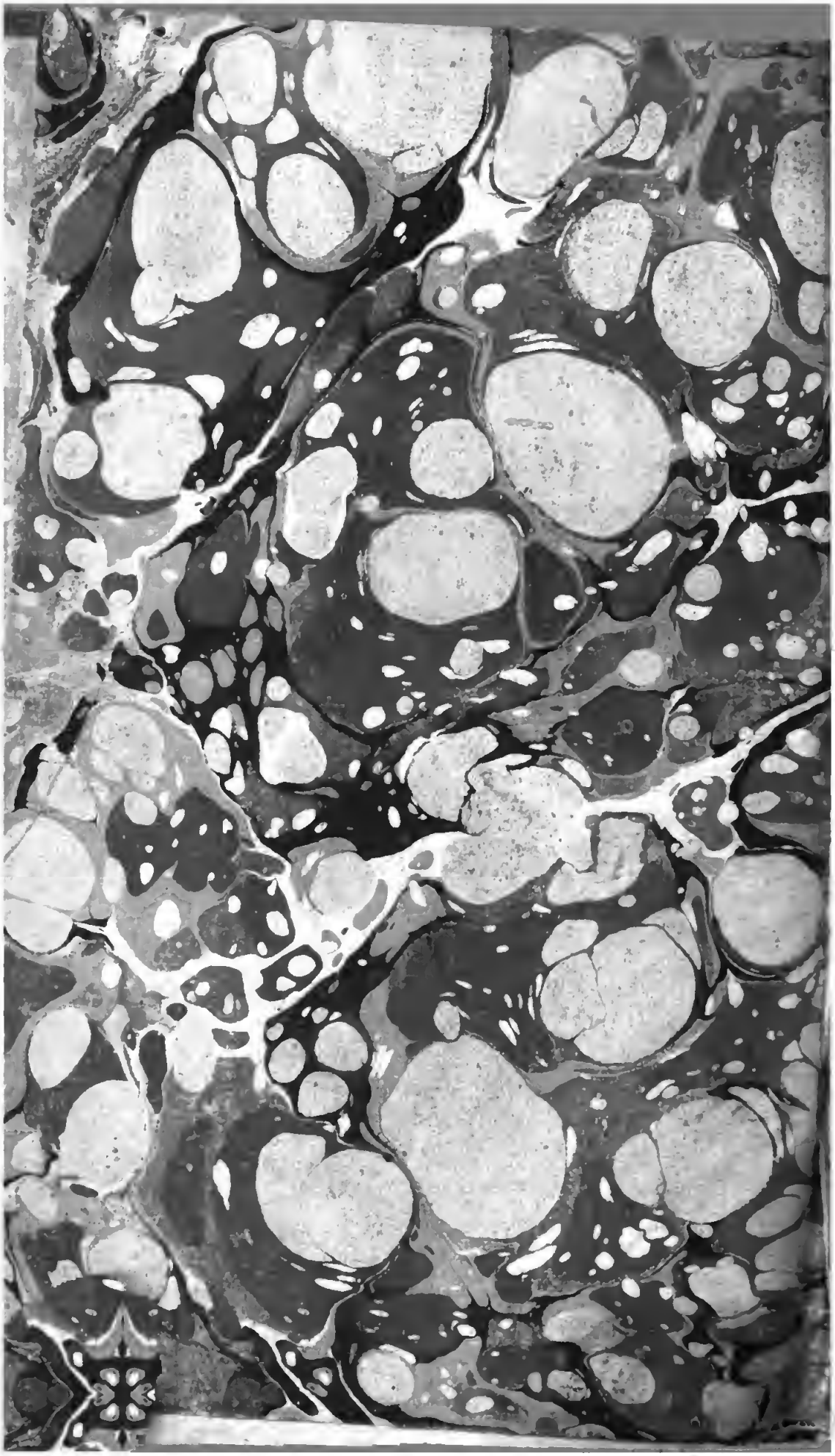
ſiére de Liziard en briſa la grille : le ſang de ce traître coula bientôt ſur ſes armes, & commençoit à l'étouffer ſous ſon caſque & à lui faire perdre haleine. Gerard s'en apperçut ; & l'attaquant à ſon tour avec plus de force que dans le commencement du combat, un coup terrible qu'il porta ſur le bras de Liziard fit tomber ce bras avec la hache ſur le ſable qui fut inondé de ſon ſang. Gerard, ſaiſiſſant alors ſon ennemi d'un bras victorieux, l'entraîna juſqu'auprès du balcon de la reine ; & ce fut alors que, levant la viſière de ſon caſque & portant la pointe de ſon poignard à celle de Liziard qu'il venoit de lever auſſi : — Rends-toi, traître, lui cria-t-il ; avoue tes crimes, & reconnois Euriant & Gerard. — Dans ce même inſtant, Euriant, qui voit celui-ci victorieux, lève les bras au ciel, arrache ſon maſque, & ſe jette aux genoux d'Adélaïde qui la reconnoît, la relève, & l'embraſſe. Les approches de la mort inſpiroient en ce moment un heureux remords au comte de Forez : — Le ciel eſt juſte, dit-il d'une voix affoiblie ; achève de m'arracher une honteuſe vie : mais pardonne-moi l'affreuſe trahiſon que je n'euſſe point exécutée ſans le ſecours de la déteſtable Gondrée. — Louis s'étant approché, Liziard fit l'aveu de ſes crimes en ſa préſence, & le pria d'in-

veſtir le comte de Nevers de la comté de Forez qu'il lui remettoit en réparation de ſon forfait. L'abbé Suger, qui ſe trouvoit préſent, fut aſſez touché du repentir de Liziard pour courir le demander à ſon vainqueur, qui le remit entre ſes bras où, peu d'heures après, ce coupable comte expira.

Louis ramena Gerard triomphant près de ſa chère Euriant. Adélaïde & lui prirent les mains de ces deux tendres amans, les unirent; & Suger, qui venoit de recevoir les dreniers ſoupirs de Liziard, leur fit renouveler le ſerment ſacré de s'être à jamais fidèles. Leurs noces furent célébrées avec une magnificence digne de la cour de Louis & d'Adélaïde. Le prévôt de la cour partit en diligence pour Nevers, fit arrêter Gondrée, tira l'aveu de tous ſes crimes, & la fit expirer dans les flammes. Gerard prêta le double hommage des deux comtés. Ce comte & ſa charmante mie s'attachèrent à la cour de leur ſouverain; ils l'embellirent par leur préſence, comme ils embellirent tous les jours de leur vie par la conſtance de leur amour. Devenus maîtres de Mont-Briſon, de Marſigly & des bords fleuris du Lignon, ils les peuplèrent d'amans fidèles. C'eſt de Gerard & d'Euriant ſa mie qu'Aſtrée & Céladon ſon deſcendus; le ſang des Châteaumorant, qui coule

encore dans les veines de l'Auteur de cet Extrait, en donna toujours les mœurs à toute ſa race.

Ceux qui ne connoiſſent pas le Roman d'Aſtrée, ſauront qu'il fut compoſé par Honoré d'Urfé, qui s'y eſt peint lui-même ſous le nom de Céladon; comme il y a peint, ſous le nom d'Aſtrée, Diane de Châteaumorant, dont il fut long-tems amoureux, & qu'il épouſa. Feu monſieur le marquis de Lévis, père de madame la marquiſe de Tavannes, poſſeſſeur de l'antique & vaſte château de Châteaumorant dans le Forez, & dont monſieur ſon père portoit le nom, a gagné un procès qui duroit depuis près de cent cinquante ans, pour le douaire d'Aſtrée.

Fin du neuvième Volume.

650625